ACTA

REGIAE SOCIETATIS SCIENTIARUM ET LITTERARUM GOTHOBURGENSIS

Humaniora

50

Philon d'Alexandrie : critique de texte et interprétation

par

Bengt Alexanderson

Kungl. Vetenskaps- och Vitterhets-Samhället

GÖTEBORG

© Bengt Alexanderson 2020

Distribution:
Kungl. Vetenskaps- och Vitterhets-Samhället i Göteborg
Göteborgs universitetsbibliotek
P.O. Box 222 – SE-405 30 Göteborg
www.kvvs.se

ISBN 978-91-984647-5-7
ISSN 0072-4823

Rundqvists Boktryckeri, Göteborg 2020

Abstract

The following remarks on Philo's work concern the text and the interpretation of certain passages which are of interest for different reasons : the tradition may be insecure or faulty or the passage may have been more or less misunderstood. Each one is treated as a unity in itself, but comparison with other texts may give some information on Philo as an author. There are no general conclusions on the style, grammar or philosophical and theological views of the author.

The traditions of the texts are complicated, not to say inextricable. Generally speaking, no manuscript or group of manuscripts give a more reliable lead to an original text than another. However, it sometimes appears that a manuscript shows a tendency of some kind, generally to explain and/or facilitate the text.

The discussions start from the three comparatively modern editions of the text, called éd. Berlin, éd. Loeb and éd. Cerf, with the help of some few special editions and a German translation which often takes up textual problems; see Bibliography. Discussions and remarks of earlier critics have been taken into account as far as it has been possible to find them without a disproportionate amount of work on the reviews of the more than 30 editions which make up éd. Cerf.

Keywords

Philon d'Alexandrie, Philo Alexandrinus, Philo Judaeus, textual criticism, interpretation.

Table des matières

Introduction 7

De opificio mundi (Opif.) 9
Legum allegoriae I-III (Leg. I-III) 19
Legum allegoriae II (Leg. II) 21
Legum allegoriae III (Leg. III) 23
De cherubim (Cher.) 27
De sacrificiis Abelis et Caini (Sacrif.) 32
Quod deterius potiori insidiari soleat (Deter.) 36
De posteritate Caini (Poster.) 40
Quod Deus sit immutabilis (Deus) 49
De agricultura (Agr.) 55
De plantatione (Plant.) 61
De ebrietate (Ebr.) 67
De sobrietate (Sobr.) 71
De confusione linguarum (Confus.) 73
De migratione Abrahami (Migr.) 78
Quis rerum divinarum heres sit (Her.) 81
De congressu eruditionis gratia (Congr.) 87
De fuga et inventione (Fug.) 90
De mutatione nominum (Mutat.) 91
De somniis I (Somn. I) 97
De somniis II (Somn. II) 101
De Abrahamo (Abr.) 107
De Iosepho (Ios.) 114
De vita Mosis I (Mos. I) 120
De vita Mosis II (Mos. II) 124
De Decalogo (Decal.) 126
De specialibus legibus I (Spec. I) 129
De specialibus legibus II (Spec. II) 134
De specialibus legibus III (Spec. III) 140
De specialibus legibus IV (Spec. IV) 144
De virtutibus (Virt.) 148
De praemiis et poenis (Praem.) 158
Quod omnis probus liber sit (Prob.) 161
De vita contemplativa (Contempl.) 163
De aeternitate mundi (Aet.) 165

In Flaccum (Flacc.) 172
Legatio ad Caium (Legat.) 177
Hypothetica (Hypoth.) 187
De providentia (Prov.) 188

Bibliographie 191
Remarques préliminaires 191
Philon, Éditions et traductions : Œuvres complètes 191
Philon : Éditions spéciales 192
Papyrus 192
Études 193
Abréviations des ouvrages de Philon et localisation des remarques 194

Indices 196
Index rerum 196
Index verborum 198

Introduction

Dans les discussions, les interprétations et les propositions qui suivent, je pars des textes publiés dans l'édition de Berlin, appelée éd. Berlin, dans The Loeb Classical Library, appelée éd. Loeb, et dans l'édition Les Œuvres de Philon d'Alexandrie, appelée éd. Cerf. Je présuppose qu'un lecteur éventuel de ces discussions a accès à ces travaux. Les termes « éditions » et « éditeurs » se réfèrent à ces éditions. Le texte cité et commenté est le texte commun de ces trois éditions, si des écarts ne sont pas indiqués.

La tradition des textes comme ils se trouvent dans les manuscrits et dans les témoins secondaires est décrite dans éd. Berlin, et j'y renvoie.[1] Généralement, les autres éditions ne donnent pas beaucoup de renseignements sur la tradition. Éd. Berlin reste le fondement des éditions plus récentes, même si celles-ci s'en écartent par endroits. Des *stemmata codicum* pour les ouvrages n'existent pas ; on a, au meilleur cas, pu réunir les manuscrits dans des groupes. Il y a certes des manuscrits qui sont généralement pires ou meilleurs, mais pour la constitution du texte, il faut chercher les leçons les plus originales, où qu'elles se trouvent. La condition peu claire de la tradition ne donne pas d'indication où les trouver ; elles ont parfois survécu dans un groupe considéré inférieur. Je me propose d'essayer de trouver un texte meilleur, non pas d'élucider la tradition.

Des extraits des ouvrages de Philon se trouvent dans des florilèges comme *Sacra Parallela*. Ses textes sont cités et commentés par les Pères de l'Église. De longues parties se trouvent chez Eusèbe.

Le nombre des propositions et des conjectures qui ont été faites est énorme. Généralement, il faut les chercher dans éd. Berlin. Les propositions de Mangey, éditeur perspicace mais porté à la conjecture, sont souvent notées plus bas.

Généralement, ma manière de travail était de lire le texte et les notes dans éd. Cerf et éd. Loeb, étudier les variantes dans éd. Berlin et commenter les passages qui m'ont frappé. Des éditions spéciales ont été utilisées pour quelques ouvrages ; voir la Bibliographie. Les remarques qui suivent ne concernent que rarement les fragments ou les textes qui nous sont parvenus en latin ou arménien. Les citations bibliques de Philon ne sont pas discutées. Les traductions consultées sont celles des éditions Loeb et Cerf, mais le cas échéant, Werke Breslau[2] ont aussi été prises en considération. Parmi les tra-

1 Les papyrus offrent peu de chose pour les textes de Philon ; voir Papyrus et Royse 2000.dans la Bibliographie.

ductions sans texte grec, elle est, à ma connaissance, celle qui discute le plus souvent des problèmes textuels. Pourtant, les différents traducteurs s'intéressent plus ou moins aux problèmes textuels.

Ce qui suit n'est donc pas une présentation de tout ce qui a été écrit sur le texte de Philon, loin de là, mais une discussion sur certaines leçons. Pour ces leçons, j'ai essayé de trouver des commentaires et des propositions précédentes, notamment dans les critiques les plus détaillées des éd. Berlin et éd. Loeb et dans des études et éditions qui s'occupent de la critique textuelle. Il faut avouer que pour les publications d'éd. Cerf, tellement nombreuses avec des critiques sans nombre, j'ai renoncé à le faire. Donc, on pourrait bien me reprocher une certaine négligence ; s'il y a quelque chose de bon dans les remarques qui suivent, il se peut qu'on aurait pu, en y mettant beaucoup de travail et de temps, trouver que cela a déjà été proposé et publié. J'en demande pardon, espérant être absous du crime de plagiat.

Les remarques sont présentées dans le même ordre que les œuvres de Philon sont publiées dans éd. Berlin.[3] Les abréviations sont celles d'éd. Cerf ; voir la Bibliographie.

On trouvera des renvois à d'autres passages discutés, mais les Indices donnent une information plus complète. Un index est, à mon avis, chose subjective. J'ai simplement noté ce qui m'a frappé, souvent comme un phénomène pas suffisamment bien connu. Il s'agit le plus souvent de problèmes grammaticaux et d'interprétations des mots dans le contexte, rarement d'autres questions comme des problèmes philosophiques et théologiques. Si un terme de ce type se trouve dans les Indices, il s'agit du contexte du passage en question, pas des idées de Philon en général. Les Indices montrent aussi quelques cas où la confusion entre certains mots est très fréquente (par exemple καί, κατά,) ou une manière de s'exprimer chère à Philon qu'on n'a pas considérée en établissant le texte ; Philon omet par exemple souvent des mots qu'il faut sous-entendre d'apres le contexte. J'espère que les entrées des Indices suffiront à montrer des passages dignes d'intérêt.

Ce n'est pas la première fois que j'ai raison de remercier Marc Milhau qui a travaillé assidûment et avec beaucoup de patience sur mon français. Je veux que cet ouvrage lui soit dédié en signe de mon amitié avec lui et avec sa famille.

2 Voir la Bibliographie.

3 Il n'y a pas de remarques sur *De gigantibus* (Gig.).

De opificio mundi (Opif.)

Je me suis servi d'éd. Berlin 1, d'éd. Loeb 1 et d'éd. Cerf 1. Les manuscrits utilisés dans éd. Berlin sont VMABPFGH. Le texte de V manque après § 91.

Opif. 1 Τῶν ἄλλων νομοθετῶν οἱ μὲν ἀκαλλώπιστα καὶ γυμνὰ τὰ νομισθέντα παρ' αὐτοῖς εἶναι δίκαια διετάξαντο.

Éd. Loeb traduit par « a code for the things held to be right among their people ». À mon avis, παρ' αὐτοῖς renvoie aux législateurs. Cette construction de παρά avec le datif, où le datif indique la personne directement active est fréquente, du moins chez Philon et chez des auteurs d'une époque plus tardive, comme Clément d'Alexandrie et Origène ; voir plus bas. En outre, αὐτοῖς ne peut guère renvoyer aux compatriotes qui n'existent pas dans ce texte. Éd. Cerf traduit par « ce qui à leurs yeux était considéré », ce qui est plus correct ; Werke Breslau traduit plus directement : « was ihnen (sc. les législateurs) als recht galt ».

Quelques exemples chez Philon avec παρά et le verbe νομίζειν sont :

- *Abr*. 224 ὅσα τοὐναντίον σκαιά, ταῦτα παρ' ἐκείνῳ νενόμισται δεξιά.
- *Praem*. 52 λέγω δὲ ἱεροὺς οὐ τοὺς παρὰ πολλοῖς νομιζομένους.
- *Sacrif*. 54 ὥστε ἄξιοι διὰ ταῦτα καὶ παρὰ θεῷ χαρίτων νομισθῆναι.

Voici, parmi d'autres, quelques exemples de παρά indiquant l'agent:

- Josèphe, *Antiquités judaïques* I, 270 ἵνα πιστεύοιτο (sc. Jakob) παρὰ τῷ πατρὶ διὰ τὴν δασύτητα Ἡσαῦς εἶναι.
- Clément d'Alexandrie, *Pédagogue* II, X, 115, 5 ἀντὶ τῶν ὄντων τὰ δοκοῦντα παρὰ τοῖς ἀνοήτοις σπουδάζεται.
- Origène, *Contre Celse* 2, 32, 4 τὰ μὲν καὶ παρὰ τοῖς Χριστιανοῖς ζητούμενα.
- Basile, *Contre Eunome* I, 14 (544 c) ὅσα γε παρὰ τοῖς θεολόγοις περὶ οὐσίας θεοῦ ἀναγεγράφθαι δοκεῖ.

Opif. 24 εἰ δέ τις ἐθελήσειε γυμνοτέροις χρήσασθαι τοῖς ὀνόμασιν, οὐδὲν ἂν ἕτερον εἴποι τὸν νοητὸν κόσμον εἶναι ἢ θεοῦ λόγον ἤδη κοσμοποιοῦντος· οὐδὲ γὰρ ἡ νοητὴ πόλις ἕτερόν τί ἐστιν ἢ ὁ τοῦ ἀρχιτέκτονος λογισμὸς ἤδη τὴν [νοητὴν] πόλιν κτίζειν διανοουμένου. τὸ δὲ δόγμα τοῦτο Μωυσέως ἐστίν, οὐκ ἐμόν· τὴν γοῦν ἀνθρώπου γένεσιν ἀναγράφων ἐν τοῖς ἔπειτα διαρρήδην ὁμολογεῖ, ὡς ἄρα κατ' εἰκόνα θεοῦ διετυπώθη (*Gen*. 1, 27). εἰ δὲ τὸ μέρος εἰκὼν εἰκόνος [δῆλον ὅτι] καὶ τὸ ὅλον εἶδος, σύμπας οὗτος ὁ αἰσθητὸς κόσμος, εἰ μείζων τῆς ἀνθρωπίνης ἐστίν, μίμημα θείας εἰκόνος,

δῆλον ὅτι καὶ ἡ ἀρχέτυπος σφραγίς, ὃν φαμεν νοητὸν εἶναι κόσμον, αὐτὸς ἂν εἴη [τὸ παράδειγμα, ἀρχέτυπος ἰδέα τῶν ἰδεῶν] ὁ θεοῦ λόγος. Les variantes de quelque importance dans la tradition et chez les éditeurs sont :

- Dans τὴν νοητὴν πόλιν κτίζειν, les éditions rejettent νοητὴν ; quelques manuscrits donnent τὴν αἰσθητὴν πόλιν τῇ νοητῇ κτίζειν, ce qu'on doit regarder comme une explication ajoutée : on a pensé qu'il s'agit de la ville qu'on saisit par les sens, qu'on voit sur terre et qui est établie à l'aide de celle qu'on saisit par l'intellect, mais nous verrons qu'il faut interpréter autrement.
- Le premier δῆλον ὅτι a été exclu par les éd. Berlin et Cerf, mais pas par éd. Loeb.; on ne voit pas bien pourquoi on l'a rejeté. Ces deux δῆλον ὅτι sont plutôt une répétition frappante.
- Pour τὸ ὅλον εἶδος, σύμπας οὗτος ὁ αἰσθητὸς κόσμος, éd. Berlin écrit τὸ ὅλον· εἰ δ' ὁ σύμπας αἰσθητὸς οὑτοσὶ κόσμος, ce qui ne semble pas avoir de support dans la tradition et qui peut être laissé de côté.
- Les éditions ont retranché τὸ παράδειγμα, ἀρχέτυπος ἰδέα τῶν ἰδεῶν, ce qui est le texte de V et d'Eusèbe. Les autres manuscrits portent τὸ ἀρχέτυπον παράδειγμα, ἰδέα τῶν ἰδεῶν.

Philon vient de comparer la création de l'univers par Dieu avec la fondation d'une ville (§§ 17–18). Maintenant, Philon établit que ὁ νοητὸς κόσμος est ὁ θεοῦ λόγος, le λόγος dans l'action de Dieu de créer le monde, θεοῦ κοσμοποιοῦντος. Ce νοητὸς κόσμος et ce λόγος, la même chose, dérivent de Dieu. De la même manière, ἡ νοητὴ πόλις est ὁ τοῦ ἀρχιτέκτονος λογισμὸς, ce λογισμός dérivant de l'architecte en action pour créer une ville. La création de l'univers se comprend si l'on compare avec la création de l'homme. De l'homme, Dieu dit qu'il est créé κατ' εἰκόνα ἡμετέραν (*Gen*. 1, 26) ou κατ' εἰκόνα θεοῦ (*Gen*. 1, 27). Observez κατ' εἰκόνα ; l'homme sur terre, l'homme qui est αἰσθητός, n'est pas εἰκών mais κατ' εἰκόνα ; il est εἰκὼν εἰκόνος θεοῦ.[4] La même chose vaut aussi bien pour tout l'univers que pour l'homme qui en est une partie : l'univers perceptible est μίμημα θείας εἰκόνος. Le λόγος est ὁ νοητὸς κόσμος et ὁ νοητὸς ἄνθρωπος ; ces phénomènes sont des εἰκόνες de Dieu et ont pour résultats ὁ αἰσθητὸς κόσμος et ὁ αἰσθητὸς ἄνθρωπος ; ces phénomènes sont εἰκόνες εἰκόνων.

ὁ νοητὸς κόσμος est aussi comparé à un cachet qui a reçu une empreinte. D'où vient cette empreinte sinon du λόγος ? Le λόγος par son empreinte forme le νοητὸς κόσμος qui est une εἰκών du λόγος et qui forme à son tour le αἰσθητὸς κόσμος.

---

4 Cf. *Her*. 231 « ἐποίησε » γάρ φησιν « ὁ θεὸς τὸν ἄνθρωπον » οὐχὶ εἰκόνα θεοῦ, ἀλλὰ « κατ' εἰκόνα ».

Je propose donc d'interpréter la dernière partie du passage comme suit : le λόγος, comme un cachet qui donne des empreintes, est l'exemple (τὸ παράδειγμα) et ἀρχέτυπος ἰδέα τῶν ἰδεῶν, c'est-à-dire la vraie et originale idée de ces idées qu'il donne au νοητὸς κόσμος.

Il ne faut donc pas rejeter τὸ παράδειγμα, ἀρχέτυπος ἰδέα τῶν ἰδεῶν. La variante τὸ ἀρχέτυπον παράδειγμα, ἰδέα τῶν ἰδεῶν n'est pas du tout impossible, car il y a chez Philon plusieurs exemples soit de ἀρχέτυπον παράδειγμα soit de ἀρχέτυπος ἰδέα.

Opif. 31 τὸ δὲ ἀόρατον καὶ νοητὸν φῶς ἐκεῖνο θείου λόγου γέγονεν εἰκὼν τοῦ διερμηνεύσαντος τὴν γένεσιν αὐτοῦ· καὶ ἔστιν ὑπερουράνιος ἀστήρ, πηγὴ τῶν αἰσθητῶν ἀστέρων. Tel est le texte des éditions. On suit le manuscrit V et Eusèbe avec un manuscrit des *Sacra Parallela* qui donnent le texte τὸ δὲ ἀόρατον καὶ νοητὸν φῶς ἐκεῖνο θείου λόγου … Tout le reste de la tradition présente τὸν δὲ ἀόρατον καὶ νοητὸν θεῖον λόγον καὶ θεοῦ λόγον (καὶ θεοῦ λόγον om. B) εἰκόνα λέγει θεοῦ· καὶ ταύτης εἰκόνα (ταύτης τῆς εἰκόνος ABP) τὸ νοητὸν φῶς ἐκεῖνο θείου λόγου …[5]

On observe qu'on peut expliquer le texte le plus court comme le résultat d'un saut du même au même, d'un νοητὸν à l'autre. Déjà, cela fait que le texte court est suspect. Mais en outre, le texte long donne un sens parfait qui s'accorde avec les idées de Philon, présentées plus haut sous § 24. Lisons τὸν δὲ ἀόρατον καὶ νοητὸν θεῖον λόγον καὶ θεοῦ λόγον εἰκόνα λέγει θεοῦ· καὶ ταύτης εἰκόνα τὸ νοητὸν φῶς ἐκεῖνο θείου λόγου γέγονεν εἰκὼν τοῦ διερμηνεύσαντος τὴν γένεσιν αὐτοῦ. Le λόγος de Dieu est une image, εἰκών, de Dieu ; τὸ νοητὸν φῶς est une image de ce λόγος de Dieu.

Le passage montre que le texte souvent supérieur de V et d'Eusèbe peut par endroits dériver d'un texte déjà corrompu et que les manuscrits récents peuvent avoir raison.

Opif. 41 ἔκ τε τῆς ἐποχετευομένης τροφῆς, ἣ ἄρδει τὸ δένδρον, κἀκ τῆς εὐκρασίας τῶν πνευμάτων, ἃ ψυχραῖς ἅμα καὶ μαλακωτέραις αὔραις ζωπυρεῖται καὶ τιθηνεῖται, συναύξεται (sc. ὁ καρπός) πρὸς ὄγκον. Presque toute la tradition porte ἣν (V : ἳν) pour ἣ, mais comme τῆς … τροφῆς, ἣ forme un parallèle avec τῶν πνευμάτων, ἃ, il semble que le nominatif soit inévitable.

Évidemment, τιθηνεῖται est une forme moyenne, et ζωπυρεῖται devrait aussi se comprendre de la même manière, mais des formes moyennes de ce

5 Pour le contexte et pour le sens du passage, on peut laisser les variantes de B et de ABP de côté.

verbe ne se trouvent pas chez Philon. Il faut lire ζωπυρεῖ τε.

Opif. 45 προλαβὼν γὰρ περὶ τῶν οὔπω γεγονότων ἀνθρώπων, οἷοι τὰς γνώμας ἔσονται, στοχασταὶ τῶν εἰκότων καὶ πιθανῶν, ἐν οἷς πολὺ τὸ εὔλογον, ἀλλ' οὐχὶ τῆς ἀκραιφνοῦς ἀληθείας, καὶ ὅτι πιστεύσουσι μᾶλλον τοῖς φαινομένοις ἢ θεῷ σοφιστείαν πρὸ σοφίας θαυμάσαντες. Seuls les manuscrits MAB présentent la leçon φθεγγομένοις pour φαινομένοις, en A donnée comme variante.

Le mot φθέγγομαι n'est pas très fréquent dans la grande production de Philon ; on le trouve 17 fois. Comparé à une forme de φαίνομαι, il est assurément une *lectio difficilior*, sans pour autant avoir rien de très spécial. Plus important est que φθεγγομένοις va mieux avec le contexte. Il y a ce que pensent les hommes et présentent, mais ce qui n'est rien d'autre que de la sophistique, où domine l'art de bien parler et de persuader ; voir τῶν εἰκότων καὶ πιθανῶν, τὸ εὔλογον, σοφιστείαν ; le contraste est la vérité, la vraie sagesse ; voir τῆς ἀκραιφνοῦς ἀληθείας, σοφίας. Il faut donc lire φθεγγομένοις. On a pensé qu'il s'agit de l'apparence et de la vérité, contraste très souvent discuté et par conséquent plus banal.

Opif. 56. οἵαν δ' ἕκαστον παρέχεται τῶν εἰρημένων χρείαν τε καὶ ὠφέλειαν, δῆλον μὲν ἐκ τῆς ἐναργείας, πρὸς δ' ἀκριβεστέραν κατάληψιν οὐκ ἄτοπον ἴσως καὶ λόγῳ τἀληθὲς ἰχνηλατῆσαι. ἐναργείας est une conjecture acceptée par les éditions ; les manuscrits portent ἐνεργείας. La tradition donne ἐκ τῆς ἐνεργείας encore deux fois, aussi changé en ἐναργείας, conjecture acceptée par les éditions.

Il faut partout garder la leçon des manuscrits, car il s'agit pour *Opif*. et pour *Spec*. plus bas du contraste entre λόγος et ἐνέργεια. ἐνέργεια est à peu près la même chose que ἔργον ; souvent, Pilon se sert du mot avec πρᾶξις ou κίνησις. Pour *Leg*. plus bas le contraste est entre d'une part φύσις ou ἕξις, où les facultés sont encore cachées, de l'autre part ἐνέργεια, une faculté mise en fonction, où il y a κίνησις. La confusion ἐναργ-/ἐνεργ- est très fréquente.

Les autres passages sont :

- *Leg.* II, 37 suiv. Il s'agit de l'âme et de ses facultés comparées aux facultés de l'homme et de la femme et comment mettre ces facultés en action, en ἐνέργεια : ὥσπερ γὰρ φύσις ἀποτελεῖται κινηθέντος σπέρματος, οὕτως καὶ ἐνέργεια (§ 38) κινηθείσης ἕξεως. « ἀνεπλήρου δὲ σάρκα ἀντ' αὐτῆς » (*Gen*. 2, 21), τουτέστι συνεπλήρου τὴν καθ' ἕξιν αἴσθησιν ἄγων εἰς ἐνέργειαν. Philon poursuit peu après : ὥσπερ γὰρ ὁ μὲν ἀνὴρ ἐν τῷ δρᾶσαι θεωρεῖται, ἐν δὲ τῷ πάσχειν ἡ γυνή, οὕτως ἐν μὲν τῷ δρᾶν ὁ νοῦς, ἐν δὲ τῷ πάσχειν γυναικὸς τρόπον ἡ αἴσθησις (§ 39) ἐξετάζεται. μαθεῖν δὲ

ἐκ τῆς ἐναργείας ῥᾴδιον· ἡ ὄψις πάσχει ὑπὸ τῶν κινούντων αὐτὴν ὁρατῶν, τοῦ λευκοῦ, τοῦ μέλανος, τῶν ἄλλων … On voit donc ἐκ τῆς ἐνεργείας, ce qu'il faut lire, comment les facultés fonctionnent. - *Spec*. II, 227 νεώτεροι γὰρ καὶ μαθηταὶ καὶ εὖ πεπονθότες ὑπήκοοί τε καὶ δοῦλοι. ὡς δ' οὐδὲν τούτων κατέψευσται, δῆλον μὲν ἐκ τῆς ἐναργείας· αἱ δ' ἐκ λόγου πίστεις ἔτι μᾶλλον ἐπισφραγιοῦνται τὴν ἀλήθειαν. Il faut lire ἐκ τῆς ἐνεργείας, avec le contraste λόγος/ἐνέργεια.

Opif. 61 εἰς πόσα δ' ἄλλα φαίην ἂν ἔγωγε τῶν ἡμῖν μὲν ἀδηλουμένων ..., πρὸς δὲ τὴν τοῦ ὅλου συνεργούντων διαμονήν, ἃ θεσμοῖς καὶ νόμοις, οὓς ὥρισεν ὁ θεὸς ..., συμβαίνει πάντῃ τε καὶ πάντως ἐπιτελεῖσθαι. L'infinitif συμβαίνειν a un support considérable dans les manuscrits (ABPH) et peut bien être correct, car un infinitif dans une proposition relative après un *verbum dicendi* n'est pas rare.

Opif. 68 τὰ μὲν πρῶτα τῇ τάξει φαυλότερά πως ἦν, ἰχθύες, τὰ δ' ὕστατα ἄριστα, ἄνθρωποι, τὰ δ' ἄλλα μέσα τῶν ἄκρων, ἀμείνω μὲν τῶν προτέρων, χείρω δὲ τῶν ἑτέρων, χερσαῖα καὶ πτηνά. V donne ἑτέρων, tous les autres manuscrits ὑστέρων.

N'est-il pas clair qu'il faut lire ὑστέρων ? Le passage est construit sur le contraste πρῶτα/προτέρων et ὕστατα/ὑστέρων. Mais ἑτέρων est *lectio difficilior* ? Philon, a-t-il voulu la discordance ou l'accord ? Ne faut-il pas opter pour l'accord ?

Opif. 78. Le contexte est que Dieu a tout préparé avant de faire entrer l'homme dans ce monde : ἵν' εἰς τὸν κόσμον εἰσελθὼν εὐθὺς εὕρῃ καὶ συμπόσιον καὶ θέατρον ἱερώτατον, τὸ μὲν ἁπάντων πλῆρες ὅσα γῆ καὶ ποταμοὶ καὶ θάλαττα καὶ ἀὴρ φέρουσιν εἰς χρῆσιν καὶ ἀπόλαυσιν, τὸ δὲ παντοίων θεαμάτων, ἃ καταπληκτικωτάτας μὲν ἔχει τὰς οὐσίας, καταπληκτικωτάτας δὲ τὰς ποιότητας, θαυμασιωτάτας δὲ τὰς κινήσεις καὶ χορείας ἐν τάξεσιν ἡρμοσμέναις καὶ ἀριθμῶν ἀναλογίαις καὶ περιόδων συμφωνίαις· ἐν αἷς ἁπάσαις τὴν ἀρχέτυπον καὶ ἀληθῆ καὶ παραδειγματικὴν μουσικὴν οὐκ ἂν ἁμαρτάνοι τις εἶναι λέγων. Le petit problème est ἐν αἷς ἁπάσαις. Tel est le texte des éditions. Les importants manuscrits VM présentent ἐν αἷς ἅπασαν (*sic*), les autres ἐν οἷς ἅπασι.

Les éditeurs ont accepté une conjecture, considérant, je pense, que les antécédents sont une série de mots au féminin. À mon avis, l'antécédent est θεαμάτων. Dans tout ce que nous pouvons observer, il y a l'archétype de la musique. Il faut donc écrire ἐν οἷς ἅπασι.

Pour ἐν τάξεσιν ἡρμοσμέναις, le manuscrit V donne εἰρμοσμέναι, le ma-

nuscrit M ἡρμοσμένας. La leçon de M doit être correcte. Les mouvements sont arrangés en ordre (ἐν τάξεσιν)[6] selon les rapports entre les nombres et les accords entre les périodes. Cf. *Opif*. 117 ἃ δὴ πάντα[7] καθάπερ ἐν τοῖς θαύμασιν ὑπὸ τοῦ ἡγεμονικοῦ νευροσπαστούμενα τοτὲ μὲν ἠρεμεῖ τοτὲ δὲ κινεῖται τὰς ἁρμοττούσας σχέσεις καὶ κινήσεις ἕκαστον ; *Ebr*. 111 νοῦν, σὺν τοῖς ἑξακοσίοις ἅρμασι (*Exod*. 14, 7), ταῖς τοῦ ὀργανικοῦ σώματος ἓξ κινήσεσιν ἡρμοσμέναις τοῖς ἐπιβεβηκόσι τριστάταις (*Exod*. 15, 4). Le datif est un cas d'accommodation au mot précédent, chose très fréquente.

Opif. 86 καὶ μὴν τό γε θυμικώτατον ζῷον ἵππος ῥᾳδίως [ἄγεται] χαλιναγωγηθείς, ἵνα μὴ σκιρτῶν ἀφηνιάζῃ, καὶ τὰ νῶτα κοιλάνας εὖ μάλα πρὸς τὸ εὔεδρον δέχεται τὸν ἔποχον καὶ μετέωρον ἀναβαστάσας ὀξύτατα θεῖ σπουδάζων, εἰς οὓς ἂν ἐπείγηται γίνεσθαι. Toute la tradition porte ἄγεται, qu'il faut sans doute laisser. ῥᾳδίως ἄγεται χαλιναγωγηθείς est coordonné avec καὶ τὰ νῶτα κοιλάνας … δέχεται.

Les manuscrits MABP omettent γίνεσθαι, et éd. Berlin pense qu'ils peuvent avoir raison. En fait, γίνεσθαι avec la préposition εἰς dans le sens de « arriver à » est chose normale qui se trouve par exemple chez Josèphe, Philon ou dans le Nouveau Testament. Un mot peut bien tomber du texte, mais, dans notre passage, pourquoi l'ajouter ? Il faut accepter γίνεσθαι.

Opif. 91 διχῶς ἑβδομὰς λέγεται, ἡ μὲν ἐντὸς δεκάδος, ἥτις ἑπτάκις μονάδι μόνῃ μετρεῖται συνεστῶσα ἐκ μονάδων ἑπτά, ἡ δ' ἐκτὸς δεκάδος, ἀριθμὸς οὗ πάντως ἀρχὴ μονὰς etc. ἡ δ' ἐκτὸς δεκάδος est une conjecture, les manuscrits offrant ἡ δὲ τῆς ἑβδομάδος V, ἡ δὲ ἑπτάς, ἕβδομος M, ἡ δὲ τῆς ἑβδομάδος ἐκτὸς *ceteri*. Je propose ἡ δ' ἐκτὸς, sans δεκάδος et sans une forme du nombre sept.

Des lecteurs ont pensé qu'il faut suppléer quelque chose comme τῆς ἑβδομάδος, parce qu'il s'agit tout le temps du nombre sept. La conjecture des éditions est meilleure que celle des manuscrits, mais pas nécessaire. Chez Philon, il faut souvent sous-entendre des mots pris à ce qui précède, en l'occurrence δεκάδος. Cf. par exemples les remarques sur *Agr*. 101 et *Leg*. I, 22.

Opif. 101 ἐν μὲν οὖν τοῖς νοητοῖς τὸ ἀκίνητον καὶ ἀπαθὲς ἐπιδείκνυται ἑβδομάς, ἐν δὲ τοῖς αἰσθητοῖς μεγάλην καὶ συνεκτικώτατον δύναμιν, *** οἷς τὰ ἐπίγεια πάντα πέφυκε βελτιοῦσθαι, σελήνης τε περιόδοις.

On a voulu voir une lacune et suppléer par πλανήτων κινήσεσιν ou par

6 Au pluriel, car chaque mouvement a son ordre.

7 À savoir : αἱ πέντε αἰσθήσεις καὶ τὸ φωνητήριον καὶ τὸ γόνιμον ὄργανον ; voir peu avant.

παρέχει. Il serait plus simple serait de retrancher τε après σελήνης. Ainsi nous aurons une construction que Philon aime bien, à savoir après une description d'un phénomène suit le mot propre, en l'occurrence σελήνης περιόδοις. Parmi les exemples très nombreux, quelques-uns pris à *Opif*. sont :

- 9 τὸ δὲ παθητὸν ἄψυχον καὶ ἀκίνητον ἐξ ἑαυτοῦ, κινηθὲν δὲ καὶ σχηματισθὲν καὶ ψυχωθὲν ὑπὸ τοῦ νοῦ μετέβαλεν εἰς τὸ τελειότατον ἔργον, τόνδε τὸν κόσμον.
- 53 ὄργανον αὐτὸ τῆς ἀρίστης τῶν αἰσθήσεων, ὁράσεως, ἀπέφαινεν.
- 114 ἔδει γὰρ ὑπὸ τοῦ καθαρωτάτου τῆς οὐσίας, οὐρανοῦ, ζῴῳ τῷ θεοφιλεστάτῳ γῆς ὁμοῦ καὶ θαλάττης ἀναδειχθῆναι τοὺς μυχοὺς, ἀνθρώπων γένει.

τε s'est introduit pour créer un parallèle entre ἐν τοῖς αἰσθητοῖς … οἷς et σελήνης περιόδοις.

Opif. 107. Ἔστι δὲ οὐ τελεσφόρος (sc. ἑβδομάς) μόνον, ἀλλὰ καὶ ὡς ἔπος εἰπεῖν ἁρμονικωτάτη καὶ τρόπον τινὰ πηγὴ τοῦ καλλίστου διαγράμματος, ὃ πάσας μὲν τὰς ἁρμονίας, τὴν διὰ τεττάρων, τὴν διὰ πέντε, τὴν διὰ πασῶν, πάσας δὲ τὰς ἀναλογίας, τὴν ἀριθμητικήν, τὴν γεωμετρικήν, ἔτι δὲ τὴν ἁρμονικὴν περιέχει. τὸ δὲ πλινθίον συνέστηκεν ἐκ τῶνδε τῶν ἀριθμῶν, ἓξ ὀκτὼ ἐννέα δώδεκα· ὁ μὲν ὀκτὼ πρὸς ἓξ ἐν ἐπιτρίτῳ λόγῳ, καθ' ὃν ἡ διὰ τεττάρων ἁρμονία ἐστίν· ὁ δὲ ἐννέα πρὸς ἓξ ἐν ἡμιολίῳ, καθ' ὃν ἡ διὰ πέντε· ὁ δὲ δώδεκα πρὸς ἓξ ἐν διπλασίονι, καθ' ὃν ἡ διὰ πασῶν. ἔχει δὲ ὡς ἔλεγον καὶ τὰς ἀναλογίας πάσας.Trois fois, la tradition donne καθ' ἣν, changé dans les éditions en καθ' ὃν, à savoir λόγον.

La conjecture est facile, parce que λόγος a une relation étroite avec ἁρμονία. Mais cela vaut aussi pour ἀναλογία. Cf. avec le passage traité ici § 96 μουσικωτάτη δὲ καὶ ἡ τούτων ἀναλογία τῶν ἀριθμῶν et § 126 λύρα μὲν γὰρ ἡ ἑπτάχορδος ἀναλογοῦσα τῇ τῶν πλανήτων χορείᾳ τὰς ἐλλογίμους ἁρμονίας ἀποτελεῖ. Je crois que le mot ἀναλογία, qui se trouve avant dans notre texte et qui revient immédiatement après, est présent à l'esprit de Philon ; d'où καθ' ἣν, qu'il faut garder. La tradition est forte et les conjectures, refusant ce qui sont *lectiones difficiliores* après λόγῳ, sont risquées.

Opif. 113. καὶ πελαγῶν ἐργάζονται (sc. οἱ πλάνητες) τροπὰς ἐξαναχωρούντων ἢ παλιρροίαις χρωμένων· εὐρεῖς γὰρ ἔστιν ὅτε κόλποι θαλάττης ὑποσυρείσης ἀμπώτεσι βαθὺς ἐξαίφνης αἰγιαλός εἰσι καὶ μικρὸν ὕστερον ἀναχυθείσης πελάγη βαθύτατα οὐ βραχείαις ὁλκάσιν ἀλλὰ μυριοφόροις ναυσὶν ἐμπλεόμενα. Pour εὐρεῖς, les variantes ne sont guère intéressantes : εὐρεῖς, εὑρεῖν, εὐρείαις. Pour βαθὺς, il y a les variantes βαθεῖς, ἐκ βάθους (avec αἰγιαλοὶ), εὐθὺς ; pour εἰσι, qui est une conjecture,

les manuscrits donnent εἴσεισι, ἴησι, εἴησι ou omettent le mot.

Il semble que le passage ne soit pas en bon ordre. εἰσι peut être correct, mais on a du mal à comprendre comment la faute s'est produite. Pour εὐρεῖς et βαθὺς, on voudrait bien les faire changer de place et lire βαθεῖς … κόλποι et εὐρὺς … αἰγιαλός. La leçon εὐθὺς doit être une trace d'une leçon εὐρὺς. Le contexte doit être que l'eau profonde devient des grèves larges et de nouveau devient eau profonde. Un rivage profond, βαθὺς αἰγιαλός, paraît inintelligible. Je crois que le passage a été gravement endommagé et restitué dans les manuscrits d'une manière maladroite.

Opif. 129 πρὶν γὰρ χλοῆσαι τὴν γῆν, αὐτὸ τοῦτο ἐν τῇ φύσει τῶν πραγμάτων χλόη, φησίν, ἦν, καὶ πρὶν ἀνατεῖλαι χόρτον ἐν ἀγρῷ, χόρτος ἦν οὐχ ὁρατός.

Mieux vaut mettre une virgule avant χλόη. Il faut comprendre le texte de la manière suivante : avant que la terre ne verdoyât, exactement cela existait dans la nature des choses, à savoir la verdure. Elle existait comme quelque chose de spirituel ; c'était νοητόν, οὐχ ὁρατόν, cf. plus haut οὐχ ὁρατός. χλόη est un exemple de l'addition du mot propre ; voir la remarque sur § 101.

Il faut peut-être observer qu'ici, φύσις ne veut pas dire la nature perceptible, c'est-à-dire ce qui est αἰσθητόν, mais le κόσμος créé par Dieu et existant comme νοητός et comme αἰσθητός. Cf. par exemple § 143 ἐπεὶ δὲ πᾶσα πόλις εὔνομος ἔχει πολιτείαν, ἀναγκαίως συνέβαινε τῷ κοσμοπολίτῃ (sc. Adam avant la chute) χρῆσθαι πολιτείᾳ ᾗ καὶ σύμπας ὁ κόσμος· αὕτη δέ ἐστιν ὁ τῆς φύσεως ὀρθὸς λόγος, ὃς κυριωτέρᾳ κλήσει προσονομάζεται θεσμός. Dans ce κόσμος, il y a des « natures », φύσεις, dont il y a deux espèces : § 144 λογικαὶ καὶ θεῖαι φύσεις, αἱ μὲν ἀσώματοι καὶ νοηταί, αἱ δὲ οὐκ ἄνευ σωμάτων, ὁποίους συμβέβηκεν εἶναι τοὺς ἀστέρας.

Opif. § 130 ὑπονοητέον δ' ὅτι καὶ ἑκάστου τῶν ἄλλων ἃ δικάζουσιν αἰσθήσεις τὰ πρεσβύτερα εἴδη καὶ μέτρα, οἷς εἰδοποιεῖται καὶ μετρεῖται τὰ γινόμενα, προϋπῆρχε· καὶ γὰρ εἰ μὴ κατὰ μέρος <ἀλλ'> ἀθρόα πάντα διεξελήλυθε φροντίζων εἰ καί τις ἄλλος βραχυλογίας, οὐδὲν ἧττον τὰ ῥηθέντα ὀλίγα δείγματα τῆς τῶν συμπάντων ἐστὶ φύσεως, ἥτις ἄνευ ἀσωμάτου παραδείγματος οὐδὲν τελεσιουργεῖ τῶν ἐν αἰσθήσει. La tradition porte εἰ μὴ τὰ κατὰ μέρος ; il y a aussi des leçons sans μὴ, mais on trouve partout τὰ. <ἀλλ'> est une conjecture.

Il s'agit de *Gen*. 2, 5. Il faut suivre la tradition, en lisant τὰ et en rejetant <ἀλλ'>. τὰ κατὰ μέρος veut dire « les phénomènes individuels, particuliers » ; voir par exemple *Leg*. I, 22-24[8]. Moïse parle seulement de verdure

8 Dans *Leg*. I, 21 suiv., Philon commente sur le même passage de la Bible d'une manière pareille.

et d'herbe (χλωρόν, χόρτος), mais il faut comprendre que pour chacun des autres phénomènes qu'on juge par les sens, il y a des idées qui existent avant (chez Dieu) et qui sont les paradigmes, les modèles de ce qui est perceptible sur terre. Un peu librement : Si Moïse n'a pas présenté les phénomènes individuels tous ensemble (τὰ κατὰ μέρος ἀθρόα), car il est concis (et ne parle que de la verdure et de l'herbe), pour autant (οὐδὲν ἧττον), les indications qu'il présente, même peu nombreuses, montrent comment la nature travaille ; dans ce qui est perceptible, elle ne fait rien sans un modèle (παράδειγμα) incorporel.

Opif. 139 θεοῦ δὲ λόγος καὶ αὐτοῦ κάλλους, ὅπερ ἐστὶν ἐν τῇ φύσει κάλλος, ἀμείνων, οὐ κοσμούμενος κάλλει, κόσμος δ' αὐτός, εἰ δεῖ τἀληθὲς εἰπεῖν, εὐπρεπέστατος ἐκείνου. Je pense qu'il faut lire εὐπρεπέστερος ; voir plus bas. On sait que la confusion entre comparatif et superlatif est très fréquente.

Le λόγος de Dieu est plus beau que la beauté même, il n'est pas embelli par la beauté (κοσμούμενος) ; il est lui-même κόσμος, mot (κόσμος) plus approprié, εὐπρεπέστερος, comme nom que ce nom-là (κάλλος). Il y a quelque chose qui est plus beau que la beauté même, plus beau que l'idée de la beauté, car cette idée est une image qui dérive de Dieu ; cf. la remarque sur § 24.

Les traductions veulent rendre εὐπρεπέστατος par un mot qui indique la beauté, mais il s'agit de la propriété d'un mot. On doit parler de κόσμος, pas de κάλλος. Chez Philon, ἐκεῖνος se réfère souvent à ce qui précède, en l'occurrence à κάλλος.

Éd. Cerf remarque très bien qu'il ne faut pas accepter d'ajouter une forme de αἰσθητός à φύσει et à κάλλει, comme on a proposé, car φύσις implique tant τὰ αἰσθητά que τὰ νοητά et ne dénote pas seulement ce qui est perceptible.

Opif. 165 ἐπειδὰν γὰρ ἑκάστη τῶν αἰσθήσεων τοῖς φίλτροις αὐτῆς (sc. τῆς ἡδονῆς) ὑπαχθῇ, χαίρουσαι τοῖς προτεινομένοις, ἐπὶ χρωμάτων μὲν καὶ σχημάτων ποικιλίαις ὄψις, ἐπὶ δὲ φωνῶν ἐμμελείαις ἀκοή, ἐν δὲ χυλῶν ἡδύτησι γεῦσις, κἀν ταῖς τῶν ἀναθυμιωμένων ἀτμῶν εὐωδίαις ὄσφρησις. κἀν est une conjecture, καὶ M, κἀκ *ceteri* ; ταῖς τῶν ἀνατεθυμιωμένων ἀτμῶν εὐωδίαις M, τῆς τῶν ἀναθυμιωμένων (ἀναδιδομένην H) ἀτμῶν (ἀτμῶν om. FG) εὐωδίας *ceteri*. Le manuscrit V fait défaut.

Il se peut que M soit en général plus fiable, mais si une tradition qui n'est pas négligeable présente une version tout à fait acceptable, il faut la préférer à un texte où on a besoin d'un changement, même mince (κἀν pour κἀκ). On doit donc lire κἀκ τῆς τῶν ἀναθυμιωμένων ἀτμῶν εὐωδίας ὄσφρησις.

Opif. 166 μαστροπεύουσι δ' αὐτῇ (sc. τῇ ἡδονῇ) καὶ προξενοῦσι τὸν ἐρῶντα αἰσθήσεις, ἃς δελεάσασα ῥαδίως ὑπηγάγετο τὸν νοῦν. Les manuscrits donnent tous τὸν ἔρωτα.

La conjecture est facile et frappante, mais je me demande si elle est correcte. Il est vrai que peu avant, nous lisons ἑταιρὶς καὶ μαχλὰς οὖσα ἡδονὴ γλίχεται τυχεῖν ἐραστοῦ καὶ μαστροποὺς ἀναζητεῖ, mais là, il s'agit d'une comparaison ; la volupté est comparée à une entremetteuse qui cherche un amant. Mais ici, il s'agit de sensations (αἰσθήσεις), d'intellect (νοῦς), et peu après d'affection (πάθος) et d'images (φαντασίαι). L'amour (ἔρως) est une affection que les sensations introduisent dans l'intellect pour le subjuguer. Tout est sur le plan philosophique.

Opif. 171 ὃς ἁπάσῃ κατεχρήσατο τῇ ὕλῃ εἰς τὴν τοῦ ὅλου γένεσιν. Seul le manuscrit M donne εἰς, les autres portent καὶ. καὶ est évidemment impossible.

Je crois que la leçon originale était κατὰ, corrompu comme souvent en καὶ, et que M a une conjecture facile. κατὰ τὴν πρώτην γένεσιν se trouve *Sacrif*. 73 et *Spec*. III, 199, κατὰ τὴν γένεσιν *Sobr*. 22, κατὰ γένεσιν *Ebr*. 111.

Legum allegoriae I-III (Leg. I-III)

Royse 2000 donne un aperçu de la tradition de *Leg*., avec une présentation des papyrus et d'autres documents qui ne sont pas utilisés dans éd. Berlin, des propositions de Peter Katz, notamment sur les citations de l'Écriture, et des conjectures faites sur le texte de *Leg*. par des savants. D'après éd. Berlin il donne un sommaire concis de la tradition manuscrite : *Leg*. I est conservé dans les manuscrits MAPUFL et dans la traduction arménienne (Arm.) ; *Leg*. II dans MAP (P avec des grandes lacunes) et dans la traduction arménienne ; *Leg.* III dans ABPH, des manuscrits qui ne sont pas regardés comme les meilleurs ; le texte de ce livre manque dans la traduction arménienne.

Je me suis servi d'éd. Berlin 1, d'éd. Loeb 1 et d'éd. Cerf 1.

Leg. I, 22 ὥσπερ τοῦ ἐπὶ μέρους καὶ ἀτόμου νοῦ προϋπάρχει τις ἰδέα ὡς ἂν ἀρχέτυπος καὶ παράδειγμα τούτου καὶ πάλιν τῆς κατὰ μέρος αἰσθήσεως <ἰδέα τις αἰσθήσεως> σφραγῖδος λόγον ἔχουσα εἴδη τυποῦσης, οὕτως πρὶν μὲν γενέσθαι τὰ ἐπὶ μέρους νοητά, ἦν τὸ αὐτὸ τοῦτο γενικὸν νοητόν, οὗ κατὰ μετοχὴν καὶ τὰ ἄλλα ὠνόμασται, πρὶν δὲ γενέσθαι τὰ κατὰ μέρος αἰσθητά, ἦν τὸ αὐτὸ τοῦτο γενικὸν αἰσθητόν. La tradition ne donne pas ἰδέα τις αἰσθήσεως. Le premier γενικὸν (avant νοητόν) existe seulement dans la traduction arménienne.

L'addition de ἰδέα τις αἰσθήσεως n'est pas nécessaire. Il faut sous-entendre τις ἰδέα ὡς ἂν ἀρχέτυπος καὶ παράδειγμα. Chez Philon, il faut souvent sous-entendre des mots, pris à ce qui précède. Cf. par exemple :

- *Leg*. I, 42 ὁ μὲν οὖν κατὰ τὴν εἰκόνα γεγονὼς καὶ τὴν ἰδέαν νοῦς πνεύματος ἂν λέγοιτο κεκοινωνηκέναι – ῥώμην γὰρ ἔχει ὁ λογισμὸς αὐτοῦ –, ὁ δὲ ἐκ τῆς ὕλης τῆς κούφης καὶ ἐλαφροτέρας αὔρας ὡς ἂν ἀποφορᾶς τινος ; après αὔρας, il faut sous-entendre : ἂν λέγοιτο κεκοινωνηκέναι ; αὔρας correspond à πνεύματος.
- *Leg*. I, 71 τῶν ἀρετῶν πρώτη μὲν ἡ περὶ τὸ πρῶτον μέρος τῆς ψυχῆς, ὃ δὴ λογικόν ἐστι, καὶ τοῦ σώματος διατρίβουσα κεφαλὴν φρόνησις ; il faut sous-entendre avant τοῦ σώματος : περὶ τὸ πρῶτον μέρος.[9]
- *Leg*. I, 84 τῷ μὲν γὰρ ἐξομολογητικῷ οἰκεία χροιὰ ἡ τοῦ ἄνθρακος, πεπύρωται γὰρ ἐν εὐχαριστίᾳ θεοῦ καὶ μεθύει τὴν νήφουσαν μέθην, τῷ δὲ ἔτι πονοῦντι ἡ τοῦ πράσινου λίθου ; il faut sous-entendre après λίθου : οἰκεία χροιὰ.

9 Pour κεφαλὴν, mot propre après une description allusive, voir la remarque sur *Opif*. 101.

On doit faire sans le premier γενικὸν. τὸ αὐτὸ τοῦτο νοητόν dénote l'idée générale du νοητόν. Dans la tradition arménienne, γενικὸν est probablement une explication, prise au suivant τὸ αὐτὸ τοῦτο γενικὸν αἰσθητόν. Plus loin, au § 23, nous trouvons τὸ αὐτὸ τοῦτο νοητὸν ἀποτελεῖ (sc. Dieu) γενικὸν ὄν, ὃ δὴ καὶ « πᾶν » κέκληκεν ὑγιῶς. τὸ αὐτὸ τοῦτο est expliqué par γενικὸν ὄν, ce qui est encore plus clair si l'on lit avec une tradition forte γενικὸν οὖν.

Leg. I, 44 θεοῦ γὰρ οὐδὲ ὁ σύμπας κόσμος ἄξιον ἂν εἴη χωρίον καὶ ἐνδιαίτημα. καὶ est une conjecture ancienne ; une tradition très faible, à savoir un manuscrit des *Sacra Parallela*, porte ἢ.

Il faut lire sans καὶ ou ἢ ; comme demeure de Dieu, le κόσμος tout entier n'est pas une place (χωρίον) digne de lui. χωρίον est seulement un lieu, ἐνδιαίτημα a aussi la notion d'une place où on reste et vit. Pour l'homme, c'est autre chose : *Leg*. I, 70 καὶ συμβέβηκε τοῦ μὲν λογικοῦ χωρίον εἶναι καὶ ἐνδιαίτημα τὴν κεφαλήν, τοῦ δὲ θυμικοῦ τὰ στέρνα ; la tête, la poitrine sont aussi bien les lieux que les demeures de ces facultés.

Leg. I, 57 ἡ δὲ ἀρετὴ καὶ θεωρητική ἐστι καὶ πρακτική· καὶ γὰρ θεωρίαν ἔχει, ὁπότε καὶ ἡ ἐπ' αὐτὴν ὁδὸς φιλοσοφία διὰ τῶν τριῶν αὐτῆς μερῶν, τοῦ λογικοῦ, τοῦ ἠθικοῦ, τοῦ φυσικοῦ, καὶ πράξεις. καὶ πράξεις est la leçon de la version arménienne et d'un fragment de texte dans un papyrus[10] ; καὶ αἱ πράξεις UFL, καὶ πρᾶξιν MAP.

καὶ πρᾶξιν est probablement la leçon correcte. καὶ γὰρ θεωρίαν ἔχει … καὶ πρᾶξιν convient à la manière de penser de Philon ; cf. peu après, § 58, ἀλλὰ καίτοι θεωρίαν ἔχουσα καὶ πρᾶξιν. πρᾶξις est νοητή, c'est l'idée de la pratique, tandis que les actions pratiques se montrent dans la vie sur terre ; cf. peu après notre passage : ὅλου γὰρ τοῦ βίου ἐστὶ τέχνη ἡ ἀρετή, ἐν ᾧ καὶ αἱ σύμπασαι πράξεις.

Leg. I, 90 τοῦτο (sc. γῆν) γὰρ Ἀδὰμ ἑρμηνεύεται, ὥστε ὅταν ἀκούῃς Ἀδάμ, γήϊνον καὶ φθαρτὸν νοῦν εἶναι νόμιζε. νοῦν *om*. MFL.

Il faut retrancher νοῦν. Dans tout ce contexte, il s'agit d'Adam comme homme. Mais de quel Adam est-il question ? de l'Adam terrestre et corruptible ou de l'Adam céleste ? L'idée de Philon est qu'il y a un homme fait par Dieu à son image (*Gen*. 1, 27) et un homme modelé avec la glaise du sol (*Gen*. 2, 7). Il est vrai que Philon vient de parler de νοῦς ; voir § 88-89, notamment § 89 : ὁ μὲν γὰρ πλασθεὶς νοῦς ἐστι γεωδέστερος, ὁ δε ποιηθεὶς ἀυλότερος, mais là, il s'agit de l'intelligence immatérielle et pure et de son rapport avec les vertus ; ici, il s'agit du nom Adam, de l'homme rattaché à la terre et appelé d'après la terre.

10 Voir Royse 2000, p. 4.

Legum allegoriae II (Leg. II)

Voir plus haut **Legum allegoriae I-III (Leg. I-III)**

Leg. II, 7 πῶς ἡμῶν ὁ νοῦς καταλαμβάνει, ὅτι τοῦτο λευκὸν ἢ μέλαν ἐστίν, εἰ μὴ βοηθῷ χρησάμενος ὁράσει; La tradition grec porte ὅτι μὴ, les éditions écrivent εἰ μὴ d'après une conjecture qui a de l'appui dans la traduction arménienne. Plusieurs εἰ μὴ dans ce qui suit ont peut-être aussi influencé les éditeurs.

Je pense qu'il faut suivre la tradition grecque. Il se peut que le traducteur en arménien ait compris correctement ὅτι μὴ comme équivalent de εἰ μὴ. Le texte arménien ne parle donc pas contre ὅτι μὴ. Chez Philon, les exemples de cette construction sont nombreux ; qu'il suffise d'en donner quelques-uns :

- *Opif*., 144 οὗτοι δὲ τίνες ἂν εἶεν ὅτι μὴ λογικαὶ καὶ θεῖαι φύσεις;
- *Leg*. III, 38 μηδένα ἰδὼν ἑστῶτα, ὅτι μὴ τὸν ὄντα θεόν.
- *Spec*. I, 129 οὐδεμίαν ἑτέραν ἔχουσα καταφυγὴν ὅτι μὴ τὸν πατέρα.

Leg. II, 15 ἔπειτα ὅτι πολλῶν μὲν τιθέντων ὀνόματα διάφωνα καὶ ἄμικτα ἔμελλεν ἔσεσθαι, ἄλλων ἄλλως τιθέντων, ἑνὸς δὲ ὤφειλεν ἡ θέσις ἐφαρμόττειν τῷ πράγματι, καὶ τοῦτ' εἶναι σύμβολον ἅπασι τὸ αὐτὸ τοῦ τυγχάνοντος ἢ τοῦ σημαινομένου. Il n'y a pas de variante importante.

Je confesse que j'ai du mal à comprendre les traductions de καὶ τοῦτ' εἶναι etc. ; éd. Cerf : « et qu'ainsi pour tous le symbole de ce qui se présente est le même que celui de la chose qu'on veut signifier », où il semble qu'on ait lu καὶ pour ἢ ; voir plus bas ; éd. Loeb : « and the name given was sure to be a symbol, the same for all men, of any object to which the name was attached or of the meaning attaching to the name » ; Werke Breslau traduit comme éd. Loeb.

Le contexte est que les philosophes grecs ont dit que les premiers qui imposèrent les noms aux choses furent des sages, mais que Moïse a dit mieux, en disant que c'est le premier homme qui l'a fait ; ensuite Moïse dit ; voir la citation : ἔπειτα ὅτι etc. Le sens de ce passage doit être que les autres ont donné des noms différents, tandis que le nom d'un seul, à savoir d'Adam, devait convenir à son objet, car Adam est aussi le principe de la langue, ἀρχὴ τοῦ διαλέγεσθαι. Cela veut dire, à mon avis, que τὸ τυγχάνον et τὸ σημαινόμενον doivent être la même chose. Je crois donc qu'il faut lire τοῦ τυγχάνοντος καὶ τοῦ σημαινομένου, la faute ἤ pour καί étant très fréquente. Donc : chez tous, le symbole devait être le même pour chaque être qui existe et qui est nommé.

Leg. II, 20 ποτέραν δὲ πλευρὰν <ἔλαβεν> ; Il ne faut pas ajouter ἔλαβεν. Il suffit de sous-entende ce verbe d'après la citation de *Gen*. 2, 21, présentée en § 19 : καὶ ἔλαβε μίαν τῶν πλευρῶν αὐτοῦ. Philon aime sous-entendre ; voir la remarque sur *Leg*. I, 22.

Leg. II, 63 διὰ τοῦτο καὶ αἱ εὐχαὶ καὶ οἱ ὁρισμοὶ τῆς ψυχῆς ἐπιλύονται, ὅταν ἐν οἴκῳ γένωνται πατρὸς ἢ ἀνδρός, μὴ ἡσυχαζόντων τῶν λογισμῶν μηδὲ ἐπιτιθεμένων τῇ τροπῇ, ἀλλὰ περιαιρούντων τὸ ἁμάρτημα. La seule variante est μὲν au lieu de μὴ dans A, leçon qui n'est pas possible. Une ancienne conjecture est συντιθεμένων pour ἐπιτιθεμένων.

Le passage renvoie à *Nombres* 30, 4 suiv. qui dit que les vœux et les engagements d'une jeune femme qui reste dans la maison du père ou d'une femme mariée peuvent être annulés par le père ou par le mari. Pour Philon, il s'agit des mauvaises idées qui peuvent rester dans l'âme (ἐν οἴκῳ) ou en sortir, c'est-à-dire être mises en œuvre. Ces idées mauvaises représentent une diversion de l'âme ; voir τῇ τροπῇ dans le passage cité et encore § 60 τροπή ; § 61 ψυχὴ τραπεῖσα, § 62 τὴν τῆς τυχῆς τροπὴν et τὴν τροπὴν αὐτῆς.

Les éditions ponctuent comme au-dessus et traduisent de la manière correspondante. Je pense qu'il faut ponctuer autrement : … ὅταν ἐν οἴκῳ γένωνται, πατρὸς ἢ ἀνδρός μὴ ἡσυχαζόντων τῶν λογισμῶν μηδὲ ἐπιτιθεμένων τῇ τροπῇ, ἀλλὰ περιαιρούντων τὸ ἁμάρτημα : les pensées réfléchies du père et du mari ne se taisent pas, mais, sans s'attaquer à la mauvaise décision, elles écartent la faute. Il faut agir comme les bons fils de Noé, § 62 selon *Gen*. 9, 23 : Σὴμ δὲ καὶ Ἰάφεθ ἐπαινοῦνται μὴ ἐπιθέμενοι τῇ ψυχῇ, ἀλλὰ τὴν τροπὴν αὐτῆς περικαλύψαντες ; ils cachaient la nudité du père, mais sans lui faire des reproches.

Pourquoi lire d'une traite πατρὸς ἢ ἀνδρός μὴ ἡσυχαζόντων τῶν λογισμῶν au lieu de lire ἐν οἴκῳ γένωνται πατρὸς ἢ ἀνδρός ? La raison en est que peu après, nous trouvons ce qui vaut pour la femme, jeune fille ou mariée, qui accomplit sa faute par des actes ; elle est incurable : ἀθεράπευτος μένει ἀνδρείου τε λόγου μὴ μετασχοῦσα καὶ τῆς τοῦ πατρὸς παρηγορίας στερηθεῖσα.

Leg. II, 87 κἀκεῖνος μὲν σωφροσύνῃ, χαλκῷ ὄφει, θεραπεύεται γενομένῃ ὑπὸ τοῦ σοφοῦ Μωυσέως. Les traductions traduisent comme si γενομένῃ se rattache à ὄφει, ce qui n'est pas possible ; le serpent est masculin ; voir χαλκῷ. Ici comme souvent, une forme de γίγνομαι est le passif de ποιέω, cf. § 79 ποίησον σεαυτῷ ὄφιν et peu après κατασκευάζεται τοῦτον ὁ Μωυσῆς τὸν ὄφιν. Il faut donc lire γενομένῳ. Pour γίγνομαι comme passif de ποιέω ; voir la remarque sur *Flacc*. 29.

Assurément, une faut fréquente est qu'un adjectif ou un participe est faussement rattaché au nom plus proche. Ici, σωφροσύνῃ est la notion importante qui a influencé et changé le participe.

Legum allegoriaeI III (Leg. III)

Voir plus haut **Legum allegoriae I-III (Leg. I-III)**

Leg. III, 31 ἀλλ' ὁρᾷς, ὦ ψυχή, τῶν δοξῶν τὸ παραλλάττον. Les manuscrits portent τὸ παράλογον ; la conjecture τὸ παραλλάττον a été acceptée par les éditeurs et par Werke Breslau. Mais un participe de παραλλάττω à l'actif est rare chez Philon qui préfère les formes moyennes-passives.

À mon avis, la conjecture n'est pas nécessaire. Ensuite, Philon présente deux opinions : la vraie et bonne est que c'est Dieu, l'incorruptible, qui a tout arrangé, et l'autre, totalement déraisonnable, que c'est l'intelligence humaine, tellement faible qu'elle ne sait pas s'aider elle-même. Je pense qu'il faut comprendre παράλογον comme peut-être pas tout à fait logique : vois-tu l'absurdité des idées ?, à savoir qu'il y a une idée tellement absurde quand la vérité saute aux yeux.

Leg. III, 61 οἷον τὸ λευκὸν τῇ φύσει καὶ τὸ μέλαν καὶ τὸ θερμὸν καὶ τὸ ψυχρὸν δίδωσιν ἡ αἴσθησις τῷ νῷ, οὐχὶ ἀπατῶσα ἀλλὰ πρὸς ἀλήθειαν· τοιαῦτα γάρ ἐστι τὰ ὑποκείμενα, οἷα καὶ ἡ ἀπ' αὐτῶν προσπίπτουσα φαντασία, κατὰ τοὺς πλείστους τῶν μὴ φυσικώτερον φυσιολογούντων· ἡ δὲ ἡδονὴ οὐχ οἷόν ἐστι τὸ ὑποκείμενον, τοιοῦτον αὐτὸ γνωρίζει τῇ διανοίᾳ etc.

Tel est le texte, mais τῶν μὴ φυσικώτερον φυσιολογούντων est étonnant. Philon présente son opinion sur la sensation, ἡ αἴσθησις : elle donne à l'intellect les impressions qui sont vraies, par exemple que le blanc est blanc. Par contre, il y a le plaisir, ἡ ἡδονὴ, qui fausse et corrompt et qui peut représenter le laid comme beau, comme Philon dit dans ce qui suit. Mais comment Philon peut-il appuyer sa propre opinion sur des scientifiques qui ne raisonnent pas selon la nature, μὴ φυσικώτερον φυσιολογούντων ? Je crois qu'il faut rejeter μὴ, mais comment expliquer que le mot s'est introduit ? Peut-être a-t-on pensé qu'après tout, les impressions qui nous font réagir ne sont pas toujours vraies ; c'est seulement les moins bons naturalistes qui croient que les sens ne nous trompent pas. Mais en fait, Philon croit fermement que tromper appartient au plaisir, ἡ ἡδονὴ, tandis que la sensation, ἡ αἴσθησις, donne les choses comme elles sont ; voir § 64 πᾶσα οὖν ἀπάτη οἰκειοτάτη ἡδονῇ, δόσις δὲ αἰσθήσει· ἡ μὲν γὰρ σοφίζεται καὶ παράγει τὸν νοῦν ... , ἡ δὲ αἴσθησις ἀκραιφνῶς δίδωσι τὰ σώματα οὕτως, ὡς ἔχει φύσεως ἐκεῖνα, πλάσματος καὶ τέχνης ἐκτός. Observez le mot φύσεως. Chez Philon, φυσικός n'a pas une connotation péjorative ; par exemple, dire ou faire quelque chose φυσικώτατα est digne d'éloges.

Leg. III, 69 μὴ γὰρ ἄλλο τι νοήσῃς ἕκαστον ἡμῶν ποιεῖν ἢ νεκροφορεῖν. On a fait la conjecture νοήσῃς, la tradition donnant ποιήσης, ποιήσεις, ποιήσειε.

Il se peut qu'on puisse garder la leçon ποιήσῃς, en comparant un passage chez Origène, *Commentaire sur l'Évangile selon Matthieu* XVII, 14[11] παρὰ τοῦτο δ'ἂν ποιήσαις ὅτι οἱ ὄχλοι, κἂν μὲν τῇ λέξει ὡς προφήτην αὐτὸν ἔχωσιν : là, ποιέω veut dire à peu près « supposer ». Voir aussi LSJ sous ποιέω A VI « put the case, assume ».

Leg. III, 86 ἔνια δ' οὐ γενόμενα μόνον ἀλλὰ καὶ θεσπισθέντα ὅτι γενήσεται, ὥσπερ ἡ χαρὰ – εὐπάθεια ψυχῆς ἐστιν ἥδε – [γὰρ] οὐχ ὅταν παροῦσα δραστηρίως ἐνεργῇ μόνον εὐφραίνει, ἀλλὰ καὶ ὅταν ἐλπίζηται προγανοῖ. Il faut suivre le texte de la tradition, mais ponctuer comme suit : ὥσπερ ἡ χαρὰ εὐπάθεια ψυχῆς ἐστιν – ἥδε γὰρ οὐχ ὅταν παροῦσα δραστηρίως ἐνεργῇ μόνον εὐφραίνει, ἀλλὰ καὶ etc.

Leg. III, 134 ἵν' οὗτος ἡνιόχου τρόπον ἐπιστομίζῃ τὴν ἐπὶ πλέον αὐτῶν φοράν. Le texte ἡνιόχου τρόπον est une conjecture ; quatre manuscrits présentent ἡνιόχων τρόπον, un (L) ἡνιόχων sans τρόπον, la vulgate donne ἡνιοχῶν.

Il est fort probable que la vulgate a gardé la bonne leçon, ou fait une bonne conjecture, partant d'une leçon corrompue ἡνιόχων. L'addition de τρόπον peut être une autre conjecture qui se fait presque d'elle-même. Le verbe ἡνιοχεῖν est bien connu chez Philon. Il utilise souvent ἡνίοχος comme exemple, presque toujours au singulier. Si on laisse notre passage de côté, les exceptions sont ἡνίοχοι καὶ κυβερνῆται mis ensemble deux fois, *Confus*. 115 et *Opif*. 88.

Leg. III, 148-149 ἀλλ' ἀμυθήτων ἐπιρρεόντων ἀίδιον ἕξει τὸ πάθος. οἶδα γοῦν πολλοὺς οὕτω πταίοντας περὶ τὴν τῆς γαστρὸς ἐπιθυμίαν, ὥστ' ἐμέτοις χρησάμενοι πάλιν ἐπὶ τὸν ἄκρατον καὶ τἆλλα ὥρμησαν. Tel est le texte des éditions. Les manuscrits portent ἔτι αὐτοῖς : ἐμέτοις comme aussi ἐμετικοῖς sont des conjectures ; on a aussi proposé ἔτι αὐτῇ (à savoir, évidemment : ἡδονῇ) et ἔτι σιτίοις. En outre, pour χρησάμενοι des éditions la tradition donne χρησόμενοι.

La proposition ἐμέτοις est ingénieuse ; on sait que les gloutons se comportaient ainsi. Mais je crois que pour ἔτι αὐτοῖς, on peut suivre les manuscrits. αὐτοῖς revient à ἀμυθήτων ἐπιρρεόντων, ce qui reprend librement τὰς γαστρὸς ἡδονὰς καὶ ἐπιθυμίας peu avant. Donc : « Il se précipitèrent, avec

11 GCS 40, p. 623, 27.

l'intention d'utiliser ces choses (à savoir : ce qui dérivait du plaisir et du désir du ventre), de nouveau sur la boisson forte ». χρησόμενοι n'est pas impossible avec cette interprétation : ils avaient l'intention de s'en servir. Pourtant, la confusion entre des participes comme χρησόμενοι et χρησάμενοι est très fréquente, et il se peut que le participe aoriste aille mieux avec ὥρμησαν.

Leg. III, 201 ὁ δ' ἀθλητὴς ἀντέχων καὶ ἀντιστατῶν καὶ τὰς ἐπιφερομένας <πληγὰς> ἀποσειόμενος.

Il suffit de sous-entendre αἰκίας ou πληγὰς sans le mettre dans le texte. Nous trouvons peu avant τύπτεται et αἰκίας, où il est clair que αἰκίας est quelque chose de concret et veut dire « des coups ». Cohn 1897[12] défend l'insertion, mais ses exemples ne montrent pas très bien ce qu'il propose : nous avons *Cher*. 81 ἐπιφερομένας πληγὰς, mais *Deter*. 51 πληγὰς καὶ μεγάλας αἰκίας μετ' οὐ μετρίας αἰσχύνης ἐπιφέρει ἑαυτῷ montre que αἰκίας convient bien au contexte.

Leg. III, 207 βεβαιωτὴς οὖν ἰσχυρότατος ἑαυτοῦ τὸ πρῶτον, ἔπειτα καὶ τῶν ἔργων αὐτοῦ μόνος ὁ θεός. Les manuscrits présentent βεβαιότης οὖν εὐχάριστος au lieu de βεβαιωτὴς οὖν ἰσχυρότατος des éditions. Je pense qu'on peut garder le texte des manuscrits, en comparant avec ce qu'on dit plus bas (§ 208) ὁ δὲ θεὸς αὐτοῦ πίστις ἔστω καὶ μαρτυρία βεβαιοτάτη. Dieu est πίστις et il est βεβαιότης. βεβαιωτὴς n'est pas en soi impossible, car il y a quelques exemples chez Philon.

Mais en fait la conjecture ἰσχυρότατος, paléographiquement difficile, est plus appropriée que βεβαιωτὴς, car on ne trouve guère chez Philon de bons parallèles de εὐχάριστος avec un mot comme βεβαιότης. Pourtant, Dieu est εὐχάριστος, et sa βεβαιότης doit l'être aussi.

Leg. III, 217 ἔμπαλιν δὲ τὴν ἀρετὴν εὑρήσεις μετὰ χαρᾶς ὑπερβαλλούσης [καὶ] κυοφοροῦσαν καὶ τὸν σπουδαῖον σὺν γέλωτι καὶ εὐθυμίᾳ γεννῶντα καὶ τὸ γέννημα ἀμφοῖν αὐτὸ γέλωτ' ὄν. Les manuscrits portent καὶ, τὸ σπουδαῖον, γεννῶσαν et γέλως.

En faisant ces conjectures, on a pensé[13] qu'il faut lire τὸν σπουδαῖον, à savoir Abraham, qui serait un des parents et de qui on ne peut pas dire κυοφοροῦσαν. Par conséquent, il faut rejeter le premier καὶ et lire γεννῶντα. À mon avis, il s'agit de Sara, appelée ἀρετή ; voir § 218 : γελᾷ δὲ καὶ ἡ ἀρετὴ Σάρρα. Elle est enceinte, elle donne naissance, καὶ κυοφοροῦσαν καὶ

12 P. 127.

13 Voir Cohn 1897, p. 127.

γεννῶσαν. ἀμφοῖν dans ce qui suit ne renvoie pas nécessairement à un père mentionné avant. Je crois qu'on sait bien qu'il faut être deux pour faire un enfant. Les parents sont Abraham et Sara dans ce monde, mais dans un sens plus profond, ils sont la vertu et la raison divine ; cf. § 218 : « ὁ δὲ κύριός μου » θεῖος λόγος « πρεσβύτερός ἐστιν » (*Gen*. 18, 12).

Je crois qu'on peut bien lire τὸ σπουδαῖον, car Philon parle dans un sens général et cite puis en exemple l'histoire d'Abraham et Sara. Dieu est chez Philon souvent τὸ ὄν ainsi que τὸ αἴτιον ; ce dernier mot est employé dans un sens plus abstrait, signifiant la raison de ce qui existe.

Il se peut qu'on puisse aussi « sauver » γέλως des manuscrits. Cf. quelques passages, de Philon et d'autres :

- Philon, *Abr*. 56, τὴν δὲ περίσεμνον τριάδα καὶ περιμάχητον (à savoir : origine) ἑνὸς εἴδους ἐπιλεγομένου « βασίλειον καὶ ἱεράτευμα καὶ ἔθνος ἅγιον » (*Exod*. 19, 6) οἱ χρησμοὶ καλοῦσι.
- Clément d'Alexandrie, *Protreptique* 6, 5 ὅτι δὲ νῦν ὄνομα ἔλαβεν τὸ πάλαι καθωσιωμένον, <καὶ τῆς>[14] δυνάμεως ἄξιον, ὁ Χριστός, καινὸν ᾆσμά μοι κέκληται.
- Origène, *Commentaire sur l'Évangile selon Matthieu* XVII, 17[15] χωρὶς τῆς ἄνθρωπος προσθήκης.
- *Ibid*. XVII, 29[16], ἀπὸ τῆς ἀνάστασις φωνῆς.
- Origène, *Philocalie* IX, 1 ἐκ τῆς νόμος φωνῆς et autres expressions semblables dans ce contexte.

Pour indiquer de quel mot il s'agit, on le met au nominatif. Sara met au monde un rejeton, τὸ γέννημα γέλως, à savoir Isaac, dont le nom veut dire « rire ».

14 καὶ τῆς est une conjecture.
15 GCS 40, p. 635, 11.
16 GCS 40, p. 668, 22.

De cherubim (Cher.)

Les éditions utilisées sont éd. Berlin 1, éd. Loeb 2 et éd. Cerf 3. Les manuscrits dont on se sert dans éd. Berlin sont MAPGHUF ; l'éditeur Cohn considère le texte de MAPGH comme généralement meilleur.

Cher. 1 « Καὶ ἐξέβαλε τὸν Ἀδὰμ καὶ κατῴκισεν ἀπέναντι τοῦ παραδείσου τῆς τρυφῆς [καὶ ἔταξε] τὰ Χερουβὶμ καὶ τὴν φλογίνην ῥομφαίαν τὴν στρεφομένην, φυλάσσειν τὴν ὁδὸν τοῦ ξύλου τῆς ζωῆς » (*Gen*. 3, 24).

Les éditions rejettent καὶ ἔταξε parce qu'en § 11, ce sont les Chérubins qui sont placés en face du jardin, et pas Adam. Mais Philon comme n'importe quel lecteur de *Gen*. 3, 24 a pu comprendre que aussi bien Adam que les Chérubim se trouvaient en face du jardin. Où, sinon là ?

Cher. 5 ἡ δὲ αὐτὴ φρόνησίς τ' ἦν ἐν ἐμοὶ καὶ σωφροσύνη καὶ ἀνδρεία καὶ δικαιοσύνη τὸν αὐτὸν τρόπον. Les éditions donnent τ' ἦν, ce qui est une conjecture. Les manuscrits donnent τῆ ; τὴν ; θ' ἡ ; ἡ.

Une variante est la bonne, à savoir τῇ. αὐτός avec le datif est une construction normale : « c'est la même prudence que celle qui est en moi ». Le verbe ἦν n'est pas nécessaire, car la phrase ἡ δὲ αὐτὴ φρόνησίς … φθαρτός est plutôt une longue insertion qui explique ταῖς ἐν μέρει καὶ κατ' εἶδος (sc. ἀρεταῖς) qui précède. Il ne s'agit pas des vertus génériques, mais des vertus qui se trouvent dans l'un ou l'autre, par exemple de la même prudence que j'ai, moi. Au § 6 Ἀγαρ ἡ μέση commence la proposition principale après § 4 μέχρι μὲν οὕτω. Philon veut tout expliquer dans une traite, ce qui est la raison de cette longue proposition trainante.

Cher. 22 ἡ μὲν οὖν (sc. κίνησις) ἐξωτάτω, τῶν λεγομένων ἀπλανῶν, μία, ἣ καὶ τὴν αὐτὴν ἀπὸ τῶν ἑῴων ἐπὶ τὰ ἑσπέρια εἱλεῖται περίοδον. Pour μία, ἣ, UFL^2 donnent μίαν ; τὴν αὐτὴν est la leçon de UF, les autres omettent αὐτὴν.

Je pense qu'il faut suivre UF pour deux raisons. La première est que μίαν καὶ τὴν αὐτὴν est une expression bien connue qu'on trouve plusieurs fois chez Philon, par exemple *Gig*. 16 ψυχὰς οὖν καὶ δαίμονας καὶ ἀγγέλους ὀνόματα μὲν διαφέροντα, ἓν δὲ καὶ ταὐτὸν ὑποκείμενον διανοηθεὶς … ; *Spec*. IV, 109 διὰ τοῦθ' ὅσα ἢ μονώνυχα ἢ πολύχηλα τὰ μὲν ἀκάθαρτα, ὅτι αἰνίττεται μίαν καὶ τὴν αὐτὴν φύσιν ἀγαθοῦ τε καὶ κακοῦ.

L'autre raison est qu'après ἡ μὲν οὖν, à savoir κίνησις, μίαν devient facilement μία, ce qui provoque d'autres changements.

Cher. 49 ὁ δ' (sc. Jérémie) ἅτε τὰ πολλὰ ἐνθουσιῶν χρησμόν τινα ἐξεῖπεν

ἐκ προσώπου τοῦ θεοῦ λέγοντα πρὸς τὴν εἰρηνικωτάτην ἀρετὴν ταῦτα· « οὐχ ὡς οἶκόν με ἐκάλεσας καὶ πατέρα καὶ ἄνδρα τῆς παρθενίας σου » (*Jér*. 3, 4) ; Dans le passage de Jérémie, Dieu parle à Israël devenue une prostituée. Comment comprendre qu'il parle πρὸς τὴν εἰρηνικωτάτην ἀρετὴν ? Ensuite, nous lisons que Dieu ne peut pas parler avec une femme qui n'est pas, mentalement, une vierge, et la prostituée est loin de là. Dans le contexte, Philon parle généralement de la vertu, ἀρετή, et la paix, εἰρήνη, ne fait pas partie de la discussion. Je ne sais pas comment expliquer λέγοντα πρὸς τὴν εἰρηνικωτάτην ἀρετὴν.

Cher. 51-52 γένεσιν γὰρ καὶ φθορὰν ἐνδεχομένων φύσει τῶν ποιῶν[17], ἄφθαρτον αἱ τυποῦσαι δυνάμεις τῶν ἐν μέρει κλῆρον εἰλήχασι. τὸν οὖν ἀγένητον καὶ ἄτρεπτον θεὸν ἀθανάτων καὶ παρθένων ἀρετῶν σπείρειν ἰδέας μηδέποτε εἰς γυναικὸς μεταβαλλούσῃ σχῆμα παρθενίᾳ πρεπῶδες. Telle est la leçon d'éd. Berlin, tandis que celles de Loeb et de Cerf lisent τὰ ἐν μέρει selon une conjecture pour τῶν/τὸν ἐν μέρει de toute la tradition. Les autres variantes les plus importantes sont : κλῆρον AP, κλήρων *ceteri* ; μεταβαλλούσῃ est une conjecture, toute la tradition porte μεταβαλλούσης/μεταβαλούσης ; παρθενίας UF.

Je crois qu'il faut garder τῶν ἐν μέρει et comprendre : « les forces formatrices des phénomènes singuliers ont reçu du sort un lot incorruptible ». Une vierge, παρθένος, peut se corrompre plutôt que la virginité ; παρθενία est une idée incorruptible.

Pour τὸν οὖν ἀγένητον etc., la traduction d'éd. Cerf veut que Dieu répande comme une semence les idées des vertus dans la virginité, et les autres traductions sont pareilles. Pour autant, σπείρειν ἰδέας … παρθενίᾳ ne fonctionne pas très bien. On s'attendrait peut-être à ἐνσπείρειν ou quelque autre manière d'exprimer plus clairement où Dieu sème. Je pense qu'il faut suivre les manuscrits UF : τὸν οὖν ἀγένητον καὶ ἄτρεπτον θεὸν ἀθανάτων καὶ παρθένων ἀρετῶν σπείρειν ἰδέας μηδέποτε εἰς γυναικὸς μεταβαλλούσης σχῆμα παρθενίας πρεπῶδες : « il est approprié que Dieu répande des idées d'une virginité qui ne change jamais en une forme de femme ». Il n'est donc pas question où il sème, mais Philon souligne que Dieu qui ne change pas sème des idées qui ne changent pas par opposition aux formes qui naissent et périssent.

Cher. 56 ὡς αὐτὸ τὸ πρᾶγμα ἐξ ἀνάγκης εὐθὺς εἶναι τοὔνομα καὶ <τοὔνομα καὶ> καθ' οὗ τίθεται διαφέρειν μηδέν.

---

17 τῶν ποιῶν, « les choses singulières ». Les variantes τῶν ποιοτήτων et τῶν θνητῶν montrent de quoi il s'agit.

L'addition, acceptée par les éditions, n'est pas nécessaire. Adler Studien[18] montre la solution en proposant : … τοὔνομα καὶ <τοῦ> καθ' οὗ τίθεται διαφέρειν μηδέν, mais en fait, l'addition <τοῦ> n'est pas nécessaire. Il est normal de sous-entendre un antécédent. Dans la remarque suivante, on trouve une proposition, correcte ou non, dans laquelle il faut, avec une partie de la tradition, sous-entendre l'antécédent, à savoir : ἐνδέων (sc. τούτου) ᾧ καταλαμβάνεσθαι σώματα πέφυκε.

Cher. 59 ἐκεῖνος (sc. νοῦς) δὲ πάσας τὰς αἰσθητικὰς δυνάμεις περικεκομμένος, ἀδύνατος ὄντως, ἥμισυ ψυχῆς τελείας, ἐνδέων δυνάμεως, ᾗ καταλαμβάνεσθαι σώματα πέφυκε, τμῆμα καθ' ἑαυτὸν στερόμενον τοῦ συμφυοῦς οὐκ εὐτυχές, [οὐκ] ἄνευ βάκτρων τῶν αἰσθητικῶν ὀργάνων ἐτύγχανεν, οἷς ἱκανὸς ἦν σκηρίπτεσθαι κραδαινόμενος. Tel est le texte des éditions. Les variantes importantes sont : δυνάμεως *om*. UF ; ᾧ *pro* ᾗ UF ; οὐκ ἄνευ MAPGH, κἂν μετὰ UF ; τυγχάνει/τυγχάνῃ/τυγχάνοι *codd*. On a donc rejeté οὐκ avant ἄνευ et mis la conjecture ἐτύγχανεν dans le texte. Une proposition qui n'est pas acceptée est ἐὰν μὴ βάκτρων ... τυγχάνῃ pour [οὐκ] ἄνευ βάκτρων … ἐτύγχανεν. La leçon de UF, ἐνδέων ᾧ καταλαμβάνεσθαι σώματα πέφυκε, est une *lectio difficilior* et préférable. δυνάμεως est probablement une explication qui a comme conséquence le changement en ᾗ.

Il y a quelque chose de bien dans la proposition qui n'est pas retenue ἐὰν μὴ etc. Si l'est permis de spéculer, on voudrait bien voir une conjonction, pourquoi pas ἐὰν ou ἂν (cf. κἂν d'une partie de la tradition) avant ἄνευ, pour expliquer τυγχάνει/τυγχάνῃ/τυγχάνοι de toute la tradition.

Cher. 72. Philon explique comment, selon *Exod*. 21, 5-6, il faut faire si un esclave ne veut pas recevoir la liberté. La Septante dit qu'il sera τρυπηθεὶς τὸ οὖς ὀπητίῳ. Dans la citation chez Philon, seul M donne ὀπητίῳ, « poinçon ».

Comparons peu avant ce que l'esclave dit dans la même citation : οὐκ ἄπειμι ἐλεύθερος. Pour οὐκ ἄπειμι, conjecturé dans édition de Berlin et accepté par les autres éditeurs, les manuscrits donne οὐκ ἐλεύσομαι UF, οὐκέτ' εἰμὶ ou οὐκ ἔτ' εἰμὶ les autres. Avant οὐκέτ' εἰμὶ, M a placé ἀποτρέχω, ce qui est la leçon de la Septante. Évidemment, on n'a pas compris οὐκέτ' εἰμὶ de la tradition, ce qui n'étonne pas, et on a cherché des solutions : pour UF, on a substitué un mot que donne le bon sens, pour M, on a consulté la Septante. Par conséquent, on se demande si Philon a présenté un texte sans ὀπητίῳ et si, pour la leçon de M, on a comme avant consulté la Septante. Mais sûre-

18 P. 92.

ment, il se peut aussi que Philon ait écrit ὀπητίῳ et que le mot soit tombé du texte de tous les manuscrits sauf M, ou que M, en ajoutant le mot selon la Septante, ait rétabli la bonne leçon. Nous ne savons pas, mais j'inclinerais à écrire sans ὀπητίῳ, considérant que le texte est bien intelligible sans le mot et que M dans ce contexte a sans doute consulté la Septante.

Cher. 73 ἐκκεκριμένου γάρ ἐστιν ὥσπερ ἐξ ἀγῶνος ἱεροῦ καὶ ἀποδεδοκιμασμένου παιδὸς ὄντως νηπίου κομιδῇ λογισμοῦ σεμνολογεῖν etc. PUF portent ὄντος, ainsi que A après correction.

Mieux vaut lire παιδὸς ὄντος νηπίου κομιδῇ ; en effet, κομιδῇ (vingt fois chez Philon) est le plus souvent attaché au mot νήπιος, quelquefois à νέος. Deux mots, ὄντως et κομιδῇ, pour renforcer le sens de l'adjectif semblent de trop, et ils ne se trouvent jamais ainsi associés dans tout le corpus du TLG.

Cher. 94 ἐπειδὰν δὲ ὥσπερ χειμάρρου φορὰ πάντῃ νεμηθεῖσα καὶ ἱερῶν τοῖς ἁγιωτάτοις προσπελάσασα βιάσηται, τὰ ἐν τούτοις εὐαγῆ πάντα εὐθὺς ἔρριψεν, ὡς ἀπεργάσασθαι θυσίας ἀνιέρους, ἱερεῖα ἄθυτα etc. Cohn 1897[19] a remarqué que comme ὥσπερ χειμάρρου φορὰ est une parenthèse, un sujet fait défaut. Il veut sous-entendre ἀσχημοσύνη d'après ἀσχημονοῦσιν peu avant. Je pense que ce qu'il faut sous-entendre est plutôt τοῦτο, tout leur comportement.

Cher. 109 βεβαίως, γάρ φησιν, οὐδὲν οὐδενὶ πεπράσεται τῶν ἐν γενέσει, ὡς [ἂν] ἑνὸς ὄντος οὗ κυρίως βεβαία ἡ τῶν ὅλων κτῆσις. Les éditions rejettent ἂν, mais il faut le garder. Il est souvent difficile ou impossible de voir une différence entre ὡς ἄν et ὡς. Quelques exemples :

- *Ios*. 156 δι' ἣν αἰτίαν πρὸς μὲν τὸν ἀρχιοινοχόον γίνονται καταλλαγαὶ καὶ συμβάσεις ὡς ἂν ἁμαρτόντα περὶ τὸ ἔλαττον μέρος, ἀσύμβατα δὲ καὶ ἀκατάλλακτα τὰ πρὸς τὸν ἀρχισιτοποιόν ἐστιν ἄχρι θανάτου λαμβάνοντα τὴν ὀργὴν ὡς ἂν περὶ τὸ μέγιστον ἀδικήσαντα.
- *Opif*. 38 ὅπως οἷα μήτηρ μὴ μόνον θάτερον εἶδος τροφῆς βρῶσιν ἀλλ' ἑκάτερον ὡς ἂν ἐκγόνοις βρῶσίν τε καὶ πόσιν παρέχῃ.
- *Spec*. III, 202 εἰ δὲ καὶ συγκρῖναί τις ἐθελήσει, σεμνότατον μὲν εὑρήσει τῶν ἐν σώματι μερῶν ὀφθαλμὸν ἅτε θεωρὸν ὄντα τοῦ σεμνοτάτου τῶν κατὰ τὸν κόσμον, οὐρανοῦ, χρήσιμον δὲ ὀδόντα ὡς ἂν τροφῆς, τοῦ χρησιμωτάτου πρὸς τὸ ζῆν, ἐργάτην. Nous observons que ὡς ἂν correspond à ἅτε.

19 P. 137.

Cher. 121 δωρεὰ δὲ ἀποχρῶσα σοφοῖς ἀνδράσι πρὸς τὸν μόνον πολίτην θεὸν ἀντεξετασθεῖσιν, ἐπηλύτων καὶ παροίκων λαβεῖν τάξιν, ἐπειδὴ τῶν ἀφρόνων ἔπηλυς μὲν ἢ πάροικος ἁπλῶς οὐδεὶς ἐν τῇ τοῦ θεοῦ πόλει γίνεται, φυγὰς δὲ πάντως ἀνευρίσκεται. On a conjecturé et écrit ἐπειδὴ dans les éditions, la tradition portant ἐπὶ δὲ. Il faut laisser ἐπὶ δὲ. La préposition peut avoir plus ou moins le sens de περί, « concernant », souvent avec un verbum dicendi. Il semble qu'on ait peu observé cette construction, qui n'est cependant pas très rare ; voici quelques exemples chez Philon et chez d'autres auteurs :

- *Aet*. 101 ἐπὶ δὲ τοῦ παντὸς (à savoir : τοῦ κόσμου) γενήσεται τοὐναντίον.
- *Contempl*. 14 ἐκεῖνο μὲν γὰρ ἀπερίσκεπτον – ἵνα μὴ μανιῶδες ἐπ' ἀνδρῶν, οὓς ἡ Ἑλλὰς ἐθαύμασεν, εἴπω τὸ ἔργον.
- *Leg*. III, 141 ἐπὶ γὰρ Μωυσέως φησὶν οὕτως.
- *Ibid*. 144 ἐπὶ γὰρ τοῦ σοφοῦ λέγεται οὕτως.
- *Somn*. II, 96 ἀλλά σου τὰς ἐπανατάσεις καὶ τὰς ἀπειλὰς ἐφόδῳ μιᾷ καταδραμούμεθα σὺν τοῖς δορυφόροις καὶ ὑπασπισταῖς, φρονήσεως ἐγγόνοις· ἐφ' ὧν λέγεται ὅτι « προσέθεντο μισεῖν αὐτὸν ἕνεκα τῶν ἐνυπνίων αὐτοῦ καὶ ἕνεκα τῶν ῥημάτων αὐτοῦ » (*Gen*. 37, 8).
- *Spec*. II, 35 ταῦτα μὲν ἐπ' ἀνθρώπων, ἐπὶ δὲ κτηνῶν τάδε νομοτεθεῖται.
- *Spec*. IV, 207 καὶ γὰρ ἐπὶ τούτων οὐ μόνον ἡ διαφορότης ἀκοινώνητον.
- Clément d'Alexandrie, *Stromates* I, XVII, 87, 5-6 ἐπὶ μὲν γὰρ τῶν προφητῶν ... ἐπὶ δὲ τῶν κλεπτόντων ... φησὶ.
- *Ibid*. IV, XXIII, 151, 3 μυστικῶς οὖν ἐφ' ἡμῶν καὶ τὸ Πυθαγόρειον ἐλέγετο.
- Justin le Martyr, *Dialogue avec Tryphon* 80, 3 ὅτι δ'οὐκ ἐφ' ὑμῶν μόνων τοῦτο λέγειν με ἐπίστασθε.
- Origène, *Philocalie* V, 6 *init*. τὸ ἐπὶ μὲν τῶν ζώντων μίαν εἶναι τὴν βίβλον, ... ἐπὶ δὲ τῶν κρίσει ὑποκειμένων βίβλους φέρεσθαι.
- Origène, *Traité des Principes* III, 1, 17 (16) παρὰ τοὺς μὴ παραδεξαμένους τὸν λόγον, ἐφ' ὧν ἐμνημόνευσε καὶ τῶν Τυρίων.

En écrivant ἐπὶ δὲ, on aura un contraste plus fort avec ce qui précède.

De sacrificiis Abelis et Caini (Sacrif.)

Les remarques qui suivent ont été publiées dans : Bengt Alexanderson, *Critique de texte et interprétations d'œuvres de Philon d'Alexandrie* : De sacrificiis Abelis et Caini (Sacr.), Quod deterius potiori insidiari soleat (Deter.), De posteritate Caini (Poster.). (GUPEA > Gothenburg University Library/ Göteborgs universitetsbibliotek > E-books / E-böcker.) 2018.[20] Les changements sont le plus souvent de nature formelle.

Les éditions utilisées sont éd. Berlin 1, éd. Loeb 2 et éd. Cerf 4. Les manuscrits utilisés dans éd. Berlin sont MAPGHUF. L'éditeur Cohn considère le texte de MAPGH comme formant un groupe, UF un autre. Il y a aussi pour ce texte un papyrus, Par. suppl. gr. 1120 qui contient *Her*. et *Sacr*. ; voir éd. Berlin 1, p. XLI suiv. et éd. Berlin 3, p. III suiv. Le papyrus est décrit et les textes édités par V. Scheil.[21] Ce papyrus contient tout le texte, pas seulement des fragments. Dans éd. Berlin 1, Cohn a montré que le texte du papyrus est plus proche de celui du groupe UF.

Sacrif. 20 τούτων τὴν μὲν ἑτέραν ἀγαπῶμεν χειροήθη ... νομίζοντες, καλεῖται δὲ ἡδονή· τὴν δὲ ἑτέραν ἐχθαίρομεν ἀτίθασον ... ἡγούμενοι, ὄνομα δὲ [καὶ] ταύτης ἐστὶν ἀρετή. La tradition a καὶ avant ταύτης, mais les éditeurs le rejettent. Il faut le laisser, en supposant avant ἀρετή une pause dans le débit oral et en mettant une virgule dans un texte écrit : « elle aussi a un nom, à savoir vertu ».

Sacrif. 60 τὰ δὴ τρία μέτρα ταῦτα καλὸν ἐν ψυχῇ ὥσπερ φυραθῆναί τε καὶ συνενεχθῆναι, ἵνα πεισθεῖσα τὸν ἀνωτάτω εἶναι θεόν, ὃς ὑπερκέκυφε τὰς δυνάμεις ἑαυτοῦ καὶ χωρὶς αὐτῶν ὁρώμενος καὶ ἐν αὐταῖς ἐμφαινόμενος, δέξηται χαρακτῆρας ἐξουσίας τε καὶ εὐεργεσίας αὐτοῦ καὶ τῶν τελείων μύστις γενομένη τελετῶν etc. Dieu apparaît à Abraham et à Sara (*Gen*. 18) accompagné par deux puissances, ἀρχή ou ἐξουσία et ἀγαθότης. Ces trois forment les trois mesures, τὰ τρία μέτρα ταῦτα, qui se réunissent dans l'âme.

Les variantes intéressantes sont : πεισθεῖσα : τυπωθεῖσα Pap UFL^2 ; τὸν ἀνωτάτω εἶναι θεόν : τὸν κατὰ τὸ εἶναι θεόν Pap UF.

Je ne crois pas qu'on puisse comprendre la leçon πεισθεῖσα, acceptée par les éditeurs. Le contexte n'a rien à voir avec la foi en Dieu comme un être suprême. Il s'agit de l'âme qui reçoit les marques, χαρακτῆρας, de Dieu et

20 http://hdl.handle.net/2077/58226.

21 Voir Bibliographie, Papyrus.

qui est, évidemment, formée, τυπωθεῖσα. πεισθεῖσα a l'air d'être une proposition desespérée pour donner un texte lisible d'un passage qu'on n'a pas compris. Peut-être ce texte était-il semblable à celui de Pap et UF.

Il y a plusieurs passages chez Philon où il dit que Dieu forme l'âme de l'homme selon son image (παράδειγμα, εἰκών, ἰδέα), par exemple :

- *Deter*. 87 τὸ δ' ἀρχέτυπον οὕτως ἦν ἄρα ἀειδές, ὥστε καὶ ἡ εἰκὼν οὐχ ὁρατή, τυπωθεῖσα μέντοι κατὰ τὸ παράδειγμα οὐκέτι θνητὰς ἀλλ' ἀθανάτους ἐννοίας ἐδέχετο.
- *Her*. 56 « … καὶ ἐγένετο ὁ ἄνθρωπος εἰς ψυχὴν ζῶσαν (Gen. 2, 7) » ᾗ καὶ κατὰ τὴν εἰκόνα τοῦ ποιητοῦ λόγος ἔχει τυπωθῆναι. ὥστε διττὸν εἶδος ἀνθρώπων, τὸ μὲν θείῳ πνεύματι λογισμῷ βιούντων, τὸ δὲ etc.
- *Spec*. III, 207 ἐπειδὴ θεοειδὴς ὁ ἀνθρώπινος νοῦς πρὸς ἀρχέτυπον ἰδέαν, τὸν ἀνωτάτω λόγον, τυπωθείς.

Je n'ai pas de solution pour ce passage difficile, mais on pourrait essayer de composer un texte, par exemple : τυπωθεῖσα κατὰ τὸν ἀνωτάτω λόγον θεόν. Pour τὸν ἀνωτάτω λόγον, cf. plus haut *Spec*. ; pour δέξηται χαρακτῆρας de notre passage, cf. plus haut *Deter*. ἐννοίας ἐδέχετο ; pour l'explication θεόν, cf. peu avant notre passage, *Sacrif*. 59, παρακελεύεται τῇ ἀρετῇ Σάρρᾳ, selon une manière que Philon aime bien, à savoir présenter le mot propre après une description allusive[22]. Il faut avouer qu'il est difficile de comprendre pourquoi le mot εἶναι se trouve dans les deux traditions de ce texte. Il se peut que plusieurs mots soient tombés.

Sacrif. 63 καὶ γὰρ τὸ Πάσχα, τὴν ἐκ παθῶν εἰς ἄσκησιν ἀρετῆς διάβασιν, προστέτακται ποιεῖσθαι « τὰς ὀσφῦς περιεζωσμένους » ἑτοίμως πρὸς ὑπηρεσίαν ἔχοντας, καὶ τὸν σάρκινον ὄγκον, « τὰ ὑποδήματα » λέγω, περιειληφότας ἀκλινῶς καὶ παγίως ἑστῶσι « τοῖς ποσί », καὶ τὴν παιδείαν « διὰ χειρὸς » ἔχοντας « ῥάβδον » πρὸς τὴν τῶν ἐν τῷ βίῳ πραγμάτων πάντων ἄπταιστον κατόρθωσιν. Tel est le texte d'éd. Berlin et d'éd. Loeb. On a fait la conjecture λέγω, acceptée par les éditeurs, mais la tradition a λόγῳ ; le papyrus porte ἑστῶτες, les manuscrits ἑστῶσι ; éd. Cerf et la traduction dans Werke Breslau ont accepté, je pense avec raison, la conjecture ἑστῶτας, cf. le deuxième ἔχοντας.

Dieu dit à Israël, *Exod*. 12, 11 : « vous la (à savoir : la pâque) mangerez ainsi : les reins ceints, sandales aux pieds, le bâton à la main ». Pour Philon,

22 Parmi les exemples à peu près innombrables : *Sacrif*. 90 ὥσπερ εἰς ὑπόδρομον ἢ ὕφορμον ἢ ναυλοχώτατον λιμένα τὴν ἀρετὴν ἀφικόμενος ; voir sous la remarque sur *Sacrif*. 63 καὶ τὴν παιδείαν « διὰ χειρὸς » ἔχοντας « ῥάβδον » ; *Deter*. 3 τὴν ἐναντίαν διάθεσιν πολεμῶν ἀμαθίαν.

cela signifie qu'il faut toujours être disposé et prêt à rendre grâce et honneur au Tout-Puissant ; voir peu avant notre passage : πρὸς οὖν εὐχαριστίαν καὶ τιμὴν τοῦ παντοκράτορος εὔζωνοι καὶ εὐτρεπεῖς ἀεὶ γινώμεθα μέλλησιν παραιτούμενοι. Par conséquent, il faut lire notre passage comme suit : καὶ γὰρ τὸ Πάσχα, τὴν ἐκ παθῶν εἰς ἄσκησιν ἀρετῆς διάβασιν, προστέτακται ποιεῖσθαι « τὰς ὀσφῦς περιεζωσμένους » ἑτοίμως πρὸς ὑπηρεσίαν ἔχοντας καὶ τὸν σάρκινον ὄγκον. Suit après une virgule : « τὰ ὑποδήματα » λόγῳ περιειληφότας ἀκλινῶς καὶ παγίως ἑστῶτας « τοῖς ποσί » καὶ τὴν παιδείαν « διὰ χειρὸς » ἔχοντας « ῥάβδον ». Il faut mettre les sandales, mais λόγῳ, de façon figurée ; ce qui valait réellement une fois pour Israël vaut aussi maintenant, mais ne doit pas être pris au sens littéral.

Sacrif. 102 ὥσπερ γὰρ ταῖς γυναιξὶ πρὸς ζῴων γένεσιν οἰκειότατον μέρος ἡ φύσις ἔδωκε μήτραν, οὕτως πρὸς γένεσιν πραγμάτων ὥρισεν ἐν ψυχῇ δύναμιν, δι' ἧς κυοφορεῖ καὶ ὠδίνει καὶ ἀποτίκτει πολλὰ διάνοια. Glucker[23] voulait lire νοημάτων pour πραγμάτων, parce que l'âme, ψυχή, et la pensée ou l'activité intellectuelle, διάνοια, peuvent bien recevoir, καταλαμβάνειν, mais non pas produire, δημιουργεῖν, ce qui est hors d'elles-mêmes. Je pense que Glucker comprend πραγμάτων trop concrètement comme des choses, mais Philon peut bien user du mot pour des idées, et alors la difficulté disparaît. Voir par exemple :

- *Agr*. 47 χρηστότης γὰρ πρᾶγμα εὐκαταφρόνητον καὶ ἑκάστοις, ἀρχοῦσί τε καὶ ὑπηκόοις, βλαβερόν.
- *Leg*. II, 105 ἄτροφον καὶ βλαβερὸν πρᾶγμα ὀφιώδης ἡδονή.
- I*bid*. III, 33 πληγὴν ἔχει παγχάλεπον καὶ δυσίατον, οἴησιν, πρᾶγμα ἀμαθίας καὶ ἀπαιδευσίας συγγενές.

Sacrif. 123 κἂν ὁρῶσιν (sc. οἱ ἀγαθοὶ τῶν ἰατρῶν) ἀδύνατον τοῖς κάμνουσι τὸ σῴζεσθαι, προσφέρουσι τὴν θεραπείαν ὅμως ἄσμενοι, τοῦ μὴ τῇ παρ' αὐτοὺς ὀλιγωρίᾳ δοκεῖν συμβῆναί τι τῶν παρὰ γνώμην. παρ' αὐτοὺς est la leçon des manuscrits, le papyrus donne l'incompréhensible ανη ουτως.

On traduit ἄσμενοι par « avec joie », « gladly », « bereitwillig », mais le contexte montre qu'il faut plutôt le comprendre comme « ils doivent se contenter de ». Voici d'autres exemples chez Philon :

- *Spec*. II, 122 οἱ μὲν δανεισταὶ μὴ ἐκλέγωσι τόκους παρὰ τῶν ὁμοεθνῶν, ἀλλ' ὅσον προήκαντο μόνον ἄσμενοι κομίζωνται.
- *Ibid*. IV, 221 ἐὰν μὲν ἐφ' οἷς ἐνεωτέρισαν μετανοήσαντες ὑπείκωσι πρὸς τὸ εἰρηναῖον τραπόμενοι, δεχέσθωσαν ἄσμενοι τὰς

23 P. 128.

σπονδάς· εἰρήνη γάρ, κἂν ᾖ σφόδρα ἐπιζήμιος, λυσιτελεστέρα πολέμου.

- *Prov.*[24] fragm. II, 11 θησαυροὺς γὰρ τοὺς πανταχοῦ πάντας ἀντικαταλλάξαιτ' ἄν τις βραχείας ποτὲ τροφῆς ἄσμενος.

On a du mal à expliquer παρ' avec l'accusatif αὐτοὺς ; on veut le comprendre comme « à cause de », ce qui est quelque peu difficile. Il se peut bien, comme on a proposé, que les mots soient une ancienne conjecture pour remplacer un passage désespéré ; voir plus haut la leçon du papyrus. Glucker[25], partant de la leçon du papyrus, propose πρὸς ἀνιάτους, ce qui est assez loin des deux leçons de la tradition. Je voudrais proposer παρ' αὐτοῖς ; παρά suivi d'un datif fonctionne souvent à peu près comme une préposition désignant l'agent, donc : « à cause de leur négligence, c'est-à-dire celle des médecins ». Les exemples sont innombrables, les plus souvent avec un verbum dicendi, mais aussi avec des verbes indiquant d'autres actions, comme :

- *Spec*. I, 1 ἄρξομαι ἀπὸ τοῦ γελωμένου παρὰ τοῖς πολλοῖς.

- *Leg*. III, 25 ἀπόλλυται δὲ καὶ διαφθείρεται παρὰ τῷ σοφῷ (sc. τά πάθη).

τοῦ avec l'infinitif dans le sens de « afin que » ne fait pas de difficulté chez Philon. Un exemple : *Leg*. III, 120 ὁ γὰρ λόγος τὸ μὲν πρῶτον παρῆκε τοῦ σαφῆ ποιῆσαι καὶ δῆλα τὰ πράγματα τῷ πλησίον.

24 Cité par Eusèbe ; voir Loeb 9, p. 464 ; Cerf 35, p. 234.

25 P. 130.

Quod deterius potiori insidiari soleat (Deter.)

Voir l'introduction à De sacrificiis Abelis et Caini (Sacrif.) plus haut. Les éditions utilisées sont éd. Berlin 1, éd. Loeb 2 et éd. Cerf 5. Les manuscrits dont on se sert dans éd. Berlin sont UFHL.

Deter. 29 ἐστεφανώθησαν ἀμαχὶ μηδ' αὐτὸ μόνον κονισάμενοι ἀσυγκρίτου ῥώμης εὑράμενοι τὰ πρωτεῖα. Les manuscrits présentent εὑράμενοι UF, ἀράμενοι HL.

Hors de ce passage, on ne trouve πρωτεῖα avec aucun de ces verbes, mais il y a des exemples de βραβεῖα avec une forme moyenne de αἴρω, à savoir *Deus* 137 ; *Congr*. 159 ; *Mutat*. 81. La confusion entre ἀ- et εὐ- peut bien sembler peu probable, mais elle est en réalité fréquente. Qui veut des exemples peut étudier, seulement dans quelques œuvres de Philon, les apparats critiques de *Leg*. I, 75 ; *Plant*. 98 ; *Spec*. I, 148 ; *ibid*. II, 8 et 107. On dirait que εὑράμενοι est la lectio difficilior et préférable ; en outre, dans notre passage il s'agit d'une victoire sans combat, le vainqueur ayant « trouvé » le premier prix. Pour autant, les parallèles avec βραβεῖα et la manière « normale » de construire πρωτεῖα avec φέρεσθαι, dont il y a une dizaine d'exemples chez Philon, parlent plutôt en faveur de ἀράμενοι. Un *fortasse recte* dans l'apparat serait peut-être à propos.

Deter. 49 ἐπὶ δὲ τῶν ἡνωμένων περὶ ὃ τὸ ποιεῖν καὶ τὸ πάσχειν εὑρίσκεται, καὶ οὔτε ἐν ἑτέρῳ χρόνῳ οὔτε ἕτερον, ἀλλὰ κατὰ τὸν αὐτὸν καὶ τὸ αὐτό. Toute la tradition porte καὶ (devant οὔτε), mais le mot n'est pas à sa place. Il s'agit d'une intrusion parce qu'on n'a pas compris le contexte.

Quand il s'agit des êtres qui sont des individus particuliers (ἐπὶ μὲν γὰρ τῶν διεστηκότων ζῴων peu avant), l'un est actif, l'autre passif. Par exemple, le père est actif et bat son fils qui est passif ; ils sont deux personnes, voir peu avant ἕτερος ὁ τύπτων καὶ ἕτερος ὁ τυπτόμενός ἐστιν. Mais dans les individus qui forment une unité (ἐπὶ δὲ τῶν ἡνωμένων), c'est-à-dire dans les personnes individuelles, le même individu peut être actif et passif à la fois. Il faut donc lire ἐπὶ δὲ τῶν ἡνωμένων, περὶ ὃ τὸ ποιεῖν καὶ τὸ πάσχειν εὑρίσκεται οὔτε ἐν ἑτέρῳ χρόνῳ οὔτε ἕτερον, ἀλλὰ κατὰ τὸν αὐτὸν (sc. χρόνον) καὶ τὸ αὐτό (sc. εὑρίσκεται). Mieux vaut rejeter la virgule après εὑρίσκεται. Comme souvent, il faut par la pensée sous-entendre des mots pris à ce qui précède.

Deter. 53 τιμὴ δὲ τοῦ μὲν νοῦ <τὸ> διὰ τῶν συμφερόντων ἀλλὰ μὴ διὰ τῶν ἡδέων θεραπεύεσθαι. Éd. Berlin a ajouté τὸ, accepté par les autres éditions.

Je ne pense pas que l'addition soit nécessaire, bien qu'elle soit appuyée par le parallèle peu après : τῆς δὲ αἰσθήσεως (sc. τιμὴ) τὸ μὴ ἀφεθῆναι ῥύμῃ μιᾷ φέρεσθαι πρὸς τὰ ἐκτὸς αἰσθητά ; voir *Deter*. 65 ἡ μὲν οὖν ἄσκησις μέσον, οὐ τέλειον, γίνεται γὰρ ἐν οὐ τελείαις μὲν ἀκρότητος δὲ ἐφιεμέναις ψυχαῖς· ἡ δὲ φυλακὴ παντελές, μνήμῃ τὰ ἀσκητὰ παραδοῦναι θεωρήματα τῶν ἀγίων, ἐπιστήμης καλὴν παρακαταθήκην φύλακι πιστῇ. Tel est le texte d'éd. Berlin et d'éd. Cerf, tandis qu'éd. Loeb a accepté une conjecture laborieuse de Wendland : ἀσκή<σει περιποιη>τὰ παραδοῦναι et l'ancien éditeur Mangey veut lire παραδοῦσα.

À l'exception de Mangey, on a donc accepté qu'un infinitif explicatif comme παραδοῦναι puisse suivre sans l'article. Un exemple d'un autre auteur est Clément d'Alexandrie, *Stromates* I, VII, 37, 4 τῆς αὐτῆς δὲ γεωργίας καὶ ἡ φυτουργία, ἐργάζεσθαι ὅσα εἰς αὐτά τε τὰ φυτώρια καὶ εἰς παραδείσους καὶ τὰ ὡραῖα καὶ ὅλως παντοίων δένδρων φύσιν καὶ τροφήν.

Voir aussi la remarque sur *Poster*. 36, p. 41.

Deter. 58. Philon vient de discuter pourquoi Dieu, qui sait tout, pose une question à Caïn : « ποῦ Ἄβελ ὁ ἀδελφός σου; » (*Deter*. 57, selon *Gen*. 4, 9). Il poursuit : τίνος οὖν ἕνεκα, φήσει τις ἴσως, λέγεται τοιαῦτα; ἵν' ἡ μέλλουσα τὰς ἀποκρίσεις ποιεῖσθαι ψυχὴ δι' ἑαυτῆς ἐλέγχηται περὶ ὧν εὖ ἢ κακῶς ἀποφαίνεται, μήτε κατηγόρῳ μήτε συναγωνιστῇ χρωμένη ἑτέρῳ. ἐπεὶ καὶ τὸν σοφὸν ὁπότε ἀνερωτᾷ « ποῦ ἐστί σοι ἡ ἀρετή ; » (*Gen*. 18, 9) – τὸν Ἀβραὰμ λέγω περὶ Σάρρας –, οὐκ ἀγνοῶν ἐρωτᾷ, ἀλλὰ δεῖν οἰόμενος αὐτὸν ἀποκρίνεσθαι ἕνεκα τοῦ τὸν ἔπαινον τὸν ἐξ αὐτοῦ τοῦ λέγοντος παραστῆσαι. Les éditions présentent ce texte.

Il faut ôter la virgule après ἀποφαίνεται, car la construction est normale : ἀποφαίνεται … χρωμένη. Ensuite, il ne faut pas mettre un point devant ἐπεὶ, car la proposition continue et donne un exemple de ce que Philon vient de dire, à savoir que Dieu veut présenter le caractère des personnages dont il s'agit.

Deter. 96. Philon vient de citer *Gen*. 4, 11 où Dieu donne sa malédiction à Caïn en le déclarant ἐπικατάρατος. Il poursuit : δηλῶν πρῶτον ὅτι οὐχὶ νῦν ὅτε ἐδολοφόνησεν ἐναγὴς καὶ ἐπάρατός ἐστιν, ἀλλὰ καὶ πρότερον ὅτε ἐβούλευσε τὸν φόνον, τῆς γνώμης ἴσον τῷ τελείῳ δυναμένης. ἕως μὲν γὰρ τὰ αἰσχρὰ μόνον ἐννοοῦμεν κατὰ ψιλὴν τοῦ νοῦ φαντασίαν, τότε τῆς διανοίας <οὔκ> ἐσμεν ὕποχοι, δύναται γὰρ καὶ ἀκουσίως ἡ ψυχὴ τρέπεσθαι· ὅταν δὲ προσγένηται τοῖς βουλευθεῖσιν ἡ πρᾶξις, ὑπαίτιον γίνεται καὶ τὸ βουλεύσασθαι, τὸ γὰρ ἑκουσίως διαμαρτάνειν ταύτῃ μάλιστα διαγνωρίζεται. Tel est le texte des éditions, sauf qu'éd. Loeb ajoute par conjecture πρῶτον après νῦν. On a fait des conjectures, parmi lesquelles la plus intéressante est l'addition de οὔκ.

Je ne crois pas que cette addition soit correcte. L'idée est que quand on a de mauvaises pensées, on porte la responsabilité de ses pensées (τῆς διανοίας), mais seulement d'elles, de rien d'autre ; cf. τὰ αἰσχρὰ μόνον ἐννοοῦμεν et κατὰ ψιλὴν τοῦ νοῦ φαντασίαν. En effet, l'âme est peu constante et peut avoir de mauvaises idées contre notre gré ; voir ἀκουσίως ἡ ψυχὴ τρέπεσθαι. Mais si l'on réalise ces mauvaises pensées, alors on est ὑπαίτιος et on sera condamné tant pour les pensées mauvaises que pour l'action mauvaise, commise exprès (ἑκουσίως).

Les idées de Philon sur culpabilité et responsabilité peuvent sembler contradictoires, mais on croit constater une certaine différence entre ὕποχος, qui dénote un moindre degré de responsabilité, et ὑπαίτιος. ὕποχος se trouve trois fois chez Philon. Les deux autres emplois sont :

> - *Sobr*. 49 ὥστε τὴν μὲν ἡσυχίαν καὶ μονὴν κακιῶν καὶ παθῶν τῶν κατὰ ψυχὴν – ταῦτα γὰρ αἰνίττεται διὰ τῆς λέπρας – οὐχ ὑπαίτιον εἶναι, τὴν δὲ κίνησιν καὶ φορὰν ὕποχον δέοντως. τὸ παραπλήσιον καὶ ἐν τοῖς πρὸς τὸν Κάιν χρησθεῖσι λογίοις περιέχεται σημειωδέστερον· λέγεται γὰρ πρὸς αὐτόν· ᾧ οὗτος, « ἥμαρτες, ἡσύχασον » (*Gen*. 4, 7), τοῦ μὲν ἁμαρτάνειν, ὅτι κινεῖσθαι καὶ ἐνεργεῖν κατὰ τὴν κακίαν ἦν, ὄντος ἐνόχου, τοῦ δ' ἡσυχάζειν, ὅτι ἴσχεσθαι καὶ ἠρεμεῖν, ἀνυπαιτίου καὶ σωτηρίου. Observez ὑπαίτιον et ὕποχον.
> - *Confus*. 160 καὶ ἂν ἐξ ἐνέδρας μέντοι τις ἐπιχειρήσας ἀνελεῖν τινα μὴ δυνηθῇ κτεῖναι, τῇ τῶν ἀνδροφόνων οὐδὲν ἧττον ὕποχος δίκῃ καθέστηκεν, ὡς ὁ γραφεὶς περὶ τούτων δηλοῖ νόμος· « ἐὰν » γάρ φησι « τὶς ἐπιθῆται τῷ πλησίον ἀποκτεῖναι αὐτὸν δόλῳ καὶ καταφύγῃ, ἀπὸ τοῦ θυσιαστηρίου λήψῃ αὐτὸν θανατῶσαι » (*Exod.* 21, 14) καίτοι ἐπιτίθεται μόνον, οὐκ ἀνῄρηκεν, ἀλλ' ἴσον ἡγήσατο ἀδίκημα τῷ κτεῖναι τὸ βουλεῦσαι τὸν φόνον· οὗ χάριν οὐδ' ἱκέτῃ γενομένῳ δέδωκεν ἀμνηστίαν. Ici, ὕποχος semble être la même chose que ὑπαίτιος, mais observez que cette fois le coupable n'a pas seulement pensé à commettre un crime, il a aussi voulu réaliser son plan, qui a échoué.

Deter. 107 λαβὼν δ' ἀπ' εὐγενοῦς ἑτέρου κλάδον εὐφυᾶ τὸν μὲν ἄχρι τῆς ἐντεριώνης καθ' ἓν μέρος ἀπέξεσε, τὸ δὲ πρὸς ταῖς ῥίζαις οὐ κατὰ πολλοῦ βάθους ἐντεμών, ἀλλ' ὥστε διαστῆσαι μόνον τὴν ἕνωσιν, τὸ ἀπεξεσμένον ὑπενεγκὼν ἐνηρμόσατο τῷ διαστήματι.

Je ne comprends pas τὴν ἕνωσιν. Ne faut-il pas lire par exemple < πρὸς > τὴν ἕνωσιν ? Éd. Loeb traduit ὥστε διαστῆσαι μόνον τὴν ἕνωσιν, comme si l'on avait lu de cette manière : « to make an opening for insertion », éd. Cerf traduit librement, mais dans le même sens. La traduction de Werke Breslau : « so, dass der Schnitt offen stand » ne peut pas être correcte.

Deter. 127 οὗτος ὁ λόγος ἐμοί τε καὶ σοὶ καὶ πᾶσιν ἀνθρώποις φωνεῖ καὶ λαλεῖ καὶ ἑρμηνεύει τὰ ἐνθυμήματα καὶ προσεξέρχεταί γε ὑπαντησόμενος οἷς ἡ διάνοια λελόγισται.

On aurait dû accepter la conjecture προεξέρχεταί pour προσεξέρχεταί des manuscrits. L'idée de προεξέρχεταί est que le mot procède (προεξέρχεταί), ce qu'il fait pour rencontrer les idées, les recevoir et les amener à la lumière, car les pensées sont cachées et ne peuvent pas se présenter par elles-mêmes. Le préverbe προ- dénote l'activité du mot : 126 προφορικὸν λόγον ; 127 μέχρις ἂν ἡ διὰ γλώττης καὶ τῶν ἄλλων φωνητηρίων ὀργάνων ἠχὴ ... εἰς φῶς προαγάγῃ τὰ νοήματα.

προσεξέρχομαι n'a pas d'autre exemple, προεξέρχομαι se trouve en *Mutat*. 162.

Deter. 128 φωνὴ δὲ τηλαυγεστάτη νοημάτων ἐστὶν αὕτη.

Voir plus haut sur *Deter*. 127 et observez 128, où Philon parle des pensées comme cachées dans l'obscurité jusqu'à ce que la parole les fait connaître. En le faisant, la parole illumine et est illuminée ; voir 128 μέχρις ἂν οἷα φῶς ἐναυγάσασα ἡ φωνὴ πάντα ἐκκαλύψῃ ; 129 γέγηθε δὲ καὶ χαίρει, ὅταν ὥσπερ ἐναυγασθεὶς ἴδῃ καὶ καταλάβῃ τὸν νοῦν τοῦ δηλουμένου πράγματος ἄκρως. La voix, φωνή, est comme la lumière, οἷα φῶς ἐναυγάσασα. Comme des mots pour lumière reviennent plusieurs fois dans le contexte, je me demande s'il ne faut pas accepter une ancienne conjecture qui pour αὕτη donne αὐγή, mot qui va très bien avec τηλαυγεστάτη, ἐναυγάσασα et ἐναυγασθεὶς.

Deter. 135 τὸ δὲ ἐν ἑαυτῷ χαίρειν ἐμφαίνει δίχα τοῦ λεχθέντος ἤδη καὶ πολιτικώτερον δόγμα, δηλοῦντος τοῦ νομοθέτου τὴν γνήσιον καὶ οἰκειοτάτην ἀνθρώπῳ χαράν.

Les éditions Berlin et Cerf préfèrent la conjecture πολιτικοῦ ἕτερον pour πολιτικώτερον. La raison en est que Philon vient de mentionner un dogme qu'on pourrait appeler politique, parce que l'idée est qu'une proposition concernant la vie sociale et politique d'un état ne doit pas être présentée par un mauvais homme. Dans ce qui suit, il s'agit de la vraie joie du sage qui vient de l'intérieur, à savoir des biens de l'âme, tandis que les biens matériels, comme la richesse, la gloire etc., peuvent appartenir à un mauvais homme ; ils sont caducs et souvent, ils portent la destruction. Il semble donc que Philon parle d'une comparaison entre deux types d'hommes, et que le second type est moins, non plus, πολιτικὸν que le premier.

La solution est donnée par Glucker[26], qui veut lire τροπικώτερον pour πολιτικώτερον. Ce qui est τροπικώτερον contraste souvent avec l'interprétation littérale (voir plus haut δίχα τοῦ λεχθέντος). Voir notamment *Ios*. 125 ἐπεὶ δὲ πρόκειται μετὰ τὴν ῥητὴν ἀπόδοσιν καὶ τὴν τροπικωτέραν ἐξετάζειν.

26 P. 130.

De posteritate Caini (Poster.)

Voir l'introduction à De sacrificiis Abelis et Caini (Sacrif.) plus haut. L'édition fondamentale de ce livre est celle de Paul Wendland dans éd. Berlin 2, où la tradition très maigre est présentée. Elle ne comprend qu'un manuscrit, U, décrit dans éd. Berlin 1, p. XIX, et quelques extraits dans les *Sacra Parallela* : voir éd. Berlin 1, p. LXIII.

Les éditions modernes sont éd. Berlin 2, éd. Loeb 2 et éd. Cerf. 6. Les éditions après éd. Berlin donnent généralement le texte de cette édition, s'il n'y a pas de différence indiquée. Les éditeurs entrent rarement dans des problèmes de critique de texte.

Poster. 6 καὶ μὴν ὅ γε ἐξιὼν ἀπό τινος ἐν ἑτέρῳ χωρίῳ τὸ ἀπολειπόμενον ἑαυτοῦ. Tel est le texte du manuscrit, d'éd. Berlin et d'éd. Cerf, mais il ne semble pas compréhensible. On a conjecturé τοῦ ἀπολειπομένου ὑπ' αὐτοῦ, regardé avec approbation dans éd. Berlin et accepté dans Werke Breslau, mais pas imprimé dans le texte, tandis que dans éd. Loeb, on a accepté cette conjecture dans le texte. Je voudrais proposer : τοῦ ἀπολειπομένου ἑαυτῷ, avec un datif du pronom réfléchi qui désigne, on le sait, l'auteur de l'action. Il faut bien sûr sous-entendre ἐστι.

Dans éd. Cerf et dans éd. Loeb, on pense que ce dont on s'éloigne (τινος et τοῦ ἀπολειπομένου) est une personne (« quelqu'un », « someone »). Mais même si le texte de *Poster*. 7 (voir la remarque plus bas) n'est pas sûr, il est clair que dans *Poster*. 6–7 il s'agit de deux endroits qu'on a laissés.

Poster. 7 ἀδύνατον <δ'> ἐστὶν ὥσπερ ἐκ πόλεως τοῦδε τοῦ κόσμου μεταναστῆναί τι μέρος αὐτοῦ μηδενὸς ἀπολειφθέντος ἔξω. Ce texte ne fonctionne pas non plus : là aussi, je crois qu'il faut accepter une ancienne conjecture : ἀδύνατον <δ'> ἐστὶν … μεταναστῆναί τι, μέρους αὐτοῦ μηδενὸς ἀπολειφθέντος ἔξω. Après τι, un copiste écrit facilement μέρος au lieu de μέρους.

Poster. 16 δοκεῖ δέ μοι καὶ πρὶν ἄρξασθαι τῆσδε τῆς σκέψεως ὁ ἱεροφάντης τὸ μέγιστον αὐτῆς κατανοῆσαι, ἐξ ὧν αὐτὸν ἱκετεύει τὸν ὄντα μηνυτὴν καὶ ὑφηγητὴν τῆς ἑαυτοῦ φύσεως γενέσθαι. λέγει γάρ· « ἐμφάνισόν μοι σεαυτόν » (*Exod*. 33, 13). Tel est le texte d'éd. Berlin. Je ne comprends pas pourquoi on a fait des conjectures, en changeant τὸ μέγιστον en τὸ μέγεθος ou τὸ ἀνήνυτον ou τὸ ἄχρηστον, la dernière proposition étant acceptée par éd. Cerf et, avec quelque hésitation, par éd. Loeb. τὸ μέγιστον se rapporte à *Poster*. 15, immédiatement avant : ζήτησιν, ἐξ ἧς αὐτῇ (sc. τῇ ψυχῇ) περι-

γίνεται μέγιστον ἀγαθόν, καταλαβεῖν ὅτι ἀκατάληπτος ὁ κατὰ τὸ εἶναι θεὸς παντὶ καὶ αὐτὸ τοῦτο ἰδεῖν ὅτι ἐστὶν ἀόρατος. Le hiérophante a compris l'essentiel de cette recherche, à savoir que Dieu est incompréhensible et invisible, à savoir pour les hommes ; à cause de cela (ἐξ ὧν), il s'adresse à Dieu lui-même.

Poster. 22 ἄξιον δὲ σκέψασθαι καὶ τὴν χώραν, εἰς ἣν ἐκ προσώπου γενόμενος θεοῦ στέλλεται· ἔστι δὲ ἡ καλεῖται σάλος, δηλοῦντος τοῦ νομοθέτου ὅτι ὁ ἄφρων ἀστάτοις καὶ ἀνιδρύτοις ὁρμαῖς κεχρημένος σάλον καὶ κλόνον … ὑπομένει. Le seul manuscrit porte κακίαν ; χώραν est une conjecture, à mon avis pas satisfaisante. On a aussi fait la conjecture Ναίδ[27]. Tout le contexte est une interprétation allégorique : Caïn ne se trouvera pas dans un pays, mais dans la misère spirituelle, κακίαν, comme Philon l'indique assez prolixement dans ce qui suit. Cette misère est σάλος et κλόνος, dont le contraire est la fermeté, l'immobilité, le repos de Dieu ; le sage participe à ces valeurs ; voir *Poster*. 28.

Poster. 36. Philon discute l'idée que l'homme est la mesure de toutes choses. Selon Philon, cela voudrait dire que c'est l'esprit humain qui donne la grâce de voir à l'œil, la grâce d'entendre à l'oreille, etc. Il poursuit : εἰ δὲ καὶ ταῦτα, καὶ αὐτὸ δήπου <τὸ> νοεῖν (sc. ὁ νοῦς κεχάρισται), ἐν ᾧ μυρία ἐννοήματα, διανοήσεις, βουλαί, προμήθειαι, καταλήψεις, ἐπιστῆμαι, τέχναι, διαθέσεις, ἄλλων ἀριθμὸς δυνάμεων ἀδιεξίτητος. L'ancienne conjecture τὸ a été acceptée par les éditeurs. Elle ne me semble pas nécessaire, car il y a des exemples d'un infinitif pareil sans article. Dans les cas qu'on trouve dans les grandes grammaires[28], l'infinitif fonctionne comme sujet, dans notre passage comme complément, mais cela doit être sans importance. Quelques passages sont :

- *Mutat*. 81 πτερνιστοῦ μὲν οὖν ἔργον ἀσκοῦντος ἀρετὴν τὰς βάσεις τοῦ πάθος, αἷς ἐφίδρυται, καὶ εἴ τι ὀχυρὸν καὶ ἱδρυμένον ἐν αὐταῖς κινεῖν καὶ σαλεύειν καὶ ἀνατρέπειν. On a proposé <τὸ> τὰς βάσεις, ce que les éditions n'ont pas accepté.
- *Poster*. 72 τὰ γὰρ ἡδονῆς ὁλκοῦ δελέατα αὐστηρῷ τόνῳ καθελεῖν ἰσχῦσαι τὸν ἐφ' ἑκουσίοις ἔχει κατορθώμασιν ἔπαινον. On a voulu changer τὰ en τὸ ; ainsi on aura τὸ … ἰσχῦσαι, mais les éditeurs ne l'ont pas accepté.

27 Wendland Poster., p. 253.

58 Kühner-Gerth 2:2, § 471, p. 3 ; Schwyzer 2, p. 366.

- Origène, *Homélies sur Jérémie* XII, 8 ἀκολουθεῖ γὰρ πεσεῖν τῷ ἐπαίρεσθαι κατὰ τὸ « πρὸ συντριβῆς ὑψοῦται καρδία ἀνδρὸς καὶ πρὸ δόξης ταπεινοῦται » (Prov. 18, 12).

Pour des cas pareils d'un infinitif sans article ; voir aussi la remarque sur *Deter*. 53, p. 36.

Le dernier mot de la citation de *Poster*. 36 pose problème. En fait, ἀδιεξίτητος, qu'on trouve encore deux fois chez Philon, est une conjecture, le manuscrit portant διεξιόντος. On pourrait penser à une phrase maltraitée dans la tradition, originellement peut-être formulée comme *Spec*. II, 143 τί χρὴ διεξιόντα μηκύνειν;

Poster. 53. Philon constate que la ville que Caïn bâtit (*Gen*. 4, 17) n'est pas une ville, mais, de façon imagée, une construction qui consiste en de fausses idées. Dieu veut détruire une telle ville, comparée avec Babel. τοῦτο δ' ἔσται, ὅταν μὴ μόνον πόλιν, <ἀλλὰ> καὶ πύργον οἰκοδομῶσιν, οὗ ἡ κεφαλὴ εἰς οὐρανὸν ἀφίξεται (*Gen*. 11, 4), τουτέστι λόγον ἑκάστου κατασκευαστικόν, ὅνπερ εἰσηγοῦνται κεφαλὴν ἔχοντα τὸ οἰκεῖον νόημα, ὃ προσαγορεύεται συμβολικῶς οὐρανός· ἀνάγκη γὰρ παντὸς λόγου κεφαλὴν καὶ τέλος εἶναι τὸν δηλούμενον νοῦν. La tradition porte ἢ avant λόγον. On a fait des conjectures, provoquées par ce ἢ difficile qu'on a aussi, comme nos éditeurs, rejeté. À mon avis, aucune solution ne s'impose, mais je laisse ce problème qui a peu d'importance pour le contexte.

Plus intéressante est l'interprétation de ἑκάστου. On a voulu remplacer ἑκάστου par κακίας, en comparant *Confus*. 115 : κατασκευάζουσι μέντοι συμβολικῶς ὡσανεὶ πύργον τὸν περὶ κακίας λόγον οἱ φρενοβλαβεῖς, ou lire ἑκάστου <κακοῦ>[29]. L'idée est donc présente chez Philon, mais il ne me semble pas nécessaire d'introduire κακίας ou κακοῦ, dont il n'y a pas de trace dans notre texte. Évidemment, on a voulu comprendre ἑκάστου comme personnel, « de chaque homme ». Je crois qu'il faut lire et ponctuer comme suit : τουτέστι λόγον ἑκάστου κατασκευαστικόν ὅπερ (pour ὅνπερ) εἰσηγοῦνται, κεφαλὴν ἔχοντα (ἔχοντα se référant à λόγον) τὸ οἰκεῖον νόημα, à comprendre de la manière suivante : argument (λόγον) confirmant chaque idée (ἑκάστου κατασκευαστικόν) qu'ils introduisent, (argument) qui a pour sommet la propre pensée. ὅπερ, non mentionné dans éd. Berlin, est accepté par éd. Loeb. C'est une proposition faite par quelqu'un appelé énigmatiquement Tr. (translator, c'est-à-dire ou Colson ou Whitaker ?), qui figure ça et là dans éd. Loeb.

29 Une autre conjecture, à mon avis très peu probable, est εἰκασίας pour ἑκάστου ; voir Adler Studien, p. 96.

Poster. 74 τοῦθ’ ἅπαν ὠνόμασται Λάμεχ· ἑρμηνείαν γὰρ ἔχει ταπείνωσιν, ἵν’ εἰκότως τοῦ Μαθουσάλα γένηται ὁ Λάμεχ υἱός (*Gen*. 4, 18), πάθους τοῦ περὶ ψυχὴν θανάτου ταπεινὸν καὶ ὑπεῖκον, ἀλόγου ὁρμῆς ἔκγονον ἀρρώστημα. Le manuscrit donne πάθους ; on a fait la conjecture πάθος, que éd. Loeb met dans le texte. Les traductions, avec Werke Breslau, traduisent comme si l'on avait lu πάθος.

Il faut lire πάθους. On n'a pas vu que πάθους τοῦ περὶ ψυχὴν θανάτου se réfère à τοῦ Μαθουσάλα et ταπεινὸν … ἀρρώστημα à ὁ Λάμεχ υἱός. Mathousala est interprété ἀποστολὴ θανάτου ; à lui est expédiée la mort, à savoir la mort de l'âme ; voir peu avant ᾧ τὸ ἀποθνῄσκειν ἐπιπέμπεται, ψυχῆς θάνατος et le parallèle πάθους τοῦ περὶ ψυχὴν θανάτου. Lamech est interprété ταπείνωσις ; voir dans le parallèle ταπεινὸν … ἀρρώστημα. Il faut donc lire ταπεινὸν καὶ ὑπεῖκον ἀλόγου ὁρμῆς ἔκγονον ἀρρώστημα d’une traite ou mettre ἀλόγου ὁρμῆς ἔκγονον entre virgules ou tirets. ἀλόγου ὁρμῆς ἔκγονον veut dire que Lamech est le rejeton d’une impulsion irrationnelle, cette impulsion étant la mort de l’âme ; voir § 73 ψυχῆς θάνατος, <ὃς>[30] ἡ κατὰ πάθος ἄλογόν ἐστιν αὐτὴς μεταβολή.

Poster. 81 εἰ δέ τις τῷ τῆς φύσεως εὐστόχῳ καὶ εὐτρόχῳ μὴ πρὸς τὰ ἀστεῖα μόνον, ἀλλὰ καὶ πρὸς τὰ ἐναντία κέχρηται τὰ διάφορα ἐξαδιαφορῶν, κακοδαιμονιζέσθω. τὰ διάφορα ἐξαδιαφορῶν est une conjecture de l’ancien éditeur Mangey, le texte du manuscrit porte εὐδιαφορᾷ ἀδιάφορος ὤν ; Mangey a aussi pensé à ἐν διαφορᾷ au lieu de εὐδιαφορᾷ.

Parmi les textes de Philon, où figure le verbe ἀδιαφορεῖν, et ceux, peu nombreux, où figure le verbe ἐξαδιαφορεῖν, on retiendra *Spec*. II, 46 τῶν περὶ σῶμα κακῶν καὶ τῶν ἐκτὸς ἀλογεῖν ἐθιζόμενοι καὶ ἐξαδιαφορεῖν τὰ ἀδιάφορα μελετῶντες. Je crois qu'il faut comprendre notre passage de la même manière et lire ἀδιάφορα ἀδιαφορῶν. Il s'agit de ceux qui font le bien (*Spec*. II, 46) ou le mal (notre passage) sans se soucier de ce qui est entre ces extrêmes et qui est sans intérêt. ἀδιάφορα sont, on le sait, par exemple les richesses et la gloire. On a donc confondu εὐ- et ἀ-, ce qui n'est pas du tout rare. Quelques exemples de Philon sont Spec. I, 148 εὐπρεπεστάτῳ/ἀπρεπεστάτῳ ; II, 8 εὐσεβείας/ἀσεβείας ; II, 107 εὐπόρων/ἀπόρων ; *Leg*. I, 75 εὐφροσύνῃ/ἀφροσύνῃ.

Poster. 90 ἆρ’ οὖν ἐὰν πύθωμαι τοῦ γεννήσαντος καὶ θρέψαντός με πατρὸς ἢ τῶν ἐκείνου μὲν ἡλικιωτῶν, ἐμοῦ δὲ πρεσβυτέρων, ἧ διένειμεν ἔθνη ὁ θεὸς

30 <ὃς> ἡ est une conjecture ; le manuscrit donne seulement ἡ.

ἢ ἔσπειρεν ἢ ᾤκισεν, ἀποκρινοῦνταί μοι παγίως, ὥσπερ τῷ μερισμῷ παρηκολουθηκότες ἐκείνῳ;

Avant διένειμεν, le manuscrit donne ἢ ; on a voulu écrire ᾗ, ᾗ, εἰ. Éd. Berlin et éd. Cerf écrivent ᾗ, éd. Loeb ᾗ. Le mot ᾗ (« ob » dans la traduction allemande) n'a guère de sens dans le contexte. On ne peut guère éviter ᾗ, dans les autres traductions : « de quelle manière » et « in what way ». Un pronom relatif pour un interrogatif n'est pas unique chez Philon ; cf. par exemple *Aet*. 4 Ἀναξαγόρας πρὸς τὸν πυθόμενον, ἧς ἕνεκα αἰτίας ταλαιπωρεῖται διανυκτερεύων ὕπαιθρος ; *Congr*. 81 τά τε ἀγαθὰ καὶ κακὰ καὶ ᾗ διαφέρει ταῦτα ἀλλήλων ἀκριβοῦν ; *Opif*. 17 τὸν δ' ἐκ τῶν ἰδεῶν συνεστῶτα κόσμον ἐν τόπῳ τινὶ λέγειν ἢ ὑπονοεῖν οὐ θεμιτόν· ᾗ δὲ συνέστηκεν, εἰσόμεθα παρακολουθήσαντες εἰκόνι τινὶ τῶν παρ' ἡμῖν.

Le manuscrit porte ἑκάστω pour la conjecture ἐκείνῳ, acceptée par les éditeurs. Il faut assurément lire ἑκάστῳ. L'interrogé ne peut pas répondre en détail.

Poster. 93 πῶς οὖν οὐκ ἐπιπληκτέος Ἰωβήλ, ὃς ἑλλάδι γλώττῃ μεταλλοιῶν καλεῖται τὰς φύσεις τῶν πραγμάτων ἢ μεταποιῶν ; Le manuscrit porte μεταποιῶν, mais on a conjecturé μεταλλοιῶν, accepté par les éditeurs. La raison en est bien sûr qu'avant, en § 83, Philon a interprété le nom Jobel par μεταλλοιῶν. On a aussi voulu rejeter ἢ, gardé par les éditeurs.

Mais Philon, ne peut-il pas se servir d'un autre mot, μεταποιῶν, un peu après la première interprétation ? Supposons qu'il faille garder μεταποιῶν. Alors, il faut rejeter ἢ, car il n'y a pas d'alternative. Si on lit, comme les éditeurs, par conjecture μεταλλοιῶν, on peut de justesse garder ἢ, mais le texte ne fonctionne pas bien : Jobel signifierait « ce qui altère la nature des choses », avant (§ 83) interprété comme « celui qui altère ». Il faut changer, et la moindre intervention est de rejeter ἢ.

Poster. 104 καθάπερ γὰρ τὸ οὖς ἡμῶν κύκλους ἐν κύκλοις, ἐλάττους ἐν μείζοσι, γράφουσα σφαιρικὸν ἐτόρνευε τοῦ τὴν προσιοῦσαν φωνὴν μὴ χεομένην ἔξω σκεδάννυσθαι, εἴσω δ' ὑπὸ τῶν κύκλων συναγομένην καὶ σφιγγομένην οἷα διαχεομένην τὴν ἀκοὴν εἰς τὰς τοῦ ἡγεμονικοῦ δεξαμενὰς ἐπαντλεῖσθαι. Nous avons là un exemple d'un infinitif final au génitif, τοῦ σκεδάννυσθαι … ἐπαντλεῖσθαι. Cette construction, bien connue dans le Nouveau Testament, se trouve chez Philon, par exemple en *Leg*. III, 120 ὁ γὰρ λόγος τὸ μὲν πρῶτον παρῆκε τοῦ σαφῆ ποιῆσαι καὶ δῆλα τὰ πράγματα τῷ πλησίον.

Le manuscrit donne διαχεομένης τῆς ἀκοῆς. Les éditeurs et les traducteurs ont accepté la conjecture διαχεομένην τὴν ἀκοὴν. Ils comprennent τὴν φωνὴν comme le sujet dans la construction τὴν προσιοῦσαν φωνὴν μὴ χεομένην ἔξω σκεδάννυσθαι et τὴν ἀκοὴν comme le sujet dans συναγομένην

καὶ σφιγγομένην οἷα διαχεομένην τὴν ἀκοὴν εἰς τὰς τοῦ ἡγεμονικοῦ δεξαμενὰς ἐπαντλεῖσθαι. On traduit τὴν ἀκοὴν par « l'audition[31] » ou « the thing heared », même « der Schall ». En fait, τὴν ἀκοὴν devient à peu près la même chose que τὴν φωνὴν. En acceptant cette interprétation, la phase fonctionne : ce qu'on entend (τὴν ἀκοὴν) est répandu (διαχεομένην) et déversé (ἐπαντλεῖσθαι) dans les réceptacles. Mais pour y arriver, il faut accepter la conjecture διαχεομένην τὴν ἀκοὴν. Il semble plus probable que le sujet des infinitifs soit τὴν φωνὴν, qui est amenée à converger et se concentrer (συναγομένην καὶ σφιγγομένην) pour être déversée dans les réceptacles de la faculté directrice. οἷα διαχεομένης τῆς ἀκοῆς serait donc une insertion.

Mais διαχεομένη avec ἀκοή ne se comprend pas très bien, si l'on comprend ἀκοή dans les sens habituels de « faculté d'entendre », ou d'« oreille », significations de beaucoup prépondérantes chez Philon, même si l'on peut trouver quelques passages où le sens est plutôt « ouï-dire ». Je propose qu'on écrive οἷα δεχομένης τῆς ἀκοῆς et qu'on lise d'une traite jusqu'au bout de la proposition. Donc, près du grec : « pour que la voix ne se dissipe pas à l'extérieur, mais, la faculté d'entendre pour ainsi dire la recevant, soit déversée dans les réceptacles ». Pourquoi οἷα, « pour ainsi dire » ? Parce qu'il s'agit d'une comparaison avec, par exemple, de l'eau reçue dans un récevoir. Un mot, δεξαμενὰς, qui renvoie à un mot apparenté, δεχομένης, serait un jeu de mots au goût de Philon. Avec notre passage, on peut comparer *Agr*. 34 ἀκοαὶ πάσας φωνὰς παραδεχόμεναι.

Poster. 109 τίς δ' ἂν οἰκείοις καὶ ἀλλοτρίοις, ἢ πολίταις καὶ ξένοις, οὐ μικρὰς οὐδὲ *** τύχης ἢ φύσεως ἢ ἡλικίας ἔχουσι διαφοράς; πρεσβύτῃ γὰρ ἑτέρως ὁμιλητέον καὶ νέῳ, καὶ πάλιν ἐνδόξῳ καὶ ταπεινῷ, καὶ πλουσίῳ καὶ πένητι, καὶ ἄρχοντι καὶ ἰδιώτῃ, καὶ θεράποντι καὶ δεσπότῃ etc. Éd. Berlin met *** τύχης dans le texte, mais propose aussi οὐδὲ <τυχούσας> τύχης. Éd. Loeb et éd. Cerf acceptent la conjecture τὰς τυχούσας pour *** τύχης, certainement à tort, car il s'agit de différences de trois types : de fortune, de nature, d'âge. Philon donne dans ce qui suit plusieurs exemples de ces trois types, entre autres maître et serviteur, homme et femme, vieux et jeune. Cf. *Spec*. III, 137 θεράποντες τύχῃ μὲν ἐλάττονι κέχρηνται, φύσεως δὲ τῆς αὐτῆς μεταποιοῦνται τοῖς δεσπόταις. La lacune de éd. Berlin est une meilleure proposition, car ainsi on retient la division en trois types de différence.

Poster. 113 εἰς Δελφοὺς γεγόνασιν ἄνθρωποι τῶν λεγομένων ἐνδόξων, οἳ τοὺς εὐδαίμονας βίους ἐκεῖσε ἀνατεθείκασι. καθάπερ οὖν ἐξίτηλοι γραφαί, οὐ χρόνου μήκει μόνον [οὐ] διερρύησαν, ἀλλὰ καὶ καιρῶν ὀξείαις μεταβο-

31 Il semble impossible qu'en français, « l'audition » puisse signifier « ce qu'on entend ».

λαῖς ἐκπεπνεύκασιν, εἰσὶ δ' οὓς οἷα χειμάρρου φορὰ πλημμύροντος ἐξαίφνης ἐπικλύσασα ἠφάνισεν. Les éditeurs rejettent οὐ, mais je crois qu'on peut le retenir. μόνον οὐ veut dire à peu près « pratiquement », comme *Opif*. 79 μόνον οὐκ ἄντικρυς βοώσης τῆς φύσεως, ὅτι μιμούμενοι τὸν ἀρχηγέτην τοῦ γένους ἀπόνως … διάξουσιν ; *Abr*. 97 μηδενὸς ἐπὶ τῇ παρανομίᾳ δυσχεράναντος, ἀλλὰ πάντων ἕνεκα τοῦ συναινεῖν μόνον οὐ συγχειρουργησάντων τὸ ἀδίκημα. Donc : ce n'est pas à cause du temps qu'ils ont pratiquement disparu, mais aussi etc.

Poster. 131. παιδίον δὲ καλεῖ τὴν ἄρτι διδασκαλίας ὀρεγομένην ψυχὴν καὶ πρὸς τῷ μαθεῖν νυνὶ τρόπον τινὰ γεγενημένην. Il y a beaucoup de passages chez Philon où nous trouvons γίγνομαι πρός τι dans les sens de « être fait pour quelque but », par exemple :

- *Fug*. 46 γνῶθι σαυτὸν καὶ τὰ σαυτοῦ μέρη, τί τε ἕκαστον καὶ πρὸς τί γέγονε καὶ πῶς ἐνεργεῖν πέφυκε.
- *Mos*. II, 22 ὅσα (sc. ὑποζύγια) πρὸς ὑπηρεσίαν γέγονεν ἀνθρώπου.
- *Spec*. II, 12 ὅσοι (sc. ὅρκοι) περὶ καλῶν καὶ συμφερόντων γίνονται πρὸς ἐπανόρθωσιν ἰδίων ἢ κοινῶν πραγμάτων.

Le sens de notre passage doit être qu'ils sont « en quelque sorte faits pour apprendre » ; il faut lire πρὸς τὸ μαθεῖν.

Poster. 137 παρατετηρημένως δὲ σφόδρα ἡ μὲν [γὰρ] Ἄγαρ ἀσκὸν πρὸς τὴν ὑδρείαν, Ῥεβέκκα δὲ ὑδρίαν ἐπιφέρεται, ὅτι etc. Il faut ponctuer d'une autre manière et ainsi garder γὰρ : παρατετηρημένως δὲ σφόδρα· ἡ μὲν γὰρ Ἄγαρ etc. Donc : « voici une remarque très exacte … ». Cf. *Leg*. III, 144 « τὰ δὲ ἐγκοίλια καὶ τοὺς πόδας » οὐχὶ ἔπλυναν, ἀλλὰ « πλυνοῦσι » (*Lev*. 1, 9)· σφόδρα παρατετηρημένως· δεῖ γὰρ τὸν μὲν τέλειον ἐξ ἑαυτοῦ κινεῖσθαι πρὸς τὰς κατ' ἀρετὴν ἐνεργείας, τὸν δὲ ἀσκητὴν etc.

Poster. 159 διδάσκει (sc. ὁ φιλάρετος, à savoir Moïse) τὸν τρόπον τοῦτον ὅτι τῶν σωματικῶν ἀγαθῶν ἐστιν ὑγίεια ἢ κάλλος ἢ ἡ τῶν αἰσθήσεων ἀκρίβεια ἢ τὸ ὁλόκληρον μετὰ ἰσχύος καὶ ῥώμης κρατερᾶς, ἅ γε πάντα καὶ τῶν ἐπαράτων καὶ ἐξαγίστων ἐστὶ κοινά. Le manuscrit donne ἀλλά γε ; on a proposé ἅ γε et d'autres conjectures.

Pourquoi ne pas retenir ἀλλά γε, dénotant un fort contraste ? La phrase se trouve aussi en *Gig*. 42 καίτοι καὶ εἰ ταῦτα (à savoir : une série de contrastes, comme ἔμψυχα/ἀψύχοις, λογικά/ἀλόγοις) τῷ γένεσιν ἐνδεδέχθαι κοινωνίαν τινὰ ἔχει καὶ συγγένειαν, ἀλλά γε ὁ θεὸς οὐδὲ τῷ ἀρίστῳ τῶν φύντων ὅμοιος. On trouve des passages semblables par exemple chez Plutarque.

Poster. 163. Après avoir constaté qu'une semence jetée dans le courant d'un

fleuve ou de la mer ne saurait manifester ses propres qualités, n'ayant pas prise par les racines dans la terre, Philon poursuit : φθάνει γὰρ τοὺς σπερματικοὺς ἅπαντας τόνους ἡ τοῦ ὕδατος πολλὴ καὶ βίαιος ἀποκλύσασα φορά. Pour ἀποκλύσασα, le manuscrit porte προσκλύσαι. On a aussi proposé προσκλύσασα.

La leçon correcte doit être προκλύσασα. La confusion entre προσ- et προ- est omniprésente. Cf. dans ce qui suit : (τῆς ψυχῆς τὰ πλεονεκτήματα) πρὶν ὑποστῆναι φθείρεται τῆς σωματικῆς οὐσίας αἰεὶ ῥεούσης. Le courant violent de l'eau et le courant violent du corps, c'est-à dire les passions, empêchent préalablement (προκλύσασα, cf. πρὶν ὑποστῆναι) la croissance de la plante et le progrès mental.

Poster. 164 πῶς γὰρ νόσοι καὶ γῆρας καὶ παντελεῖς ἐπεγίνοντο φθοραί, εἰ μὴ συνεχὴς ἦν λόγῳ θεωρητῶν ῥευμάτων ἀπάντλησις; τούτοις οὖν ποτίζειν ἀπαξιοῖ <ὁ> ἱεροφάντης τὴν διάνοιαν ἡμῶν τῷ καταφλέξαι τὰς ἡδονάς, τῷ τὸ σύστημα τῶν σωματικῶν ἀγαθῶν εἰς λεπτὸν καὶ ἀνωφελῆ χοῦν καταλέσαντας ἀναλῦσαι. Tel est le texte d'éd. Berlin pour ce passage difficile. Le manuscrit donne θεωρητῶν ; on a proposé σπερματικῶν ; on a proposé de lire ἐπάντλησις ; ποτίζειν ἀπαξιοῖ est la leçon d'une main secondaire dans la marge, le texte original n'étant pas lisible ; pour ἀπαξιοῖ, on a proposé ἀξιοῖ, éd. Loeb lit ἐπαξιοῖ, éd. Cerf lit ἀξιοῖ, on a aussi proposé οὐκ ἀξιοῖ.

Philon vient de parler des forces extérieures et corporelles qui détruisent les avantages de l'âme comme la force de l'eau détruit une semence jetée dans un fleuve (voir la remarque précédente). Évidemment, tout ce qui détruit l'homme, comme les maladies et la vieillesse, est causé par une évacuation (ἀπάντλησις) de quelque chose, ce qui dans le texte est indiqué par λόγῳ θεωρητῶν ῥευμάτων. Ces θεωρητὰ ῥεύματα doivent donc être quelque chose de bien, par opposition aux fleuves de ce monde qui détruisent la semence. Il faut boire de ces fleuves intellectuels, ce que le hiérophante, à savoir Moïse, ordonne ; il faut donc lire ἀξιοῖ.

Poster. 165 ἀπαλαῖς γὰρ ἔτι ταῖς τῶν νέων ψυχαῖς οἱ τραγῳδίαν τὸν βίον τύφων ἐρώντων νομίζοντες κεκιβδηλευμένους χαρακτῆρας ἐναπομάττονται, διακόνοις ἀκοαῖς χρώμενοι, ὧν μυθικὸν λῆρον καταχέαντες καὶ μέχρι διανοίας αὐτῶν ἐντήξαντες θεοπλαστεῖν τοὺς τὰ φρονήματα ἄνδρας μὲν μηδέποτε γινομένους ἀεὶ δὲ θηλυδρίας ὄντας ἠνάγκασαν. Éd. Berlin donne le texte du manuscrit, sauf ἐναπομάττονται, où le manuscrit porte ἐναπομάττοντες. Éd. Cerf écrit τύφου γέμοντα d'après une conjecture ; on a aussi proposé τυφογερόντων, accepté par éd. Loeb, et, en changeant l'ordre des mots, βίον νομίζοντες, τύφων καὶ ἐρώτων.

Je propose qu'on lise ἐρῶντες et retienne ἐναπομάττοντες. Philon met

une série de participes avant d'arriver à ἠνάγκασαν. ἐρώντων n'est qu'une influence du τύφων précédent.

Poster. 169 πάνθ' ὅσα μετὰ τὸν θεὸν τῷ σπουδαίῳ καταληπτά, αὐτὸς δὲ μόνος ἀκατάληπτος· ἀκατάληπτός γε ἐκ τῆς ἀντικρὺς καὶ κατ' εὐθυωρίαν προσβολῆς – διὰ γὰρ ταύτης οἷος ἦν ἐμηνύετ' ἄν –, ἐκ δὲ τῶν ἑπομένων καὶ ἀκολούθων δυνάμεων <καταληπτός>. L'addition de καταληπτός est une conjecture acceptée par les éditions. On doit bien sûr la rejeter. Le δὲ après ἐκ est fortement adversatif et souligne l'opposition avec l'idée négative précédente ἀκατάληπτος ; « mais en revanche, il (à savoir : Dieu) l'est (à savoir : καταληπτός), à cause des puissances qui le suivent et l'accompagnent ». Cf. *Aet*. 98 μὴ γὰρ αὖ νομίσῃς τὸν στάχυν ἐκ μόνου τοῦ καταβληθέντος ὑπὸ γεωργῶν εἰς τὰς ἀρούρας βλαστάνειν πυροῦ, τὸ δὲ πλεῖστον εἰς αὔξησιν αὐτοῦ συνεργεῖν ὑγράν τε καὶ ξηρὰν διττὴν ἐκ γῆς τροφήν, où après μὴ νομίσῃς il faut sous-entendre νόμιζε. De la même manière *Sacrif*. 6 προστίθεται δὲ καὶ προσκληροῦται (sc. Ἰσαὰκ) οὐκέθ' ὡς οἱ πρότεροι λαῷ, « γένει » δέ (sc. προστίθεται καὶ προσκληροῦται), καθάπερ φησὶ Μωυσῆς (*Gen*. 35, 29).

Poster. 174 σκόπει δὲ τάς τε πρὸς βελτίωσιν ἐπιδόσεις τῆς ἁπλήστου καὶ ἀκορέστου τῶν καλῶν ψυχῆς καὶ τὸν ἀπερίγραφον τοῦ θεοῦ πλοῦτον. Le manuscrit porte ἐπιτάσεις, changé dans éd. Berlin en ἐπιδόσεις ; éd. Loeb et éd. Cerf écrivent aussi ἐπιδόσεις.

Il n'y a pas à changer le texte, car ἐπίδοσις et ἐπίτασις sont à peu près synonymes. Cf. *Virt*. 157 ἐπίδοσιν καὶ συναύξησιν ; *Prob*. 92 συναυξήσεως καὶ ἐπιδόσεως ; *Somn*. I, 9 τὰς ἐπιτάσεις καὶ παραυξήσεις ; *Virt*. 201 τῇ συναυξήσει καὶ ἐπιτάσει.

Poster. 175 νήφοντος μὲν γὰρ ἔργον λογισμοῦ καὶ <σώφρονος> τὸν θεὸν ὁμολογεῖν ποιητὴν καὶ πατέρα τοῦ παντός, πίπτοντος δ' ὑπὸ μέθης καὶ παροινίας ἑαυτὸν ἑκάστου τῶν ἀνθρωπείων πραγμάτων εἶναι δημιουργόν. L'addition de σώφρονος n'est pas nécessaire ; on peut très bien comprendre le texte comme καὶ τὸν θεὸν ὁμολογεῖν ποιητὴν καὶ (sc. ὁμολογεῖν) πατέρα τοῦ παντός. Sans σώφρονος, on garde mieux le contraste νήφοντος/πίπτοντος ὑπὸ μέθης.

Poster. 178, il y a une longue proposition avec καὶ ἐὰν δεξώμεθα …, καὶ ... λαβώμεθα …, καὶ μὴ πρότερον μεθώμεθα etc., où les éditeurs rejettent le deuxième καὶ. Je crois qu'il faut bien rejeter un καὶ, mais le troisième, car καὶ ἐὰν δεξώμεθα et καὶ ... λαβώμεθα sont deux propositions conditionnelles coordonnées ; suit la principale μὴ πρότερον μεθώμεθα etc. En fait, nous avons là un cas typique de l'intrusion de καί, à savoir après une longue suite de propositions subordonnées.

Quod Deus sit immutabilis (Deus)

Les éditions dont on se sert sont éd. Berlin 2, éd. Loeb 3 et éd. Cerf 7–8. Les manuscrits dont on se sert dans éd. Berlin sont MAHPUFG.

Deus 2 προείρηται δὲ περὶ θείου πνεύματος, ὃ καταμεῖναι μέχρι τοῦ παντὸς αἰῶνος ἐν πολυσχιδεῖ καὶ πολυμόρφῳ ψυχῇ σαρκῶν ὄχλον βαρύτατον ἄχθος ἀνημμένῃ δυσεργότατον εἶπεν εἶναι. Tous les manuscrits sauf A portent εἰπεῖν εἶναι au lieu de εἶπεν εἶναι. Probablement, c'est un infinitif dans une proposition relative après un verbum dicendi, ici προείρηται ; c'est une construction assez fréquente.[32] Il faut donc écrire comme la majorité des manuscrits.

Deus 26 εἶτ' ἐνδοιάζεις, ὅτι ὁ ἄφθαρτος καὶ μακάριος καὶ τῶν ἀρετῶν καὶ αὐτῆς τελειότητος καὶ εὐδαιμονίας ἀνημμένος τὸ κράτος οὐ χρῆται γνώμης μεταβολῇ, μένει δὲ ἐφ' ὧν ἐξ ἀρχῆς ἐβουλεύσατο οὐδὲν αὐτῶν μετατιθείς; Un seul manuscrit donne ὅτι, accepté par les éditions, un autre ὅτι εἰ, tandis que la plupart portent εἰ. Les passages avec ἐνδοιάζω chez Philon ne donnent rien, mais εἰ οὐ on attend plutôt ὅτι se trouve dans des passages chez d'autres auteurs ; on pourrait dire dans un contexte où il y a une alternative ou une idée d'incertitude :

- Justin le Martyr, *Dialogue avec Tryphon* 36, 1 εἰ οὗτος δέ ἐστι περὶ οὗ ταῦτα προεφητεύθη, ἀπόδειξον.
- *Ibid*. 136, 1 Δῆλον οὖν, εἰ ἐκείνοις οὕτως ἐργάζεται, ce qui est plus étonnant.
- Clément d'Alexandrie, *Stromates* V, IX, 58, 2 (τοῖς μαθηταῖς) μὴ οὐχὶ πεῖραν δεδωκόσι πρότερον εἰ γνησίως φιλοσοφοῖεν.
- Origène, *Contre Celse* I, 61 *init*. εἰ δ' Ἡρώδης ἐπεβούλευσε τῷ γεννηθέντι ..., οὐ θαυμαστόν.
- Origène, *Commentaire sur l'Évangile selon Matthieu* XII, 15[33] εἰ δὲ ὑγιῶς ἡμῖν ταῦτα εἴρηται, ἐπιστήσεις εἰ οἱ δώδεκα πρότερον μὲν ἐπίστευον οὐκ ἐγίνωσκον δέ, ἐξῆς δέ τῷ πιστεύειν καὶ ἀρχὰς εἶχον τοῦ γινώσκειν ; on attend peut-être ἐπιστήσεις ὅτι.
- Eusèbe, *Histoire ecclésiastique* I, V, 5 [6], citation de Josèphe, *La guerre juive* II, 118, εἰς ἀποστασίαν ἐνῆγε τοὺς ἐπιχωρίους, κακί-

32 Voir plus bas les remarques sur *Virt*. 165 et *Legat*. 107.
33 GCS 40, p. 105, 6.

ζων εἰ φόρον τε Ῥωμαίοις τελεῖν ὑπομενοῦσιν καὶ μετὰ τὸν θεὸν οἴσουσι θνητοὺς δεσπότας.

On doit donc mettre εἰ dans le texte.

Deus 55 ἓν γάρ τι τῶν εἰς τὴν μακαριότητα αὐτοῦ καὶ τὴν ἄκραν εὐδαιμονίαν ἦν τὸ ψιλὴν ἄνευ χαρακτῆρος τὴν ὕπαρξιν καταλαμβάνεσθαι. Il n'y a pas de variante importante.

Dans éd. Loeb, on comprend la proposition comme suit : « for it is one of the facts which go to make His blessedness and supreme felicity that His being is apprehended as simple being, without other definite characteristic ».

Cette traduction montre deux difficultés. Nous laissons pour le moment le problème comment il faut comprendre εἰς ; voir plus bas, et constatons que Philon semble s'exprimer d'une manière peu satisfaisante : comment peut contribuer à la béatitude de Dieu le fait que son existence est appréhendée (καταλαμβάνεσθαι, évidemment par nous, les hommes) toute nue, sans attribut ? Dieu n'est pas influencé par nos opinions.

Mosès dans éd. Cerf a vu la difficulté et, en supposant que la phrase est elliptique, il traduit comme si on lisait ἓν γάρ τι τῶν εἰς <τὸ> τὴν μακαριότητα … <καταλαμβάνεσθαι> : « car une des conditions pour comprendre sa béatitude et son bonheur suprême, c'était d'appréhender son existence toute nue, sans attribut ». Il ne s'agit donc pas de la béatitude de Dieu, mais comment on comprend Dieu. Il faut dire que la construction de Mosès est lourde et difficile.

Je crois qu'il faut se demander ce que veut dire εἰς. Cette préposition a parfois le sens de « concernant ». Voir par exemple :

- *Legat* 87 Ἐμιμήσω (sc. l'empereur Caius) τοὺς Διοσκούρους εἰς φιλαλδελφίαν;
- *Legat*. 259 ἐπαινῶν αὐτὸν ὅσα τῷ δοκεῖν εἰς τὸ προμηθὲς καὶ τὴν τοῦ μέλλοντος ἀκριβῆ περίσκεψιν.
- *Prob*. 35 πολλοὶ (sc. δοῦλοι) δὲ καὶ γυναῖκας καὶ παῖδας ὀρφανοὺς δεσποτῶν ἐπετράπησαν, φίλων καὶ συγγενῶν προκριθέντες εἰς πίστιν.
- *Spec*. IV, 153 ἀλλ' εἰς μὲν τὴν τῶν καμνόντων ἐπιμέλειαν κλῆρος τὸ μηδέν.

Je crois donc qu'on pourrait comprendre ainsi la proposition : « car une de ces choses qui concernent sa béatitude …, c'était d'appréhender son existence toute nue, sans attribut ». Mosès a donc raison quant à la manière de comprendre la béatitude de Dieu. Les amis de l'âme (peu avant : οἱ ψυχῆς ἑταῖροι) savent comment faire ; voir dans la suite : τὴν κατὰ τὸ εἶναι φαντασίαν μόνην ἐνεδέξαντο μὴ μορφώσαντες αὐτό (sc. τὸ ὄν).

Deus 59 τί δὲ δεῖ λέγειν περὶ τῶν τῆς τροφῆς ὀργάνων; εἰ γὰρ ταῦτ' ἔχει, καὶ τρέφεται καὶ πληρωθεὶς μὲν ἀποπατεῖ, παυσάμενος δὲ δεῖται πάλιν, καὶ τἄλλα ὅσα τούτοις ἀκόλουθα οὐκ ἂν εἴποιμι. Les leçons sont : ἀποπατεῖ MAHP, ἀποπαύεται GUFL[2]. Toute la tradition a παυσάμενος. Dans éd. Berlin, Wendland propose ἀναπαύεται pour ἀποπατεῖ et ἀποπατήσας ou ἀναπαυσάμενος pour παυσάμενος ; Werke Breslau accepte ἀποπατήσας. Colson dans éd. Loeb et Mosès dans éd. Cerf écrivent avec des manuscrits ἀποπαύεται, παυσάμενος δὲ.

Wendland écrit donc ἀποπατεῖ, παυσάμενος δὲ dans son édition, mais voudrait lire ἀναπαύεται, suivi par ἀποπατήσας δὲ ou ἀναπαυσάμενος δὲ. Mais dans Wendland 1897[34] il a changé d'avis et veut lire παύεται (sc. ἐσθίων), παυσάμενος δὲ. Il part là de la supposition, fondée, à mon avis, sur rien, que dans le deux mots ἀποπατεῖ et παυσάμενος le même verbe doit se cacher.

Il faut sûrement lire ἀποπατεῖ et considérer les autres leçons, qu'elles se trouvent dans des manuscrits ou qu'elles soient proposées par des éditeurs, comme le résultat d'une trop grande retenue. La preuve, si l'on peut parler de preuve, est que Philon, en commentant les idées anthropomorphiques sur Dieu, commence par les jambes, les mains et les yeux, organes innocents. Il procède à des idées plus crues, à savoir que Dieu pourrait avoir un métabolisme comme l'homme et avoir besoin d'une toilette, pour finir par l'idée qui est pour lui la plus dégoûtante possible, à savoir que Dieu pourrait avoir quelque chose à faire avec la vie sexuelle. Sur ce point, il va à pas feutrés : καὶ τἄλλα ὅσα τούτοις ἀκόλουθα οὐκ ἂν εἴποιμι.

Colson qui préfère ἀποπαύεται pense que pourtant, ἀποπατεῖ a un certain appui dans *Plant*. 35, tandis que Wendland est de l'opinion que là, Philon montre une beaucoup plus grande discrétion, qui est autre chose que la crudité de ἀποπατεῖ. À mon avis, Colson a raison. Nous lisons que Dieu doit avoir ὄργανα …, δι' ὧν καὶ τὴν εἰσιοῦσαν (sc. τροφὴν) παραδέξεται καὶ τὴν ἐκμασηθεῖσαν θύραζε ἀποπέμψει, ce qui est assez drastique et va bien avec ἀποπατεῖ.

Deus 60 τίνος οὖν ἕνεκα Μωυσῆς βάσεις, χεῖρας, εἰσόδους, ἐξόδους φησὶν εἶναι περὶ τὸ ἀγένητον, τίνος δὲ χάριν ὅπλισιν τὴν πρὸς ἐχθρῶν ἄμυναν; ξιφηφοροῦντα γὰρ <εἰσάγει> καὶ βέλεσι χρώμενον καὶ πνεύμασι καὶ φθοροποιῷ πυρί etc. Il n'y a aucune variantes qui soit intéressante pour nous.

εἰσάγει est une conjecture acceptée par les éditeurs. Je ne la trouve pas nécessaire ; il faut rattacher ξιφηφοροῦντα à ce qui précède et le faire dépendre de φησὶν εἶναι.

34 P. 480.

Deus 66 προαναπεσὼν γὰρ τὴν γνώμην ἐκεῖνος καὶ νόσον ἑτέραν τῆς ψυχῆς ἀργαλεωτέραν τῆς προϋπούσης τοῦ σώματος προσλαβὼν ἀπερεῖ πρὸς τὴν θεραπείαν. τῆς ψυχῆς est une conjecture acceptée par les éditeurs, toute la tradition présentant τῇ ψυχῇ ; les manuscrits sont partagés entre προσλαβὼν UFH^2, προσβαλὼν ceteri.

Il faut bien sûr garder le datif, à rattacher à προσλαβὼν/προσβαλὼν. προσβαλὼν est probablement préférable. Il est bien connu que le verbe βάλλειν perd sa notion drastique et ne veut dire que « mettre » et précédé par προσ- « ajouter ». Cf. par exemple :

- *Spec*. II, 52 προσβάλλουσι δὲ αἱ τῆς τύχης ἀνωμαλίαι καὶ τῶν συνόντων αἱ ἀντεπιθέσεις μυρία κακὰ δρώντων τε καὶ πασχόντων.
- *Legat*. 342 πένθος οἰκτρότατον καὶ ἀπροσδόκητον οἴκοις τῶν ἐν Ῥώμῃ μεγάλων προσβαλών.

La confusion βαλ/λαβ est très fréquente.

Deus 79 ὥσπερ οὖν τὰς ἡλιακὰς ἀκτῖνας ἔτεινε μὲν ἀπ' οὐρανοῦ μέχρι τερμάτων γῆς τὸ σφοδρὸν τῆς ἐν αὐταῖς θερμότητος ἀνεὶς καὶ χαλάσας ἀέρι ψυχρῷ – τοῦτο γὰρ αὐταῖς ἀνεκεράσατο, ὅπως τὸ αὐγοειδὲς ἀπὸ τοῦ φλογώδους πυρὸς ἀνασταλέν, τὴν μὲν τοῦ καίειν μεθειμένον δύναμιν, τὴν δὲ τοῦ φωτίζειν περιέχον τῷ ταμιευομένῳ ἐν ταῖς ὄψεσι … ὑπαντιάσαν ἀσπάσηται. Tel est le texte des éditions. Pour τοῦτο, HP portent τούτω ; on a conjecturé τοῦτον ; pour αὐταῖς, MGHP donnent αὐτὰς.

La chaleur des rayons du soleil doit être tempérée par quelque chose de froid. Pourtant, τοῦτο revient à τὸ σφοδρὸν τῆς ἐν αὐταῖς (à savoir : ἐν ταῖς ἀκτῖσι) θερμότητος. Cela n'est pas possible, car ainsi, on mélange le chaud avec le chaud. Wendland 1897[35] veut que τοῦτο se réfère à l'idée de froideur qui serait à sous-entendre (« vorschweben »), ce qui me semble difficile, ce pronom étant placé immédiatement après ἀέρι ψυχρῷ. La conjecture τοῦτον donne le bon texte : τοῦτον se réfère à ἀέρι ψυχρῷ, et ainsi on aura le bon mélange. Mais mieux vaut suivre les variantes et lire τούτῳ (sc. ἀέρι ψυχρῷ) γὰρ αὐτὰς (sc. τὰς ἀκτῖνας) ἀνεκεράσατο.

Deus 87 μεγάλη δὲ εὐχὴ τὸν θεὸν αἴτιον ἀγαθῶν αὐτὸν ἀφ' ἑαυτοῦ νομίζειν μηδενὸς ἑτέρου τῶν εἰς τὸ δοκεῖν ὠφελεῖν συνεργοῦντος, μὴ γῆς ὡς καρποτόκου, μὴ ὑετῶν ὡς σπέρματα καὶ φυτὰ συναυξόντων, μὴ ἀέρος ὡς τρέφειν ἱκανοῦ, μὴ γεωργίας ὡς φορᾶς αἰτίας etc. Tel est le texte d'éd. Berlin et d'éd. Cerf. Dans éd. Loeb, on rejette τῶν après ἑτέρου, mais on pense aussi à le retenir et à changer ὠφελεῖν en ὠφελίμων.

35 P. 482.

Je pense que nous devons lire συνεργούντων et que la phrase est elliptique ; à ἑτέρου il faut sous-entendre αἰτίου ὄντος ἀγαθῶν, pris à ce qui précède. Cf. dans ce qui suit γῆς, ὑετῶν, ἀέρος, γεωργίας ; on trouve toujours l'idée μὴ αἰτίου ὄντος ἀγαθῶν. Après συνεργούντων, Philon présente ce que veut dire τὰ εἰς τὸ δοκεῖν ὠφελεῖν συνεργοῦντα, à savoir terre, pluie, air etc.

On a voulu rattacher le participe à μηδενὸς ἑτέρου et écrire συνεργοῦντος, en négligeant τῶν.

Deus 96 προητοιμασμένοι δὲ λάκκοι τὰ χωρὶς τῶν πόνων τούτοις πρόχειρα ἆθλα, οὐρανίων καὶ ποτίμων δεξαμεναὶ ναμάτων, πρὸς φυλακὴν τῶν προειρημένων ἀρετῶν εὐτρεπεῖς θησαυροί. La tradition donne ἑτέροις, éd. Berlin écrit vaillament χωρὶς, suivie par les autres éditions.

L'Écriture dit que Dieu t'a donné, Israël, des villes que tu n'as pas bâties et des citernes (λάκκους) que tu n'as pas taillées. Je voudrais proposer, un peu moins vaillamment, de lire προητοιμασμένοι δὲ λάκκοι τὰ ἑτέροις τῶν πονούντων (pour πόνων) τούτοις πρόχειρα ἆθλα : « les citernes sont les prix donnés à ces gens-là (τούτοις, les Israélites), qui sont autres que ceux qui y ont travaillé ». Cf. *Virt*. 98 ἄδικον γὰρ ἦν, ἑτέρους μὲν πονεῖν, ἑτέρους δὲ καρποῦσθαι.

Pour ἕτερος avec un génitif de comparaison ; voir *Mos*. I, 153 ζηλωτὴς ὡς οὐκ οἶδ' εἴ τις ἕτερος αὐτοῦ γενόμενος ; *Somn*. II, 246 ὡς δῆλον εἶναι, ὅτι τοῦ προφανοῦς ἕτερόν τι βούλεται δι' ὑπονοιῶν παραστῆσαι.

Deus 96 θησαυροί, ἐξ ὧν εὐφροσύνη περιγίνεται ψυχῇ τελεία φῶς τὸ ἀληθείας ἀπαστράπτουσα. Les éditions écrivent τελεία, qui est une conjecture ; toute la tradition donnant τελείᾳ. Il faut lire ψυχῇ τελείᾳ. Des phrases comme τελεία ψυχή se trouve plusieurs fois chez Philon, par ex. *Mutat*. 128 τελειοτέρας ψυχῆς ; *Migr*. 96 τελείας ψυχῆς ; *Cher*. 59 ψυχῆς τελείας.

Deus 131. Philon discute comment procéder si un cas de lèpre se déclare dans le mur d'une maison. Le propriétaire doit l'annoncer au prêtre. Philon poursuit : εἶτα ἐπιφέρει· « καὶ προστάξει ὁ ἱερεὺς ἀποσκευάσαι τὴν οἰκίαν πρὸ τοῦ εἰσελθόντα τὸν ἱερέα εἰς τὴν οἰκίαν ἰδεῖν, καὶ οὐ γενήσεται ἀκάθαρτα ὅσα ἐν τῇ οἰκίᾳ. καὶ μετὰ ταῦτα εἰσελεύσεται ὁ ἱερεὺς καταμαθεῖν » (*Lev*. 14, 34–36). οὐκοῦν πρὶν μὲν εἰσελθεῖν τὸν ἱερέα, καθαρὰ τὰ ἐν τῇ οἰκίᾳ, ἀφ' οὗ δ' ἂν εἰσέλθῃ, πάντα ἀκάθαρτα· καίτοι τοὐναντίον εἰκὸς ἦν, ἀνδρὸς κεκαθαρμένου καὶ τελείου … παρελθόντος εἴσω βελτιοῦσθαι τὰ ἔνδον καὶ ἐξ ἀκαθάρτων καθαρὰ γίνεσθαι. La citation est présentée dans une forme assez différente dans les manuscrits UF, mais cela n'est pas notre problème, qui est la ponctuation et le mot καὶ ; voir plus bas. À cet égard, UF ne diffèrent pas de la tradition dominante. ἔνδον est une conjecture, à mon

avis pas nécessaire, pour ὄντα de toute la tradition. La variante importante est en effet καὶ avant οὐ γενήσεται. Le mot se trouve dans les manuscrits GUFH^2, mais fait défaut dans MAH^{1}P.

Il est évident qu'il ne faut pas lire ce καὶ[36] et qu'il faut ponctuer : « καὶ προστάξει ὁ ἱερεὺς ἀποσκευάσαι τὴν οἰκίαν· πρὸ τοῦ εἰσελθόντα τὸν ἱερέα εἰς τὴν οἰκίαν ἰδεῖν οὐ γενήσεται ἀκάθαρτα ὅσα ἐν τῇ οἰκίᾳ, sans καὶ. Tel est le texte que Philon a lu et commenté dans ce qui suit. Son commentaire parle contre le texte des éditions et en faveur du texte proposé ci-dessus. Le bon texte dit en effet qu'avant l'entrée du prêtre, tout semble pur. Voilà une chose étrange que Philon explique dans ce qui suit. Il le fait après avoir commenté qu'en effet, on se serait plutôt attendu à l'inverse, que la présence du prêtre aurait purifié la maison.

Deus 136 χήρα (à savoir : la veuve de *III Rois* 17, 10) δ' ἐστίν, οὐχ ἥν φαμεν ἡμεῖς, ὅταν ἀνδρὸς ἐρήμη γένηται, ἀλλὰ τῷ χηρεύειν τῶν φθειρόντων καὶ λυμαινομένων παθῶν τὴν διάνοιαν. Trois manuscrits placent τὴν διάνοιαν après παθῶν, deux le placent avant, deux l'omettent, dont un donne les mots dans la marge et veut le placer comme les deux nommés ci-dessus. Dans un tel cas, je pense que mieux vaut omettre le mot, qui n'est pas nécessaire.

Deus 157 ὁ μηδ' οὐρανὸν ἢ ὑετὸν ἢ λάκκον ἢ συνόλως τι τῶν ἐν γενέσει νομίσας ἱκανὸν εἶναι τρέφειν ἑαυτόν, ὑπερβὰς δὲ ταῦτα πάντα καὶ ὃ ἔπαθεν εἰπὼν « ὁ θεὸς ὁ τρέφων με ἐκ νεότητος » (*Gen*. 48, 15) ἆρα οὐ δοκεῖ σοι πάντα ὅσα κατὰ γῆς ὕδατος συστήματα μηδ' ἂν ἀξιῶσαι προσιδεῖν; Toute la tradition donne οὐρανὸν ἢ ὑετὸν ἢ λόγον. L'ancien éditeur Mangey a fait la conjecture οὐράνιον ὑετὸν ἢ λάκκον. Les éditions ont accepté λάκκον, mais pas οὐράνιον ὑετὸν.

Il est très probable que toute la proposition de Mangey est correcte. La comparaison est entre la pluie, donnée par Dieu, et les citernes faites par l'homme et en comparaison très inférieures ; voir § 155. Ici, λόγον n'a donc rien à faire. Dans la citation de *Deut*. 28, 12 peu avant : « ἀνοίξῃ κύριος ἡμῖν τὸν θησαυρὸν αὐτοῦ τὸν ἀγαθόν, τὸν οὐρανόν, δοῦναι ὑετόν », les éditions portent τὸν οὐρανὸν, mais la tradition est partagée entre τὸν οὐράνόν MAP τὸν οὐράνιον *ceteri*, à savoir GUHF. Il est bien possible que là, Philon ait lu τὸν οὐράνιον δοῦναι ὑετόν. Dans la Septante, οὐράνιον est représenté, mais les éditions donnent οὐρανὸν.

Deus 173 εἰ δὲ μὴ θέλεις τὰς τῶν κατὰ μέρος ἀνθρώπων ἐξετάζειν τύχας,

36 Voir Index verborum, καί « intrusif ».

τὰς χωρῶν ὅλων καὶ ἐθνῶν πρός τε τὸ εὖ καὶ τὸ χεῖρον μεταβολάς. Tel est le texte des éditions, sans variante importante, mais éditeur d'éd. Berlin voudrait bien écrire < ἴδε> avant τὰς χωρῶν.[37]. Il ne pense pas qu'on pourrait sous-entendre ἐξέταζε depuis le précédent ἐξετάζειν et fait observer que souvent, Philon introduit des exemples par ἴδε. Par contre, je pense que chez Philon, c'est un trait caractéristique de sous-entendre quelque mot, en renvoyant le lecteur à ce qui précède. Il peut aussi, comme ici, sous-entendre un mot positif après une notion négative ; voir les remarques sur *Poster*. 169, *Agr*. 101, *Somn*. II, 90.

De agricultura (Agr.)

Les éditions utilisées sont éd. Berlin 2, éd. Loeb 3 et éd. Cerf 9. Les manuscrits dont on se sert dans éd. Berlin sont MAGHUF, mais UF font défaut déjà au début du § 67.

Agr. 3 τίνι γὰρ τῶν προχειροτέρων οὐκ ἂν δόξειε τὰ αὐτὰ εἶναι γεωργία τε καὶ γῆς ἐργασία, καίτοι πρὸς ἀλήθειαν οὐ μόνον οὐκ ὄντα τὰ αὐτά, ἀλλὰ καὶ λίαν ἀπηρτημένα, ὡς ἀντιστατεῖν καὶ διαμάχεσθαι; Voici les leçons pour le deuxième τὰ αὐτά : τὰ αὐτά H, τοιαῦτα MAG, om. UF. On dirait que la leçon de UF est une *lectio difficilior*, plus frappante et préférable.

Agr. 6 ὡς τοὺς θετοὺς παῖδας γένεσιν ἀλλοτρίοις διὰ τὰς σφετέρας οἰκειουμένους ἀρετὰς παγίως ἐναρμόζεσθαι. La plupart des manuscrits donnent ἀλλοτρίοις, seuls GH^2 portent ἀλλοτρίαν, erreur banale après γένεσιν. On a fait la conjecture ἀλλοτρίους, non retenue par les éditeurs. Le manuscrit G donne οἰκειουμένους, MAUF οἰκειουμένας, évidemment adapté à ἀρετὰς, H^2 οἰκειουμένοις in rasura. Les désinences sont donc totalement embrouillées.

Je pense qu'il faut accepter ἀλλοτρίους. Le datif est influencé par le mot précédent. Les enfants adoptifs doivent être les enfants étrangers ; Philon regarde ces enfants comme γένεσιν ἀλλοτρίους mais διὰ τὰς ἀρετὰς οἰκειουμένους. ἐν- dans ἐναρμόζεσθαι veut dire qu'ils sont insérés dans la famille

37 Wendland 1897, p. 484.

comme les greffes sur une plante. Il ne faut donc pas rattacher ἀλλοτρίοις à ἐναρμόζεσθαι, comme font les traducteurs, dans éd. Cerf comme suit : « quand leurs qualités personelles cimentent l'union intime des enfants adoptifs avec ceux qui leur sont étrangers de naissance », dans éd. Loeb et Werke Breslau de la même manière. Les traducteurs pensent donc que les membres de la propre famille sont « étrangers de naissance », ce qui n'est pas possible.

Agr. 51 καθάπερ γάρ τινα ποίμνην γῆν καὶ ὕδωρ καὶ ἀέρα καὶ πῦρ … ὁ ποιμὴν καὶ βασιλεὺς θεὸς ἄγει κατὰ δίκην καὶ νόμον, προστησάμενος τὸν ὀρθὸν αὐτοῦ λόγον καὶ πρωτόγονον υἱόν, ὃς τὴν ἐπιμέλειαν τῆς ἱερᾶς ταύτης ἀγέλης οἷά τις μεγάλου βασιλέως ὕπαρχος διαδέξεται. Tel est à peu près le texte aussi bien des manuscrits MAGH que d'une citation chez Eusèbe. Les variantes dans ces deux traditions sont qu'Eusèbe met ταῦτα δὴ πάντα avant ὁ ποιμὴν καὶ βασιλεὺς, ce qui semble un résumé secondaire, et omet καὶ avant νόμον, leçon à ce qu'il semble impossible ; les manuscrits mentionnés plus haut omettent καὶ avant πρωτόγονον, ce qui est peut-être préférable.

UF donnent un texte différent. Voici le texte de U : … προστησάμενος τὸν ὀρθὸν αὐτοῦ λόγον, προστησάμενος αὐτοῦ τὸν ἀρχάγγελον οὗ τὴν προσηγορίαν λέγειν οὐκ ἀναγκαῖον ὃς τὴν ἐπιμέλειαν τῆς ἱερᾶς ταύτης ἀγέλης … διαδέξεται, et celui de F : … προστησάμενος τὸν ὀρθὸν αὐτοῦ λόγον πρωτόγονον υἱόν, προστησάμενος αὐτοῦ τὸν ἀρχάγγελον οὗ τὴν προσηγορίαν λέγειν οὐκ ἀναγκαῖον ὃς τὴν ἐπιμέλειαν τῆς ἱερᾶς ταύτης ἀγέλης … διαδέξεται, mais F a voulu rejeter προστησάμενος αὐτοῦ en marquant ces mots par des points. La différence entre U et F est donc que U omet πρωτόγονον υἱόν et que dans F, on a rejeté προστησάμενος αὐτοῦ.

Je crois que nous devons préférer un texte basé sur UF : … προστησάμενος τὸν ὀρθὸν αὐτοῦ λόγον, <τὸν ?> πρωτόγονον υἱόν, τὸν ἀρχάγγελον οὗ τὴν προσηγορίαν λέγειν οὐκ ἀναγκαῖον ὃς τὴν ἐπιμέλειαν τῆς ἱερᾶς ταύτης ἀγέλης … διαδέξεται. La raison en est que nous avons un texte pareil en *Conf*. 146 κἂν μηδέπω μέντοι τυγχάνῃ τις ἀξιόχρεως ὢν υἱὸς θεοῦ προσαγορεύεσθαι, σπουδαζέτω κοσμεῖσθαι κατὰ τὸν πρωτόγονον αὐτοῦ λόγον, τὸν ἀγγέλων πρεσβύτατον, ὡς ἂν ἀρχάγγελον, πολυώνυμον ὑπάρχοντα· καὶ γὰρ ἀρχὴ καὶ ὄνομα θεοῦ καὶ λόγος καὶ ὁ κατ' εἰκόνα ἄνθρωπος καὶ ὁ ὁρῶν, Ἰσραήλ, προσαγορεύεται. Nous gardons donc πρωτόγονον υἱόν, omis seulement dans U, et écrivons τὸν ἀρχάγγελον etc., en comparant avec le texte de *Confus*. Cela veut dire que Eusèbe a déjà vu un texte qui a perdu une partie. Il me semble moins probable que quelqu'un ait ajouté une partie, élaborée d'après l'idée de Philon sur λόγος et archange de Dieu comme on la trouve en *Conf*. 146 et en *Her*. 205 τῷ δὲ ἀρχαγγέλῳ καὶ πρεσβυτάτῳ λόγῳ δωρεὰν ἔδωκεν ἐξαίρετον ὁ τὰ ὅλα γεννήσας πατήρ, ἵνα μεθόριος στὰς τὸ γενόμενον διακρίνῃ τοῦ πεποιηκότος.

Agr. 67. Philon a montré la différence entre des hommes qui s'occupent de quelque activité et le font de deux manières, dont l'une est bonne et l'autre mauvaise : ὃν δὴ τρόπον γεωργὸς μὲν ἐργάτου γῆς, ποιμὴν δὲ κτηνοτρόφου διενήνοχεν, οὐκ ἀμελῶς ἐπιδέδειχα. Le γεωργός et le ποιμήν sont les bons travailleurs, les autres ne sont que de mercenaires.

Il s'engage maintenant pour faire autant pour un troisième type d'hommes : καὶ τρίτον δ' ἐστὶ συγγένειάν τινα ἔχον πρὸς τὰ λεχθέντα, περὶ οὗ νῦν ἐροῦμεν· ἱππέα τε γὰρ καὶ ἀναβάτην οὐ μόνον, ἄνθρωπον ἐποχούμενον ἐποχουμένου χρεμετιστικῷ ζῴῳ μακρῷ διαφέρειν ἡγεῖται (à savoir : le législateur), ἀλλὰ καὶ λογισμὸν λογισμοῦ. Tel est le texte des éditeurs. Dans les manuscrits, les désinences de ἐποχούμενον ἐποχουμένου sont confuses.

Il faut commencer par la fin : λογισμὸν λογισμοῦ, sc. διαφέρειν, est certes correct. Wendland dans éd. Berlin donne ἄνθρωπον ἐποχούμενον ἐποχουμένου χρεμετιστικῷ ζῴῳ, en corrigeant les manuscrits sans doute correctement ; tous le deux sont assis sur un animal, mais il y a une différence entre l'un et l'autre. Mais le même va aussi pour ἱππεύς et ἀναβάτης, expliqué par le suivant ἐποχούμενον ἐποχουμένου. Il faut lire ἱππέα … ἀναβάτου. Ainsi nous aurons ἱππέα/ἀναβάτου, ἐποχούμενον/ἐποχουμένου, λογισμὸν/λογισμοῦ.

Je ne crois pas que τε après ἱππέα soit correct. Il s'est introduit quand la mauvaise leçon ἀναβάτην était déjà là. Il faut aussi mettre une virgule après χρεμετιστικῷ ζῴῳ.

Agr. 78 θυμοῦ γὰρ καὶ ἐπιθυμίας καὶ συνόλως ἁπάντων παθῶν, πασῶν δὲ καὶ τῶν ἄλλων <κακιῶν> ἐποχουμένων ὥσπερ ἵπποις ἑκάστοις λογισμῶν, κἂν ἁμάχῳ ῥώμῃ κεχρῆσθαι νομίζωσιν, ἀλογητέον τοὺς ἔχοντας τὴν τοῦ μεγάλου βασιλέως θεοῦ δύναμιν ὑπερασπίζουσαν etc. Tel est le texte d'éd. Berlin, tandis qu'éd. Loeb et éd. Cerf donnent … παθῶν, καὶ τῶν ὅλων ἐποχουμένων etc. πασῶν δὲ se trouve dans les manuscrits connus, mais *editio princeps* de Turnèbe (1552) comme les éditions Loeb et Cerf ne le donnent pas ; Mangey veut lire seulement ἤ, leçon d'autorité douteuse (Ms. Med.). Dans πασῶν δὲ καὶ τῶν ἄλλων <κακιῶν>, ἄλλων <κακιῶν> sont des conjectures dans éd. Berlin, pas acceptées dans les autres éditions. Évidemment, on a ajouté κακιῶν pour avoir un nom qui correspond à πασῶν.[38]

Il faut sans doute rejeter ἄλλων <κακιῶν>, car ce ne sont pas les mauvaises qualités qui montent sur les chevaux, mais l'intelligence, νοῦς, ou le

38 Cf. Agr. 83 παθῶν τε καὶ κακιῶν.

raisonnement, λογισμός ; voir plus bas. Le texte et les traductions dans les éditions Loeb et Cerf sont généralement corrects et montrent l'idée de Philon, clairement exprimée dans ce qui précède : les passions sont comme des chevaux ; sur ces chevaux montent ou des ἱππεῖς, de vrais cavaliers qui savent diriger leurs montures, ou des ἀναβάται, qui ne savent rien de l'art équestre et qui ne savent pas contrôler leurs animaux ; ces hommes, de bons ou de mauvais cavaliers, correspondent à l'intérieur de l'homme à νοῦς ou λογισμός, cf. § 67 suiv. (διαφέρειν ἡγεῖται, à savoir le législateur) λογισμὸν λογισμοῦ. ὁ μὲν τοίνυν ἄνευ τέχνης ἱππικῆς ἐπιβεβηκὼς λέγεται μὲν εἰκότως ἀναβάτης ... ὁ δὲ ἱππεὺς πάλιν etc., et § 73 ἀναβάτης δὲ καὶ ἡνίοχος εἷς ὁ νοῦς. Suit ἀλογητέον etc. : ceux qui possèdent la puissance de Dieu doivent négliger tout cela, tant les passions qu'une intelligence qui présume trop de son pouvoir de les tenir en échec.

Un problème est : comment comprendre πασῶν δὲ, au féminin ? Il ne doit pas être là, mais comment s'est-il introdui ? Probablement comme une dittographie de παθῶν.

Agr. 85. Philon vient de dire que la cavalerie peut être plus utile que l'infanterie ou la marine. Il poursuit : καὶ μάλιστα ἐν οἷς ἀνυπερθέτου καὶ συντόνου τάχους τῆς ἐπεξόδου δεῖ τῶν καιρῶν μέλλειν οὐκ ἐπιτρεπόντων. Tel est le texte des éditions, mais les manuscrits portent ἀνυπερθέτω καὶ συντόμω τάχει.

Premièrement, il faut garder συντόμ-, mot « normal », bien qu'il ne se trouve ailleurs qu'une fois, *Praem*. 50, chez Philon. En outre, je pense qu'on peut bien retenir la leçon des manuscrits. La construction dépend de τῆς ἐπεξόδου : ce substantif verbal est construit comme un verbe correspondant, par exemple ἐπεξιέναι. Donc : quand on a besoin d'une attaque (ou : d'attaquer) en toute hâte est construit comme ἀνυπερθέτω καὶ συντόμω τάχει ἐπεξιέναι. Ce phénomène ne doit pas être rare[39], mais je ne peux présenter qu'un exemple ; Philon, *Leg*. I, 64 τῆς γενικῆς (sc. ἀρετῆς), ἥτις ποταμοῦ δίκην ἄρδει τὰ κατορθώματα ἑκάσταις (sc. ταῖς ἐν εἴδει τέτταρσι) : la vertu commune, compréhensive (γενική), arrose les bonnes actions mises en œuvre par chacune (des vertus particulières). τὰ κατορθώματα ἑκάσταις est construit d'après quelque chose comme ἃ κατορθοῦται ἑκάσταις, avec le très commun *dativus agentis*. Cf. aussi *Agr*. 165 λέληθεν αὐτοὺς ἄχρι πῇ τελειότης, mais là, seulement un manuscrit, après correction, porte πῆ, tandis que les autres donnent l'absurde ποινῆ ; la leçon originale est probablement ἄχρι ποῖ ἡ τελειότης.

---

39 Kühner-Gerth 2:1, p. 299 (§ 409:5), ibid. p. 426 suiv. (§ 424:1) présente des substantifs verbaux suivis d'un accusatif ou d'un datif.

Agr. 101 τὰ μὲν γὰρ τῆς ἀκρασίας καὶ λαιμαργίας καὶ ὅσα ἄλλα αἱ ἀμέτρητοι καὶ ἄπληστοι, … , ὠδίνουσι καὶ τίκτουσιν ἡδοναί, κατὰ λεωφόρου καὶ εὐθυτενοῦς βαίνειν οὐκ ἐπιτρέπει ψυχήν, φάραγξι δὲ καὶ βαράθροις ἐμπίπτειν ἄχρι τοῦ καὶ διαφθεῖραι παντελῶς αὐτὴν ἀναγκάζει· τὰ δὲ καρτερίας καὶ σωφροσύνης καὶ τῆς ἄλλης ἀρετῆς *** ἐχόμενα μόνα, μηδενὸς ὄντος ἐν ποσὶν ὀλισθηροῦ, ᾧ προσπταίσασα κλιθήσεται. Les manuscrits ont ἐχόμενα μόνα (GH^2) ou ἐχομένοις μόνοις (MAH^1). Les éditeurs constatent une lacune que Wendland 1897[40] veut combler en proposant ἀρετῆς <εὐοδίαν ψυχῇ παρ>έχεται μόνα pour ἀρετῆς *** ἐχόμενα μόνα. Un tel texte donne le sens du passage, et les traductions le suivent, mais en éd. Loeb, on exprime des doutes sur la reconstruction (« a mere guess »).

Je me demande s'il faut supposer une lacune. À mon avis, mieux vaut sous-entendre ἐπιτρέπει, pris à ce qui précède : τὰ μὲν γὰρ τῆς ἀκρασίας … κατὰ λεωφόρου καὶ εὐθυτενοῦς βαίνειν οὐκ ἐπιτρέπει ψυχήν, … , τὰ δὲ καρτερίας καὶ σωφροσύνης καὶ τῆς ἄλλης ἀρετῆς ἐχόμενα μόνα, sc. ἐπιτρέπει. Après une phrase négative suit, en forte contraste (τὰ μὲν, τὰ δὲ) l'idée positive. C'est une construction que Philon aime bien. Cf. la remarque sur *Poster.* 169.

On dirait que la distance entre οὐκ ἐπιτρέπει et la phrase opposée est très grande, peut-être trop grande. On peut bien avoir raison, mais personnellement, je veux bien faire sans des conjectures, même si cela ne se laisse pas faire sans quelque difficulté.

Agr. 106 καρτερίας γὰρ καὶ σωφροσύνης ἴδιον τὰς τῆς ὑψαυχενούσης κακίας καὶ τοῦ παρατεθηγμένου καὶ ὀξυκινήτου καὶ σκιρτητικοῦ πάθους ἐπιβάθρας διασεῖσαι καὶ ἀνατρέψαι. Après ἴδιον, τὰς est une conjecture pour τὰ des manuscrits. Je pense que τὸ est un petit peu meilleur.

Agr. 129 πρὸς οὓς ἂν λέγοιμεν, ὅτι τὸ μὲν ὑμῶν ἐπαινετόν ἐστι τῆς δόξης, τὸ δ' ἔμπαλιν ψεκτόν, ἐπαινετὸν μέν, ὅτι τὸ μόνον θαυμάζετε τίμιον, ψεκτὸν δὲ αὖ, παρόσον ἄνευ τομῆς καὶ διαιρέσεως. Les éditeurs écrivent θαυμάζετε, mais les manuscrits donnent θαυμάζειν, ce qu'il faut garder.

Philon critique ceux qui disent que Dieu a tout créé, le bon et le mauvais ; la bonne idée sur Dieu est qu'il n'a créé que le bon. Dans leurs idées, seulement admirer et rien d'autre (τὸ μόνον θαυμάζειν) est quelque chose de précieux, mais il est digne de blâmer (ψεκτὸν δὲ) que (cette admiration, τὸ θαυμάζειν) est sans discrétion. Il faut donc, comme souvent, sous-entendre une notion, à savoir τὸ θαυμάζειν, dans l'autre membre de la phrase. Pour

40 P. 492.

l'idée, cf. peu avant, § 128, ὀρθὸν μὲν οὖν ἡ τοῦ θεοῦ τιμή, τὸ δὲ ἀδιαίρετον οὐκ ὀρθόν.

Agr. 130 καί τινας δεῖ ὅσους ἐπ' αὐτὸ τοῦτο χειροτονεῖν τὸ ἔργον, οὓς ἔνιοι μωμοσκόπους ὀνομάζουσιν. Les éditeurs ont des difficultés avec τινας δεῖ ὅσους : éd. Berlin garde le texte du manuscrit mais on voudrait mettre quelque chose comme τινας ἱεροσκόπους ou τινας διόπους[41] ; éd. Loeb écrit τινας διόπους ; éd. Cerf accepte en hésitant le texte des manuscrits.

Je me demande si ὅσους donne une certaine incertitude à la phrase. Éd. Cerf le pense aussi, mais trouve après tout que l'idée est exceptionnelle. Pourtant, on peut penser à *Sacrif*. 123 εἰ δέ τι καὶ μικρὸν ὅσον ὑγείας σπέρμα ἐμφαίνοιτο, τοῦτο ὥσπερ ἐμπύρευμα πάσαις ἐπιμελείαις ζωπυρητέον. Chez Clément d'Alexandrie, on trouve souvent des phrases comme *Stromates* VII, VII, 41, 7 πλείστους ὅσους ; *ibid*. VII, X, 58, 1 πολλῶν ὅσων ; *ibid*. VII, XI, 63, 1 ἀπείρους ὅσους ; *Pédagogue* III, XII, 97, 2 μυρίαι ὅσαι, où je pense que ὅσους etc. indique un manque de précision.

Agr. 134 τί γὰρ ὄφελος τὰς φύσεις τῶν πραγμάτων τέμνειν ἄνωθεν ἀρξάμενον μέχρι τῶν λεπτοτάτων, εἰς τοὔσχατον <δὲ> αὐτὸ μηκέτι γίνεσθαι μηδὲ ἔχειν διαιρετὰ τὰ μέρη … ; Les éditeurs ont accepté l'addition δὲ, mais elle n'est pas correcte. La construction est : ἄνωθεν ἀρξάμενον εἰς τοὔσχατον αὐτὸ μηκέτι γίνεσθαι, à lire d'une traite. τοὔσχατον αὐτὸ veut dire « la vraie fin », à peu près « l'idée de la fin ». Cf. par exemple :

- *Migr*. 76 διὰ τῶν ἐπιστήμης καὶ σοφίας αὐτῆς ἀθανάτων λόγων.
- *Opif*. 8 (Moïse) φιλοσοφίας ἐπ' αὐτὴν φθάσας ἀκρότητα.

γίνεσθαι εἴς τι veut dire « arriver à », comme souvent.

Cf. aussi la remarque sur *Mutat*. 146 pour des définitions avec αὐτός.

Agr. 160. Philon vient de dire que ceux qui veulent faire des progrès vers la vertu doivent éviter de s'engager dans une polémique avec les sophistes, expérimentés dans de tels débats, tandis qu'eux-mêmes, ils sont sans expérience : ὁ μὲν ἀρχόμενος, <ὅτι> ἄπειρος, ὁ δὲ προκόπτων, ὅτι ἀτελής, ὁ δὲ τέλειος, ὅτι οὔπω ἄτριβος ἀρετῆς. Le problème est ὁ δὲ τέλειος etc. Les manuscrits et les éditeurs donnent ὅτι οὔπω ἄτριβος ἀρετῆς, mais ce texte est de toute évidence absurde. On a proposé des conjectures. À mon avis, il faut partir de οὔπω et constater que cet homme, même τέλειος, n'est pas encore bien préparé pour un combat. Cette idée revient immédiatement : δεῖ δ' ὥσπερ τὰ κονιάματα στηριχθῆναι βεβαίως καὶ λαβεῖν πῆξιν, οὕτως τὰς τῶν

41 Cohn 1897, p. 134 ; Wendland 1897, p. 494.

τελειωθέντων ψυχὰς κραταιωθείσας παγιώτερον ἱδρυθῆναι μελέτῃ συνεχεῖ καὶ γυμνάσμασιν ἐπαλλήλοις. On a pensé à οὔπω ἐντριβὴς, mais ἐντριβής n'a pas d'exemples chez Philon, ce qui va aussi pour εὐτριβής. La confusion entre *alpha privativum* et εὐ/εὖ est beaucoup plus fréquente qu'on ne croit ; par conséquent, je pense que le contexte demande quelque chose comme οὔπω εὖ τριβόμενος, où le génitif ἀρετῆς ne semblerait pas impossible.

Agr. 165 λέληθεν αὐτοὺς ἄχρι πῆ τελειότης. Voir la remarque sur *Agr*. 85.

De plantatione (Plant.)

Les éditions utilisées sont éd. Berlin 2, éd. Loeb 3 et éd. Cerf 10. Les manuscrits dont on se sert dans éd. Berlin sont MGHUF. Wendland, éditeur d'éd. Berlin, considère le manuscrit H comme d'une valeur plus grande que les autres.

Plant. 2 φυτὸν δὲ αὖ περιέχον ἐν ἑαυτῷ τὰ ἐν μέρει φυτὰ ἅμα παμμυρία καθάπερ κληματίδας ἐκ μιᾶς ἀναβλαστάνοντα ῥίζης ὅδε ὁ κόσμος. Les manuscrits portent tous οὐ et ἀλλὰ pour αὖ et ἅμα des éditions. Pourquoi ne pas lire οὐ et ἄλλα et mettre un point d'interrogation après la proposition ?

Sans se donner beaucoup de peine, on trouve chez Philon des exemples de οὐ dans le sens du latin *nonne*, comme *Plant*. 168 οὐχ ὁρᾷς ὅτι τὸν αὐτηκόου καὶ αὐτομαθοῦς καὶ αὐτουργοῦ τῆς ἐπιστήμης ἀρυσάμενον οὐ μετέχοντα γέλωτος, ἀλλ' αὐτὸν γέλωτα εἶναί φησιν ; *Leg*. II, 26 περιαναστάσης καὶ ζωπυροτείσης αἰσθήσεως, ὅταν ἡ ὄψις γραφέων ἢ πλαστῶν ἔργα εὖ δεδημιουργημένα καθορᾷ, οὐχ ὁ νοῦς ἄπρακτός ἐστι νοητὸν ἐπινοῶν οὐδέν; La confusion entre ἄλλα/ἀλλά et ἅμα est fréquente.

Plant. 22 (τὰ τῆς ψυχῆς ὄμματα) παραμειψάμενα δὲ καὶ παντὸς τοῦ κόσμου τοὺς ὅρους ἐπείγεται πρὸς τὸν ἀγένητον. Toute la tradition a τὸν ἀγένητον, mais il est très possible que Philon ait dit τὸ ἀγένητον, un neutre généralisant. Le thème est le contraste entre le terrestre et le divin : §§ 21-22 τὸ ὄν ; § 23 τὸ θεῖον ; § 27 τὸ αἴτιον.

Plant. 23-24 διὰ τοῦτο ἐν τοῖς χρησμοῖς οἱ σοφίας καὶ ἐπιστήμης ἄπληστοι διατελοῦντες ἀνακεκλῆσθαι λέγονται· πρὸς γὰρ τὸ θεῖον ἄνω καλεῖσθαι

θέμις τοὺς ὑπ' αὐτοῦ καταπνευσθέντας. δεινὸν γάρ, εἰ τυφῶσι μὲν καὶ ἁρπυίαις αὐτόπρεμνα δένδρα πρὸς ἀέρα ἀνασπᾶται … , τῇ δὲ τοῦ θείου πνεύματος καὶ πάντα δυνατοῦ καὶ τὰ κάτω νικῶντος φύσει κοῦφον ὁ νοῦς ὢν οὐκ ἐπελαφρίζεται καὶ πρὸς μήκιστον ὕψος ἐξαίρεται, καὶ μάλιστα ὁ τοῦ φιλοσοφήσαντος ἀνόθως. Tel est le texte des éditions. Le problème est δεινὸν γάρ, εἰ, présenté par H, tandis qu'on trouve chez M τούτοις γὰρ et chez GUF τούτους γὰρ.

Pour moi, la leçon de H a l'air d'une conjecture pour venir à bout de l'impossible τούτους γὰρ, changé en τούτοις γὰρ pour l'accommoder au τυφῶσι μὲν καὶ ἁρπυίαις. Je pense qu'il faut lire : … καταπνευσθέντας τούτους. <τοῖς> γὰρ τυφῶσι … ἀνόθως ; ou … καταπνευσθέντας. τοῖς (pro τούτοις/τούτους) γὰρ τυφῶσι … ἀνόθως ; Par τούτους, Philon met en relief les vrais philosophes ; ensuite il montre, comme toujours dans ce contexte, le contraste entre le terrestre et le divin : <τοῖς> γὰρ τυφῶσι μὲν contre τῇ δὲ τοῦ θείου πνεύματος … φύσει. Toute la phrase est une question rhétorique.

Plant. 33. Pourquoi Dieu a-t-il créé Éden ? Est-ce pour y avoir un lieu de séjour ? Philon poursuit : ὁ γὰρ κόσμος ἅπας αὐταρκέστατον ἐνδιαίτημα ἂν νομισθείη θεῷ τῷ πανηγεμόνι; ἢ οὐχὶ μυρίων καὶ ἄλλων δόξαι ἂν ὑστερίζειν, ὡς πρὸς ὑποδοχὴν τοῦ μεγάλου βασιλέως ἀξιόχρεων ὑποληφθῆναι; χωρὶς τοῦ μηδὲ εὐαγὲς εἶναι οἴεσθαι τὸ αἴτιον ἐν τῷ αἰτιατῷ περιέχεσθαι [τῷ] μηδὲ τὰ δένδρα τοὺς ἐτησίους δήπου φέρειν καρπούς. Les éditions présentent ce texte, à l'exception d'éd. Loeb qui écrit … ὑποληφθῆναι χωρίον; χωρὶς τοῦ. Les variantes importantes sont : ὁ γὰρ κόσμος UF[42], οὐ γὰρ κόσμος GH; χωρίον *codd*., χωρὶς éd. Berlin et éd. Cerf, χωρίον; χωρὶς éd. Loeb.

Je voudrais proposer d'importantes corrections pour ce passage. οὐ γὰρ κόσμος etc., sans point d'interrogation, est parfaitement en accord avec l'idée de Philon et, à mon avis, plus en accord avec ce qui suit que le texte des éditions : la phrase négative est confirmée par la question rhétorique ἢ οὐχὶ.

Ensuite, je voudrais lire ἢ οὐχὶ μυρίων καὶ ἄλλων δόξαι ἂν ὑστερίζειν, ὡς πρὸς ὑποδοχὴν τοῦ μεγάλου βασιλέως ἀξιόχρεων ὑποληφθῆναι χωρίον avec les manuscrits. Mais cette proposition est à mon avis plutôt une parenthèse, une explication insérée.

---

42 L'indication concernant le manuscrit U dans éd. Berlin est déconcertante, car elle donne à U tant la leçon ὁ γὰρ κόσμος que οὐ γὰρ κόσμος. Wendland 1897, p. 497, n. 1, donne ὁ γὰρ κόσμος comme la leçon de UF.

Après cette parenthèse, je pense que Philon revient à l'idée principale et explique pourquoi il est impossible de croire que Dieu vit dans Éden : τῷ (pour τοῦ des manuscrits) μηδὲ εὐαγὲς εἶναι οἴεσθαι τὸ αἴτιον ἐν τῷ αἰτιατῷ περιέχεσθαι, τῷ (τῷ rejeté par les éditeurs) μηδὲ τὰ δένδρα τοὺς ἐτησίους δήπου φέρειν καρπούς. Nous avons donc, je pense, deux τῷ μηδὲ qui expliquent l'impossibilité.

On pourrait dire qu'en supposant des parenthèses on peut se permettre des sauts peu probables dans le raisonnement, et que le premier τῷ μηδὲ au lieu de τοῦ μηδὲ est arbitraire. Pourtant, Philon a souvent des parenthèses longues et ce premier τῷ μηδὲ est repris par le second.

Reste un problème : les arbres qui ne portent pas de fruit annuel, comment entrent-ils dans la manière de raisonner sur la demeure de Dieu ? Le mot δήπου donne une nuance d'ironie à la phrase. Si je comprends bien l'éditeur Pouilloux dans éd. Cerf, il pense que c'est une manière ironique de montrer qu'il est impossible d'exprimer la grandeur de Dieu. Colson dans éd. Loeb pense lui aussi qu'il y a là de l'ironie ; il voudrait lire φῶμεν δὲ pour τῷ μηδὲ, à comprendre comme une question rhétorique : est-ce qu'il faut penser à des arbres fruitiers ? Je pense qu'il y a dans la phrase l'idée bien connue que Dieu n'a pas besoin de nourriture, d'où qu'elle vienne. Cela s'accorde avec ce qui suit : πρὸς τὴν τίνος οὖν ἀπόλαυσίν τε καὶ χρῆσιν καρποφορήσει ὁ παράδεισος; Philon vient de dire, voir § 32, qu'il est bien stupide de croire que Dieu a planté des vignes, des oliviers etc. Il poursuit l'idée par τῷ μηδὲ etc. Je pense qu'il raisonne comme suit : il est impossible de comprendre littéralement que Dieu habite dans ce jardin, parce que, bien sûr, les arbres ne donneraient pas leur fruits annuels, dont Dieu n'a pas besoin ; toute l'idée d'un paradis concret est absurde. C'est de l'ironie là, mais d'une ironie plus concrète que celle que voit Pouilloux, si je le comprends bien. Philon combine une idée théorique sur qui cause et ce qui est causé avec une idée concrète. On sait que Philon ne pense pas qu'il y a toujours une interprétation littérale ou historique ; il faut parfois comme ici aller directement à l'interprétation allégorique.

Plant. 41–42 τὰ μὲν οὖν ἀνθρώπου κτήματα φρουροὺς ἔχει καὶ φύλακας ἀγριωτάτους θῆρας εἰς τὴν τῶν ἐπιόντων καὶ κατατρεχόντων ἄμυναν, τὰ δὲ τοῦ θεοῦ κτήματα λογικὰς φύσεις· « ἔθετο » γάρ φησιν « ἐκεῖ τὸν ἄνθρωπον ὃν ἔπλασεν », ὃ ἐπὶ λογικῶν μόνων τῶν ἀρετῶν ἐστιν. αἱ οὖν ἀσκήσεις τε καὶ χρήσεις ἐξαίρετον γέρας παρὰ τὰς τῶν ἄλλων ψυχὰς τουτὶ παρὰ τοῦ θεοῦ ἔλαβον· διὸ καὶ ἐμφαντικώτατα εἴρηται, ὅτι τὸν ἐν ἡμῖν πρὸς ἀλήθειαν ἄνθρωπον, τουτέστι τὸν νοῦν, ἔθηκεν ἐν ἱερωτάτοις καλοκἀγαθίας βλαστήμασι καὶ φυτοῖς, ἐπεὶ [δὲ] τῶν διανοίας ἀμετόχων ἱκανὸν οὐδὲν ἀρετὰς γεωργῆσαι, ὧν τὸ παράπαν λαμβάνειν οὐ πέφυκε κατάληψιν. Tel est le texte

d'éd. Berlin. Éd. Cerf donne le même texte, sauf qu'on écrit, contre les manuscrits, αἱ ἀσκήσεις au lieu de αἱ οὖν ἀσκήσεις. Pour le passage ὃ ἐπὶ λογικῶν … τοῦ θεοῦ ἔλαβον, le texte d'éd. Loeb est comme suit : ὅ ἐστιν, λογικῶν μόνον τῶν ἀρετῶν αἱ ἀσκήσεις τε καὶ χρήσεις. ἐξαίρετον γέρας παρὰ τὰς τῶν ἀλόγων ψυχὰς τουτὶ παρὰ τοῦ θεοῦ ἔλαβον·

En comparant les manuscrits avec le texte de éd. Berlin, les différences importantes sont : τὸν μὲν ἐν ἡμῖν dans le manuscrit G seul pour τὸν ἐν ἡμῖν de l'édition ; la leçon ἐπὶ δὲ de tous les manuscrits où les éditions donnent la conjecture ἐπεὶ [δὲ] ; μετόχων/μετοχῶν de tous les manuscrits pour la conjecture ἀμετόχων des éditions ; ἀρετῆς (ἄρα τις HL[1]) ἐγεώργησεν *codd*. pour la conjecture ἀρετὰς γεωργῆσαι.

On a fait beaucoup de propositions sur ce passage, discuté dans éd. Loeb. Je pense que ce qu'il faut retenir de ces propositions et de la discussion, c'est que ἀσκήσεις τε καὶ χρήσεις ne peut pas être le sujet et ἐξαίρετον γέρας le complément de ἔλαβον. Par contre, ἀσκήσεις τε καὶ χρήσεις *sont* ἐξαίρετον γέρας ; comme très souvent, Philon explique par une addition.

Wendland 1897[43] a présenté des passages pour confirmer la conjecture ἀρετὰς, mais je ne suis pas convaincu. La raison en est qu'avec la leçon que je considère comme celle de la tradition, c'est-à-dire ἄρα τις, nous avons un sujet qui va mieux avec la phrase et on peut garder la forme ἐγεώργησεν. En outre, les passages que Wendland présente, *Leg*. I, 47 suiv., ne sont pas tout à fait persuasifs. Là, il faut considérer que c'est Dieu qui est celui qui sait planter et édifier les vertus dans l'âme, tandis que l'homme, égoïste et athée, croit agir mais reste en fait passif.

Je voudrais établir le texte comme suit : τὰ μὲν οὖν ἀνθρώπου κτήματα φρουροὺς ἔχει καὶ φύλακας ἀγριωτάτους θῆρας εἰς τὴν τῶν ἐπιόντων καὶ κατατρεχόντων ἄμυναν, τὰ δὲ τοῦ θεοῦ κτήματα λογικὰς φύσεις. « ἔθετο » γάρ φησιν « ἐκεῖ τὸν ἄνθρωπον ὃν ἔπλασεν »· ὃ ἐπὶ λογικῶν μόνων τῶν ἀρετῶν ἐστιν, αἱ οὖν ἀσκήσεις τε καὶ χρήσεις ἐξαίρετον γέρας παρὰ τὰς τῶν ἄλλων ψυχὰς, τουτὶ παρὰ τοῦ θεοῦ ἔλαβον (sc. λογικὰς φύσεις). διὸ καὶ ἐμφαντικώτατα εἴρηται, ὅτι τὸν ἐν ἡμῖν πρὸς ἀλήθειαν ἄνθρωπον, τουτέστι τὸν νοῦν, ἔθηκεν ἐν ἱερωτάτοις καλοκἀγαθίας βλαστήμασι καὶ φυτοῖς, ἐπὶ δὲ τῶν διανοίας μετόχων ἱκανὸν οὐδὲν ἄρα τις ἐγεώργησεν, ὧν τὸ παράπαν λαμβάνειν οὐ πέφυκε κατάληψιν.

Une traduction raccourcie serait : « … les biens de Dieu ont comme protecteurs des êtres raisonnables ; « il y plaça », dit-il, « l'homme qu'il avait façonné ». Ce qui s'applique seulement aux vertus rationnelles, les exercices et la pratique, un don exceptionnel par rapport aux autres âmes, cela (les

43 P. 498.

exercices etc.) ils (les êtres raisonnables) l'ont reçu de Dieu. Aussi est-il dit très clairement que Dieu a placé le vrai homme, c'est-à-dire l'esprit, parmi les plantes … les plus sacrées ; mais concernant ceux qui prennent part à la pensée, il n'y a personne qui a suffisamment cultivé ce dont il n'a pas du tout pris compréhension ».

Je veux donc voir τουτὶ παρὰ τοῦ θεοῦ ἔλαβον rattaché à ὃ ἐπὶ λογικῶν μόνων τῶν ἀρετῶν ἐστιν. Cela veut dire que αἱ οὖν ἀσκήσεις τε καὶ χρήσεις sont un ἐξαίρετον γέρας, et cela, provenant de Dieu, est reçu par les êtres raisonnables. La particule οὖν me semble indiquer que αἱ οὖν ἀσκήσεις etc. explique le précédent ὃ ἐπὶ λογικῶν μόνων τῶν ἀρετῶν ἐστιν. Pourtant, il y a ceux qui ont une activité intellectuelle (ils sont διανοίας μέτοχοι), mais comme ils n'ont pas tous la pleine compréhension, ils ne sont pas le vrai homme, à savoir νοῦς, et ils ne peuvent rien bien achever. Car avoir νοῦς, ici à peu près la même chose que διάνοια, ne veut pas dire qu'on comprend tout bien et qu'on fait toujours le bon choix.

Pour αἱ οὖν ἀσκήσεις τε καὶ χρήσεις ἐξαίρετον γέρας ; voir plus haut. Avec la leçon ἐπὶ δὲ, on évite de rejeter δὲ ; pour μετόχων, voir plus haut ; οὐδὲν ἄρα τις ἐγεώργησεν est discutable, mais on voudrait bien avoir un sujet, τις, et retenir ἐγεώργησεν ; ἄρα est contre l'habitude placé loin du début de la phrase, mais on en trouve des exemples chez Philon sans beaucoup de difficulté, en feuilletant le TLG.

Plant. 65 ἤδη τινὰ τῶν παλαιῶν φασι ... εἰπεῖν. Deux manuscrits, MF, donnent πάλαι, probablement préférable comme *lectio difficilior*. Des exemples d'un adverbe au lieu d'un adjectif sont : *Deter*. 64 ἀρχὴ δέ, ὡς ἔφη τις τῶν πάλαι, τοῦ παντὸς ἥμισυ μέρος ; *Spec*. III, 154 τὸν αὖθις χρόνον βιωσόμενος, « le temps à venir » ; 2 *Pierre* 1:9 τῶν πάλαι αὐτοῦ ἁμαρτιῶν.

Plant. 90 (ἐπιδείξεται) τὸ εὐεργετικὸν τῆς ὕλεω περὶ πάντα καὶ σωτηρίου δυνάμεως, τὸν μὲν οἷα ἐπὶ δεσπότῃ φόβον ἀναιρῶν, τὴν δὲ ὡς ἐπ' εὐεργέτῃ φιλίαν καὶ εὔνοιαν τῇ ψυχῇ παρέχων. H^2 seul donne ἐπ'. Dans la remarque sur *Legat*. 290, il y a des exemples d'une préposition que Philon met à la première place et omet à la seconde. Je pense qu'on peut se passer de ἐπ'.

Plant. 130 ὃ γὰρ ἂν θελήσῃ τῶν ἄλλων ἀντιχαρίσασθαι, τοῦθ' εὑρήσεται τοῦ πάντα πεποιηκότος ἀλλ' οὐ τῆς κομιζούσης φύσεως κτῆμα ἴδιον. Le manuscrit H met un epsilon au-dessus de -αι de εὑρήσεται, évidemment pour avoir une forme active du verbe, et Wendland voudrait lire εὑρήσει, sans le mettre dans le texte d'éd. Berlin. Seul H porte φύσεως, les autres manuscrits l'omettent.

Lire εὑρήσετε n'est pas correct, car le sujet est γένεσις, le contexte sou-

lignant la différence entre le créateur et le créé. Quoi qu'il en soit pour la forme εὑρήσεται, le mot φύσεως qui ne se lit que dans H, n'est pas la bonne leçon ; il faut sous-entendre γενέσεως.

Plant. 136 ὁ δὲ πέμπτος υἱὸς τῆς κατὰ τὸν πέμπτον ἐνιαυτὸν τῶν φυτευθέντων ἀδιαφορεῖ χρήσεως· ὅ τε γὰρ γεωπόνος μισθὸν τρόπον τινὰ λαμβάνει παρὰ τῶν δένδρων ἔτει πέμπτῳ καὶ τὸ τῆς ψυχῆς γέννημα Ἰσσάχαρ [ὃς] μισθὸς ἐκαλεῖτο. Les éditeurs omettent ὃς de toute la tradition.

Je crois qu'il faut sous-entendre λαμβάνει avec Ἰσσάχαρ et garder ὃς. Philon discute (voir § 95) amplement *Lév*. 19, 23-25. Le cinquième fils de Léa est Issachar. Philon compare ce cinquième fils avec la cinquième année où les fils d'Israël avaient accès aux fruits de la terre, et il compare la récompense du cultivateur avec le résultat d'un travail mental, τὸ τῆς ψυχῆς γέννημα, qui revient à Issachar, appelé « récompense ».

Plant. 154 ὥστ' εἰ τὰ συνωνυμοῦντα καθ' ἑνὸς ὑποκειμένου λέγεται, οἶνος καὶ μέθυ, καὶ τὰ ἀπὸ τούτων οὐδὲν ὅτι μὴ φωναῖς διοίσει μόνον, τό τε οἰνοῦσθαι καὶ τὸ μεθύειν [ἕν]. Les manuscrits donnent ἕν (ou ἐν ou ἐὰν), rejeté par les éditeurs. Il faut lire ἕν. Philon veut montrer que comme οἶνος et μέθυ sont la même chose, οἰνοῦσθαι et μεθύειν veulent aussi dire la même chose. Le mot μεθύειν n'a donc pas de lui-même la connotation péjorative de divagation, ληρεῖν ; voir § 142. Pour montrer que καὶ τὰ ἀπὸ τούτων etc. est étroitement lié avec ce qui précède, on pourrait écrire : ὥστ' εἰ τὰ συνωνυμοῦντα καθ' ἑνὸς ὑποκειμένου λέγεται (οἶνος καὶ μέθυ) καὶ τὰ ἀπὸ τούτων οὐδὲν ὅτι μὴ φωναῖς διοίσει μόνον, τό τε οἰνοῦσθαι καὶ τὸ μεθύειν ἕν : comme οἶνος et μέθυ sont synonymes et que ce qui en résulte ne diffère que par le son (les deux mots sont différents), οἰνοῦσθαι et μεθύειν sont une seule et même chose.

Plant. 159. Philon parle de ceux qui jadis se vouaient aux beaux-arts : ἀλλὰ εἴ τι τῆς διανοίας κατεαγὸς καὶ κεκλασμένον ἐγείροντες καὶ ὅσον ἐμμελὲς αὐτῆς ἁρμοζόμενοι φύσεως καὶ ἀρετῆς ὀργάνοις. Les manuscrits donnent κεχαλασμένον : κεκλασμένον est une conjecture acceptée par les éditeurs mais superflue ; on trouve κεχαλασμένα et d'autres formes du verbe avec ἀνειμένα, ἀνείθη et d'autres formes de ce verbe.

Pour ἐμμελὲς des manuscrits, Wendland 1897[44] a conjecturé ἐκμελὲς, mais il ne l'a pas mis dans le texte d'éd. Berlin. Je crois que la conjecture fait mouche. On peut accepter ἐμμελὲς, mais de justesse : l'artiste garde ce (peu)

44 P. 503.

qu'il y a d'harmonieux. Pourtant, la confusion entre ἐμ- et ἐκ- n'est pas rare, et on trouve chez Philon ἐκμελὲς avec par exemple ἄμετρον et ἀπῳδόν. Les artistes d'autrefois créaient ce qui est harmonieux à partir de ce qui est brisé et sans force. Les gens d'aujourd'hui font justement le contraire ; ce qui est fort, ils le rendent faible ; voir § 157 où Philon prend l'exemple de l'art de parler : τοὺς μὲν γὰρ λόγους ὑγιαίνοντας καὶ ἐρρωμένους εἰς πάθος ἀνήκεστον καὶ φθορὰν περιήγαγον ἀντὶ σφριγώσης καὶ ἀθλητικῆς ὄντως εὐεξίας οὐδὲν ὅτι μὴ νοσοῦν κατασκευάσαντες.

Plant. 167 οὐ σκυθρωπὸν καὶ αὐστηρὸν τὸ τῆς σοφίας εἶδος, ὑπὸ συννοίας καὶ κατηφείας ἐσταλμένον. Les manuscrits ont αὐχμηρὸν, les éditions ont accepté la conjecture αὐστηρὸν. Il faut garder la leçon des manuscrits. On trouve chez Philon les phrases αὐστηροῦ καὶ αὐχμηροῦ βίου (*Praem*. 35) et αὐχμηροῦ καὶ ἐπιπόνου βίου (*Legat*. 83), ce qui montre que le mot αὐχμηρός n'est pas hors du contexte dans notre passage.

De ebrietate (Ebr.)

Les éditions utilisées sont éd. Berlin 2, éd. Loeb 3 et éd. Cerf 11-12. Les manuscrits dont on se sert dans éd. Berlin sont GUFH.

Ebr. 12 ἀπαιδευσία γὰρ τῶν ψυχῆς ἁμαρτημάτων, εἰ δεῖ τἀληθὲς εἰπεῖν, τὸ ἀρχέκακον, ἀφ' ἧς ὥσπερ ἀπὸ πηγῆς ῥέουσιν αἱ τοῦ βίου πράξεις, πότιμον μὲν καὶ σωτήριον οὐδὲν οὐδενὶ νᾶμα ἐκδιδοῦσα τὸ παράπαν, ἁλμυρὸν δὲ νόσου καὶ φθορᾶς τοῖς χρησομένοις αἴτιον. La tradition est divisée entre ἐκδιδοῦσα, ἐκδιδοῦσαι et ἐκδιδοῦται. Éd. Berlin et éd. Cerf donnent ἐκδιδοῦσα, Loeb et Werke Breslau ἐκδιδοῦσαι, d'après une note chez Adler Bemerkungen 2.[45]

Adler et Colson dans Loeb 3 discutent le passage. Ils s'opposent à la leçon d'éd. Berlin, parce qu'avec ἐκδιδοῦσα, l'absence d'éducation (ἀπαιδευσία) serait la source des actes de la vie (αἱ τοῦ βίου πράξεις), ce qui semble absurde. Avec ἐκδιδοῦσαι, Colson interprète à peu près comme suit : de l'absence d'éducation coulent, comme d'une source, ces actes de la vie qui ne

45 P. 220.

donnent pas de courant agréable et salutaire etc. C'est bien possible, mais il est assez étrange que les actes de la vie fassent couler un courant. Il faut à mon avis rattacher νᾶμα à πηγῆς et lire ἐκδιδούσης, sans trop de scrupules. Le contexte étant peu clair, on a cherché de manières différentes à rattacher le participe à un mot principal, laissant les désinences en confusion. On pourrait objecter que comme cela, nous avons une source, à savoir l'absence d'éducation, qui donne naissance à (tous) les actes de la vie, ce qui est une idée assez étonnante. C'est en effet à peu près ce qu'Adler et Colson ont critiqué. Pourtant, mieux vaut penser que c'est directement d'une source que ces courants dérivent. Et comme Philon vient de parler de ἀπαιδευσία comme le plus grand mal qui existe, il va sans dire que les actes dont il parle sont mauvais.

Ebr. 29 τὸν οὖν ἀπειθῆ καὶ φίλεριν … καὶ καταμεθύοντα ἀρετῆς καὶ παροινίας ἐκτόπους εἰς αὐτὴν παροινοῦντα δίκαιον ἦν κατηγόρους μὲν τοὺς ἄλλοις συμμάχους λαβεῖν, πατέρα καὶ μητέρα, <φθορὰν> δὲ ἐνδέξασθαι παντελῆ πρὸς νουθεσίαν καὶ σωφρονισμὸν τῶν οἴων τε σῴζεσθαι. Tel est le texte des éditeurs, fondé sur les manuscrits mais créé par conjecture. Pour κατηγόρους μὲν τοὺς ἄλλοις les manuscrits portent κατηγόρους μὲν τοὺς H, κατηγορουμένους οἱ ἄλλοι GU, κατηγορούμενον τοὺς ἄλλους FN. L'addition de φθορὰν est une pure conjecture.

La forme passive du participe, κατηγορουμένους ou κατηγορούμενον, a de l'appui auprès des manuscrits. κατηγορούμενον peut bien continuer la description de la personne en question. L'accusatif τοὺς ἄλλους est aussi appuyé par les manuscrits. Je crois que l'idée est que cette personne très mal tournée peut être sauvée, notamment par les parents, et je propose : δίκαιον ἦν κατηγορούμενον μὲν τοὺς ἄλλους συμμάχους λαβεῖν, πατέρα καὶ μητέρα δὲ ἐνδέξασθαι παντελῆ πρὸς νουθεσίαν καὶ σωφρονισμὸν etc. : « accusé, il doit prendre les autres comme ses alliés, mais pour la parfaite édification, il faut recevoir les parents ». Qui sont les parents ? Le père est la parfaite raison, la mère est le cycle moyen de l'enseignement ; voir § 33 πατέρα τοίνυν εἶναί φαμεν τὸν ἄρρενα καὶ τέλειον καὶ ὀρθὸν λόγον, μητέρα δὲ τὴν μέσην καὶ ἐγκύκλιον χορείαν τε καὶ παιδείαν.

Pourtant, on se demande : qui sont « les autres alliés », τοὺς ἄλλους συμμάχους ? Si l'on est aidé par ces parents qui peuvent tout faire, qu'est-ce que des alliés peuvent faire d'autre ? Il est clair que pour l'homme, les parents sont les meilleurs alliés, σύμμαχοι, et ils le sont par la nature ; voir § 13. Mais Philon recommande des travaux sans cesse pour arriver à la vertu ; voir § 21 : αἱ μὲν οὖν πρὸς τὸ ἄριστον συμβολαὶ πόθος ἀρετῆς, τῶν καλῶν ζῆλος, μελέται συνεχεῖς, ἀσκήσεις ἐπίμονοι, ἄτρυτοι καὶ ἀκμῆτες πόνοι. Cette disposition et ces travaux sont les alliés.

Ebr. 70 ὁ δ’ ἐγγυτάτω διανοίας ὁ κατὰ προφοράν ἐστι λόγος, εὐλόγοις καὶ εἰκόσι καὶ πιθανότησι δόξας ψευδεῖς ἐντιθεὶς ἐπ’ ὀλέθρῳ τοῦ κρατίστου κτήματος, ἀληθείας. La tradition dominante donne, comme les éditions, καὶ πιθανότησι ; seul le manuscrit H a πιθανότησι, sans καὶ.

Le texte accepté est loin d’être impossible, mais en fait, on doit se débarrasser de ce καὶ « intrusif » et ainsi arriver à εὐλόγοις καὶ εἰκόσι πιθανότησι, correspondant avec δόξας ψευδεῖς. Cf. *Ios*. 143 διακρίνειν εἰκόσι στοχασμοῖς καὶ εὐλόγοις πιθανότησι.

Ebr. 103 ἀλλὰ γὰρ οὐδ’ εἰ μυρίοις στόμασι καὶ γλώτταις ἕκαστον τῶν παθῶν τῷ κατὰ τοὺς ποιητὰς λεγομένῳ χρήσαιτο ὁμαδῷ. Tel est le texte de la tradition et des éditions Berlin et Cerf, tandis qu’éd. Loeb et Werke Breslau ajoutent ἐν après παθῶν.

Wendland 1898[46] discute le passage, et comme le datif στόμασι καὶ γλώτταις selon lui plane en l’air (« schwebt in der Luft »), il propose τὸ κατὰ τοὺς ποιητὰς λεγόμενον. La même idée a évidemment provoqué l’addition de ἐν dans Loeb 3. Wendland s’appuie sur le fait qu’une phrase comme τὸ τοῦ λόγου δὴ τοῦτο[47] se rattache à une citation comme une sorte de parenthèse, sans être adaptée au contexte : on pourrait aussi mentionner τὸ λεγόμενον, par exemple *Poster*. 80 τί γὰρ ἂν εἴη, φησί, κρεῖττον τοῦ τὰς ἐννοίας, τὰς διανοήσεις, τὰς εἰκασίας, τοὺς στοχασμούς, συνόλως τὰς βουλάς, τὸ λεγόμενον ἀρτίοις ποσὶ βαίνειν, et *ibid*. 151 ἀρετὴ πρᾶγμα, ὡς, τὸ λεγόμενον, χειρὶ καὶ ποδὶ καὶ πάσῃ δυνάμει μὴ ὀκνεῖν ὠφελεῖν. En outre, on trouve chez Philon par exemple τὸ παραλογώτατον utilisé d’une manière semblable ; voir par exempole *Ebr*. 178 αὐτός τις εἷς ὢν ἕκαστος ἐφ’ ἑαυτοῦ, τὸ παραδοξότατον, μυρίας μεταβολὰς καὶ τροπὰς δεχόμενος κατά τε σῶμα καὶ ψυχὴν τοτὲ μὲν αἱρεῖται, τοτὲ δ’ etc.

Je crois que la proposition de Wendland est correcte ; il est très facile d’écrire par erreur le datif τῷ … λεγομένῳ quand χρήσαιτο suit de près.

Ebr. 134 τὴν οὖν σκηνὴν καὶ τὸν βωμὸν ἐννοήσωμεν ἰδέας, τὴν μὲν ἀρετῆς ἀσωμάτου, τὸν δὲ αἰσθητῆς εἰκόνος εἶναι σύμβολον.

Adler Bemerkungen 1[48] a discuté ce passage d’une manière avertie et a traduit selon ses propositions dans Werke Breslau. Les conclusions sont qu’il faut regarder ἰδέας comme un génitif et ponctuer comme suit : τὴν οὖν σκηνὴν καὶ τὸν βωμὸν ἐννοήσωμεν ἰδέας, τὴν μὲν ἀρετῆς ἀσωμάτου, τὸν

46 P. 7.
47 *Sobr*. 24.
48 P. 94.

δὲ αἰσθητῆς εἰκόνος, εἶναι σύμβολον. La tente et l'autel sont un symbole d'une idée, la tente de la vertu immatérielle, l'autel de l'image sensible (de cette vertu immatérielle). Les idées sont celles bien connues de Philon.

Ebr. 166 τῆς ἀνθρωπίνης φύσεως μηδαμῇ μηδαμῶς ἱκανῆς οὔσης ἢ ἐκ περισκέψεως τὸ σαφὲς εὑρεῖν ἢ τὰ μὲν ὡς ἀληθῆ καὶ συμφέροντα ἑλέσθαι, τὰ δ' ὡς ψευδῆ καὶ βλάβης αἴτια ἀποστραφῆναι. La leçon τὰ μὲν ὡς est celle de HL^1, acceptée par les éditions ; les manuscrits $GUFL^2$ donne ὡς τὰ μὲν, la vulgate (v) seulement ὡς. τὰ δ' est une conjecture dans éd. Berlin, acceptée par les autres éditions ; les manuscrits ont ἢ.

Nous observons que l'existence de τὰ μὲν n'est pas fermement établie. Comme cela se trouve placé différemment dans les manuscrits et fait défaut dans la vulgate, on se demande si l'on a affaire à une conjecture : on a pu ajouter τὰ μὲν pour être plus clair, on a pu le rejeter parce qu'il manque un τὰ δ' correspondant. Le contraste τὰ μὲν … τὰ δὲ se trouve deux fois peu après, en § 169, dans un contexte très semblable, à savoir opposant αἱρεῖσθαι à φεύγειν/ἀποστρέφεσθαι. Il se peut qu'on ait inséré τὰ μὲν d'après ce passage.

Je propose qu'on lise ἢ ὡς ἀληθῆ καὶ συμφέροντα ἑλέσθαι, ἢ ὡς ψευδῆ καὶ βλάβης αἴτια ἀποστραφῆναι. Cela fonctionne bien, et nous aurons la parallèle ἢ ὡς … ἢ ὡς et le contraste avec τὸ σαφὲς : ou il faut trouver ce qui est sûr, ou il faut choisir ou rejeter des choses comme, ὡς, vraies ou fausses.

Ebr. 209 οὗ χάριν εὐθὺς τὴν ἐξάρχουσαν ἡδονῆς μέθην καὶ τὸν ὑπηρέτην αὐτῆς δεξιοῦται. Tel est le texte des éditions, mais la tradition manuscrite donne τὴν ἐξ ἀρχόντων ἡδονὴν μέθην. Je crois qu'il faut lire τὴν ἐξἀρχόντων ἡδονῆς μέθην, donc à peu près comme les manuscrits : « il accepte l'ivresse d'hommes qui entonnent le chant du plaisir ». Le texte renvoie à § 96, citation d'*Exod*. 32, 18 : οὐκ ἔστι φωνὴ ἐξαρχόντων κατ' ἰσχὺν οὐδὲ φωνὴ ἐξαρχόντων τροπῆς, ἀλλὰ φωνὴν ἐξαρχόντων οἴνου ἐγὼ ἀκούω

De sobrietate (Sobr.)

Les éditions utilisées sont éd. Berlin 2, éd. Loeb 3 et éd. Cerf 11–12. Les manuscrits dont on se sert dans éd. Berlin sont GFH.

Sobr. 8 περὶ δὲ τὴν ἑπταέτιν ἡλικίαν παυσαμένου τῆς ἐν γάλακτι τροφῆς ἐκείνου (sc. Isaac) τῷ τὴν ἐν παιδιαῖς ἰσότητα φέρεσθαι νόθος γνησίῳ φυγαδεύεται (sc. Ismaël) σὺν τῇ τεκούσῃ. Les manuscrits ont παυσαμένῳ et ἐκείνῳ ; H donne τῷ, GF l'omet, Wendland dans éd. Berlin a fait la conjecture διὰ τὸ, mais ne l'a pas mise dans le texte.

Je pense qu'il faut garder les datifs qui se rapportent à ἰσότητα. Nous avons donc παυσαμένῳ … ἐκείνῳ … ἰσότητα : égalité avec lui qui venait d'être sevré. Ensuite, Philon insiste rhétoriquement sur la comparaison, où le datif réapparaît : νόθος γνησίῳ. Après ἐκείνῳ, τῷ s'est facilement perdu. Le manuscrit H retient donc la bonne leçon.

Sobr. 33 ἡμεῖς δὲ πειθόμενοι τῷ ὑποβάλλοντι ὀρθῷ λόγῳ τὴν ἐγκειμένην ἀπόδοσιν διερμηνεύσωμεν. Les manuscrits portent ἐγκειμένην H, accepté par les éditeurs, οἰκουμένην GF ; ἐναποκειμένην est une conjecture, pas mise dans le texte, de Wendland dans éd. Berlin.

En effet, il n'y a pas de bons parallèles de ἐγκειμένην chez Philon, car le sens est chez lui quelque chose comme « presser », « obséder » ; en fait, ἐναποκειμένην serait une meilleure leçon. Mais je me demande si la leçon de GF n'était pas originellement οἰκειουμένην, altérée en οἰκουμένην qui n'est pas intelligible et qui dans H est changée en ἐγκειμένην qu'on peut de justesse comprendre : ἐγκειμένην ἀπόδοσιν devient dans éd. Cerf « indications indispensables », dans éd. Loeb « inward interpretation », dans Werke Breslau « tieferliegender Sinn ».

οἰκειούμενος dans le sens de « convenant », « (bien) adapté » se trouve chez Philon et n'a rien de surprenant. Le passage le plus près du nôtre est *Prov*. fragment II, 109 éd. Cerf, fragment II, 66 éd. Loeb[49] : μόνη γὰρ ἡ Ἑλλὰς ἀψευδῶς ἀνθρωπογονεῖ, φυτὸν οὐράνιον καὶ βλάστημα θεῖον ἠκριβωμένον, λογισμὸν ἀποτίκτουσα οἰκειούμενον ἐπιστήμῃ.

Sobr. 51 ταῦτα μὲν οὖν ἱκανῶς γε, οἶμαι, προείρηται. τὰς δ' ἀρὰς [ἔχοντα], ὃν ἔχουσι λόγον, ἴδωμεν. On a voulu retrancher ἔχοντα de toute la tradition ;

49 Voir éd. Cerf 33, p. 344, éd. Loeb 9, p. 502.

on a aussi proposé τὰς δ' ἀρὰς εὐχάς τε etc.[50] Je voudrais plutôt lire τὰ δ' ἀρὰς ἔχοντα qui s'oppose à ταῦτα μὲν. Philon a discuté la question de culpabilité et de responsabilité (ταῦτα μὲν), maintenant il passe aux malédictions de Noé.

Sobr. 52 Σὴμ ἐπώνυμός ἐστιν ἀγαθοῦ, καλούμενος οὐκ ὀνόματος εἴδει, ἀλλ' ὅλον τὸ γένος αὐτοῦ ὄνομα. Les manuscrits porte αὐτοῦ (F), αὐτὸ (GH) ; on a aussi conjecturé αὐτῷ.

Je pense qu'il faut suivre GH et lire αὐτὸ. Le passage montre que Sem veut dire « nom ». Il n'est pas appelé d'un nom spécial, ὀνόματος εἴδει, comme Cham et Canaan qui portaient de tels noms ; voir § 44 où nous apprenons que Cham veut dire « chaleur » et Canaan « agitation ». Sem est appelé ce qui comprend toutes ces espèces de noms ; il porte donc le nom générique et s'appelle « nom ». Comme souvent chez Philon, après une description ou une réflexion, suit le mot propre, dans ce cas αὐτὸ ὄνομα. Donc, (καλούμενος) ὅλον τὸ γένος, αὐτὸ ὄνομα : « son nom est tout le genre (des noms), à savoir nom lui-même ». καλούμενος ὅλον τὸ γένος est construit comme καλούμενος Σωκράτης.

Pour dénoter ce qui est vraiment la nature ou l'idée d'un phénomène, l'article n'est pas nécessaire avec αὐτός : cfr. *Spec*. I, 40 ἥλιον αὐτὸν ἰδεῖν ἀδυνατοῦντες. Cf. aussi les remarques sur *Mutat*. 146, p. 93, et *Spec*. II, 259, p. 139.

50 Adler Studien, p. 101.

De confusione linguarum (Confus.)

Les éditions utilisées sont éd. Berlin 2, éd. Loeb 4 et éd. Cerf 13. Les manuscrits dont on se sert dans éd. Berlin sont GFHP. Wendland dans éd. Berlin regarde GF comme nettement supérieurs à HP.

Confus. 23 τοῦ παθήματος τούτου <σύμβολον> ὁ μέγας ἀναγραφεὶς παρὰ τῷ νομοθέτῃ κατακλυσμός ἐστι. Les éditeurs écrivent la conjecture <σύμβολον>. Je pense qu'on peut faire sans cette addition. Il est possible de regarder le passage comme un exemple d'un génitif de « rapport ». On peut considérer ces constructions comme des anacoluthes : une idée vague, prise au contexte, est présente à l'esprit.[51] Cf. *Spec*. I, 139 τῆς δὲ τῶν πρωτοτόκων υἱῶν καθιερώσεως, ὑπὲρ τοῦ μήτε γονεῖς τέκνων μήτε τέκνα γονέων διαζεύγνυσθαι, τιμᾶται (sc. ὁ νόμος) τὴν ἀπαρχὴν ἀργυρίῳ ῥητῷ. Dans éd. Cerf[52], on traduit par : « Quant à la consécration des fils aînés, la Loi évalue … ». Là, on peut pour τῆς δὲ τῶν πρωτοτόκων υἱῶν καθιερώσεως sous-entendre le nom νόμος, mentionnée une fois (§ 137) au début de ce contexte et loin du passage en question. Pourtant, je crois plutôt que le génitif est un vague génitif de « rapport ». On pourrait aussi expliquer notre passage comme un vague génitif possessif ou partitif : « à cette catastrophe appartient le grand déluge » etc.

Confus. 25 ἰδὼν γὰρ ὅτι πᾶς τις, φησί (à savoir : l'Écriture, *Gen*. 6, 5), διανοεῖται [πᾶς] λογισμός, οὐχὶ μόνος εἷς, τὴν ἁρμόττουσαν ὁ ἀδέκαστος δικαστὴς ἐπήγαγε τιμωρίαν. Les éditions rejettent le deuxième πᾶς (qui est retenu dans Werke Breslau), mais pour éd. Berlin, Wendland pense aussi à remplacer πᾶς par τὰ πονηρὰ d'après *Gen*. 6, 5, cité peu avant. Je crois que Philon ne cite pas exactement. Dans la citation précédente, § 24 : « ἰδὼν γάρ » φησι « κύριος ὁ θεός, ὅτι ἐπληθύνθησαν αἱ κακίαι τῶν ἀνθρώπων ἐπὶ τῆς γῆς, καὶ πᾶς τις διανοεῖται ἐν τῇ καρδίᾳ ἐπιμελῶς τὰ πονηρὰ … », διανοεῖται a pour complément τὰ πονηρὰ, mais ici Philon concentre et il faut lire ὅ τι πᾶς τις … διανοεῖται, où le complément est ὅ τι. Il faut retenir le deuxième πᾶς qui reprend πᾶς τις et qui est expliqué ensuite : πᾶς λογισμός, οὐχὶ μόνος εἷς.

Ces mots font penser à « chaque homme », mais il faut interpréter allé-

51 Kühner-Gerth 2:1, p. 363 (§ 417, Anmerk. 11) ; Schwyzer 2, p. 133 (3. Sachbetreff, c).
52 Éd. Cerf 34.

goriquement ; πᾶς τις veut dire πᾶς λογισμός, chaque pensée inondée par le flot du mal, comme l'homme était inondé par le déluge.

Confus. 52 ἐλέγχοντες μέντοι καὶ πᾶσαν αἴσθησιν, περὶ μὲν ὧν εἶδον ὀφθαλμούς, περὶ ὧν δὲ ἤκουσαν ἀκοάς, ὀσμάς τε περὶ ἀτμῶν καὶ γεύσεις περὶ χυμῶν, ἔτι δὲ ἁφὰς περὶ τῶν κατὰ τὰς προσπιπτούσας τῶν ἐν τοῖς σώμασι δυνάμεων ἰδιότητας. Il y a dans éd. Berlin la proposition ἰδιοτήτων, dont je ne comprends pas bien la portée sur notre problème. Elle n'est pas acceptée dans le texte.

La phrase ἔτι δὲ ἁφὰς etc. est embrouillée, et je ne crois pas qu'on puisse la comprendre comme elle se présente. Dans les éditions Loeb et Cerf, on arrive avec hésitation à une proposition qui ne me semble pas satisfaisante : ἔτι δὲ ἁφὰς περὶ τῶν ἐν τοῖς σώμασι δυνάμεων κατὰ τὰς προσπιπτούσας ἰδιότητας. On a donc supprimé un τῶν et placé κατὰ τὰς προσπιπτούσας ἰδιότητας autrement. Mais de cette manière, on perd le fait que ἁφή est une δύναμις du corps ; voir plus bas.

Constatons que ἁφή est une δύναμις et que cette δύναμις perçoit des ἰδιότητες, cf. *Plant*. 133 : τὸ τρέφον τὸν νοῦν ἡμῶν ἐστιν αἴσθησις, ἢ δι' ὀφθαλμῶν τὰς χρωμάτων καὶ σχημάτων ποιότητας εὐτρεπίζουσα ἢ δι' ὥτων παντοδαπὰς τὰς τῶν φωνῶν ἰδιότητας ... ἢ λειότητας καὶ τραχύτητας, <ψυχρότητάς > τε αὖ καὶ θερμότητας διὰ τῆς ἀνὰ πᾶν τὸ σῶμα σκιδναμένης δυνάμεως ἣν ἔθος ὀνομάζειν ἁφήν. Je pense que τῶν ἐν τοῖς σώμασι δυνάμεων est tombé du texte et réintroduit où il n'a pas sa place. Lisons par exemple : ἔτι δὲ ἁφὰς τῶν ἐν τοῖς σώμασι δυνάμεων, περὶ τῶν κατὰ τὰς προσπιπτούσας ἰδιότητας : « et le toucher parmi les vertus contenues dans les corps, pour les propriétés qui entrent en contact ». Ainsi, on aura un parallèle entre ὀσμάς τε περὶ ἀτμῶν καὶ γεύσεις περὶ χυμῶν et ἁφὰς περὶ τῶν etc. Les deux τῶν peuvent avoir causé un saut du même au même, avec confusion.

Une construction avec κατά peut remplacer un génitif. τὰ κατὰ τὰς προσπιπτούσας ἰδιότητας veut donc dire à peu près τὰ τῶν προσπιπτουσῶν ἰδιοτήτων, « les propriétés de ce qui entre en contact », comme Colson a vu. Quelques autres passages chez Philon sont :

- *Deter*. 18 οὐδ' ἄλλην τινὰ τῶν κατ' ἀρετὴν ἐπιστήμην.
- *Ibid*. 110 λόγῳ τομεῖ τῷ κατ' ἐπιστήμην τέμνεται.
- *Spec*. IV, 215 τῶν κατὰ γεωργίαν ἔργων.

Voir aussi les remarques sur *Confus*. 68, p. 75 et sur *Somn*. II, 185, p. 106.

Confus. 62 καινοτάτη γε πρόσρησις, ἐάν γε τὸν ἐκ σώματος καὶ ψυχῆς συνεστῶτα λέγεσθαι νομίσῃς· ἐὰν δὲ τὸν ἀσώματον ἐκεῖνον, θείας ἀδιαφοροῦντα εἰκόνος, ὁμολογήσεις ὅτι etc. ἐάν γε est la leçon d'une citation chez

Eusèbe, les manuscrits principaux de Philon donnant ἐὰν μή γε, la tradition v (la vulgate) ἐὰν μέν γε. Je me demande si la vulgate ne présente pas la bonne leçon. ἐὰν μή est impossible, ἐὰν μέν a le correspondant ἐὰν δὲ.

Confus. 68 ἀρχὴ γὰρ καὶ ἀφορμὴ φαύλῳ πρὸς τὰς παρὰ φύσιν ἐνεργείας τὸ κακίας χωρίον· ὅσοι δὲ μετανάσται μὲν ἀρετῆς ἐγένοντο, ταῖς δ' ἀφροσύνης ἐχρήσαντο ἀφορμαῖς, οἰκειότατον εὑρόντες οἰκοῦσι τόπον, ὃς Ἑβραίων μὲν γλώττῃ Σεναάρ, Ἑλλήνων δὲ ἐκτιναγμὸς καλεῖται. Éd. Berlin écrit la conjecture καὶ ἀφορμὴ, acceptée par les autres éditions. La leçon de GF est καὶ ἀφροσύνη, celle de HP ἢ ἀφροσύνη.

Partant de ἀφροσύνης … ἀφορμαῖς, je me demande si l'on ne pourrait pas imaginer que ἀρχὴ ἀφροσύνης et ἀφορμὴ ἀφροσύνης disent à peu près la même chose ; ἀρχὴ γὰρ ἀφροσύνης donnerait donc un bon texte, mais les manuscrits ne l'offrent pas. Mais ils donnaient peut-être originalement ἀρχὴ γὰρ κατ' ἀφροσύνην. La confusion entre καί et κατά est des plus fréquentes, et la construction avec κατά fonctionne comme un génitif ; voir la remarque sur *Confus*. 52.

Confus. 96-97 τότε γὰρ τὸν μὲν τόπον, ὃς δῆλός ἐστι, θεάσονται, ᾧ ὁ ἀκλινὴς καὶ ἄτρεπτος θεὸς ἐφέστηκε, « τὰ θ' ὑπὸ τοὺς πόδας αὐτοῦ, τὸ ὡσεὶ ἔργον πλίνθου σαπφείρου καὶ ὡς ἂν εἶδος στερεώματος τοῦ οὐρανοῦ » (*Exod*. 24, 10), τὸν αἰσθητὸν κόσμον, ὃν αἰνίττεται διὰ τούτων. (§ 97) εὐπρεπὲς γὰρ τοῖς ἑταιρείαν πρὸς ἐπιστήμην θεμένοις ἐφίεσθαι μὲν τοῦ τὸ ὂν ἰδεῖν, εἰ δὲ μὴ δύναιντο, τὴν γοῦν εἰκόνα αὐτοῦ, τὸν ἱερώτατον λόγον, μεθ' ὃν καὶ τὸ ἐν αἰσθητοῖς τελειότατον ἔργον, τόνδε τὸν κόσμον· τὸ γὰρ φιλοσοφεῖν οὐδὲν ἦν ἄλλο ἢ ταῦτα σπουδάζειν ἀκριβῶς ἰδεῖν. Toute la tradition donne δῆλός ἐστι, mais Colson dans éd. Loeb écrit la conjecture λόγος ἐστί, acceptée par éd. Cerf[53]. τὰ θ' d'éd. Berlin est une conjecture, qui n'est pas acceptée par les autres éditions ; les manuscrits donnent τὰ δ'.

Colson appuie sa proposition par des passages où il est évident que τόπος représente λόγος, notamment *Somn*. I, 62, où Philon cite le même passage, *Exod*. 24, 10, pour prouver son interprétation.

Pour autant, je ne trouve pas que cette conjecture fasse mouche. Il s'agit de s'élever vers la hauteur éthérée (αἰθέριον ὕψος) par les pensées (λογισμοί), comme Philon vient de dire. Alors on arrive à un lieu que est visible (δῆλός), où Dieu se tient, mais ainsi on arrive à tout ce qui est sous ses pieds, à savoir ce monde. La conjecture τὰ θ' n'est pas mauvaise, car ce lieu veut dire tout le monde sensible. Pour autant, je pense qu'il y a une opposition

53 P. 163, n. 9 (§ 96) : « Cette correction est solidement fondée ».

entre l'idée de ce lieu concret qui fait penser à Moïse sur la montagne, et tout le monde, le kosmos.

Il faut donc sous-entendre θεάσονται devant τὸν αἰσθητὸν κόσμον, prenant τὸν αἰσθητὸν κόσμον comme une explication de τὰ δ' ὑπὸ τοὺς πόδας. Mais je serais d'avis de rejeter ὃν avant αἰνίττεται, comme une dittographie après κόσμον. Ainsi, on aurait τὸν μὲν τόπον θεάσονται, τὰ δ' ὑπὸ τοὺς πόδας αἰνίττεται.

Confus. 103-104 δοκοῦσι μὲν γὰρ οἱ φαῦλοι τὰ ἀσθενῆ κραταιοῦσθαι κατὰ τῶν ἀμεινόνων καὶ τὰ διαλυόμενα καὶ ῥέοντα ἐξ αὐτῶν πήττειν, ἵν' ἐπ' ἐχυροῦ βάλωσι καὶ τοξεύσωσιν ἀρετήν· ὁ δ' ἴλεως καὶ πατὴρ τῶν καλῶν οὐκ ἐφήσει τὸ δεδεμένον ἐκνικᾶν εἰς ἀδιάλυτον ἀσφάλειαν, ῥεούσης σπουδῆς μὴ ὑφεστὼς ἔργον ὡς πλαδῶντα πηλὸν ἀναδείξας. (§ 104) εἰ μὲν γὰρ ὁ πηλὸς ἐγένετο ἄσφαλτος, μέχρι παντὸς ἂν ἴσως τὸ ἐν συνεχεῖ ῥύσει γεῶδες αἰσθητὸν εἰς ἀσφαλῆ καὶ ἀμετάβλητον δύναμιν ἐξενίκησεν. Tel et le texte d'éd. Berlin. Les manuscrits portent δεδεμένον, mais éd. Loeb, suivi d'éd. Cerf, lit δεδμημένον ; ἐκνικᾶν est une conjecture pour ἐκείνων des manuscrits ; ἀναδείξας est une conjecture pour ἀναδεῖξαι des manuscrits.

Évidemment, δεδεμένον est une forme de δέω, « lier », et on a du mal a accepter ce qui est lié avec ce qui est διαλυόμενα καὶ ῥέοντα, caractéristique des choses terrestres ; cf. aussi dans la citation ῥεούσης σπουδῆς et τὸ ἐν συνεχεῖ ῥύσει γεῶδες. On a compris le mot δεδεμένον comme une forme de δέμω, ce que, comme Colson dans éd. Loeb, je ne trouve pas possible, et on a traduit par quelque chose comme « édifice ». La conjecture ἐκνικᾶν est sans doute influencée par ἐξενίκησεν dans ce qui suit.

Toute l'idée du contexte est que pour ceux qui construisaient la Tour de Babel, l'asphalte, matière solide, est devenu comme πηλός, matière flasque ; cf. πλαδῶντα πηλὸν. Malgré les considérations assez bien fondées des éditeurs, je crois qu'il faut garder δεδεμένον. Ce qu'on a lié ou combiné n'arrive pas à devenir ἀδιάλυτον ἀσφάλειαν. Observez ἀδιάλυτον, qui porte une allusion à δεδεμένον. Il y a un jeu de mots entre ἀσφάλειαν et ἄσφαλτος peu après ; les vagues idées et entreprises que combine l'homme n'arrivent pas à la solidité, comme la matière flasque, πηλός, n'arrive pas à la solidité de l'asphalte.

On a donc conjecturé ἐκνικᾶν pour ἐκείνων, évidemment sous l'influence de εἰς ἀσφαλῆ καὶ ἀμετάβλητον δύναμιν ἐξενίκησεν. Un verbe semble nécessaire, car ἐφίημι εἰς dans le sens de « laisser arriver à » ne semble pas possible. La phrase la plus proche de notre passage est *Opif*. 88 τοτὲ μὲν ἐφιέντες πρὸς ὀξὺν δρόμον τοτὲ δ' ἀναχαιτίζοντες, où le contexte montre le sens clairement. En acceptant ἀναδείξας pour ἀναδεῖξαι des manuscrits, on pourrait penser à τὸ δεδεμένον ἐκείνων ἐκνικᾶν, ce qui explique la perte de

ἐκνικᾶν, à savoir par un homéoarcton. Mais on peut penser à la perte d'un autre verbe comme ἐλθεῖν. Sûrement, ἐκείνων n'a pas là le sens laudatif, mais signifie au contraire « les autres », « ceux qui sont en tort », comme § 145 ἀντιτειχίζεται (sc. τὸ καλόν) πρὸς ἀνατροπὴν καὶ καθαίρεσιν ἐκείνου (sc. τοῦ τέλους τῆς ἡδονῆς).[54] Il y a plusieurs exemples dans l'*Épître de Barnabé* de la signification « adversaires », comme IV, 7 ἀλλ' ἐκεῖνοι οὕτως εἰς τέλος ἀπώλεσαν αὐτὴν (sc. τὴν διαθήκην) ; ἐκεῖνοι sont les autres, à savoir les Juifs.

Confus. 175 <συμπράξεως>. Cf. la remarque sur *Confus*. 189.

Confus. 179 προσηκόντως οὖν τὴν τούτου κατασκευὴν ὁ θεὸς περιῆψε καὶ τοῖς ὑπάρχοις αὐτοῦ λέγων· « ποιήσωμεν ἄνθρωπον », ἵνα αἱ μὲν τοῦ ἀνθρώπου κατορθώσεις ἐπ' αὐτὸν ἀναφέρωνται μόνον, ἐπ' ἄλλους δὲ αἱ ἁμαρτίαι. Tel est le texte des éditions, mais les manuscrits donnent τοῦ νοῦ au lieu de τοῦ ἀνθρώπου, conjecture mise en doute dans éd. Loeb.

Il faut garder la leçon des manuscrits. Il est clair que pour Philon, il y avait dans ce qui est supérieur chez l'homme, ψυχή et νοῦς, tant le rationnel que l'irrationnel ; voir par exemple *Leg*. II, 2 ὁ θεὸς μόνος ἐστὶ …, ἡμῶν δ' ἕκαστος καὶ τῶν ἄλλων ὅσα γέγονε πολλά· οἷον ἐγὼ πολλά εἰμι, ψυχὴ σῶμα, καὶ ψυχῆς ἄλογον λογικόν ; *Fug*. 69 διαλέγεται μὲν οὖν ὁ τῶν ὅλων πατὴρ ταῖς ἑαυτοῦ δυνάμεσιν, αἷς τὸ θνητὸν ἡμῶν τῆς ψυχῆς μέρος ἔδωκε διαπλάττειν μιμουμέναις τὴν αὐτοῦ τέχνην, ἡνίκα τὸ λογικὸν ἐν ἡμῖν ἐμόρφου, δικαιῶν ὑπὸ μὲν ἡγεμόνος τὸ ἡγεμονεῦον ἐν ψυχῇ, τὸ δ' ὑπήκοον πρὸς ὑπηκόων δημιουργεῖσθαι ; peu après, § 71, τοῦ μὲν γὰρ πρὸς ἀλήθειαν ἀνθρώπου, ὃς δὴ νοῦς ἐστι καθαρώτατος, εἷς ὁ μόνος θεὸς δημιουργός, τοῦ δὲ λεγομένου καὶ κεκραμένου μετ' αἰσθήσεως τὸ πλῆθος (sc. τῶν δημιουργῶν).

Confus. 189 « συγχέωμεν ἐκεῖ αὐτῶν τὴν γλῶτταν, ἵνα μὴ ἀκούσωσιν ἕκαστος τὴν φωνὴν τοῦ πλησίον » (*Gen*. 11, 7), ὅπερ ἴσον ἐστὶ τούτῳ· κωφὸν ἕκαστον ἐργασώμεθα τῶν κακίας μερῶν, ὡς μήτε ἰδίαν ἀφιὲν <φωνὴν> μήτε συνηχοῦν ἑτέρῳ βλάβης αἴτιον γίνηται. Je ne crois pas que l'addition de φωνὴν, acceptée dans les éditions, soit nécessaire. ἰδίαν renvoie au précédent τὴν φωνὴν τοῦ πλησίον, et ainsi, on peut facilement sous-entendre φωνὴν. Comparons § 175, où les éditeurs ajoutent συμπράξεως, peut-être pas nécessaire ; Colson dans éd. Loeb pense que là, on peut sous-entendre ὑπηρεσίας de la proposition précédente.

54 Cf. aussi la remarque sur *Virt*. 4.

Confus. 195 ἔγνω γὰρ ὁ τεχνίτης, ὅτι τὸ μὴ ἀκούειν ἕκαστον τούτων τῆς τοῦ πλησίον φωνῆς λυσιτελές ἐστιν, ἀλλὰ τὰ μὲν τῆς ψυχῆς μέρη ταῖς οἰκείαις δυνάμεσιν ἀσυγχύτοις χρῆσθαι πρὸς τὴν τῶν ζῴων ὠφέλειαν καὶ τὴν πρὸς ἄλληλα κοινωνίαν ἀφῃρῆσθαι, τὰ δὲ τῆς κακίας εἰς <σύγ>χυσιν καὶ φθορὰν ἀχθῆναι παντελῆ, ἵνα μήτε συμφωνήσαντα μήτε καθ' ἑαυτὰ ὄντα ζημία τοῖς ἀμείνοσι γένηται. Tel est le texte des éditions, mais les manuscrits donnent καὶ εἰ τὴν πρὸς ἄλληλα κοινωνίαν ἀφῄρηται pour καὶ τὴν πρὸς ἄλληλα κοινωνίαν ἀφῃρῆσθαι.

Je crois qu'il faut suivre les manuscrits et comprendre la construction de la phrase d'une autre manière, à peu près ainsi : l'Artisan a vu qu'il était avantageux que chacun d'eux n'entende pas la voix de son voisin (sous-entendu : car alors ils conspirent pour faire le mal), mais (qu'il était avantageux) d'un côté que chaque partie de l'être fasse usage de ses propres facultés pour aider les êtres vivants, même si (καὶ εἰ) la communication entre eux était détruite, d'un autre côté que ce qui a à faire avec le mal soit totalement détruit. Dieu détruit donc la communication entre les hommes, mais ils gardent leurs facultés, nécessaires pour survivre.

De migratione Abrahami (Migr.)

Les éditions utilisées sont éd. Berlin 2, éd. Loeb 4 et éd. Cerf 14. Les manuscrits dont on se sert dans éd. Berlin sont MAHP.

Migr. 42 λέγεται γὰρ ὅτι « εἶδεν ὁ θεὸς τὰ πάντα ὅσα ἐποίησεν » (*Gen*. 1, 31), οὐκ ἴσον τῷ ὄψιν ἑκάστοις προσέβαλεν, ἀλλ' εἴδησιν καὶ γνῶσιν καὶ κατάληψιν ὧν ἐποίησεν εἶχεν. <οὐ> τοίνυν εὐπρεπὲς ὑφηγεῖσθαι καὶ διδάσκειν καὶ δεικνύναι τὰ καθ' ἕκαστα τοῖς ἀγνοοῦσιν ὅτι μὴ τῷ ἐπιστήμονι, ὅστις οὐχ ὡς ἄνθρωπος ὑπὸ τέχνης ὠφέληται etc. Les manuscrits ponctuent après le deuxième ἐποίησεν et poursuivent par εἶχε τοίνυν.

Il est évident que le texte ne fonctionne pas. Les éditions acceptent la conjecture <οὐ>. Je propose qu'on ponctue comme les éditions et ensuite qu'on lise <τίνι> et regarde la proposition comme une question. Τίνι convient avec τῷ ἐπιστήμονι et n'est pas difficile paléographiquement avant τοίνυν, prononcé avec itacisme. Cf. *Migr*. 135 οὐδενὶ γὰρ ἐξῆν τὰ συσταθέντα κατιδεῖν ἄκρως ὅτι μὴ τῷ πεποιηκότι, avec une construction pareille.

On pourrait aussi penser à lire τίνι au lieu de τοίνυν, mais τί τοίνυν en

Virt. 226, comme ici au début d'une question, n'est pas une leçon fermement établie : voir éd. Loeb 8[55]. Donc, mieux vaut laisser τοίνυν.

Migr. 99 ἀλλ' αὗται μὲν ἀσταί τε καὶ ἀστεῖαι γυναῖκες [αἰσθήσεις] ὡς ἀληθῶς. Les éditions ont rejeté αἰσθήσεις, sans doute à tort. Souvent, Philon utilise ὡς ἀληθῶς pour indiquer le vrai sens d'un mot. En voici deux exemples :

- *Leg*. I, 17 τοὺς κατὰ τὸ ἕβδομον καὶ θεῖον ὡς ἀληθῶς φῶς κινηθέντας τρόπους εὐλογεῖ τε ὁ θεὸς etc., expliquant *Gen*. 2, 3.
- *Her*. 315 δηλῶν ὅτι οἱ τέλειοι τὰς μὲν ἀρχὰς ἔχουσιν ἀπὸ σώματος καὶ αἰσθήσεως καὶ τῶν ὀργανικῶν μερῶν, …, τὰ δὲ τέλη ἐπὶ τὴν τοῦ θεοῦ σοφίαν, τὸν μέγαν ὡς ἀληθῶς ποταμόν, expliquant *Gen*. 15, 18.

Cf. § 100, où les femmes sont définies comme les sensations, αἰσθήσεων, et les hommes comme les raisonnements, λογισμῶν.

Migr. 205. Il s'agit des sept filles de Çelophehad, descendant de Manassé ; voir *Nombres* 27 : καλεῖται (sc. Μανασσῆς) γὰρ ἐκ λήθης, τὸ δὲ ἰσοδυναμοῦν ἐστι πρᾶγμα ἀναμνήσει. ἀνάμνησις δὲ τὰ δευτερεῖα φέρεται μνήμης. On a fait la conjecture ἀναμνήσει, acceptée par les éditions ; les manuscrits portent αἰσθήσει MH2, αἰσθήσεις APH[1].

αἰσθήσει est, à mon avis, correct. Nous avons une explication qu'on pourrait dire tirée par les cheveux. αἰσθήσει fait partie d'un parallèle entre d'un côté λήθη, ἀνάμνησις, αἴσθησις, θυγατέρες, de l'autre μνήμη, τὸ ἄληστον, λογισμός, υἱοί ; voir § 206.

Migr. 207 εἰ δέ τις τὸν μὲν τάχει παρέδραμε, Μωυσῆ δὲ ἠκουλούθησε, μήπω δυνηθεὶς ἰσόδρομος αὐτῷ γενέσθαι κεκραμένῳ καὶ μιγάδι ἀριθμῷ χρήσεται, τῷ πέμπτῳ καὶ ἑβδομηκοστῷ, ὅς ἐστι σύμβολον αἰσθητῆς καὶ νοητῆς φύσεως, συγκεκραμένων ἀμφοῖν εἰς εἴδους ἑνὸς ἀνεπιλήπτου γένεσιν. συγκεκραμένων est une conjecture, acceptée par les éditions : les manuscrits donnent συναραμένων ou συνοραμένων. Après ἑνὸς, Mangey a voulu ajouter οὐκ, qui n'est pas accepté par les éditeurs.

Premièrement, συναραμένων est possible et se trouve souvent dans le sens de « contribuer à », une fois chez Philon, *Abr*. 235 πάντας τοὺς συναραμένους τῷ ἀγῶνι λαμπρῶς εἰστία. Et si le résultat est bon (εἴδους ἑνὸς ἀνεπιλήπτου γένεσιν), on s'attend plutôt à συναραμένων. La conjecture συγκεκραμένων a l'avantage de renvoyer à κεκραμένῳ καὶ μιγάδι ἀριθμῷ peu

55 P. 302.

avant, mais le mot indique plutôt quelque chose de mal, car pour Philon, un mélange ne peut guère être bon. Et quels sont les nombres qui contribuent à une forme parfaite (εἴδους ἀνεπιλήπτου) ? Ce sont le cinq et le soixante-dix ; cinq est le symbole des sensations et de la nature sensible, soixante-dix celui de la nature intelligible ; voir § 198 suiv. Cinq dénonce donc des phénomènes infiniment inférieurs. L'homme parfait doit se délivrer de toutes les sensations de ce monde. Comment cinq peut-il donc contribuer à une forme parfaite ? Mangey a vu la difficulté et a voulu y remédier.

Philon pense, je crois, à Jacob ; dans ce qui suit, il décrit le passage de Jacob à Laban et à Haran, où dominent les sensations. Jacob est l'ascète qui doit subir des épreuves pour arriver à la perfection. L'homme qui ne s'est pas encore délivré du pouvoir des sensations n'est pas encore arrivé à la perfection. οὔπω après ἑνὸς donnerait un sens acceptable, mais aussi un fort hiatus.

Le passage reste problématique. Je préférerais συναραμένων, mais ne vois pas comment expliquer εἴδους ἑνὸς ἀνεπιλήπτου γένεσιν.

Migr. 223 ᾧ (se référant à τὸν … παιδείας πόνον) τὸν μέλλοντα ἔσεσθαι τέλειον καὶ ἀναγκαῖον κεχρῆσθαι. Une autre main dans H a rejeté καὶ après τέλειον, et ce καὶ ne se trouve pas dans l'édition de Mangey. On a aussi voulu voir une lacune après τέλειον καὶ.

On a probablement raison de retrancher καὶ[56], qui n'a pas grand sens ; « il est aussi nécessaire qu'il s'en serve » ? Un copiste l'a automatiquement ajouté entre deux mots qui semblent coordonnés sans l'être. Un καί qui fait intrusion est chose fréquente.

Migr. 223 ἵνα μὴ τὸ ψυχῆς δικαστήριον ... συλληφθῇ πρὸς τοῦ τὸν ἐναντίον μοχθοῦντος πόνον, τοῦ φρονήσεως ἐπιβούλου. C'est seulement H^2 qui a la leçon τοῦ φρονήσεως ἐπιβούλου, acceptée par les éditions Berlin et Cerf, tandis qu'éd. Loeb écrit τὸν φρονήσεως ἐπίβουλον selon tout le reste de la tradition.

Dans plus de 40 exemples de ἐπίβουλος chez Philon, on n'en trouve que deux ou trois qui portent sur des êtres humains, cf. μοχθοῦντος. Les mots principaux sont nombreux, par exemple πάθος, ἦθος, τέχνη. On doit donc accepter τὸν φρονήσεως ἐπίβουλον, qui renvoie à πόνον. On pourrait dire que l'original τοῦ … ἐπιβούλου soit changé pour correspondre au précédent πόνον, faute d'un type très fréquent, mais si aussi bien la tradition que le langage de Philon sont d'accord, on ne doit pas changer.

---

56 Voir Index verborum, καί « intrusif ».

Quis rerum divinarum heres sit (Her.)

Les éditions utilisées sont éd. Berlin 3, éd. Loeb 4 et éd. Cerf 15. Les manuscrits dont on se sert dans éd. Berlin sont OABGHP, avec le papyrus Par. suppl. gr. 1120[57] . Wendland dans éd. Berlin partage les manuscrits en deux classes, celle d'OAB généralement inférieurs, celle de GHP généralement supérieurs. Le papyrus s'accorde le plus souvent avec GHP, notamment avec G.

Her. 31 αἱ σαὶ χάριτες καὶ ἀπερίγραφοι καὶ ὅρον ἢ τελευτὴν οὐκ ἔχουσαι, πηγῶν τρόπον πλείω τῶν ἀπαντλουμένων ἀνομβροῦσαι. Tel est le texte des éditeurs. πλείω ou πλέον ἀεῖ ou πλέον sont des conjectures, les manuscrits donnant τελείων, la leçon du papyrus étant difficile à interpréter.

Il faut regarde Clément d'Alexandrie, *Pédagogue* III, III, 39, 3 καθάπερ γὰρ τῶν φρεάτων ὅσα πέφυκεν βρύειν ἀπαντλούμενα εἰς τὸ ἀρχαῖον ἀναπιδύει μέτρον. Je pense qu'il faut lire πηγῶν τρόπον τελείων ἀπαντλουμένων ἀνομβροῦσαι, et, probablement, rejeter τῶν comme une dittographie après τελείων : on prend de l'eau des sources excellentes, mais elles n'arrêtent pas de donner.

Her. 48–49 πρεσβύτερα μὲν οὖν ἀεὶ τὰ γεννήματα τῆς μισουμένης ἀρετῆς. (§ 49) ὁ δὲ Μωυσῆς, εἰ καὶ νεώτερα χρόνῳ, καὶ ταῦτα φύσει πρεσβείων ἀξιοῖ τὰ διπλᾶ διδούς, τῶν δὲ ἀφαιρῶν τὴν ἡμίσειαν. Les variantes sont και ταυτα φυσει (comme le texte cité) Pap, καὶ τὰ φύσει GH^1P, τὰ φύσει H^2, τὰ φύσει τίμια OAB ; pour éd. Berlin, Wendland a proposé καὶ ταῦτα <ἅτε πρεσβύτερα> φύσει, Cohn a voulu rejeter καὶ et φύσει, mais on n'a pas mis ces propositions dans le texte ; καὶ est mis entre crochets dans éd. Loeb. Il s'agit des enfants de Léa, la femme haïe qui représente ἀρετή et φρόνησις, et de Rachel, la femme aimée qui représente ἡδονή.

Je pense que Wendland et le texte des manuscrits OAB sont dans la bonne voie, que τίμια de ces manuscrits soit une conjecture ou non. On a vu qu'il faut quelque chose qui s'oppose à νεώτερα χρόνῳ. Peut-être καὶ ταῦτα φύσει <πρεσβύτερα> πρεσβείων etc., avec un saut du même au même. καὶ se trouve dans toute la tradition considérée comme forte, mais je me demande s'il s'agit d'un καί qui fait intrusion : on a pensé se trouver au début d'une autre proposition.

57 Voir Bibliographie.

Her. 52 αἴσθησιν, ἣν καὶ ὁ γήινος νοῦς, ὄνομα Ἀδάμ, ἰδὼν διαπλασθεῖσαν τὸν ἑαυτοῦ θάνατον ζωὴν ἐκείνης ὠνόμασεν. Les variantes sont ἐκείνης OABP, ἐκείνην Pap GH. Éd. Berlin écrit ἐκείνης ; éd. Loeb écrit ἐκείνης dans le texte, mais défend dans une note ἐκείνην ; éd. Cerf écrit ἐκείνην. Cette édition traduit par « (Adam) lui donna, à elle qui était sa mort, le nom de « vie » » ; de la même manière éd. Loeb dans une note, tandis que dans la traduction du texte publié, on donne : « (Adam) gave the name of what was his own death to her life », ce qui, selon ce qu'on dit dans la note, ne donne pas beaucoup de sens.

Il faut lire ἐκείνης. Le sens est : ce qui est sa (ἑαυτοῦ) mort, la mort d'Adam, c'est la vie d'elle (ἐκείνης), d'Ève. Adam est νοῦς (même s'il ne représente que γήινος νοῦς), tandis qu'Ève est αἴσθησις (voir la citation). νοῦς et αἴσθησις sont opposés, comme ἑαυτοῦ et ἐκείνης : vivre guidé par les sens, c'est la mort de l'âme. Cette idée de Philon est bien connue. On observe que la tradition de ἐκείνην est forte, avec le papyrus et des manuscrits qui souvent sont supérieurs aux autres, mais cette leçon-là est influencée par le précédent ζωὴν.

Her. 70 ἐνθουσιώσης γὰρ καὶ οὐκέτ' οὔσης ἐν ἑαυτῇ διανοίας, ἀλλ' ἔρωτι οὐρανίῳ σεσοβημένης κἀκμεμηνυίας καὶ ὑπὸ τοῦ ὄντως ὄντος ἠγμένης καὶ ἄνω πρὸς αὐτὸ εἱλκυσμένης, προϊούσης ἀληθείας καὶ τὰν ποσὶν ἀναστελλούσης, ἵνα κατὰ λεωφόρου βαίνοι τῆς ὁδοῦ, κλῆρος οὗτος. La variante qui nous concerne est : κλῆρος οὗτος Pap, κληρονόμος οὗτος (οὕτω P^2) GHP, τὸ γενέσθαι τῶν θείων κληρονόμον οὕτω OAB, τὸ γενέσθαι τῶν θείων *addidit in margine* P^2.

Constatons premièrement qu'il faut lire κληρονόμος. Le contexte est que Philon demande qui sera l'héritier : § 68 τίς οὖν γενήσεται κληρονόμος; Ensuite, il déclare comment cela se fai : § 69 πόθος οὖν εἴ τις εἰσέρχεταί σε, ψυχή, τῶν θείων ἀγαθῶν κληρονομῆσαι etc.

Le problème du texte cité plus haut est qu'il ne semble pas avoir une proposition principale après le génitif absolu. Je pense qu'on n'en a pas besoin, car ἐνθουσιώσης γὰρ καὶ οὐκέτ' οὔσης ἐν ἑαυτῇ διανοίας n'introduit pas une proposition indépendante, mais fonctionne comme une parenthèse qui poursuit ce qui précède. Ensuite, il faut lire d'une traite ἵνα κατὰ λεωφόρου βαίνοι τῆς ὁδοῦ κληρονόμος οὗτος, avec κληρονόμος et sans virgule. ἵνα etc. poursuit la proposition principale qui dit : il faut, ô mon âme, que tu laisses tout ce qui est terrestre et que tu sortes de toi-même. Suit donc : « afin que l'âme marche sur la grande route comme héritière ». Pour les manuscrits OAB et P^2, il y a une explication dans la marge ou dans le texte. Seul le papyrus a la fausse leçon κλῆρος.

Her. 76 ὅτι δ' ὁ ὑπεξελθὼν ἐξ ἡμῶν νοητῶν καὶ γλιχόμενος ὀπαδὸς εἶναι θεοῦ τοῦ φύσεως ἀοιδίμου πλούτου κληρονόμος ἐστί, μαρτυρεῖ λέγων. Tel est le texte d'éd. Berlin. Seul le papyrus donne νοητῶν, rejeté par toutes les éditions. En fait, on ne sait pas comment le comprendre. Pour ἐξ ἡμῶν νοητῶν, Cohn pour éd. Berlin a proposé ἔξω γηίνων <καὶ ἐφιέμενος> νοητῶν, ce qui va bien comme sens. Asmus 1899[58] a proposé νοητὸς ὢν, ce qui, à mon avis, est dans la bonne direction, mais paléographiquement plus difficile que la proposition présentée ci-dessous. Werke Breslau propose ὁρατῶν.

Je me demande s'il ne faut pas lire νοητῶς. Le mot se trouve trois fois chez Philon, deux fois avec αἰσθητῶς[59], une fois dans *Her*. 235 ὅ τε ἡμέτερος νοῦς, ἅτ' ἂν παραλάβῃ νοητῶς πράγματά τε καὶ σώματα. Ce passage et les deux autres montrent bien que l'homme peut agir νοητῶς ; pour des mouvements intellectuels en recherche du divin, cf. aussi *Migr*. 195 ἀμήχανον γὰρ ἔτι κινούμενον αἰσθητῶς μᾶλλον ἢ νοητῶς πρὸς τὴν τοῦ ὄντος ἐλθεῖν ἐπίσκεψιν. Probablement, νοητῶς est devenu νοητῶν après ἡμῶν, puis le mot est tombé par un saut du même au même.

Her. 102 βραχεῖα μὲν ἡ λέξις (sc. « λάβε μοι », *Gen*. 15, 9), πολλὴ δὲ ἡ δύναμις· ἐμφαίνει γὰρ οὐκ ὀλίγα. πρῶτον μέν, ἴδιον, φησίν, οὐδὲν ἔχεις ἀγαθόν. Le mot ἀγαθόν ne se trouve pas dans les manuscrits OAB, qui le plus souvent présentent un texte inférieur à celui des autres manuscrits et du papyrus. Pourtant ici, à ce qu'il semble, ils donnent la meilleure leçon. Dans tout le contexte, la question est : qui possède, l'homme ou Dieu ? Les mots ἔχειν, κτήματα, λαβεῖν montre de quoi il s'agit. ἀγαθόν peut bien être introduit comme une explication.

Her. 110 οἱ δὲ λαβόντες μὴ ἑαυτοῖς, ἀλλὰ θεῷ τούτων ἕκαστον αὐτῷ ἀνέθεσαν, ἱεροπρεπὲς καὶ ἅγιον ὄντως φυλάξαντες τῷ κτησαμένῳ, τὴν μὲν διάνοιαν …, τὸν δὲ λόγον …, τὴν δὲ αἴσθησιν … Les variantes importantes sont τῷ κτησαμένῳ Pap GHP, τὸ κεκτημένον AB. Il y a aussi les conjectures τὸ κτήμα et τῷ παρακαταθεμένῳ.

À mon avis, il n'est pas possible dans ce contexte d'employer le mot κτάομαι ni à propos de Dieu ni à propos de l'homme. Dieu n'a pas « acquis » ces dons, il les possède depuis toujours ; l'homme ne les a pas acquis, il les possède comme une déposition, παρακαταθήκη. La proposition τῷ παρακαταθεμένῳ s'accorde bien avec le contexte, mais n'est pas facile paléogra-

58 Col. 712.
59 *Agr.* 80 ; *Migr*. 195.

phiquement. La proposition καταπέμψαντι (cf. § 112 βουληθεὶς μέντοι καὶ τῆς θείας ἀρετῆς ἀπ' οὐρανοῦ τὴν εἰκόνα ἐπὶ γῆν καταπέμψαι) n'est guère meilleure. Il faut mettre une *crux* pour τῷ κτησαμένῳ.

Her. 118 ἐπειδὴ γὰρ πᾶν γένος ἄφθαρτον, δικαίως τῷ ἀφθάρτῳ προσνεμηθήσεται, καὶ εἴ τις καὶ συνόλως μήτραν διοιγνύειν ἀπὸ ἀνθρώπου, τοῦ λογισμοῦ καὶ λόγου, ἕως κτήνους, αἰσθήσεώς τε καὶ σώματος. Tel est le texte d'éd. Berlin. Les variantes sont και ει τις και Pap, καὶ εἴ τι *codd*. Il y a aussi les conjectures ὃς οἷός τε καὶ et καὶ εἴ τις ἱκανός. Pour διοιγνύειν, les variantes sont διοιγνύειν Pap GP, ἀνοιγνύει AB, διοιγνύει H.

Il semble indispensable de lire διοιγνύει, avec éd. Loeb, éd. Cerf , Werke Breslau et Heinrici 1900[60]. Le problème est le premier καὶ, qui n'a guère de sens. Je propose de le retrancher. Ensuite, peut-être plutôt τι, en accord avec συνόλως. εἴ τι a, comme souvent, à peu près le même sens que ὅ τι ; voir plus haut *Plant*. 159 ἀλλὰ εἴ τι τῆς διανοίας κατεαγὸς … ἐγείροντες.

Her. 128 τῆς μὲν οὖν θείας ἐπιστήμης ὄρνιθος τρόπον τὸ αἰεὶ μετεωροπολεῖν ἴδιον, τῆς δὲ ἀνθρωπίνης αἰδῶ καὶ σωφροσύνην ἐμποιεῖν, ὧν τὸ ἐρυθριᾶν ἐφ' οἷς ἄξιον. δεῖγμα ἐναργέστατον· Tel est le texte et la ponctuation d'éd. Berlin, gardés par éd. Cerf. Pour éd. Berlin, l'éditeur pense que après δεῖγμα, la particule δὲ des manuscrits AB serait peut-être la bonne leçon.

Le point en haut semble indiquer que le contexte se poursuit après ἐναργέστατον, ce qui n'est pas le cas. Édition Loeb écrit correctement : … αἰδῶ καὶ σωφροσύνην ἐμποιεῖν, ὧν τὸ ἐρυθριᾶν ἐφ' οἷς ἄξιον δεῖγμα ἐναργέστατον, suivi par un point. Il y a donc le parallèle τῆς μὲν οὖν θείας ἐπιστήμης … ἴδιον / τῆς δὲ ἀνθρωπίνης, sc. ἐπιστήμης ἴδιον. Suit la manifestation de αἰδώς et σωφροσύνη, à savoir la rougeur. Ce qui suit après ἐναργέστατον est autre chose et doit être séparé par un point. Asmus 1899[61] a vu le contexte correctement.

Her. 143 ἰσότητος δὲ οὐδὲν γενητὸν αἴτιον ἀδεκάστῳ λόγῳ τῆς ἀληθείας εὑρίσκεται. Les variantes sont ισοτητος Pap, ἀνισότητος ABG, ἀνισότης HP. γενητὸν est une conjecture, acceptée par les éditions ; la tradition donne : ηττον Pap, ἴσον *codd*.

Je crois qu'il faut lire ἀνισότητος δὲ οὐδὲν ἧττον αἴτιον … εὑρίσκεται. Le contexte est que l'homme ne peut pas partager exactement en parts égales ; une part sera trop petite, l'autre trop grande. Dans la même mesure,

60 Col. 659.
61 Col. 712.

οὐδὲν ἧττον, il sera la cause de l'inégalité. ἀνισότητος δὲ, à propos de l'homme, correspond à § 142 ἄνθρωπος μὲν οὖν.

Après avoir constaté que l'homme est incapable de justice et capable d'injustice, Philon présente comme une sorte de conclusion : ἔοικεν οὖν ὁ θεὸς μόνος ἀκριβοδίκαιος εἶναι καὶ μέσα μόνος δύνασθαι διαιρεῖν τά τε σώματα καὶ πράγματα.

Dans ἀνισότητος, ἀν- disparaît facilement après le précédent ἀδυνατοῦσαν.

Her. 145. Philon discute la notion τὸ ἴσον et constate qu'il y a une égalité quand quelque chose se passe proportionnellement, ἀναλογίᾳ. Par exemple, un état peut en certains cas, ἐπὶ καιρῶν, ordonner aux citoyens de payer de façon égale, τὸ ἴσον ; cela ne veut pas dire la même somme, mais une somme qui est proportionnelle à leur fortune. Ils doivent donc payer de façon égale, mais comment ? οὐ δήπου ἐν ἀριθμῷ, ἀλλ' ἀναλογίᾳ τοῦ περὶ τὸν κλῆρον τιμήματος, ὥσθ' ὁ δραχμὰς ἑκατὸν εἰσενεγκὼν τῷ τὸ τάλαντον εἰσενεγκόντι δόξαι ἂν ἐπιδεδωκέναι τὸ ἴσον. Tel est le texte des éditions, mais κλῆρον est une conjecture, le papyrus et les manuscrits présentant καιρὸν.

Je propose de rattacher τὸν καιρὸν au précédent ἐπὶ καιρῶν. περὶ indique ici, je pense, ce qui appartient à quelqu'un ou à quelque chose, ce qui a à faire avec quelque chose. Souvent, il semble que la construction soit utilisée pour éviter de présenter deux génitifs. Cf. :

- *Aet*. 62 πίστις δέ ἐναργὴς τῆς ἀδιαστάτου καὶ ἀιδίου περὶ γῆν ἀκμῆς τὰ φυόμενα.
- *Deter*. 19 οἶκτον λαβὼν τῆς περὶ αὐτὸν πλάνης.
- *Ibid*. 112 τὸ περὶ αὐτὸν γεῶδες.
- *Legat*. 142 δι' αἰδῶ τὴν περὶ τὴν ἀγχίνοιαν.
- *Poster*. 28 τὴν περὶ τὸν σπουδαῖον βεβαιοτάτην εὐστάθειαν.
- *Somn*. II, 255 τὴν περὶ αὐτοὺς ἡμᾶς ἀμείνω μοῖραν.

Je voudrais donc comprendre la phrase de la manière suivante : « selon l'évaluation de l'occurrence », ou « selon l'évaluation qu'on fait en l'occurrence ».

Her. 161. Philon dit que Moïse fait l'éloge de l'égalité comme personne d'autre, et il poursuit : πρῶτον μὲν ὑμνῶν ἀεὶ καὶ πανταχοῦ καὶ δικαιοσύνην, ἧς ἴδιον, ὡς καὶ αὐτό που δηλοῖ τοὔνομα, τὸ δίχα τέμνειν εἰς μοίρας τά τε σώματα καὶ τὰ πράγματα ἴσας. Quelques manuscrits ont αὐτὸς ou αὐτὴν après μὲν, mais le papyrus et d'autres manuscrits ne le portent pas. La tradition est donc faible. αὐτὸς est sûrement possible, mais n'apporte rien au contexte. Mieux vaut le rejeter avec l'autre leçon αὐτὴν, comme le font les éditions. αὐτὴν se référerait à ἰσότης, mais en effet, Moïse ne célèbre jamais

l'égalité. Ce mot ne se trouve que trois fois dans la Septante et n'a rien à faire avec Moïse. Il ne célèbre pas non plus la notion de ἴσον.

Je crois qu'il faut rejeter καὶ[62] avant δικαιοσύνην ou le remplacer par τὴν. L'idée est que Moïse chante la louange de l'égalité en célébrant la justice ; on dirait indirectement. Dire « en célébrant aussi la justice » n'a guère de sens. Le propre de la justice est selon Philon de partager[63] en parts égales, et l'égalité est la nourrice de la justice (§ 163).

Her. 172 μεθόριος δ' ὁ θεσμὸς οὗτος ἐγράφη τῆς τε πρὸς εὐσέβειαν τεινούσης πεντάδος καὶ τῆς ἀποτροπὰς τῶν πρὸς τοὺς ὁμοίους ἀδικημάτων περιεχούσης. La leçon du papyrus est εγραφη ; les manuscrits donnent ἐτάγη. Le plus souvent, mais pas toujours, le papyrus offre un texte meilleur. Ici, ἐτάγη est préférable, car il s'agit de la place de ce commandement dans la série.

Her. 277 τοὺς μὲν γὰρ ἐν τῇ Χαλδαίων χώρᾳ βεβιωκότας, οἷς μόνοις ἐχρήσατο συγγενέσιν, οὐκ ἂν λέγοι. Tel est le texte des éditions. Les variantes sont εχρησατο Pap, ἐγχρονίσας ὡς ABP^2, ἐγχρονίσας GH^{1}P^1, ἐνεχρόνισε H^2 ; dans AB, on ajouté ἦν après συγγενέσιν.

Philon demande qui sont les pères auquels Abraham doit repartir (*Gen*. 15,15). Je me demande, si une forme de ἐγχρονίζειν, mot qui se trouve trois fois chez Philon, ne soit la leçon correcte. Une faute dans un texte original doit être à l'origine de ces leçons différentes. Pour H^2 et AB on a fait des efforts pour rendre le texte grammatical ; ἐχρήσατο dans le papyrus est parfaitement normal et a l'air d'une *lectio facilior*.

62 Voir Index verborum, καί « intrusif ».

63 Selon Philon, δικαιοσύνη se réfère à δίχα.

De congressu eruditionis gratia (Congr.)

Les éditions utilisées sont éd. Berlin 3, éd. Loeb 4 et éd. Cerf 14. Les manuscrits dont on se sert dans éd. Berlin sont MAHGF. Wendland dans éd. Berlin considère le groupe MAH comme généralement meilleur que le groupe GF.

Congr. 26 τῆς γὰρ ψυχῆς ἡμῶν διμεροῦς ὑπαρχούσης καὶ τὸ μὲν λογικὸν τὸ δὲ ἄλογον ἐχούσης, ἀρετὴν ἑκατέρῳ ὑπάρχειν συμβέβηκε, Λείαν μὲν τῷ λογικῷ, τῷ δὲ ἀλόγῳ Ῥαχήλ. Tel est le texte d'éd. Berlin, accepté par éd. Cerf et éd. Loeb, mais pour la dernière, Colson indique qu'on peut garder τὸ λογικὸν, τὸ δ' ἄλογον des manuscrits, où le texte cité présente τῷ λογικῷ, τῷ δὲ ἀλόγῳ[64], si l'on écrit ἑκάτερον ἔχειν avec les manuscrits GF. Les variantes sont : ἑκατέρω MA(H1), ἑκατέρου H^2, ἑκάτερον GF ; ὑπάρχειν MAH, ἔχειν GF ; τὸ λογικὸν, τὸ δ' ἄλογον (post Λείαν μὲν) *codd*.

Dans les manuscrits, les désinences de ἑκατέρω etc. sont en désordre, et ἔχειν GF semble une conjecture pour sauver la construction Λείαν μὲν τὸ λογικὸν etc. À mon avis, le plus logique serait d'écrire : … ἀρετὴν ἑκατέρῃ ὑπάρχειν συμβέβηκε, Λείᾳ μὲν τὸ λογικὸν, τὸ δ' ἄλογον Ῥαχήλ. Ainsi, on peut expliquer la confusion des désinences : ἑκατέρῳ a été faussement rattaché au précédent τὸ μὲν λογικὸν τὸ δὲ ἄλογον, Λείαν est une faute inconsidérée et presque automatique après ἀρετὴν, ou regardé comme un accusatif attendu après ὑπάρχειν συμβέβηκε. Mais il n'est pas sûr que Philon ait été logique : je pense qu'il a pu changer de construction après ἑκατέρῳ pour ensuite parler des deux femmes.

Il est possible, comme le veut le texte d'éd. Berlin, d'attribuer une personne à une qualité (Λείαν μὲν τῷ λογικῷ etc.), ou, comme je propose, attribuer une qualité à une personne (Λείᾳ μὲν τὸ λογικὸν etc). L'unanimité de τὸ λογικὸν, τὸ δ' ἄλογον parle pour cette solution-ci, mais il faut l'avouer, pas très fortement.

Congr. 36 τὸ δὲ αὐτομαθὲς γένος, οὗ κεκοινώνηκεν Ἰσαάκ, ἡ εὐπαθειῶν ἀρίστη χαρά, φύσεως ἁπλῆς καὶ ἀμιγοῦς καὶ ἀκράτου μεμοίραται, μήτε ἀσκήσεως μήτε διδασκαλίας δεόμενον, ἐν οἷς παλλακίδων ἐπιστημῶν, οὐκ

64 Ainsi les manuscrits. Colson cite un peu fautivement, mais en gardant les désinences en -ὸν.

ἀστῶν μόνον, ἐστὶ χρεία. Il faut sous-entendre un antécédent à ἐν οἷς, à savoir τούτων. Les traducteurs, qui n'ont pas vu cela, traduisent comme si ἐν οἷς se réfère d'une manière vague aux mots du féminin ἀσκήσεως et διδασκαλίας.

Congr. 92 τῶν τεττάρων παθῶν πρὸς τὰς πέντε αἰσθήσεις κονισαμένων καὶ πόρθησιν καὶ κατασκαφὴν κινδυνευούσης τρόπον πόλεως τῆς ὅλης ἀναδέχεσθαι ψυχῆς. Les variantes sont : ὅλης GFH^2, αὐλῆς MA(H^1). Il y a aussi la conjecture ἁλούσης, mais pour penser à l'accepter, on voudrait bien retrancher le précédent τῆς. J'ose proposer τῆς ἀΰλου … ψυχῆς. Même l'âme, qui est immatérielle, peut être dévastée comme une ville.

Congr. 97 ἀλλὰ γὰρ οὐ μόνον ἐπὶ τοῖς ξυλίνοις καὶ γηίνοις σώματος ὄγκοις οὐδ' ἐπ' ἀλόγοις ζῴοις, ταῖς αἰσθήσεσι, τὸν εὐεργέτην ἐπαινεῖν διδασκόμεθα, ἀλλὰ καὶ ἐπὶ τῷ νῷ, ὃς κυρίως εἰπεῖν ἄνθρωπός ἐστιν ἐν ἀνθρώπῳ. Les manuscrits portent σωματικοῖς, on a fait la conjecture σώματος ὀγκοις acceptée par les éditeurs ; il y a aussi la proposition σωματικοῖς ὀγκοις. Il faut bien sûr laisser le texte des manuscrits. Il y a chez l'homme σωματικά qui est ξύλινα καὶ γήινα, il y a αἰσθήσεις et νοῦς. Le fait que ὄγκου σωματικοῦ se trouve avant, § 96, ne doit pas influencer le texte.

Congr. 111 πάγκαλον δὲ δόγμα καὶ ὁ τοῦ φιλομαθοῦς παῖς ἔμαθεν. Mangey a proposé δὲ δόγμα d'après un codex Oxoniensis qui n'est pas utilisé pour les éditions modernes. Ces éditions le suivent, mais les manuscrits qu'ils utilisent donnent δίδαγμα (un seul écrit δεῖγμα), sans δὲ. On peut comparer *Leg*. III, 194 μαθὼν παρὰ Μωυσέως δίδαγμα καὶ δόγμα ἀναγκαῖον. On ne peut donc pas rejeter δίδαγμα, même s'il n'est pas clair comment il faut présenter le texte.

Congr. 120 οὗτοι δέ εἰσι θεσμοί, τῶν κατὰ μέρος ἀπείρων νόμων γενικὰ κεφάλαια, ῥίζαι καὶ ἀρχαὶ <καὶ> πηγαὶ ἀέναοι διαταγμάτων προστάξεις καὶ ἀπαγορεύσεις περιεχόντων. Les variantes sont γενικὰ κεφάλαια MAH, γενικαὶ (καὶ F) ἀρεταὶ καὶ κεφάλαια GF, où le premier καὶ de F a l'air d'une dittographie.

γενικός avec ἀρετή se trouve 15 fois chez Philon, avec κεφάλαιον seulement dans le passage cité là-dessus. On ne peut guère suivre la leçon de GF, car les θεσμοί ne peuvent pas être γενικαὶ ἀρεταὶ. La leçon de MAH semble possible, mais comment expliquer la variante γενικαὶ ἀρεταὶ ? Je me demande s'il faut lire sans γενικὰ κεφάλαια et sans la variante de GF, donc : οὗτοι δέ εἰσι θεσμοί, τῶν κατὰ μέρος ἀπείρων νόμων ῥίζαι καὶ ἀρχαὶ, πηγαὶ ἀέναοι διαταγμάτων etc. Il s'agit peut-être d'une explication dans la marge,

quelque chose comme γενικῶν ἀρετῶν κεφάλαια. Je veux regarder le texte comme douteux.

Congr. 135 οὕτως ἐν γαστρὶ λαμβάνουσαι μᾶλλον ἢ ἔχουσαι αἱ ψυχαὶ τίκτειν πεφύκασι. Le texte est celui d'éd. Berlin, accepté par les autres éditions. Les manuscrits présente l'ordre inverse : … ἐν γαστρὶ ἔχουσαι μᾶλλον ἢ λαμβάνουσαι … Le changement semble assez violent, mais il est inévitable.

Le contexte montre qu'il y a une grande différence entre ἐν γαστρὶ λαμβάνειν et ἐν γαστρὶ ἔχειν. Ces notions sont transférées à l'âme, ψυχή. ἐν γαστρὶ λαμβάνειν veut dire que l'âme agit avec sagesse, φρόνησις, et l'accouchement résulte bien. Au contraire, d'une action sans sagesse le résultat est un avortement ou la naissance d'une progéniture mauvaise. ἐν γαστρὶ λαμβάνειν veut dire qu'on ne s'attribue rien mais regarde Dieu comme l'origine de tout ce qu'on a, tandis que ἐν γαστρὶ ἔχειν est un signe de l'amour-propre, le plus grand mal (voir § 129 suiv.). ἐν γαστρὶ λαμβάνειν est donc dit de la mère de Moïse, un enfant sans faute (§ 131, d'apres *Exod*. 2, 2), tandis que ἐν γαστρὶ ἔχειν est dit d'une femme qui avorte (§ 137, d'apres *Exod*. 21, 22). Il est en fait impossible que la femme sage, à savoir τὴν ἐν γαστρὶ λαβοῦσαν, avorte ; voir § 138 *fin*., ce qui confirme le texte proposé par les éditeurs.

Congr. 138. Regardons dans le contexte exposé dans la remarque précédente comment on a compris § 138 διὰ τοῦτο ὅπου μὲν ἐπιτίμιον ἄδηλον ἐπ' ἀδήλῳ πράγματι, ὅπου δὲ ὡρισμένον ἐπὶ τελείῳ νομοθετεῖται, τελείῳ δὲ οὐχὶ τῷ πρὸς ἀρετήν, ἀλλὰ τῷ κατά τινα τέχνην τῶν ἀνεπιλήπτων γενομένῳ. Dans les éditions, les traducteurs rattachent τινα τέχνην à τῶν ἀνεπιλήπτων, comme dans éd. Cerf : « l'un de ces arts qui sont au-dessus de toute critique ». Philon commente la loi (*Exod*. 21, 22-23) qui règle un cas d'avortement : si dans une querelle entre deux hommes, une femme enceinte est frappée et avorte, pour un enfant qui n'est pas venu à terme (*LXX* : μὴ ἐξεικονισμένον), une amende sera imposée, mais si l'enfant est venu à terme (*LXX* : ἐξεικονισμένον), c'est la peine de mort. Pour Philon, il s'agit de l'œuvre de l'intelligence (διανοίας ἔργον), qui peut être imparfait (ἀτελές, correspondant à μὴ ἐξεικονισμένον) ou parfait (τέλειον, correspondant à ἐξεικονισμένον). Mais il déclare aussitôt que cet enfant n'est pas parfait quant à la vertu (πρὸς ἀρετήν), chose impossible pour un enfant nouveau-né ; il est considéré comme appartenant à ceux qui sont sans reproche (τῶν ἀνεπιλήπτων γενομένῳ) dans son art. Cet art doit être l'art médical, qui décide si l'enfant est τέλειος ou ἀτελής. Cela est autre chose qu'être parfait quant à la vertu (πρὸς ἀρετήν). Pour τῶν ἀνεπιλήπτων, il s'agit donc des fœtus venus à terme, pas des arts qui sont sans reproche. Mieux donc Werke Breslau, qui veut mettre τῶν entre crochets et lire ἀνεπιλήπτῳ.

De fuga et inventione (Fug.)

Les éditions utilisées sont éd. Berlin 3, éd. Loeb 5 et éd. Cerf 17. La tradition est maigre : les manuscrits dont on se sert dans éd. Berlin sont GH. L'éditeur regarde les leçons de G comme le plus souvent supérieures.

Fug. 7 ἐπανιτέον δ' ἐπὶ τὰ προταθέντα κεφάλαια. Les manuscrits donnent προτεθέντα. Il faut garder cette leçon. Cf. *Agri*c. 2 et *Ebr*. 195 τῷ προτεθέντι κεφαλαίῳ.

Fug. 110 καὶ διότι τὴν κεφαλὴν κέχρισται ἐλαίῳ, λέγω δὲ τὸ ἡγεμονικὸν φωτὶ αὐγοειδεῖ περιλάμπεται, ὡς ἀξιόχρεως « ἐνδύσασθαι τὰ ἱμάτια » νομισθῆναι. Mettons une virgule après τὸ ἡγεμονικὸν, qui explique τὴν κεφαλὴν. La proposition principale après διότι est φωτὶ αὐγοειδεῖ περιλάμπεται, comme dans ce qui suit καὶ ὅτι τὴν κεφαλὴν « οὐδέποτε ἀπομιτρώσει » est suivi par la principale τὸ βασίλειον οὐκ ἀποθήσεται διάδημα.

Fug. 162. Dieu parle à Moïse depuis le buisson brûlant : τὰ μὲν γεγονότα θαύμαζε, τὰς δὲ αἰτίας, δι' ἃς ἢ γέγονεν ἢ φθείρεται, μὴ πολυπραγμόνει. « ὁ γὰρ τόπος ἐν ᾧ σὺ ἕστηκας » φησί « γῆ ἁγία ἐστί » (*Exod*. 3, 5). Les éditions suivent le texte de G, tandis que le manuscrit H donne στάς, τὰς au lieu de τὰς. Il est très facile et probable qu'on mot tombe par un saut du même au même, moins probable qu'on aurait introduit un mot. En outre, le fait que Moïse doit rester où il est et ne pas approcher du buisson, donc στάς, joue un rôle dans le contexte.

De mutatione nominum (Mutat.)

Les éditions utilisées sont éd. Berlin 3, éd. Loeb 5 et éd. Cerf 17. La tradition est maigre : les manuscrits utilisés dans éd. Berlin sont AB, qui sont proche l'un de l'autre.

Mutat. 22 οὗ τὴν ἀρχὴν ὁ δεδιὼς καὶ καταπεπληγμένος ἆθλον ὠφελιμώτατον αἴρεται νουθεσίας. Tel est le texte de la tradition et des éditions, mais il est très probable que la conjecture de Mangey soit correcte, à savoir νουθεσίαν. Ainsi nous aurons encore un exemple d'une manière de s'exprimer que Philon aime bien ; une périphrase suivie du mot propre.

Mutat. 54 ὅτι ὁ μὲν κατὰ τὰ αὐτὰ ἑστὼς κινεῖ τὴν σύμπασαν στάσιν, οὐ διὰ τῶν σκελῶν – οὐ γὰρ ἀνθρωπόμορφος –, ἀλλὰ τὴν ἄτρεπτον καὶ ἀμετάβλητον ἐμφαίνουσαν, ὁ δ' (sc. Abraham) οὐδέποτε ἐν ταὐτῷ βεβαίως ἱδρυμένος ἄλλοτε ἀλλοίας δέχεται μεταβολὰς. Tel est le texte des éditions, mais on a vu que sans doute il est corrupt, et on a fait des émendations. En voici une autre : … ἀλλὰ τὸν ἄτρεπτον καὶ ἀμετάβλητον ἐμφαίνων … Un avantage seraient qu'ainsi, nous avons une construction parallèle : ὁ μὲν κινεῖ ἐμφαίνων / ὁ δ' ἱδρυμένος δέχεται, un autre qu'on peut expliquer le corrupt ἀλλὰ τὴν ἄτρεπτον καὶ ἀμετάβλητον ἐμφαίνουσαν comme influencé par le précédent στάσιν.

La construction τὸν ἄτρεπτον καὶ ἀμετάβλητον ἐμφαίνων, « montrer l'immuable », « se montrer comme immuable », n'est pas rare chez Philon, et on la trouve aussi chez d'autres ; en voici quelques exemples :

- *Legat*.171 τὸν γὰρ ἐπ' εὐθείας κατήγορον (qui attaque de front) οὔτε ὠμολόγει οὔτε ὁμολογεῖν ἐδύνατο.
- *Ibid*. 183 τὸν ἴσον καὶ κοινὸν ἀκροατὴν ὑπερβὰς, « sortir de son rôle d'auditeur équitable ».
- *Flacc*. 32 ἐν μὲν τῷ φανερῷ τὸν ἑταῖρον καὶ φίλον καθυπεκρίνετο.
- *Ibid*. 98 ὑπομειδιῶν καὶ γεγανωμένος ἢ προσποιούμενος τὸν ἡδόμενον.
- Clément d'Alexandrie, *Pédagogue* III, VI, 35, 5 ἡ μετάδοσις τὸν μακάριον, οὐχ ἡ κτῆσις δείκνυσι.
- Clément d'Alexandrie, *Stromates* V, XIV, 90, 6, commentant Platon, *République* X, 615 E : οἱ μὲν γὰρ ἄνδρες οἱ διάπυροι ἀγγέλους αὐτῷ βούλονται δηλοῦν.

- Origène, *Contre Celse* IV, 46 *fin*. ἑλόμενον κατακλεισθῆναι ἐν φυλακῇ ἤπερ ἀπολέσθαι τὸν σώφρονα.

- Marc Aurèle, *Pensées* I, 7 Παρὰ Ῥουστίκου τὸ ... μὴ ... φαντασιοπλήκτως τὸν ἀσκητικὸν ἢ τὸν εὐεργετικὸν ἄνδρα ἐπιδείκνυσθαι.

Mutat. 61. Un homme impie parle : μεγάλαι δὴ καὶ ὑπερβάλλουσαι δωρεαί, ἅς φησι Μωυσῆς τὸν ἡγεμόνα τῶν ὅλων ὀρέγειν· στοιχείου <γὰρ> προσθήκῃ, τοῦ ἑνὸς ἄλφα, [στοιχείῳ περιττεύει] καὶ πάλιν ἑτέρᾳ προσθέσει τοῦ ῥῶ θαυμαστὴν ἡλίκην ἔδοξεν εὐεργεσίαν παρεσχῆσθαι *** τὴν Ἀβρὰμ γυναῖκα Σάραν Σάρραν ὠνόμασε δὶς τὸ ῥῶ παραλαβών. Tel est le texte des éditions. On voit les interventions qu'on a faites, mais il y en a d'autres, et des propositions non acceptées. Les plus importantes sont : on a proposé ἑτέρου pour ἑτέρᾳ ; pour la lacune supposée, on a voulu ajouter quelque chose sur le changement Ἀβράμ/Ἀβραάμ correspondant à ce qui suit sur Σάρα/Σάρρα ; προσθέσει est une conjecture pour προσθεὶς des manuscrits ; τοῦ ῥῶ est une conjecture pour τὸ ῥῶ des manuscrits.

À mon avis, mieux vaut lire : … ὀρέγειν· στοιχείου προσθήκῃ, τοῦ ἑνὸς ἄλφα, στοιχείῳ περιττεύει, καὶ πάλιν ἑτέρᾳ προσθέσει, τοῦ (ou τῷ) ῥῶ, θαυμαστὴν ἡλίκην ἔδοξεν εὐεργεσίαν παρεσχῆσθαι· τὴν Ἀβρὰμ γυναῖκα Σάραν Σάρραν ὠνόμασε δὶς τὸ ῥῶ παραλαβών. <γὰρ> n'est pas nécessaire quand une explication ou un complément suit de près[65] ; par στοιχείῳ περιττεύει, l'impie souligne la petitesse de ce don, δωρεά ; comme ce qui concerne Abraham est déjà connu, il n'est pas nécessaire de supposer une lacune ; l'impie poursuit en parlant de Sarah et explique l'addition d'un rho déjà mentionné[66] . On peut aussi penser à ἕτερον προσθείς, τὸ ῥῶ, mais l'unanimité de ἑτέρᾳ et le parallèle avec προσθήκῃ fait qu'il faut probablement lire προσθέσει. Pour la varition entre προσθήκῃ et le proposé προσθέσει, cf. § 89 Ἰωσὴφ ἑρμηνεύεται πρόσθεμα· προσθήκη δ' ἐστὶ τῶν φύσει τὰ θέσει, χρυσός, ἄργυρος etc.

Mutat. 73 καθάπερ γὰρ δένδρων οὐδὲν ὄφελος, εἰ μὴ καρπῶν οἰστικὰ γένοιτο, τὸν αὐτὸν δὴ τρόπον οὐδὲ φυσιολογίας, εἰ μὴ μέλλοι κτῆσιν ἀρετῆς ἐνεγκεῖν. La tradition a οὐδὲν pour οὐδὲ des éditions. On doit sans doute garder οὐδὲν, car il faut sous-entendre ὄφελος de ce qui précède. Cette manière de s'exprimer est typique de Philon.

Mutat. 79 ἡ μὲν <γὰρ> ἐν τῷ σπουδαίῳ φρόνησις αὐτοῦ μόνου ἐστὶν ἀρχή.

---

65 Voir les remarques sur §§ 79 et 163.

66 Ainsi Colson dans éd. Loeb, p. 588, la remarque à § 61.

L'addition de <γὰρ> dans les éditions n'est pas nécessaire. Il s'agit d'une explication de ce qui précède, de ce qui est grand et de ce qui est petit et de ce don qui est digne de Dieu. Voir les remarque sur *Mutat*. 61 et 163.

Mutat. 85 ὁ δ' ἀσκητὴς καὶ τὸ ἑκούσιον ἔχων αὐτὸ μόνον καὶ τοῦτο γυμνάζων καὶ συγκροτῶν, ἵνα τὸ οἰκεῖον πάθος τῷ γενητῷ καταβάλῃ. Pour la conjecture καταβάλῃ des éditions, il faut bien sûr lire μεταβάλῃ de la tradition avec Werke Breslau.

Mutat. 105. Il s'agit de Jéthro, un homme duquel Philon vient de dire qu'il préfère l'humain au divin. Pourtant, il peut s'élever et devenir Ragouel : μεταβαλὼν δὲ πολλάκις ὁ δοκησίσοφος οὗτος καὶ μεταβὰς ἀπὸ τῶν θρεμμάτων, ἃ δὴ τυφλὸς ἔλαχεν ἡνιοχεῖν, ἀναζητήσας τὴν θείαν ἀγέλην. La tradition donne σχημάτων.

On peut retenir σχημάτων. Ce mot, souvent rattaché à χρώματα, dénote les choses terrestres, en opposition aux choses divines. Cf. par exemple *Ebr*. 46 τὰ δὲ περὶ σῶμά τε καὶ ἐκτὸς χρώμασι καὶ σχήμασι πεποικιλμένα πρὸς ἀπάτην αἰσθήσεως εὐπαραγώγου θαυμάζεται. καλεῖ δὲ τὸν τοιοῦτον ὁ νομοθέτης Λάβαν, ὃς τοὺς ἀληθεῖς τῆς φύσεως νόμους οὐ κατιδὼν ψευδογραφεῖ τοὺς παρὰ ἀνθρώποις. Laban est le symbole des choses d'ici-bas.

Mutat. 112-113 αἱ μὲν γὰρ τὰ ἐκτὸς ἄγουσιν εἴσω πρὸς οἷα δικαστὴν καὶ βασιλέα τὸν νοῦν, ἵν' ἄρχοντι χρώμεναι τῷ βελτίστῳ κατορθῶσιν· (§ 113) οἱ δ' ἀντικάθηνται διώκοντες καὶ τἀναντία παραγγέλλοντες, ἔξω τὸν νοῦν ἐπισπᾶσθαι καὶ ἀγώγιμα παραδιδόναι τὰ φαινόμενα. Les manuscrit portent ἐξὸν pour ἔξω des éditions.

Je pense que ce texte n'a pas de sens, et qu'on a dans l'apparat critique d'éd. Berlin établi un texte généralement correct, accepté par Werke Breslau : ἀγώγιμον παραδιδόναι τοῖς φαινομένοις. Dans le texte, αἱ μὲν revient aux αἱ τοῦ ἀλόγου δυνάμεις, les sept sensations symbolisées par les sept filles de Jéthro ; οἱ δ' sont leurs ennemis. Les unes veulent conduire les choses extérieures vers l'intérieur afin qu'elles soient jugées par l'intellect ; les ennemis veulent le contraire, traîner l'intellect vers l'extérieur et le rendre soumis aux apparences. La conjecture ἔξω, acceptée par les édition, est donc correct ; c'est le contraste de εἴσω. Le seul possible contexte parle en faveur de ces petits changements de désinences qu'on a proposés.

Mutat. 146 αὐτὸ δὲ τοῦτο <τὸ> μουσικὸν καὶ γραμματικὸν καὶ γεωμετρικόν, ἔτι δὲ δίκαιον καὶ σῶφρον φρόνιμόν τε καὶ ἀνδρεῖον ἓν αὐτὸ μόνον τὸ ἀνωτάτω, μηδὲν ἰδέας ἀρχετύπου διαφέρον. L'addition de <τὸ> n'est pas nécessaire. La définition des phénomènes ou leurs idées peuvent se trouver sans

l'article chez Philon, comme dans les passages suivants :

- *Abr*. 220 τὰ καθ' ἑκάστην ἀρετὴν δόγματα καὶ τὰ σοφίας αὐτῆς θεωρήματα.
- *Virt*. 106 ὁ δέ γε προσυπερβάλλων τοὺς ἐπιεικείας ὅρους αὐτῆς.

Nous trouvons donc σοφία αὐτή, ἐπιεικεία αὐτή et αὐτὸ μουσικὸν. Cf. aussi la remarque sur *Agr*. 134.

Mutat. 163 ἀφικομένῳ μὲν <γὰρ> χαίρομεν, μέλλοντος δὲ ἐλπίζομεν. La phrase est une explication ou un complément de ce qui précède, à savoir ἥκοντι μὲν οὖν ἥδη τῷ ἀγαθῷ συνομαρτεῖ χαρά, προσδοκωμένῳ δὲ ἐλπίς. La particule n'est donc pas nécessaire. Voir les remarques sur *Mutat*. 61 et 79.

Mutat. 165 μήπω φαγὼν ἢ πιών, ἀλλὰ μηδ' ἀρυσάμενος ἢ δρεψάμενος. Les éditions écrivent la conjecture ἀρυσάμενος pour ἱδρυσάμενος des manuscrits. L'editio princeps de Paris 1552 donne dans la marge la proposition ὑδρευσάμενος, qui est sans doute préférable. Le mot se trouve quatre fois chez Philon, toujours dans un contexte qui a à voir avec Rébecca au puits ; voir *Gen*. 24, où le mot se trouve dans les versets 11, 19 et 20.

Mutat. 173 λέγει γὰρ αὖ τὰς ζημίας ὡς ὠφελείας προτείνων· « παραλαβόντες τὸν πατέρα καὶ τὰ ὑπάρχοντα ὑμῶν ἥκετε πρὸς μέ » (*Gen*. 45, 18) ἐπ' Αἰγύπτου καὶ τοῦ φοβεροῦ τούτου βασιλέως. Dans éd. Berlin, l'éditeur regarde ἐπ' comme une faute et voudrait lire ἐπ' <ἀγαθὰ>, mais il n'a pas mis cela dans le texte. Colson dans éd. Loeb ne trouve rien à redire à cet ἐπ' ; dans éd. Cerf on met ἐπ' dans le texte sans commentaire. Je crois qu'il faut accepter ἐπί avec le génitif indiquant la direction vers un lieu. Des exemples chez Philon et chez d'autres sont :

- *Mos*. I, 274 εἰ ἀνακάμπτοι πάλιν τὴν ἐπ' οἴκου ὁδόν.
- *Praem*. 75 καταλιπόντες τὰ προπύλαια καὶ τὰς ἐσχατιὰς ἐπὶ τῶν ἀδύτων ἐχώρουν, où on a fait la conjecture ἄχρι pour ἐπὶ, pas acceptée dans les éditions.
- Josèphe, *Antiquités judaïques* I, 342 χωρῶν πρότερον ἐπὶ τῆς Μεσοποταμίας.
- *Ibid*. XIV, 54 ἐπὶ Ἱεροσολύμων ἐχώρει.

Mutat. 188 ἵν', εἰ μέλλοι τῶν εὐπαθειῶν ἡ ἀρίστη γεννᾶσθαι, χαρά, μὴ ἑτέροις ἀριθμοῖς μᾶλλον ἢ τοῖς ἐνενήκοντα καὶ ἑκατὸν τεχθῇ (*Gen*. 17, 17), ἵνα τὸ τέλειον ἀγαθὸν τελείοις ἀριθμοῖς εἰς γένεσιν ἔλθῃ. (§ 189) τέλειοι δ' οἱ λεχθέντες ἀριθμοί etc. Tel est le texte des éditions. Pour τοῖς ἐνενήκοντα καὶ ἑκατὸν les manuscrits donnent τοῖς ἐννενηκονταέταις οὖσι. Une ancienne conjecture est τοῖς ἑκατονταέταις.

Il est clair que le nombre cent doit s'y trouver. Dans tout ce qui suit, il s'agit de la grande importance de ce nombre ; voir aussi la remarque suivante. Colson dans éd. Loeb propose un texte qui s'appuie sur les manuscrits et s'explique par un simple homéotéleuton : τοῖς ἐνενηκονταέταις <καὶ ἑκατονταέταις> οὖσι. Telle leçon est sans doute préférable.

Mutat. 191 λαβοῦσι (sc. Λευῖται) γὰρ αὐτοῖς τὰς δεκάτας παρὰ τοῦ ἔθνους διείρηται καθάπερ ἀπὸ κτημάτων οἰκείων τοῖς ἱερεῦσι διδόναι ὡς δεκάτην λόγων ἱεράν.[67] Tel est le texte des manuscrits, où la forme λόγων ne se comprend guère. On a fait des conjectures. Les éditions Loeb et Cerf et Werke Breslau écrivent ὡς δεκάτην <δεκάτων> λόγων ἱεράν, ce qui ne convainc guère, car on ne comprend toujours pas bien le génitif. En outre, dans le contexte il s'agit principalement du nombre cent. Après avoit expliqué la dîme des Lévites, Philon souligne l'importance du nombre en question (τοῦ λεχθέντος ἀριθμοῦ), qui est évidemment le nombre cent : πολλὰ δ' ἄν τις καὶ ἄλλα σκοπῶν εὕροι πρὸς ἔπαινον τοῦ λεχθέντος ἀριθμοῦ τοῖς νόμοις ἐμφερόμενα, πρὸς δὲ τὸ παρὸν διεξαρκεῖ τὰ εἰρημένα. Ensuite, Philon passe du nombre cent au nombre quatre-vingt-dix, l'autre nombre d'importance dans le contexte.

Par conséquent, je pense que la conjecture de Mangey fait mouche ou du moins, elle introduit ce qui est nécessaire, à savoir le nombre cent : δεκάτην <ἑκατοστῷ> λόγῳ ἱεράν.

Mutat. 206 παραπλήσιόν μοι δοκοῦσι ποιεῖν καὶ οἱ κατηγοροῦντες τοῦ υἱοῦ γονεῖς ἐπ' οἰνοφλυγίᾳ· λέγουσι γάρ· « ὁ υἱὸς ἡμῶν οὗτος ἀπειθεῖ » (*Deut*. 21, 20), διὰ τῆς προσθήκης τῆς « οὗτος » μηνύοντες, ὅτι εἰσὶν ἕτεροι παῖδες καρτερικοὶ καὶ σώφρονες etc. On a fait la conjecture τοῦ υἱοῦ, acceptée par les éditions, au lieu de τούτου des manuscrits.

Pourtant, τούτου est correct. Philon a constaté que dans la prière d'Abraham, § 201, Ἰσμαὴλ οὗτος ζήτω ἐνώπιόν σου (*Gen*. 17, 18), chaque mot est plein de sens. Par οὗτος Abraham dénote Ismaël, interprété comme ἀκοὴ θεοῦ, et prie pour que lui, οὗτος, soit un homme qui vraiment entende Dieu, au contraire de Balaam, qui lui aussi a connaissance des paroles de Dieu mais qui en fait un mauvais usage (§ 202-204). Après une description de ceux qui sont de cette espèce condamnable (§ 205), Philon présente dans le texte cité plus haut un exemple de la même manière d'user du mot οὗτος : « c'est à mon avis quelque chose d'approchant que font les parent qui l'accusent lui, οὗτος, d'ivrognerie, en disant : notre fils, lui, n'obéit pas ». Là,

67 Voir *Nombres* 18, 28.

οὗτος veut dire selon Philon qu'il y a d'autres fils qui ne sont pas comme lui. Ensuite, § 207 suiv., Philon montre que Moïse avec Aaron est aussi désigné par οὗτος, par opposition aux sophistes qui ne savent pas faire sortir l'intellect philosophique du corps. On sait que le départ d'Israël d'Égypte, conduit par Moïse, signifie qu'on se délivre de tout ce qui est corporel, symbolisé par l'Égypte.

Donc, dans ce contexe, οὗτος est fortement démonstratif, toujours avec un contraste. Le mot est un fondement du texte et de l'interprétation et revient finalement en § 216 παγκάλως οὖν τοῦτον τὸν Ἰσμαὴλ εὔχεται[68] ζῆν. On pourrait dire que tout cela est tiré par les cheveux, mais c'est du Philon.

Mutat. 229 τῶν ἀναγώγων οἱ πεπαιδευμένοι καὶ τῶν ἀλύρων καὶ ἀμούσων οἱ <ἐγ>κεχορευκότες τῇ ἐγκυκλίῳ μουσικῇ πλείους ἀφορμὰς ἔχουσι πρὸς τὸ αὔξεσθαι. Les éditions ont accepté la conjecture αὔξεσθαι pour εὔξεσθαι des manuscrits.

En fait, εὔξεσθαι renvoie à § 225 εὐκτὸν μὲν ἀθρόῳ τῷ πλήθει τῶν ἀρετῶν ἐγχορεύειν· εἰ δὲ τοῦτο μεῖζον ἢ κατὰ ἀνθρωπίνην φύσιν, ἀγαπῶμεν, εἴ τῳ ἐξεγένετο μιᾷ τινι τῶν κατὰ μέρος ἐντυχεῖν, σωφροσύνῃ ἢ ἀνδρείᾳ … Philon raisonne qu'on peut souhaiter une vertu absolue, mais on n'y arrive pas ; il faut se contenter d'une position moyenne. Ceux qui sont cultivés ont plus de points de départ (πλείους ἀφορμὰς) pour souhaiter la haute position que ceux qui ne le sont pas. Pourtant, comme Philon le poursuit après la citation § 229, les cultivés sont éclairés (φαιδρυνόμενοι), mais pas totalement purifiés.

Je pense qu'il faut suivre les manuscrits, bien qu'il soit tentant de proposer εὔξασθαι, une confusion entre -εσθαι et -ασθαι étant extrêmement commune.

Mutat. 247 κοῦφόν τε γὰρ ὁ λόγος καὶ πτηνὸν φύσει, βέλους θᾶττον φερόμενος καὶ πάντῃ διᾴττων. Les éditions ont accepté φερόμενος et διᾴττων, mais les manuscrits portent φερόμενον et διᾷττον, ce qu'il faut garder. Le neutre renvoie à κοῦφόν. Une telle construction est très fréquente chez Philon. Pour ne donner qu'un exemple ; voir *Muta*t. 30 ἐχθρὸν γὰρ θεῷ κακία.

Mutat. 248 ἐπειδὴ τὸν μὲν ἀληθῆ λόγον ὅλον δι' ὅλου συμβέβηκεν εἶναι ἱερόν <τε καὶ> τέλειον, τὸν δὲ ψευδῆ διημαρτῆσθαί τε καὶ ἐπανορθώσεως δεῖσθαι. L'addition <τε καὶ> n'est pas nécessaire. Cf. § 227 τί λέγεις, ὦ πάτερ; ἢ τέλειον ἀγαθὸν ἢ τέλειον κακὸν βούλει σοι τὸν υἱὸν γενέσθαι … ;

68 εὐχόμεθα les manuscrits et éd. Loeb.

De somniis I (Somn. I)

Les éditions utilisées sont éd. Berlin 3, éd. Loeb 5 et éd. Cerf 19. Pour *Somn*. I, les manuscrits dont on se sert dans éd. Berlin sont MAGFHP, dont selon Wendland dans éd. Berlin considère MA avec P^2 comme supérieurs, mais pas de beaucoup.

Somn. I, 9 γραμματικώτερος δὲ διὰ τοῦτο καὶ γεωμετρικώτερος ἕτερος ἑτέρου γίνεται τῷ τὰς ἐπιτάσεις καὶ παραυξήσεις ἀμήχανον εἶναι ὅροις περιγραφῆναι· πλείω γὰρ ἀεὶ τῶν εἰς μάθησιν ἡκόντων τὰ ἀπολειπόμενα ἐκδέχεται καὶ ἐφεδρεύει. ἐκδέχεται καὶ ἐφεδρεύει MAP^2, ἐκδέχεσθαι καὶ ἐφεδρεύειν *ceteri*. Les infinitifs peuvent très bien être corrects ; un verbe qui introduit ce qu'on dit ou pense peut être présent à l'esprit.

Somn. I, 38 διαφέρει δ' οὐδὲν τὸ λέγειν « ἵστασθαι τίκτουσαν » (*Gen*. 29, 35) τοῦ μὴ εὑρίσκειν ἐν τῷ τετάρτῳ φρέατι τοὺς παῖδας Ἰσαὰκ ὕδωρ (*Gen*. 26, 32), ἐπειδήπερ ἐξ ἑκατέρου τῶν συμβόλων ἐμφαίνεται τὸ πάντα διψῆν θεοῦ, παρ' ὃν αἱ γενέσεις καὶ τροφαὶ τοῖς γεγονόσιν ἄρδονται. λέγειν est la leçon de MA, τὴν λείαν celle de HP, τὴν λίαν celle de GF. Je crois qu'il faut lire τὴν Λείαν, leçon correcte parce que frappante. Ainsi, la comparaison est plus claire, faite entre Léa devenue stérile et le puits qui ne donne pas d'eau.

Somn. I, 43 κινεῖται γὰρ ἡμῶν ἡ ψυχὴ πολλάκις μὲν ἐφ' ἑαυτῆς. Dans le sens de « par elle-même », ἐφ' ἑαυτῆς n'est pas directement attrayant. On a conjecturé ἀφ' ἑαυτῆς. Mieux vaut peut-être lire ἐφ' ἑαυτῇ, comme en *Aet*. 36 κἂν ὅσον ἐφ' ἑαυτῇ πάντα μικρά τε αὖ καὶ μεγάλα ἀγήρω διεφύλαττεν. On trouve facilement des exemples de ἐπί avec le datif pour indiquer que quelque chose est « dans le pouvoir » de quelqu'un, ou qu'on a le libre arbitre, comme :

- Justin le Martyr, *Apologie majeure* 43, 2 οὐδὲ τὸ ἐφ' ἡμῖν ἐστιν ὅλως.
- Clément d'Alexandrie, *Quel riche sera sauvé ?* 10, 1 Ἐπὶ τῷ ἀνθρώπῳ γὰρ ἦν ἡ αἵρεσις ὡς ἐλευθέρῳ, ἐπὶ θεῷ δὲ ἡ δόσις ὡς κυρίῳ.
- Didyme l'Aveugle, *Commentaires sur Zacharie* II, 167 οὐ γὰρ ἐφ' ἡμῖν τοῦτο.

Somn. I, 46 « … οἴκησον μετ' αὐτοῦ ἡμέρας τινάς » (*Gen*. 27, 44). Les manuscrits MA donnent ποίησον ἐκεῖ ἡμέρας τινάς. On peut considérer le texte comme une citation littérale ou comme un léger remaniement fait par Philon.

Il est facile de comprendre que quelqu'un a voulu corriger le texte d'après la Septante, mais pas pourquoi on aurait changé le texte de celle-là. Préférons donc le texte de MA. La construction de ποιεῖν avec quelque notion du temps comme ἡμέρας n'a rien d'étrange. Des passages bien connus sont :

- *Épître de Jacques* 4, 13 πορευσόμεθα εἰς τήνδε τὴν πόλιν καὶ ποιήσομεν ἐκεῖ ἐνιαυτὸν.
- *Apocalypse* 13, 5 ἐδόθη αὐτῷ (sc.τῷ θηρίῳ) ἐξουσία ποιῆσαι μῆνας τεσσαράκοντα [καὶ] δύο.

Elle se trouve aussi par exemple chez Origène :

- *Contre Celse* VII, 57, 6 ἐν τῇ κοιλίᾳ τοῦ κήτους τεραστίως ποιήσαντα καὶ παραδόξως τρεῖς ἡμέρας καὶ τρεῖς νύκτας.

Somn. I, 69 οὐ γὰρ ἀξιῶν ὁ θεὸς εἰς αἴσθησιν ἔρχεσθαι τοὺς ἑαυτοῦ λόγους ἐπικουρίας ἕνεκα τῶν φιλαρέτων ἀποστέλλει. Les éditeurs ont accepté la conjecture ἀξιῶν pour ἀπαξιῶν des manuscrits. Il faut garder la leçon de la tradition. Les sens est : Dieu qui n'a pas refusé à ses paroles de venir à connaissance (à savoir: de l'homme) les envoie pour aider les amants de la vérité. Dieu n'est pas connu par l'homme, mais les θεῖοι λόγοι et les δυνάμεις peuvent le devenir. Cf. § 70 δεόντως οὖν εἰς αἴσθησιν ἐλθὼν οὐκέτι θεῷ, λόγῳ δ' ὑπαντᾷ (sc. Jacob) θεοῦ. Il est donc possible d'avoir des rapports avec les mots et les puissances de Dieu. Pour les puissances ; voir § 70 μηκέτι τὰς ἀφ' αὐτοῦ τείνων φαντασίας, ἀλλὰ τὰς ἀπὸ τῶν μεθ' αὐτὸν δυνάμεων.

Somn. I, 82 δηλοῖ γὰρ σαφέστατα διὰ τούτων, ὅτι εὐαγὴς εἰσάπαν οὐδείς ἐστιν, ὡς ταῖς ἁγίαις καὶ ἱεροπρεπέσι χρῆσθαι τελεταῖς, ᾧ τὰς αἰσθητὰς τοῦ θνητοῦ βίου λαμπρότητας ἔτι τετιμῆσθαι συμβέβηκεν. La leçon ᾧ est une conjecture, mais dans G, on trouve ᾧ suivi d'une rature ; probablement la leçon originale de G était ὧν, qu'on trouve dans tous les autres manuscrits.

Je pense qu'il faut retenir ὧν. La construction est comme suit : εὐαγὴς εἰσάπαν οὐδείς ἐστιν <τούτων> οἷς, avec le pronom relatif ὧν ajusté a un antécédent τούτων qui est présent à l'esprit mais qui n'est pas exprimé. L'expression peut être un peu dure, mais cf. *Spec*. IV, 85 πάλιν εἰς νήσους καὶ ἠπείρους ὑπεσύρη (à savoir : grand nombre de navires), διαυλοδρομήσαντα καθάπερ ἐν ταῖς παλιρροίαις ἀφ' ὧν ἤρξατο φέρεσθαι, à comprendre comme <ἐπὶ ταῦτα> ἀφ' ὧν. Il est peut-être un peu surprenant qu'il faut sous-entendre une direction opposée à celle exprimée clairement en mots.

Somn. I, 124 σιτίων καὶ ποτῶν καὶ αὐτὸ μόνον τῶν ἀναγκαίων, ἐφ' ὅσον μὴ νεωτερίζειν ἄρχεται λιμός, ὑπερόπται. Tel est le texte d'éd. Berlin. Les manuscrits GHP omettent le deuxième καὶ. Wendland dans éd. Berlin fait la

conjecture πλὴν pour ce καὶ, acceptée par Savinel dans éd. Cerf mais pas par Colson dans éd. Loeb, qui veut lire αὐτῶν pour αὐτὸ. Colson pense que la conjecture de Wendland va contre le sens de la proposition ἐφ' ὅσον etc. Je trouve le sens acceptable mais pas forcément très logique, tandis que orthographiquement, la conjecture de Wendland est dure. Contre Colson, je voudrais bien retenir αὐτὸ μόνον, manière de s'exprimer très fréquente chez Philon qui veut dire la même chose que le seul μόνον.

Je voudrais bien omettre le deuxième καὶ, qui facilement fait intrusion après un autre καὶ. Je crois que deux idées sont rattachées l'une à l'autre d'une manière pas tout à fait réussie : ils méprisent nourriture et boisson à l'excès, ils acceptent le strict nécessaire, pour que la faim ne cause pas de mal. Je voudrais lire : σιτίων καὶ ποτῶν αὐτὸ μόνον τῶν ἀναγκαίων, ἐφ' ὅσον μὴ νεωτερίζειν ἄρχεται λιμός, ὑπερόπται, donc le texte de GHP : « de la nourriture et de la boisson le strict nécessaire, méprisant ces choses dans la mesure que la faim ne crée pas d'embarras ». Est-ce que σιτίων καὶ ποτῶν αὐτὸ μόνον τῶν ἀναγκαίων est un génitif partitif, ou dépend-il de ὑπερόπται ? Je ne sais pas, et je ne suis pas sûr que Philon aurait pu nous clarifier sur ce point.

Somn. I, 125 τὸν βίον τοῦτον οἱ μὲν τρυφῶντες σκληροδίαιτον καλοῦσιν, οἱ δὲ πρὸς καλοκἀγαθίαν ζῶντες ἥδιστον ὀνομάζουσιν· ἀνδράσι γὰρ οὐ λεγομένοις ἀλλ' οὖσιν ὄντως ἐφαρμόζει. Les manuscrits FHP portent ἐφαρμόζειν. L'infinitif est à préférer comme *lectio difficilior* ; les *verba dicendi* précédents sont à sous-entendre. Cf. les remarques sur *Spec*. II, 57 et *Somn*. I, 9.

Somn. I, 132 τὸ γὰρ πρεσβείων ἐξίστασθαι γνώμῃ μᾶλλον <ἢ> ἀνάγκῃ τοῖς ἀμείνοσιν λυσιτελέστατον νενόμισται, ἐπεὶ καὶ τὰ δευτερεῖα τῶν ἐν τῷδε τῷ ἀγῶνι τιθεμένων ἄθλων τὰ πρῶτα τῶν ἐν ἑτέροις ἀξιώματος μεγέθει πλεῖστον ὅσον ὑπερβάλλει. Tel est le texte des éditions. On a conjecturé λυσιτελέστατον ; les manuscrits donnent οἷς εὐτελέστατον, mais A a une rasure avant εὐτελέστατον où une autre main a écrit οἷς. On a aussi proposé ὡς ἐντελέστατον et seulement ἐντελέστατον.

οἷς s'introduit facilement après τοῖς ἀμείνοσιν. La leçon secondaire οἷς dans A remplace évidemment un autre mot, peut-être οὐκ ; je propose qu'on lise οὐκ εὐτελέστατον. Cf. *Flacc*. 78 ἔχων τι τῶν τότε πεπραγμένων εἰπεῖν ἐπαμφοτερίζω, μὴ ἄρα εὐτελὲς εἶναι νομισθὲν ἐκλύσῃ τὰ μεγέθη τῶν τοσούτων.

Somn. I, 136 καὶ μὴν εἰκός γε ἀέρα γῆς μᾶλλον καὶ ὕδατος ζῳοτροφεῖν, διότι καὶ τὰ ἐν ἐκείνοις οὗτος ἐψύχωσεν· ἐποίει γὰρ αὐτὸν ὁ τεχνίτης ἀκινήτων μὲν σωμάτων ἕξιν, κινουμένων δὲ ἀφαντάστως φύσιν, ἤδη δὲ ὁρμῇ καὶ φαντασίᾳ χρῆσθαι δυναμένων ψυχήν. Sans doute, οὗτος se réfère à ἀέρα, mais

à quoi se réfère αὐτὸν, et lequel est le sens de ἕξιν ?

Éd. Cerf traduit : « L'Architecte, en effet, a fait de l'air le principe de cohésion des corps immobiles », éd. Loeb et Werke Breslau d'une manière semblable. αὐτὸν serait donc l'air et ἕξιν principe de cohésion. Il faut pour mieux comprendre comparer les passages suivants :

> - *Aet*. 75 τί δήποτ' οὐχὶ καὶ τὴν τοῦ κόσμου φύσιν λεκτέον εἶναι μακραίωνα, τὴν τάξιν τῶν ἀτάκτων, … τὴν ξύλων μὲν καὶ λίθων ἕξιν, σπαρτῶν δὲ καὶ δένδρων φύσιν, ψυχὴν δὲ ζῴων ἁπάντων, ἀνθρώπων δὲ νοῦν καὶ λόγον, ἀρετὴν δὲ σπουδαίων τελειοτάτην ;
> - *Leg*. II, 22 ὁ γυμνὸς καὶ ἀνένδετος σώματι νοῦς … πολλὰς ἔχει δυνάμεις, ἐκτικὴν φυτικὴν ψυχικὴν λογικὴν διανοητικήν, ἄλλας μυρίας κατά τε εἴδη καὶ γένη. ἡ μὲν ἕξις κοινὴ καὶ τῶν ἀψύχων ἐστὶ λίθων καὶ ξύλων … . ἡ δὲ φύσις διατείνει καὶ ἐπὶ τὰ φυτά … · ἔστι δὲ ἡ φύσις ἕξις ἥδη κινουμένη. ψυχὴ δέ ἐστι φύσις προσειληφυῖα φαντασίαν καὶ ὁρμήν.

Évidemment, ἕξις n' a pas le sens supposé par les traducteurs, et certes, l'air n'a pas été créé par l'Architecte pour jouer ces rôles-là. Je pense qu'il faut lire αὐτῶν, se référant aux éléments : « leur Architecte créa ἕξις (apparition, configuration) pour les êtres immobiles, φύσις pour ceux qui se meuvent sans pouvoir percevoir (à savoir : les plantes, τὰ φυτά ; voir plus haut *Aet*. et *Leg*.), ψυχή pour ceux qui sont capable de mouvement de leur propre chef et de perception (à savoir : les animaux) ». Seulement pour la dernière catégorie, l'air joue un rôle.

Somn. I, 167 τὴν ἀρετὴν ἢ φύσει ἢ ἀσκήσει ἢ μαθήσει περιγίνεσθαί φησι, διὸ καὶ τρεῖς τοὺς γενάρχας τοῦ ἔθνους σοφοὺς πάντας ἀνέγραφεν, ἀπὸ μὲν τῆς αὐτῆς οὐχ ὁρμηθέντας ἰδέας, πρὸς δὲ τὸ αὐτὸ τέλος ἐπειχθέντας. Les manuscrits MA portent πάντας, les autres πολίτας. πολίτας doit être la leçon correcte ; cf. :

> - *Leg*. III, 2 ὁ δέ γε σοφίας μεστὸς Ἰακὼβ καὶ πολίτης ἐστὶ καὶ οἰκίαν τὴν ἀρετὴν κατοικεῖ.
> - *Somn*. I, 48 κατάσκοπος γὰρ ἦν ἀρετῆς (sc. Θάρρα, *Gen*. 11, 32), οὐ πολίτης, καὶ ὀσμαῖς ἀλλ' οὐ τροφῶν ἀπολαύσεσιν ἐχρῆτο.
> - *Spec*. II, 45 χρὴ τοὺς τῷ ὄντι κοσμοπολῖται γενομένους, οἳ τὸν μὲν κόσμον ἐνόμισαν εἶναι πόλιν, πολίτας δὲ τοὺς σοφίας ὁμιλητάς.

Probablement, il faut lire σοφίας au lieu de σοφοὺς, cf. les citations plus haut, mais je n'ose guère le proposer.

Somn. I, 188 κατὰ τὸ ἀνάλογον οὖν καὶ ὁ νοητὸς ἀπὸ τοῦ αἰσθητοῦ κόσμος ἐνοήθη, πύλη τις ὢν ἐκείνου. Tel est le texte du manuscrit. Pour πύλη τις ὢν

ἐκείνου, il y a des propositions : πύλης ὄντος ἐκείνου ; <ὃς> πύλη τις ἦν ἐκείνου ; πύλη τις οὖν ἐκείνου. Le mot ἐκείνου se rapporte au monde intelligible, ὁ νοητὸς … κόσμος, plus loin et plus excellent : cf. *Spec*. IV, 123 ἐκείνης γὰρ οὐσία πνεῦμα θεῖον, οὐ ἐκείνης renvoie à τῆς νοερᾶς καὶ λογικῆς (sc. ψυχῆς), à l'opposé de τῆς αἰσθητικῆς (ψυχῆς). C'est ὁ αἰσθητὸς (sc. κόσμος) ; voir plus haut τοῦ αἰσθητοῦ, qui est la porte de cet autre monde. Il faut donc lire πύλης ὄντος ἐκείνου ou quelque chose du même sens.

De somniis II (Somn. II)

Les éditions utilisées sont éd. Berlin 3, éd. Loeb 5 et éd. Cerf 19. Pour *Somn*. II, le texte est conservé dans un seul manuscrit, A.

Somn. II, 6 ἀπὸ μὲν γῆς τὸ περὶ τὸν ἀμητὸν ὄναρ – τοιοῦτον δ' ἐστίν· « ᾤμην ἡμᾶς δεσμεύειν δράγματα ἐν μέσῳ τῷ πεδίῳ, ἀνέστη δὲ τὸ ἐμὸν δράγμα » (*Gen*. 37, 7), – τὸ δὲ περὶ τὸν ζῳδιακὸν κύκλον *** « ὥσπερ ὁ ἥλιος καὶ ἡ σελήνη καὶ ἕνδεκα ἀστέρες προσεκύνουν με » (*ibid*. 9). Les éditeurs indiquent une lacune, mais Colson dans éd. Loeb n'estime pas absolument nécessaire de faire une telle supposition. La raison d'y supposer une lacune est que Philon vient de dire que les deux rêves de Joseph concernent deux parties de l'univers, le ciel et la terre ; alors, après ἀπὸ μὲν γῆς on s'attend à ἀπὸ οὐρανοῦ· λέγει γὰρ ou quelque chose comme cela, comme on a conjecturé. Mais je pense que τὸ δὲ περὶ τὸν ζῳδιακὸν forme un contraste suffisant.

Somn. II, 12 καὶ γὰρ οὐδ' ὥσπερ αἱ ἔνσπονδοι πόλεις εἰρήνην ἄγουσι *** καὶ ἀντεπιτίθενται, ὡς ἐν μέρει κρατεῖν τε καὶ ἡττᾶσθαι. Joseph est l'exemple d'un homme mou, qui cède et renonce facilement (§ 10). Il a assigné plusieurs buts à sa vie (πολλὰ τέλη τοῦ βίου, § 11), qui ont à faire, non seulement avec l'âme, mais aussi avec le corps et le monde extérieur.

On a trouvé καὶ ἀντεπιτίθενται abrupt et voulu ajouter αἱ ἐπιθυμίαι, ἀλλὰ πολεμοῦσιν ἀλλήλαις (éd. Berlin) ou αἱ σπουδαὶ, ἀλλὰ πολεμοῦσιν ἀλλήλαις (éd. Cerf). Une autre conjecture serait : <καὶ ἐπιτίθενται> καὶ ἀντεπιτίθενται. Cf. § 35 : ἐπιθέσεως δὲ καὶ ἀντεπιθέσεως πειρατικῆς (sc. σύμβολον ; voir § 33) Γάδ. Ainsi la lacune s'explique, si lacune il y a, par un saut du même au même. Philon joue dans le contexte avec des contrastes. Voir κρατεῖν τε καὶ ἡττᾶσθαι et peu après ἐξενίκησεν et ἐνικήθη.

Somn. II, 12 πολλὴ γὰρ ἔστιν ὅτε ῥυεῖσα πρὸς πλοῦτον καὶ δόξαν ὁρμὴ τὰς περὶ σῶμα καὶ ψυχὴν φροντίδας ἐξενίκησεν. Tel est le texte des éditions, mais le manuscrit porte περὶ πλοῦτον pour πρὸς πλοῦτον. Il faut lire περὶ. Cf. *Decal*. 173 πέμπτον (sc. κεφάλαιον) δὲ τὸ ἀνεῖργον τὴν τῶν ἀδικημάτων πηγήν, ἐπιθυμίαν, ἀφ' ἧς ῥέουσιν αἱ παρανομώταται πράξεις, ἴδιαι καὶ κοιναί, μικραὶ καὶ μεγάλαι, ἱεραὶ καὶ βέβηλοι, περί τε σώματα καὶ ψυχὰς καὶ τὰ λεγόμενα ἐκτός. La construction ῥεῖν avec πρός ou εἰς et l'accusatif semble naturelle, mais il y en a peu d'exemples chez Philon : *Fug*. 190 (πρός) ; *Praem*. 38 (εἰς).

Somn. II, 33 ἀδελφοὶ δ' εἰσὶν ὁμοπάτριοι μὲν δέκα, ὁμογάστριος δ' εἷς. Bien sûr, Joseph et ses onze frères étaient ὁμοπάτριοι, un frère de Joseph était aussi ὁμογάστριος, à savoir Benjamin. Tous les onze sont mentionnés peu après. Il faut donc lire ἕνδεκα. Le manuscrit a perdu ἕν après μὲν. Il est étonnant qu'on ait laissé cette faute évidente dans le texte.

Somn. II, 57 κλιντῆρες ὀστράκοις πολυτελέσι καὶ ποικίλαις χελώναις ἐνδεδεμέναις μετὰ πολλῶν πόνων καὶ δαπανημάτων ἐν πολλῷ χρόνῳ κατασκευάζονται. Tel est le texte des éditions. κλιντῆρες est une conjecture évidemment correcte et nécessaire pour l'impossible ἡλιντῆρας. L'ancien éditeur Mangey a fait la conjecture ἐνδεδεμένοι, probablement avec raison. Il faut observer le chiasme ὀστράκοις πολυτελέσι καὶ ποικίλαις χελώναις. ἐνδεδεμέναις ne fait pas partie de cette phrase élaborée, mais dépend de κλιντῆρες. La faute est des plus fréquentes : une accomodation au mot précédent.

Somn. II, 76 ὅταν εἰσέλθῃς, ὦ διάνοια, εἰς τὴν ἀρετῆς χώραν, …, εἶτα οἰκεῖα [εἴ γε] σπείρασ' ἀγαθὰ θερίζῃς etc. Tel est le texte des éditions Berlin et Cerf. Éd. Loeb écrit εἰ γ' ἔσπειρας. Le manuscrit porte οἰκεῖα εἴ γε σπείρας.

Je crois que le texte du manuscrit peut être gardé. La phrase est dense : « après, en supposant que tu ais semé ce qui convient, tu moissonneras ce qui est bon ». Chez Origène, on trouve des phrases avec εἰ ἄρα. Elles ne sont pas parallèles avec notre passage, mais elles peuvent peut-être montrer une certaine liberté de langage :

- *Contre Celse* VIII, 41 *fin*. οὕτω δὲ οὐδὲ καταγελῶμεν τῶν ἀψύχων ξοάνων ἀλλ' εἰ ἄρα τῶν προσκυνούντων αὐτοῖς : « si (l'on se moque), alors de ceux qui adorent les idoles ».
- *Commentaire sur l'Évangile selon Matthieu* XV, 29[69] οὐδὲ οἱ τῇ

69 CGS 40, p. 439, 21.

ἕκτῃ κληθέντες τὸ βάρος ἐβάστασαν τῆς ἡμέρας, ἀλλ' εἰ ἄρα τοῦ ἡμίσους τῆς ἡμέρας : ici, εἰ ἄρα veut dire à peu près « tout au plus », comme aussi dans

- *Philocalie* XXIII, 15 συγκαταθήσονται τῷ μηδὲν τῶν κατὰ τοὺς ἀνθρώπους ἀπὸ τῶν ἀστέρων γίνεσθαι, ἀλλ' ὡς προειρήκαμεν, εἰ ἄρα, σημαίνεσθαι : les astres peuvent tout au plus montrer quelque chose mais ils ne sont la cause de rien.

Somn. II, 85 ταῦτ' ἐστὶ τῆς ἀκαίρου παρρησίας τὰ ἐπίχειρα. La leçon ἐστὶ est une conjecture pour ἐπὶ. Il faut laisser ἐπὶ qui souvent est dit d'une manière très générale et qui veut dire à peu près la même chose que περί, « concernant », « quant à ». Voir les exemples sous la remarque sur *Cher*. 121, p. 30.

Somn. II, 86 τίς ἢ κυβερνήτης ἢ ναύκληρος οὕτω ποτὲ ἐμεθύσθη καὶ παρῴνησεν, <ὡς> ὅσων εἶπον κατασκηψάντων[70] ἐθελῆσαι πλεῖν, ἵνα ὑπέραντλος ἄνωθεν ἐπιχυθείσης τῆς θαλάσσης ἡ ναῦς γενομένη πλωτῆρσιν αὐτοῖς ἐγκαταποθῇ ; Tel est le texte des éditeurs. Pour <ὡς> ὅσων εἶπον κατασκηψάντων ἐθελῆσαι πλεῖν, ἵνα, le manuscrit donne ἵνα ὅσον εἶπον κατασκηψάντων ἐθελήση πλύνειν.

ἵνα a souvent un sens plus consécutif que final[71] :

- *Aet*. 79 κατὰ δὲ ἀναίρεσιν τῆς ἐπεχούσης ποιότητος ὁ μετασχηματιζόμενος κηρὸς ἢ καταλεαινόμενος, ἵνα μηδὲ ἑτεροειδῆ τινα παράσχῃ τύπον μορφῆς.
- *NT 1 Thess*. 5, 4 ὑμεῖς δέ, ἀδελφοί, οὐκ ἐστὲ ἐν σκότει, ἵνα ἡ ἡμέρα ὑμᾶς ὡς κλέπτης καταλάβῃ.
- Origène, *Contre Celse* I, 40 πολλὰ δ'ἂν καὶ αὐτὸς ἐπιτηρῶν εὕροις συγκεχυμένως τῷ Κέλσῳ εἰρημένα δι' ὅλης τῆς βίβλου· ἵνα καὶ διὰ τούτου ... ἐλεγχθῇ μετὰ πολλῆς θρασύτητος ... ἐπιγράψας ἀληθῆ λόγον τὴν βίβλον αὐτοῦ.
- Grégoire de Nazianze, *De theologia* (orat. 28) 8 ἢ γὰρ διὰ κενοῦ χωρήσει (sc. θεός) τοῦ παντός, καὶ τὰ πάντα οἰχήσεται ἡμῖν, ἵν' ὑβρισθῇ θεός ... ἢ etc.

Je propose quelque chose comme : ἵνα ὅσων εἶπον κατασκηψάντων ἐθελήσῃ πλεῖν, ὑπέραντλος < δ'> ἄνωθεν ἐπιχυθείσης τῆς θαλάσσης ἡ ναῦς γενομένη πλωτῆρσιν αὐτοῖς ἐγκαταποθῇ ;

---

70 Philon vient de mentionner des périls qui frappent, comme χειμών, λαῖλαψ, κυματούμενον πέλαγος.

71 Notamment dans le Nouveau Testament.

Somn. II, 90. Abraham redoute la force des fils de Hèt et se comporte humblement devant eux (*Gen*. 23, 7) pour avoir une grotte où enterrer Sara, et il réussit : τὸ διπλοῦν σπήλαιον, ὃ μαχόμενον μὲν καὶ πολεμοῦντα οὐκ ἐνῆν, ὑπερχόμενον δὲ καὶ θεραπεύοντα τῷ λόγῳ, κομιεῖται. Tel est le texte des éditeurs, mais le manuscrit donne ne pas ὑπερχόμενον mais ὑπερμαχόμενον, et κομιεῖσθαι. Le manuscrit a tout à fait raison. Il y a un contraste et un parallèle entre μαχόμενον καὶ πολεμοῦντα et ὑπερμαχόμενον καὶ θεραπεύοντα ; on ne se bat pas (μαχόμενον), mais on se bat *pour* une chose (ὑπερμαχόμενον), on ne se fait pas la guerre (πολεμοῦντα), mais on est obligeant (θεραπεύοντα).

Colson dans éd. Loeb veut lire τῷ <ἀ>λόγῳ κομιεῖται, parce que Philon appelle les fils de Hèt ἐχθροὺς λογισμοῦ. Mais ne faut-il pas se servir de la raison contre le manque de raison ?

Qu'on garde κομιεῖσθαι. Il faut sous-entendre ἐνῆν, pris au οὐκ ἐνῆν précédent. Il faut donc créer un mot positif (ἐνῆν), en partant d'une phrase négative (οὐκ ἐνῆν). Il y a d'autres exemples :

- *NT 1 Tim*. 4, 3 (ψευδολόγων) κωλυόντων γαμεῖν, ἀπέχεσθαι βρωμάτων. On a conjecturé <κελευόντων> ἀπέχεσθαι βρωμάτων, ce qui donne le sens, mais qui n'a pas été accepté par les éditeurs. Le texte est digne de foi, cité par Origène, qui en *Traité des Principes* II, 7, 3 *fin*. cite de la même manière.
- Origène, *Contre Celse* VIII, 55 *init*. Celse parle : εἰ μὲν ἀπαξιοῦσι θεραπεύειν τὰ εἰκότα τοὺς τῶνδε ἐπιστάτας, μήτ' εἰς ἀνδρὸς ἰέναι μήτ' ἄγεσθαι γυναῖκα. Il faut comprendre μήτ' εἰς ἀνδρὸς ἰέναι etc. comme μήτ' ἀξιῶσι εἰς ἀνδρὸς ἰέναι etc.

Somn. II, 131 φλογμὸν μὲν θέρους, κρυμὸν δὲ [καὶ] χειμῶνος βαρὺν κατασκήπτοντος, ἔαρος δὲ καὶ μετοπώρου, τοῦ μὲν πρὸς εὐκαρπίαν ἐστειρωμένου, τοῦ δὲ πρὸς νοσημάτων γενέσεις εὐτοκίᾳ χρωμένου. Tel est le texte des éditions. Le manuscrit porte ἦρος ἀκαρπίαν au lieu de la conjecture πρὸς εὐκαρπίαν. Je pense qu'il faut lire ou τοῦ μὲν ἔαρος <πρὸς> ἀκαρπίαν ἐστειρωμένου ou τοῦ μὲν πρὸς ἀκαρπίαν ἐστειρωμένου : le printemps est devenu stérile jusqu'à faire défaut en fruits. ἦρος/ἔαρος peut être une expliction ajoutée qui a fait disparaître πρὸς.

Somn. II, 133 οὓς ὅταν ἴδωσι σπουδάζοντας τὸν αὐτῶν βίον ἀληθείᾳ ἀδόλῳ φαιδρύνειν καὶ ὡς πρὸς σεληνιακὸν ἢ τὸ ἀφ' ἡλίου καθαρὸν φέγγος αὐγάζειν. Comment comprendre πρὸς σεληνιακὸν ἢ τὸ ἀφ' ἡλίου καθαρὸν φέγγος ? Les éditeurs comprennent πρὸς comme instrumental : « l'irradier comme de rayons de lune » ; « irradiate it with moonbeams », ce qui me semble impossible. πρός dénote une relation : irradier leur vie, comme en

relation avec la lumière de la lune ou la pure lumière du soleil. Cela n'est peut-être pas très logique ou grammaticalement correct, mais c'est concentré : irradier avec une lumière à comparer avec celle de la lune.

La traduction des Werke Breslau est meilleure : « bis zum Licht des Mondes zu erhellen ».

Somn. II, 139 ἆρ' οὖν, φησίν, ἐλεύσομαι μὲν <ὁ> ὀρθὸς λόγος, ἐγώ, ἀφίξεται δὲ καὶ ἡ τοῦ φιλομαθοῦς θιάσου [ψυχὴ] μήτηρ ὁμοῦ καὶ τροφός, ἀρετῶσα παιδεία, συντενοῦσι δὲ καὶ οἱ ἀμφοτέρων ἡμῶν ἔγγονοι καὶ στάντες ἀντικρὺς οὕτω κατὰ στοῖχον ἐν κόσμῳ τὰς χεῖρας ἐξάραντες προσευξώμεθα τῦφον πρότερον ἀφέντες ; εἶτα καταβαλόντες ἑαυτοὺς εἰς τὸ ἔδαφος ποτνιᾶσθαι καὶ προσκυνεῖν ἐπιχειρήσωμεν; Telle est la leçon de éd. Berlin, suivant la tradition. Philon commente le rêve de Joseph (*Gen*. 37, 5-7) : la droite raison (le père), l'éducation (la mère) et les fils, chacun le symbole de quelque chose d'essentiel (voir § 33 suiv.), doivent-ils vénérer la vanité (symbolisée par Joseph) ? Colson dans éd. Loeb change ἀφέντες en ὑφέντες, « nous inclinant », et écrit avec une autre ponctuation : … προσευξώμεθα τῦφον ; πρότερον ὑφέντες, εἶτα καταβαλόντες ἑαυτοὺς εἰς τὸ ἔδαφος ποτνιᾶσθαι καὶ προσκυνεῖν ἐπιχειρήσωμεν ; il dit que rejeter la vanité (τῦφον ἀφέντες), c'est une bonne action, mais évidemment, Philon décrit quelque chose d'indigne. Savinel dans éd. Cerf suit Colson, mais il met un point en haut au lieu du premier point-virgule, ce qui n'est pas un changement important.

Évidemment, le τῦφος est celui de Joseph, pas celui du père, de la mère, des frères, symboles de la droite raison, de l'éducation etc. Je crois qu'il faut garder la leçon de la tradition et ponctuer : … προσευξώμεθα, τῦφον πρότερον ἀφέντες εἶτα καταβαλόντες ἑαυτοὺς εἰς τὸ ἔδαφος ποτνιᾶσθαι καὶ προσκυνεῖν ἐπιχειρήσωμεν; : avant, nous avons rejeté la vanité; après, nous jetterons-nous nous-mêmes par terre pour vénérer ? La vanité est celle de Joseph, reproché par son père ; voir *Gen*. 37, 10. Philon ne mentionne pas ce reproche, mais bien sûr, tout le monde connaissait l'Écriture !

Somn. II, 153 οὐκ οἰόμεθα καὶ ἐν ἡμῖν αὐτοῖς θρεμμάτων μὲν ἀγέλην εἶναι, παρόσον ἀποτέτμηται ψυχῆς τὸ ἄλογον στῖφος, ἀγελάρχην δὲ τὸν ἡγεμόνα νοῦν; Le manuscrit porte ἀποτέτμηται, gardé par tous, mais éd. Berlin présente aussi la proposition <λόγον> ἐκτέτμηται. Éd. Berlin garde ψυχῆς du manuscrit, tandis que les éditions Loeb et Cerf écrivent ψυχὴν. Il faut garder ἀποτέτμηται ψυχῆς τὸ ἄλογον στῖφος du manuscrit : « la masse de la déraison est une partie de l'âme ». L'âme a deux parties, τὸ ἄλογον et τὸ λογικόν, cf. par exemple :

- *Her.* 232 τὸ μὲν γὰρ ἄλογον ψυχῆς μέρος ἑξαχῆ διελὼν ὁ δημι-

ουργὸς ἑπτὰ μοίρας εἰργάζετο, ὅρασιν, ἀκοήν, γεῦσιν, ὄσφρησιν, ἁφήν, φωνήν, γόνιμον, τὸ δὲ λογικόν, ὃ δὴ νοῦς ὠνομάσθη, ἄσχιστον εἴασε.
- *Somn*. II, 151 ἐπειδὰν αἱ ἄλογοι δυνάμεις τῆς ψυχῆς ἐπιθέμεναι ταῖς τοῦ λογισμοῦ κρατήσωσιν.
- *Spec*. I, 201 δυοῖν δ' ὄντων, ἐξ ὧν ἡ ἡμετέρα ψυχὴ συνέστη, λογικοῦ τε καὶ ἀλόγου, pareillement *ibid*. 333.

Somn. II, 185 ἀνὴρ παρθένου (*Lev*. 21, 13), <τὸ> παραδοξότατον, οὐδέποτε γυναικουμένης, ἀλλ' ἔμπαλιν τὰ γυναικεῖα κατὰ τὴν πρὸς τὸν ἄνδρα ὁμιλίαν ἐκλιπούσης (*Gen*. 18, 11). En parlant de cette vierge, Savinel traduit : « mais à qui au contraire le commerce avec son époux supprime les règles. » ; Colson : « but rather has forsaken that womanhood through the company of her husband. »

Je voudrais dire que là, τὰ γυναικεῖα indique la manière d'être d'une femme plus généralement, et que cette manière est définie plus exactement par l'addition de κατὰ etc., construction qui correspond à peu près à un génitif. Une traduction serait donc : « mais qui au contraire avait perdu cette féminité qui concerne l'union avec le mari ». Je crois que Philon s'exprime d'une manière pudibonde ; peut-être nous dirions d'une manière plus directe : elle avait perdu ce qui a à voir avec la sexualité.

Cette construction avec κατά, où souvent on peut penser que κατά etc. remplace un génitif, n'est pas rare. Quelques passages de Philon et d'autres auteurs sont :

- *Poster.* 135 τὰ φίλτρα τῶν κατὰ Ῥαχήλ
- *Sacrif*. 45 τῶν κατὰ ψυχὴν ἀλόγων δυνάμεων ἡνίοχός τε καὶ κυβερνήτης.
- Clément d'Alexandrie, *Stromates* I, I, 12, 1 τῇ κατὰ τὴν ὑποσημείωσιν τηρήσει, « la conservation des annotations ».
- *Ibid*. VI, XII, 102, 1 πᾶσαν τὴν κατὰ τὸν κύριον δημιουργίαν καὶ οἰκονομίαν, « toute l'action et l'arrangement du Seigneur ».
- Origène, *Contre Celse*, préface 4 λόγων ... ἀποκαθιστάντων αὐτὸν ἀπὸ τοῦ κατὰ τὴν πίστιν σεισμοῦ.
- *Ibid*. 1, 66 *init*. ἐν ἀνθρωπίνῳ σώματι καὶ ψυχῇ κατὰ τὸν Ἰησοῦν, « dans le corps et l'âme humaine de Jésus ».

Somn. II, 221 ἑστὼς ἐν ὁμοίῳ καὶ μένων, ἄτρεπτος ὤν, πρὶν ἢ σὲ ἤ τι τῶν ὄντων εἰς γένεσιν ἐλθεῖν, ἐπὶ τῆς ἀκροτάτης καὶ πρεσβυτάτης ἱδρυμένος δυνάμεως ἀρχῆς. Tel est le texte des éditions. ἱδρυμένος est une conjecture pour ὁρώμενος du manuscrit, leçon qu'il faut garder. Il est vrai que Dieu est invisible aux yeux corporels, mais par la διάνοια, on peut arriver à une cer-

taine connaissance. Voir § 226-227 πότε γὰρ εἰκὸς δύνασθαι στῆναι διάνοιαν μηκέθ' ὡς ἐπὶ τρυτάνης ταλαντεύουσαν ἢ ὅτε ἀντικρύς ἐστι θεοῦ, ὁρῶσά τε καὶ ὁρωμένη; διχόθεν γὰρ αὐτῇ τὸ ἀρρεπές, ἐκ μὲν τοῦ ὁρᾶν τὸν ἀσύγκριτον, ὅτι ..., ἐκ δὲ τοῦ ὁρᾶσθαι, ὅτι etc.

Somn. II, 262 διὰ γὰρ τούτων (sc. τῶν χειλῶν) τὸ τῶν λόγων νᾶμα ἐφέρεται. Tel est le texte des éditions. Le manuscrit porte ἀναφέρεται ; νᾶμα φέρεται est une conjecture, à mon avis réussie, cf. plus bas les parallèles. Mais je me demande s'il ne faut pas lire τὸ τοῦ λόγου νᾶμα, comme dans ces deux passages :

- *Migr*. 81 διὰ γὰρ γλώττης καὶ στόματος φερόμενον τὸ τοῦ λόγου νᾶμα συνεκφέρει τὰ νοήματα.
- *Mutat*. 69 ἀπὸ γὰρ διανοίας ὥσπερ ἀπὸ πηγῆς φέρεται τὸ τοῦ λόγου νᾶμα.

Le contexte est que la parole, λόγος, est comparé à un fleuve ; voir § 259 οὕτω μέντοι τὸ εἰκάσθαι ποταμῷ λόγον ἐπαινετὸν ἰχνηλατοῦντες εὑρήκαμεν et ce qui suit. Le pluriel n'a pas de place dans ce raisonnement.

De Abrahamo (Abr.)

Les éditions utilisées sont éd. Berlin 4, éd. Loeb 6 et éd. Cerf 20. Les manuscrits dont on se sert dans éd. Berlin sont BEKCFGMAHP avec une version araméenne. L'éditeur Cohn dans éd. Berlin considère BEK avec la version arménienne comme représentant la meilleure tradition.

Abr. 29 ὁ δ' ἀχαλίνῳ στόματι μυρία τῶν ἡσυχαστέων ἐκλαλῶν. Nous trouvons aussi les leçons τῶν ἡσυχαστέον M et ὧν ἡσυχαστέον CFG. La plupart des manuscrits donnent donc le texte des éditeurs, mais je veux qualifier la leçon ὧν ἡσυχαστέον d'une mention honorable. Il faut comprendre ὧν ἡσυχαστέον comme τούτων ἃ ἡσυχαστέον, ce qui est parfaitement normal[72], mais pour autant une *lectio difficilior* et peut-être la bonne leçon. Cf. par exemple 60 λεκτέον δ' ἑξῆς, ἐν οἷς ἕκαστος ἰδίᾳ προήνεγκεν.

72 Voir Index rerum, antécédent.

Abr. 35 ἐπιστεφανῶν δ’ αὐτὸν ὡς ἀγωνιστὴν ἐκνενικηκότα κηρύγματι λαμπροτάτῳ προσεπικοσμεῖ φάσκων, ὅτι « τῷ θεῷ εὐηρέστησεν »· οὗ τί γένοιτ’ ἂν ἐν τῇ φύσει κρεῖττον; τίς καλοκἀγαθίας ἐναργέστερος ἔλεγχος; Tel est le texte des éditions. Dans la tradition, il y a avant γένοιτ’ aussi bien τί que τίς, ensuite κρείττων ou κρεῖττον ou l'omission du mot, mais toute la tradition a τῆς καλοκἀγαθίας ἐναργέστατος.

Je pense qu'il faut partir de la leçon relativement sûre τῆς καλοκἀγαθίας et regarder ἐναργέστατος comme une faute d'un type très commun pour ἐναργέστερος. La leçon serait donc : οὗ τίς γένοιτ’ ἂν ἐν τῇ φύσει τῆς καλοκἀγαθίας ἐναργέστερος ἔλεγχος; Cette proposition reçoit un certain appui dans le texte qui suit, qui est en effet un ἔλεγχος, une preuve en bonne et due forme : εἰ γὰρ οἱ δυσαρεστήσαντες τῷ θεῷ κακοδαίμονες, οἷς εὐαρεστῆσαι συνέβη πάντως εὐδαίμονες.

Abr. 54 προσηκόντως οὖν καὶ τὴν τῶν τριῶν λόγῳ μὲν ἀνδρῶν ἔργῳ δ’ ὡς εἶπον ἀρετῶν οἰκειότητα συνῆψε, φύσεως, μαθήσεως, ἀσκήσεως, ἃς ἑτέρῳ ὀνόματι Χάριτας ἰσαρίθμους ἄνθρωποι καλοῦσιν. Tel est le texte des éditions, οὐ φύσεως, μαθήσεως, ἀσκήσεως sont des conjectures, On a aussi proposé φύσιν, μάθησιν, ἄσκησιν. Les manuscrits portent φύσις, μάθησις, ἄσκησις.

Stählin 1902[73] considère les nominatifs comme des remarques insérées depuis la marge ; l’idée n’est pas impossible mais, à mon avis, pas nécessaire, car il y a une préférence du nominatif pour ce qui est une sorte de citation ou de présentation d'un mot.[74] Voici les passages, déjà présentés dans la remarque sur *Leg*. III, 217 :

- *Abr.* 56 ἑνὸς εἴδους ἐπιλεγομένου « βασίλειον καὶ ἱεράτευμα καὶ ἔθνος ἅγιον » (*Exod*. 19, 6).
- Clément d'Alexandrie, *Protreptique* 6, 5 ὅτι δὲ νῦν ὄνομα ἔλαβεν τὸ πάλαι καθωσιωμένον, <καὶ τῆς>[75] δυνάμεως ἄξιον, ὁ Χριστός, καινὸν ᾆσμά μοι κέκληται.
- Origène, *Commentaire sur l'Évangile selon Matthieu* XVII, 17[76] χωρὶς τῆς ἄνθρωπος προσθήκης.
- *Ibid*. XVII, 29[77] ἀπὸ τῆς ἀνάστασις φωνῆς.

---

73 Col. 1193.

74 Cf. Kühner-Gerth 2:1, p. 47 (§ 356:6), concernant des mots importants mis au début de la phrase et au nominatif.

75 καὶ τῆς est une conjecture.

76 GCS 40, p. 635, 11.

77 GCS 40, p. 668, 22.

- Origène, *Philocalie* IX, 1 ἐκ τῆς νόμος φωνῆς et de pareilles phrases quatre fois dans ce contexte.

Ces passages sont différents, mais laissent peut-être penser que le nominatif φύσις etc. n'est pas tout à fait impossible. Philon met avant ce qui est οἰκειότης, à savoir φύσις etc.

Abr. 69 Χαλδαῖοι γὰρ ἐν τοῖς μάλιστα διαπονήσαντες ἀστρονομίαν καὶ πάντα ταῖς κινήσεσι τῶν ἀστέρων ἀναθέντες ὑπέλαβον οἰκονομεῖσθαι τὰ ἐν κόσμῳ δυνάμεσιν, ἃς περιέχουσιν ἀριθμοὶ καὶ ἀριθμῶν ἀναλογίαι, <καὶ> τὴν ὁρατὴν οὐσίαν ἐσέμνυνον τῆς ἀοράτου καὶ νοητῆς οὐ λαβόντες ἔννοιαν. Les seules variantes d'importance sont οἷς ὑπέλαβον BE, αἷς ὑπέλαβον MAHP[78], ὑπέλαβον CFGK, ce qui est la leçon des éditeurs. <καὶ> est une addition de Cohn dans éd. Berlin, acceptée par les autres éditeurs.

En partant de la tradition, nous savons qu'il n'y a pas de καὶ avant τὴν ὁρατὴν et qu'il faut en premier lieu accepter οἷς ὑπέλαβον ou αἷς ὑπέλαβον. Je pense qu'il faut lire αἷς ὑπέλαβον avec MAHP. La construction de la proposition est assez compliquée. Il y a deux participes, διαπονήσαντες et ἀναθέντες ; de ἀναθέντες dépend une proposition relative, αἷς ὑπέλαβον … δυνάμεσιν, suivie d'une autre proposition relative, ἃς περιέχουσιν … ἀναλογίαι ; suit la proposition principale, τὴν ὁρατὴν οὐσίαν ἐσέμνυνον etc., sans καὶ. Une traduction serait : « … en attribuant tout aux mouvements des astres, par les puissances desquels ils pensaient que les choses de l'univers sont réglées, (puissances) qui sont contenues dans des nombres et des proportions entre les nombres, ils célébraient l'existence visible sans aucune idée de celle qui est invisible ». On pourrait aussi référer αἷς à κινήσεσι et comprendre δυνάμεσιν comme une explication, ce qui est peut-être préférable.

La leçon οἷς ὑπέλαβον dépend du fait qu'on a référé le pronom aux astres (τῶν ἀστέρων), la leçon sans οἷς ou αἷς est provoquée par le malentendu que ὑπέλαβον serait le verbe de la principale.

Abr. 71. Dieu parle à Abraham : μετανάστηθι πρὸς ὀλίγον χρόνον ἀπὸ τῆς μεγίστης πόλεως, τοῦδε τοῦ κόσμου, πρὸς βραχυτέραν, δι' ἧς δυνήσῃ μᾶλλον καταλαβεῖν τὸν ἔφορον τοῦ παντός. Tel est le texte des éditions. Les manuscrits BE ajoutent ὅτι μὴ σεαυτοῦ après τοῦ παντός.

Je me demande si BE n'ont pas raison. ὅτι μὴ se trouve souvent chez Philon. Le sens est « sinon », mais cela veut dire que ce qui suit est souligné ou donné comme la seule possibilité, par exemple *Opif*. 144 οὗτοι δὲ τίνες ἂν εἶεν ὅτι μὴ λογικαὶ καὶ θεῖαι φύσεις … ; Chez Philon, ὅτι μὴ se trouve le

78 On arrive à MAHP par l'élimination des autres manuscrits.

plus souvent après une négation ou τίς ou τί ; ce n'est pas le cas ici, où le contexte demande une autre construction.

Dieu vient de dire que « les grandes choses souvent sont connues par une esquisse à l'échelle réduite »[79]. Donc, à l'aide d'une telle esquisse, tu pourras mieux voir le surveillant de l'univers, sinon (mais aussi, mais avant tout) ton propre (surveillant). Cette interprétation est à mon avis confirmée par ce qui suit, § 73 suiv., où Philon a montré que chez nous, l'esprit, νοῦς, dirige les sens : τοῦτο ἔχων παρὰ σεαυτῷ τὸ παράδειγμα ῥᾳδίως οὖ σφόδρα ποθεῖς λαβεῖν τὴν ἐπιστήμην κατανοήσεις. οὐ γὰρ ἐν σοὶ μὲν νοῦς ἐστιν ἡγεμὼν ἐπιτεταγμένος, ..., ὁ δὲ κόσμος ... βασιλέως ἀμοιρεῖ.

Abr. 115 εἰ δ' εὐδαίμονα καὶ μακάριον οἶκον ὑπέλαβον εἶναί τινες, ἐν ᾧ συνέβη καταχθῆναι καὶ ἐνδιατρῖψαι σοφούς, οὐκ ἂν ἀξιώσαντας ἀλλ' οὐδ' ὅσον διακῦψαι μόνον, εἴ τι πάθος ἐνεώρων ταῖς ψυχαῖς τῶν ἔνδον ὄντων ἀνίατον, ἐγὼ δὲ οὐκ οἶδα, τίνα ὑπερβολὴν εὐδαιμονίας καὶ μακαριότητος εἶναι φῶ περὶ τὴν οἰκίαν, ἐν ᾗ καταχθῆναι καὶ ξενίων λαχεῖν ὑπέμειναν ἄγγελοι πρὸς ἀνθρώπους, ἱεραὶ καὶ θεῖαι φύσεις. Il semble qu'on n'a pas bien vu la construction de cette proposition, et par conséquent, les traductions dans les éditions Loeb et Cerf sont assez libres. Une variante de εἰ δ' est ἧς, donnée par BE et par la traduction arménienne qui a εἰς. πρὸς ἀνθρώπους est le texte de éd. Berlin, tandis que les autres éditions avec Werke Breslau préfèrent πρὸς ἀνθρώπων, variante qui ne se trouve que dans le manuscrit C.

La leçon ἧς doit être provoquée par un ἧς peu avant et ne donne pas de sens. Commençant par εἰ δ', il s'agit d'une comparaison, présentée à peu près comme suit : si l'on pense qu'une maison où les sages descendent est heureuse, moi, je ne sais pas quel excès de bonheur il faut constater pour une maison où les anges descendent. Je crois qu'un copiste ou un lecteur a considéré ἐγὼ etc. comme faisant contraste avec ce qui précède. Il a donc ajouté un δὲ qu'il faut retrancher. Pour éviter le hiatus ἐγὼ οὐκ οἶδα, Jerker Blomqvist propose ἔγωγ' οὐκ οἶδα, ce qui à mon avis résout le problème. Cet expression se trouve en *Legat*. 53–54 et en *Spec*. I, 282–283.

Ensuite, je pense qu'il faut lire et ponctuer : … ἄγγελοι, πρὸς ἀνθρώπους ἱεραὶ καὶ θεῖαι φύσεις. Il s'agit, dans ce contexte, d'une comparaison entre hommes et anges.

Abr. 118. Il s'agit des trois anges qui visitent Abraham : τὸ δὲ πρῶτον ἐκεῖνο τερατωδέστατον, ἀσωμάτους ὄντας [τοῦδε σώματος] εἰς ἰδέαν ἀνθρώπων μεμορφῶσθαι. Pour τοῦδε, la plupart des manuscrits portent τούσδε ou τοὺς δὲ. Il y a aussi τοῦδε, τοῦ δὲ et τούτους. Les éditeurs retranchent τοῦδε σώματος.

79 Je prends la liberté de citer la traduction de éd. Cerf.

Il faut, à mon avis, lire et ponctuer : τὸ δὲ πρῶτον ἐκεῖνο τερατωδέστατον, ἀσωμάτους ὄντας τούσδε σώματος εἰς ἰδέαν ἀνθρώπων μεμορφῶσθαι. ὅδε, qui se fait rare dans des textes d'un style moins recherché, est bien vivant chez Philon.

Abr. 140 ἤδη καὶ τὴν γῆν αὐτὴν ἔκαιε (sc. ἡ φλόξ) κατωτάτω διαδῦσα καὶ τὴν ἐνυπάρχουσαν ζωτικὴν δύναμιν ἔφθειρεν. Les manuscrits BEK et la traduction arménienne placent καὶ avant κατωτάτω. On explique mieux une transposition si l'on regarde la position avant κατωτάτω comme originale, provoquant un saut du même au même. Avant καὶ, il y avait ἔκαιε, encore une raison pour sauter καὶ. Ensuite, on a introduit le mot, mais pas là où il faut le placer.

Abr. 155. Voir plus bas la remarque sur *Abr*. 169.

Abr. 160 ἧς (τῆς ἀκοῆς) ὁ σύντονος καὶ τελειότατος δρόμος ἵσταται κατὰ ἀέρα τὸν περίγειον, ὅταν βία πνευμάτων καὶ κτύποι βροντῶν συρμὸν πολὺν καὶ χαλεπὸν πάταγον ἐξηχῶσιν (ἐμποιοῦσιν BE). Tous les manuscrits grecs donnent συρμὸν, mais la traduction arménienne a συριγμὸν.

En fait, συρμὸν ne va pas bien avec ἀκοή ni avec ἐξηχῶσιν, car il s'agit de son et d'ouïe. Ce manque d'accord a provoqué la leçon ἐμποιοῦσιν, laquelle est, à mon avis, secondaire. βία πνευμάτων est la cause de συριγμὸν, κτύποι βροντῶν est la cause de πάταγον. Il faut donc suivre la traduction arménienne ; elle se comporte souvent d'une manière libre, mais la liberté qu'elle prend est le plus souvent qu'elle saute quelque phrase.

Abr. 161 ὀφθαλμοὶ δὲ ἀπὸ γῆς ἐν ἀκαρεῖ φθάνουσιν εἰς οὐρανὸν καὶ τὰ πέρατα τοῦ παντός, ἐπ᾽ ἀνατολὰς ὁμοῦ καὶ δύσεις ἄρκτον τε καὶ μεσημβρίαν, <καὶ> ἀφικνούμενοι πρὸς τὸ θεωρεῖν ἕλκουσιν ἐπὶ τὰ φανέντα τὴν διάνοιαν. Il faut, je pense, lire et interpréter comme suit : ὀφθαλμοὶ δὲ ἀπὸ γῆς ἐν ἀκαρεῖ φθάνουσιν εἰς οὐρανὸν καὶ τὰ πέρατα τοῦ παντός· ἐπ᾽ ἀνατολὰς ὁμοῦ καὶ δύσεις ἄρκτον τε καὶ μεσημβρίαν ἀφικνούμενοι πρὸς τὸ θεωρεῖν ἕλκουσιν ἐπὶ τὰ φανέντα τὴν διάνοιαν. Après τοῦ παντός, suit une explication, et alors Philon peut très bien faire sans une particule.

Abr. 169 διακειμένῳ δ᾽ οὕτως ἐξαπιναίως θεσπίζεται λόγιον οὔποτ᾽ ἐλπισθέν, σφαγιάσαι τὸν υἱὸν ἐπί τινος ὑψηλοτάτου κολωνοῦ πορρωτάτω πόλεως ἀποστάντα τριῶν ὁδὸν ἡμερῶν. Colson dans éd. Loeb pense que ἀποστάντα se réfère grammaticalement à τὸν υἱὸν et qu'il faudrait peut-être lire ἀποστάντος ; il traduit : « sacrifice his son on a lofty hill at a very considerable distance ». Werke Breslau traduit comme si l'on avait lu ἀποστάντος. Dans éd. Cerf, Abraham « immole son fils au sommet d'une haute colline,

très loin de la ville », sans qu'on puisse savoir qui ou quoi est loin de la ville. Je crois que ce participe renvoie à Abraham qui figure premièrement au datif, διακειμένῳ, ensuite à l'accusatif, ἀποστάντα, qu'il faut rattacher à σφαγιάσαι, dont le sujet est Abraham, à sous-entendre comme à l'accusatif.

On peut trouver des passages où un mot au datif est continué par un mot à l'accusatif.[80] À mon avis, il faut comprendre la construction comme si un verbe « dire » se présente à l'esprit, par exemple dans le passage cité ; il peut aussi s'agir d'une construction après un verbe impersonnel, comme dans plusieurs exemples ci-dessous, ou d'un accusatif avec infinitif qui donne une explication ; voir *Abr*. 155 plus bas :

- *Abr*. 155 ἀλλ' ἐκείνη (sc. ἡ ψυχή) μὲν ἀεικίνητος οὖσα μεθ' ἡμέραν καὶ νύκτωρ διανίσταται, τοῖς δ' (sc. τοῖς ὀφθαλμοῖς) ἅτε σαρκὸς πλεῖστον μετέχουσιν αὐτάρκης ἐδόθη δωρεά, μέρος ἥμισυ τοῦ παντὸς χρόνου καὶ βίου διατελεῖν ἐνεργοῦντας τὰς ἁρμοττούσας ἐνεργείας. Les manuscrits BEK, considérés comme généralement les meilleurs, donnent ἐνεργοῦντας, les autres ἐνεργοῦσι.
- *Ios*. 178 κελεύσαντος τοῦ τῆς χώρας ἐπιτρόπου τοῖς πυροπωλοῦσι τὰ ἀγγεῖα τῶν ἀδελφῶν ὡς ξένων ἅπαντα πληρῶσαι καὶ ἣν ἔλαβον τιμὴν ἐπὶ τῶν στομίων λάθρα καταθεῖναι μὴ προειπόντας οἷς ἀπεδίδοσαν.
- *Épître de Barnabé* XIV, 6 γέγραπται γὰρ πῶς αὐτῷ ὁ πατὴρ ἐντέλλεται, λυτρωσάμενον ἡμᾶς ἐκ τοῦ σκότους ἑτοιμάσαι ἑαυτῷ λαὸν ἅγιον.
- Origène, *Homélies sur Jérémie* XIV, 14 τὸ γὰρ λέγειν· δός μοι μερίδα μετὰ τῶν προφητῶν, μὴ παθόντα τὰ τῶν προφητῶν μηδὲ παθεῖν θέλοντα ἄδικόν ἐστι.
- *Ibid*. μόνον εἴη με ὑβριζόμενον εἰδέναι ὅτι οὐ δι' ἄλλο τι ὑβρίζομαι ἢ διὰ Χριστόν, ἐν ἀνάγκαις γενόμενον εἰδέναι ὅτι ἡ ὑπόθεσις τῶν ἀναγκῶν ὁ Χριστός ἐστιν· εἴη με λοιδορούμενον εἰδέναι ὅτι ἡ πρόφασις τῆς λοιδορίας οὐκ ἔστιν ἄλλη ἢ ὅτι ἐκδικῶ τὴν ἀλήθειαν. Pour με ὑβριζόμενον de l'édition, le manuscrit donne μοι ὑβριζομένῳ.
- Basile, *Contre Eunome* I, 9 (532 a/b) ἡμῖν δὲ ἐξήρκει δείξασιν αὐτὸν οὐκ ἐκ τῆς διδασκαλίας τοῦ Πνεύματος, ἀλλ' ἐκ τῆς σοφίας τῶν ἀρχόντων τοῦ αἰῶνος τούτου λαλοῦντα, …· καὶ μαθόντας, ὅτι οὐκ ἐκ τῶν διδαγμάτων τοῦ Κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ ἐστι τὰ λεγόμενα, τῆς αὐτοῦ φωνῆς ὑπομνησθῆναι, « ὅτι Ὅταν λαλῇ τὸ ψεῦδος, ἐκ τῶν ἰδίων λαλεῖ » (*Jean* 8, 44).

Abr. 185. Voir la remarque sur *Flacc*. 27.

80 Cf. Kühner-Gerth 2:1, p. 26 (§ 475:2 c), Anmerk. 1).

Abr. 200. Toute la tradition, ainsi que la traduction arménienne, donne τῆς ῥητῆς καὶ φανερᾶς ὑποθέσεως, changé par Mangey et les éditions en τῆς ῥητῆς καὶ φανερᾶς ἀποδόσεως. Chez Philon, il n'y a pas de passage où les mots ῥητός et φανερός sont en rapport avec le mot ὑπόθεσις. Ce mot est plutôt le contraire de ce qui est ῥητόν et φανερόν. Par contre, ἀπόδοσις va bien avec ces adjectifs, et il y en a bon nombre d'exemples. L'endroit montre donc que toute la tradition peut être erronée.

Abr. 241 ἀφὴ μὲν γὰρ καὶ γεῦσις ἄχρι τῶν τοῦ σώματος βαθυτάτων ἀφικνοῦνται σπλάγχνοις παραπέμπουσαι τὰ οἰκεῖα πρὸς διοίκησιν, ὀφθαλμοὶ δὲ καὶ ὦτα καὶ ὄσφρησις ἔξω τὰ πολλὰ βαίνουσαι ἀποδιδράσκουσι τὴν δουλείαν τοῦ σώματος

On a du mal à comprendre comment le toucher peut arriver au plus profond du corps et même avoir quelque chose à voir avec les viscères. Philon place, bien sûr, les quatre autres sens chacun dans son organe, mais il regarde le toucher comme associé à tout le corps ; voir *Migr*. 188 : πᾶσαν τὴν σώματος κατασκευὴν ἁφῆς εἶναι συμβέβηκε. Mais cette κατασκευή doit être la surface ; cf. *Fug*. 182 (τοῦ κατὰ ψυχὴν ἡγεμονικοῦ … τείνοντος) τὸ ἁφῆς (sc. πνεῦμα) εἰς σύμπασαν τὴν ἐπιφάνειαν. Comme le toucher et le goût sont comparés avec les deux rois qui tombaient dans les puits (*Gen*. 14, 10), mentionnés immédiatement avant par Philon (§ 241 τῶν πέντε βασιλέων δύο μὲν εἰς φρέατα ἐμπίπτουσι), le texte est sans doute sûr, mais difficile à comprendre.

Abr. 253 ὁ δὲ θαυμάσας τῆς γυναικὸς ἔτι μᾶλλον τὴν ἀεὶ καινουμένην φιλανδρίαν καὶ νεάζουσαν. Tel est le texte des éditions. Seul le manuscrit C donne καινουμένην, les autres κινουμένην. Il faut probablement mettre κινουμένην dans le texte : voir la remarque sur *Flacc*. 153.

Abr. 262 (χρησμοῖς) οὓς Μωυσῆς ἐθεσπίσθη. Il s'agit de *Gen*. 15, 6. Gorez dans éd. Cerf. traduit par « dont Moïse fut le prophète ». Dans éd. Loeb, Colson, qui traduit par « attested by word from Moses' prophetic lips », observe que le passif ἐθεσπίσθη avec la personne qui prophétise comme sujet est rare et ne se trouve, semble-t-il, que dans notre passage. Je pense que la construction n'est pas étonnante : en partant d'une phrase comme οὓς ἐθέσπισε (sc. ὁ θεὸς[81]) Μωυσεῖ, on arrive à οὓς Μωυσῆς ἐθεσπίσθη. Un exemple est Thucydide I, 82, 1 ἡμεῖς ὑπ' Ἀθηναίων ἐπιβουλευόμεθα[82]. Une traduction serait : « (des oracles) annoncés à Moïse (par Dieu) ». Pareillement Werke Breslau.

---

81 Le sujet de θεσπίζειν peut être Dieu ou un prophète.

82 Voir Kühner-Gerth 2:1, p. 124 suiv. (§ 378 :6) ; Schwyzer 2, p. 240, n. 8.

De Iosepho (Ios.)

Les éditions utilisées sont éd. Berlin 4, éd. Loeb 6 et éd. Cerf 21. Les manuscrits dont on se sert dans éd. Berlin sont BEKMCVOAFGHP. L'éditeur Cohn dans éd. Berlin considère AFGHP comme d'une valeur spéciale, mais sans négliger les autres, notamment K et A.

Ios. 14 οἱ δὲ ὡς πολέμιον συλλαβόντες ἀπαμπίσχουσι τὴν ἐσθῆτα. Le groupe de manuscrits AFGHP porte ἅπασαν ἀπαμπίσχουσι, ce qu'il faut mettre dans le texte; ἅπασαν a disparu par un saut du même au même.

Ios. 23. Jacob se lamente sur Joseph qu'il croit mort : « οὐχ ὁ θάνατός με λυπεῖ, τέκνον, ἀλλ' ὁ τούτου τρόπος· εἰ ἐπὶ γῆς ἐτάφης τῆς σῆς, παρηγορούμην, ἐθεράπευσα … ». Les manuscrits BEKMO n'ont pas τούτου qui a été effacé en V. Les éditions ont accepté la conjecture τρόπος pour τάφος de toute la tradition.

Après τέκνον, qui renvoie sûrement à Joseph, on a trouvé τούτου insupportable[83], et les éditions ont par conséquent accepté la conjecture τρόπος, en rapportant τούτου à θάνατός. Ce rattachement me semble tout à fait impossible. οὐχ ὁ θάνατός με λυπεῖ, τέκνον, ἀλλ' ὁ τάφος me semble irréprochable, mais τούτου reste un problème. Une ancienne conjecture est ὁ τοιοῦτος τάφος, ce qui donne bien le sens. Il faut peut-être suivre grand nombre de manuscrits et ne pas lire τούτου, en le regardant comme une insertion, mais pourquoi a-t-il été inséré ?

Cohn (voir n. 83) pense que τρόπος a été changé en τάφος influencé par ἐτάφης peu après dans le texte. Je veux raisonner dans le sens inverse : nous avons τάφος et ἐτάφης, et l'un confirme l'autre.

Ios. 34. Philon considère ce qui est caractéristique de l'homme politique, à savoir, selon lui, la faculté de s'adapter à chaque situation : … ὅπου μὲν μετὰ κινδύνου τὸ εἶναι, διὰ τὸ κοινωφελὲς φθάνοντα τοὺς ἄλλους αὐτουργίᾳ, ὅπου δὲ πόνων ἡ σκέψις, ἑτέροις ὑπηρετεῖν ἐξιστάμενον. Il n'y a pas de variante importante qui nous concerne.

J'ai du mal à comprendre ὅπου δὲ etc. Les éditeurs traduisent : éd. Cerf : « il saura, devant le labeur, se reposer sur l'aide d'autrui ». ; éd. Loeb : « when the prospect is one of labour merely, he will stand aside and leave

83 Cohn 1903, p. 532.

other to serve him ». Werke Brelau traduit ἑτέροις ὑπηρετεῖν ἐξιστάμενον comme les autres, mais comprend πόνων comme « moins de labeur » : « wo aber eine (geringere) Mühewaltung erforderlich ist », ce qui n'est pas possible.

Constatons que le sense de ἑτέροις ὑπηρετεῖν doit être qu'on apporte de l'aide à d'autrui et que ἐξίστασθαι chez Philon veut toujours dire « éviter », « se soustraire à ». Dans une situation dangereuse (ὅπου μὲν), il agit personnellement et activement. Quand le travail se montre difficile (ὅπου δὲ), qu'est-ce qu'il fait ? Le texte semble dire qu'il évite d'aider autrui.

Il y a deux problèmes. Le premier est qu'ainsi, il agit en mauvais homme politique, ce qui est, à mon avis, contre le contexte. On sait que généralement, Philon n'a pas une bonne opinion de la vie dévouée à la politique, toujours inférieure à la vie spirituelle, mais ici, il décrit l'homme politique achevé qui maîtrise chaque situation. Il est comparé au médecin qui applique différentes mesures pour rétablir le salut. Pour autant, chez l'homme politique ces talents ne sont pas louables, car en agissant ainsi, il se vend à une foule de maîtres, comme Philon l'explique dans ce qui suit.

L'autre problème est que ἐξίστασθαι avec un infinitif ne se trouve pas chez Philon. Une construction comme Origène, *Contre Celse* III, 70 δυνάμενος τοῦ θεὸς εἶναι καὶ τοῦ ἀγαθὸς εἶναι καὶ σοφὸς εἶναι οὐκ ἐξίσταται est toute naturelle, mais on trouve aussi, chez Josèphe, *Antiquité judaïques* XV, 120 τὸ μὲν σύμπαν ἐξίστατο (sc. Hérode) κατὰ τοὐμφανὲς εἰς χεῖρας ἐλθεῖν. On pourrait donc accepter une telle construction chez Philon.

Par conséquent, je propose de lire ἑτέροις ὑπηρετεῖν <οὐκ> ἐξιστάμενον : « il ne refuse pas d'aider les autres ». Des petits mot comme les négations ont la mauvaise habitude de disparaître. Adler Epitymbion[84] propose de lire ἐπιστάμενον pour ἐξιστάμενον. C'est une bonne idée, peut-être meilleure, mais on ne voit pas bien pourquoi ἐπιστάμενον, mot parfaitement normal et bien connu, aurait été changé en ἐξιστάμενον ; on s'attend plutôt au contraire.

Ios. 45 τριττὸν προστίθης μοι μίασμα κελεύουσα μὴ μοιχεύειν μόνον, ἀλλὰ καὶ δέσποιναν καὶ δεσπότου γυναῖκα διαφθείρειν. La tradition porte τρίτον, éd. Berlin écrit τριττὸν par une conjecture acceptée par éd. Cerf, mais rejetée par éd. Loeb.

Je crois que la conjecture τριττὸν est correcte. On pourrait penser que le texte présente trois types de relations sexuelles indécentes, le premier, μοιχεύειν μόνον, le deuxième, δέσποιναν (διαφθείρειν), le troisième, δεσπότου

84 P. 16.

γυναῖκα διαφθείρειν. Mais il est plus probable que pour Joseph la δέσποινα est la même personne que la δεσπότου γυνή, et qu'il ne s'agit pas de n'importe quelle femme qui était une δέσποινα. Dans ces deux manières d'indécence, la deuxième est trois fois (τριττὸν) pire que la première.

Ios. 67 αὐτὸν δ' οὐχ ὁμολογήσει δοῦλον ἀλλ' ἐλεύθερον καὶ *** τὴν τῆς ψυχῆς ἀρέσκειαν. Les éditeurs acceptent la lacune qu'on a voulu combler par πάντα δρῶντα κατὰ. Je propose κατὰ au lieu de καὶ, sans lacune. La confusion est des plus courantes.

Ios. 69 ἐφιέμενος ἐγγραφῆς τῆς ἐν τῷ μεγίστῳ καὶ ἀρίστῳ πολιτεύματι τοῦδε τοῦ κόσμου. Dans éd. Berlin, Cohn a fait la conjecture τῷδε τῷ κόσμῳ, sans la mettre dans le texte. Les autres éditions non plus n'ont pas accepté la proposition. Je pense qu'elle est correcte. On trouve souvent chez Philon une périphrase suivie du mot propre. Un exemple parmi beaucoup d'autres se trouve dans la remarque suivante, sous *Sobr*. 57.

Ios. 71 ἐγὼ γὰρ ἀπὸ τοῦ κρείττονος, τῆς ἐν ἐμαυτῷ διανοίας, χρηματίζω, καθ' ἣν παρεσκεύασμαι βιοῦν ὀλίγα φροντίζων τοῦ θνητοῦ σώματος, ὃ κἂν ὀστρέου δίκην περιπεφυκὸς ἐπηρεάζηται πρός τινων, ἀφειμένον τῶν ἔνδον δεσποτῶν τε χαλεπῶν καὶ δεσποινῶν, οὐκ ἀνιάσομαι τὴν βαρυτάτην ἀνάγκην ἐκπεφευγώς. Tel est le texte de éd. Berlin. La tradition porte ἀφειμένον ou ἀφειμένων ; les éditions disent que ἀφειμένος est une conjecture de Mangey ; elle est acceptée par les éditions Loeb et Cerf, mais pas par éd. Berlin. En effet, je ne trouve ἀφειμένος ni dans le texte de Mangey, ni dans ses notes, ni dans ses *Praetermissa et corrigenda*.

Je ne sait pas qui a fait la conjecture, mais elle fait mouche. Il faut lire ἀφειμένος avec οὐκ ἀνιάσομαι etc., sans virgule avant οὐκ. Ce n'est pas le corps qui est libre des passions difficiles à maîtriser – en fait, le corps et les passions sont intimément liés –, mais la nature supérieure de l'homme. Cf. :

- *Sobr*. 57. Philon parle de celui qui possède la sagesse : μόνος ἐλεύθερος, ἀφειμένος ἀργαλεωτάτης δεσποίνης, κενῆς δόξης.
- *Fug*. 173. Dieu seul peut réaliser dans l'homme la perfection : ὁ τούτοις ἐντρεφόμενος τοῖς δόγμασι τὴν ἀίδιον εἰρήνην ἄγει, πόνων ἀφειμένος ἀτρύτων.

Ios. 87 ποῦ ποτ' ἄρ' ἦν πάλαι τοσοῦτον ἀγαθόν, οὗ τὴν ἀρχὴν ἐσφάλημεν; Je crois qu'en traduisant par « au début », « at first », « früher », les traducteurs n'ont pas bien compris τὴν ἀρχὴν, Le sens doit être : « tant de bien qui nous a échappé totalement ». Il est bien connu qu'on trouve τὴν ἀρχὴν dans une phrase dont le sens est négatif. Chez Philon, il y a des phrases dont le

sens est négatif sans avoir une négation formelle :

- *Abr*. 5 πρίν τι τὴν ἀρχὴν ἀναγραφῆναι τῶν ἐν μέρει.
- *Ibid.* 116 πῶς γὰρ ἂν τὴν ἀρχὴν εἰσελθεῖν ὑπέμειναν, εἰ μὴ …;

Ios. 125 ἐγὼ δ' ἐρῶ μηδὲν ὑποστειλάμενος, ὅτι ὁ πολιτικὸς πάντως ὀνειροκριτικός ἐστιν, οὐχὶ τῶν βωμολόχων οὐδὲ τῶν ἐναδολεσχούντων καὶ ἐνσοφιστευόντων ἐπὶ μισθῷ καὶ τὴν τῶν καθ' ὕπνον φαντασιῶν διάκρισιν ἀργυρισμοῦ πρόβλημα πεποιημένων, ἀλλὰ τὸν κοινὸν καὶ πάνδημον καὶ μέγαν ὄνειρον οὐ κοιμωμένων μόνον ἀλλὰ καὶ ἐγρηγορότων εἰωθὼς ἀκριβοῦν.

Les éditeurs regardent τῶν βωμολόχων, τῶν ἐναδολεσχούντων etc. comme des génitifs partitifs : « je n'entends pas le ranger parmi les charlatans, ni parmi les parleurs », « an interpreter of dreams, not one of the parasites, not one of the praters », pareillement Werke Breslau. Cela me semble possible, mais assez dur. Il faut lire οὐχὶ τῶν βωμολόχων … ἀκριβοῦν d'une traite, sans ponctuer fortement après πεποιημένων, comme font les éditeurs dans leurs traductions. L'homme politique a coutume d'interpréter, pas les rêves des charlatans, mais le rêve commun à tous, aussi bien le rêve de ceux qui sont éveillés que celui de ceux qui dorment ; nous lisons peu après que ce rêve, c'est la vie des hommes. Les rêves de ces charlatans sont bien sûr les rêves qu'ils font semblant d'interpréter, pas leurs propres rêves.

Ios. 153 ταῖς ἀκαθέκτοις ἐπιθυμίαις χαριζόμενοι καὶ οἷς ἂν προστάττωσιν εἴκοντες. Pour εἴκοντες, les variantes sont εἰρηκότες BEMV^{1}, προστετηκότες V^{2}O.

À mon avis, προστετηκότες doit être la bonne leçon et εἴκοντες une explication raisonnable. εἰρηκότες ne donne pas de sens ; c'est, à ce qu'il semble, une détérioration de εἴκοντες.

Il n'y a qu'un autre exemple de προστήκομαι chez Philon, mais le passage est frappant :

> - *Virt*. 92 προστετηκότες ἀργυρισμῷ καὶ δυσθανατῶντες περὶ πᾶσαν ἰδέαν κέρδους, τὸ πόθεν ἂν γένοιτο μὴ σκεπτόμενοι.

Ios. 165 μὴ βουληθέντος πω τοῦ θεοῦ τἀληθὲς ἀναφῆναι διά τινας ἀναγκαίας αἰτίας, ἃς τότε βέλτιον ἦν ἡσυχάζεσθαι. Dans éd. Berlin, Wendland a proposé <δι'> ἃς. Il a donc bien vu le contexte : ce qu'il faut tenir secret, ce ne sont pas les raisons, τινας ἀναγκαίας αἰτίας, mais la vérité, τἀληθὲς. Pourtant, on peut bien faire sans répéter la préposition qui peut faire défaut dans une proposition relative ; voir les grandes grammaires. Quelques exemples provenant des périodes postclassiques :

> - *LXX Ézéchiel* 23, 7 ἐπὶ πάντας, οὓς ἐπέθετο, cf. v. 9 εἰς χεῖρας υἱῶν Ἀσσυρίων, ἐφ' οὓς ἐπετίθετο.

- *NT Luc* 1, 25 οὕτως μοι πεποίηκεν κύριος ἐν ἡμέραις αἷς ἐπεῖδεν ἀφελεῖν ὄνειδός μου ἐν ἀνθρώποις.
- *NT Ac*t. 13, 2 εἶπεν τὸ πνεῦμα τὸ ἅγιον, ἀφορίσατε δή μοι τὸν Βαρναβᾶν καὶ Σαῦλον εἰς τὸ ἔργον ὃ προσκέκλημαι αὐτούς.
- Clément d'Alexandrie, *Pédagogue* II, II, 29, 1 μὴ μεθύσκεσθε ἐν οἴνῳ, ᾧ ἐστιν ἀσωτία πολλή, cf. *Éph*. 5, 18 καὶ μὴ μεθύσκεσθε οἴνῳ, ἐν ᾧ ἐστιν ἀσωτία.
- Origène, *Commentaire sur l'Évangile selon Matthieu* X, 14[85] ἐν τῷ αὐτῷ θησαυρῷ ᾧ θησαυρίζει.
- *Ibid*. XVII, 23[86] περιέποντες τὰ ἴδια καὶ εὐφραινόμενοι μᾶλλον ἐπ' αὐτοῖς ἢ οἷς ἐπηγγέλλετο διὰ τῶν ἀποσταλέντων δούλων ὁ βασιλεύς.

Je n'ai pas observé chez Philon le manque d'une préposition dans une proposition relative, mais il faut souvent sous-entendre une préposition depuis ce qui précède. Les cas sont nombreux ; en voici deux exemples :

- *Legat*. 335 ἔμελλον γὰρ οἱ μὲν κατὰ τὴν πρὸς Ἰουδαίους φιλονεικίαν μᾶλλον ἢ τὸ πρὸς Γάιον εὐσεβὲς καταπλήσειν τὴν χώραν ἅπασαν ἀναθήμασιν ; il faut suppléer par la pensée κατὰ avant τὸ πρὸς Γάιον εὐσεβὲς.
- *Mos*. I, 328 οὐκ ἐπ' ὀνείδει, σωφρονισμῷ δὲ τῶν βελτιοῦσθαι δυναμένων.

Pour *Spec*. IV, 126 οἷς οὐκ ἀπέχρη κατὰ πόλεις αὐτὸ μόνον τρυφᾶν, ἐν αἷς αἱ χορηγίαι καὶ παρασκευαὶ τῶν ἐπιτηδείων ἄφθονοι, ἀλλὰ καὶ <ἐν> ἐρημίαις ἀβάτοις καὶ ἀτριβέσιν, je me demande si l'addition de <ἐν> est nécessaire.

Ios. 179. Voir plus bas la remarque sur *Ios*. 185.

Ios. 185 ἀπολογουμένων δὲ ὅσα ὁ καιρὸς καὶ περί τε σοῦ τοῦ πατρὸς διεξιόντων καὶ τῶν ἀπολειπομένων ἀδελφῶν, ἑνὸς μὲν τοῦ τεθνεῶτος, ἑτέρου δὲ τοῦ παρὰ σοὶ διατρίβοντος, ὃν ἔφαμεν ἔτι νέον ὄντα διὰ τὴν ἡλικίαν οἴκοι καταμεῖναι, πάντα ἀπαμπίσχοντες καὶ ἀπογυμνοῦντες τὰ τῆς συγγενείας εἰς τὸ ἀνύποπτον οὐδὲν ἠνύσαμεν. On a proposé de lire ἀπολογούμενοι et διεξιόντες, mais il faut accepter un tel génitif absolu, où le sujet de du génitif absolu est le même que le sujet de la proposition. Cf. peu avant, § 179, ὁδοιπορούντων … οἰκτιζομένων … κατηφούντων … λεγόντων … ἐσπέρα καταλαμβάνει.

85 GCS 40, p. 18, 7.
86 GCS 40, p. 646, 17.

Ios. 190 ἐδόκει δὲ τῶν μὲν ἀναγκαίων ὑστεριζόντων ... κρατοῦντος δὲ τοῦ λιμοῦ καὶ πιέζοντος ὠνησομένους ἀπιέναι, μὴ βαδιεῖσθαι δὲ τοῦ νεωτάτου καταμένοντος. Seul K porte ὠνησομένους, tout le reste de la tradition ἠνωμένους, ce qui est correct. Tout le contexte, dans *Gen*. 43 comme chez Philon, montre qu'il faut que les frères aillent tous ensemble, Joseph ayant dicté cette condition inflexible.

Ios 254. Le vieux Jacob se soucie de Joseph qui aura pu abandonner les mœurs anciennes, étant jeune et vivant dans un autre pays, notamment en Égypte, où l'on risque d'oublier le vrai Dieu. Il poursuit : ἕνεκα τοῦ γενητὰ καὶ θνητὰ θεοπλαστεῖν καὶ προσέτι πλούτου καὶ δόξης ἐπιθέσεις ὀλιγόφροσι διανοίαις ἐπιτίθενται καὶ διότι ἀπολειφθείς, …, μόνος ὢν καὶ ἔρημος διδασκάλων ἀγαθῶν ἕτοιμος ἔσται πρὸς τὴν τῶν ὀθνείων μεταβολήν. Les variantes importantes sont : post προσέτι *add*. ὅτι V^2K^2 ; ἐπιθέσεις V, ἐπίθεσις *ceteri* ; ἐπιτίθενται CVBEM, ἐπιτίθενται, *ss*. ε *super* εν (*sic*) K, ἐπιτίθεται *ceteri*.

Comme la syntaxe ne fonctionne pas bien, on a voulu changer le texte, en introduisant ἃς après ἐπιθέσεις (éd. Loeb) ou en rejetant ἐπιτίθενται (proposé par Cohn dans éd. Berlin mais pas mis dans le texte). J'ai du mal à voir en quoi ces propositions améliorent le texte. Mieux vaut la leçon de V^2K^2, par laquelle nous aurons ἕνεκα τοῦ, suivi par καὶ προσέτι ὅτι et καὶ διότι. Rien à y redire, mais voir plus bas.

Pour notre phrase, je pense qu'on aura un bon contexte en lisant ἐπιτίθεσθαι pour ἐπιτίθενται. Il faut donc comprendre : ἕνεκα τοῦ γενητὰ καὶ θνητὰ θεοπλαστεῖν καὶ (ἕνεκα τοῦ) προσέτι πλούτου καὶ δόξης ἐπιθέσεις ὀλιγόφροσι διανοίαις ἐπιτίθεσθαι καὶ διότι etc.

Peu avant, V^2K^2 ont changé ξενιτείας en ξενιτείαν, pour créer un parallèle avec le singulier νεότητα. C'est une bonne idée, mais à mon avis pas nécessaire. Les propositions de V^2K^2 témoignent de perspicacité, mais je pense que ὅτι n'est pas une leçon originale, mais une conjecture, et que ἐπιτίθεσθαι comme conjecture est le moindre changement.

Ios. 264 εἰ δὲ καὶ πατρὸς ἕνεκα πάντ' ἐποίουν τὰ χρηστὰ καὶ φιλάνθρωπα, φυλάξω ταῦτα καὶ πατρὸς τετελευτηκότος. Tel est le texte des éditions, qui ont accepté la conjecture πατρὸς τετελευτηκότος. Les leçons des manuscrits sont : προστετελευτηκότος V^1AOH, τετελευτηκότος V^2, πρὸς τετελευτηκότα *ceteri*.

Toute la tradition a donc προσ-. Je propose qu'on lise προτετελευτηκότος. Il est vrai que ce mot ne se trouve pas ailleurs chez Philon, mais c'est un mot parfaitement « normal », dont on trouve beaucoup d'exemples, notamment chez des auteurs de date tardive. Comme προστετελευτηκότος n'a pas

de sens, on a conjecturé τετελευτηκότος et πατρὸς τετελευτηκότος, mais aussi, dans la plupart des manuscrits, on a écrit τετελευτηκότα, forme nécessaire après πρὸς.

De vita Mosis I (Mos. I)

Les éditions utilisées sont éd. Berlin 4, éd. Loeb 6 et éd. Cerf 22. Les manuscrits dont on se sert dans éd. Berlin sont BEMVOKAFGHP. L'éditeur Cohn dans éd. Berlin considère FGHP comme d'une valeur spéciale.

Mos. I, 21. Le jeune Moïse acquérait des connaissances très facilement : φθάνων τὰς ὑφηγήσεις, ὡς ἀνάμνησιν εἶναι δοκεῖ, οὐ μάθησιν. Beaucoup de manuscrits (BEMAKZ) donnent ἢ au lieu de οὐ.

Il se peut que ἢ soit correct. Il est bien connu que dans des comparaisons, on trouve souvent que, pour notre manière de penser, il faut sous-entendre μᾶλλον.

Chez Origène, il y en a des exemples, mais là, on trouve une forme de τίς dans la comparaison, comme *Commentaire sur l'Evangile selon Jean* VI, IX (6)[87] : καὶ τίνας ἐχρῆν πρεσβύτας πεπέμφθαι... ἢ τοὺς … ; Voici des passages chez Clément d'Alexandrie :

- *Stromates* VII, XVI, 103, 1 οὓς ἐλεήσειεν ἄν τις ἢ μισήσειεν τῆς τοιαύτης διαστροφῆς.
- *Ibid*. II, XVIII, 93, 1 ἐχρῆν γὰρ μηδὲ τὴν ἀρχὴν γῆμαι τῷ μηδὲ παιδοιποιεῖσθαι γλιχομένῳ ἢ δι' ἡδονῆς ἀκρασίαν παιδοκτόνον γεγονέναι.
- *LXX Gen*. 38, 26 est assez dur : δεδικαίωται Θαμὰρ ἢ ἐγώ.

Chez Philon on trouve :

- *Leg*. III, 91 τί οὖν χρὴ λέγειν ἢ τοῦτο, ὅτι δύο φύσεις ἐδημιουργήθησαν ἐν ψυχῇ ὑπὸ θεοῦ σφόδρα ἀναγκαῖαι, μνήμη καὶ ἀνάμνησις;

Mos. I, 21 ἔτι καὶ προσεπινοῶν αὐτὸς τὰ δυσθεώρητα. Tel est le texte des manuscrits et des éditions, mais je propose de lire προεπινοῶν. Ce verbe ne se trouve pas ailleurs chez Philon, mais προσεπινοέω n'est indiqué que pour notre passage ; chez d'autres auteurs, les deux verbes sont bien connus,

87 GCS 10, p. 117, 24.

comme on s'y attend, car ils sont des formations absolument « normales ». Le contexte montre qu'il s'agit de comprendre en avance. Cf. § 22 : les constitutions physiques bien équilibrées n'ont pas ou très peu besoin d'entraîneurs ; de même pour les âmes bien douées : τὸν αὐτὸν τρόπον εὐφυὴς ψυχὴ προαπαντῶσα τοῖς λεγομένοις ὑφ' αὑτῆς μᾶλλον ἢ τῶν διδασκόντων ὠφελεῖται καὶ λαβομένη τινὸς ἐπιστημονικῆς ἀρχῆς κατὰ τὴν παροιμίαν « ἵππος εἰς πεδίον » ὁρμᾷ. Pour προαπαντῶσα des manuscrits GHP, les autres donnent προϋπαντῶσα ou προσυπαντῶσα, ce qui montre la confusion totale entre προ- et προσ- comme préverbe.

Mos. I, 43 τὴν τοῦ σώματος μορφὴν εἰς δόκησιν ἡμερότητος ἐπὶ θήρᾳ καὶ ἀπάτῃ προβεβλημένοι. Il y a là une ancienne conjecture περιβεβλημένοι, qui est correcte. Dans ce contexte, προβεβλημένος veut dire « rejeté » ; voir § 45 et § 46. Les ἐργοδιῶκται (voir § 37) étaient très cruels, ils étaient, comme Philon vient de dire, ἀνθρωποειδῆ θηρία, n'ayant que la forme extérieure des hommes. Ils s'étaient parés (περιβεβλημένοι) de la forme humaine pour donner une impression de douceur (εἰς δόκησιν ἡμερότητος), et ainsi pouvoir mieux chasser et tromper les hommes.

Mos. I, 73. Dieu parle à Moïse : τὴν τοῦ ἔθνους γερουσίαν προσπαραλαβὼν εἰπὲ χρησμῷ προσκεκλῆσθαι ὑπ' ἐμοῦ τὸ ἔθνος, ἵνα κατὰ τὰ πάτρια θύσῃ. Tel est le texte des éditions. Une ancienne proposition est προκεκλῆσθαι, assurément correcte. προσ- n'a pas de fonction, tandis que προ- l'a : Dieu a déjà invité la nation à célébrer. La confusion entre προ- et προσ- est peut-être la faute la plus fréquente qu'il y a. Le προσπαραλαβὼν précédent, où προσ- convient au contexte, a pu influencer.

Mos. I, 75. Dieu parle à Moïse : λέγε ... αὐτοῖς ὅτι ἐγώ εἰμι ὁ ὤν, ἵνα μαθόντες διαφορὰν ὄντος τε καὶ μὴ ὄντος προσαναδιδαχθῶσιν. Pour le verbe προσαναδιδάσκω, TLG ne donne que cette occurrence. Éd. Berlin publie un extrait des *Sacra Parallela* qui se trouve dans le codex Coislinianus 276. Là, le texte est πρὸς ἀλήθειαν διδαχθῶσιν. πρὸς ἀλήθειαν, « en vérité », est une expression favorite chez Philon. Je pense que προσαναδιδαχθῶσιν est une faute ancienne et que l'extrait donne la bonne leçon.

Mos. I, 76. Dieu dit qu'il n'est pas seulement Dieu : ἀλλ' ὅτι καὶ τριῶν τῶν ἐπωνύμων ἀνδρῶν ἀρετῆς, θεὸς Ἀβραὰμ καὶ θεὸς Ἰσαὰκ καὶ θεὸς Ἰακώβ, ὧν ὁ μὲν τῆς διδακτῆς[88], ὁ δὲ τῆς φυσικῆς, ὁ δε τῆς ἀσκητικῆς σοφίας κανών

88 Un manuscrit, H, donne διδακτικῆς. Tant διδακτικός que διδακτός se trouve chez Philon.

ἐστιν. Le mot σοφίας se retrouve dans quelques manuscrits et fait défaut dans les autres. Je crois que c'est une addition explicative, et qu'il faut rattacher les adjectifs διδακτῆς etc. à ἀρετῆς. En *Mutat*. 84, nous trouvons ἡ διδακτικὴ τῆς ἀσκητικῆς ἀρετῆς διαφέρει, *ibid*. 88 διδακτικὴ ἀρετὴ καὶ ἀσκητικὴ.

Mos. I, 83 πιστεύων δ' ὅμως παρῃτεῖτο τὴν χειροτονίαν, ἰσχνόφωνον καὶ βραδύγλωσσον, οὐκ εὔλογον, αὐτὸν εἶναι φάσκων καὶ μάλιστ' ἀφ' οὗ λέγοντος ἤκουε θεοῦ· νομίσας γὰρ τὴν ἀνθρωπίνην λογιότητα κατὰ σύγκρισιν τῆς θείας ἀφωνίαν εἶναι etc. Tel est le texte des éditions. Pour λογιότητα, donné par GHP, la plupart des manuscrits donnent νηπιότητα ; θείας est une conjecture pour ἀληθείας de tous les manuscrits.

Je pense que νηπιότητα et ἀληθείας sont les bonnes leçons, car ces mots forment une comparaison. λογιότητα a été introduit parce que de prime abord, le contexte traite de la faculté de parler plus ou moins bien. Mais Philon en fait une interprétation symbolique : être aphone veux dire être infiniment loin de la vérité qui est Dieu. On a fait la conjecture θείας d'après la leçon λογιότητα, pour avoir un autre contraste ; on compare l'éloquence de l'homme avec celle de Dieu. Mais cette comparaison est plate ; Philon, pense-t-il à un Dieu qui parle bien ?

Mos. I, 211 ἡ δ’ (sc. πέτρα), εἴτε προϋποκειμένης πηγῆς φλέβα καίριον διακοπεῖσα εἴτε καὶ τότε πρῶτον ὕδατος ἀφανέσιν ὑπονόμοις εἰς αὐτὴν ἀθρόου συρρυέντος καὶ σφόδρα ἐκθλιβέντος, ἀναστομωθεῖσα τῇ βίᾳ τῆς φορᾶς κρουνηδὸν ἐκχεῖται. Après ἐκθλιβέντος, il ne faut pas mettre une virgule. εἴτε … διακοπεῖσα et εἴτε … ἀναστομωθεῖσα forment un parallèle.

Mos. I, 226. ὥρᾳ γὰρ ἔαρος τὰ μὲν σπαρέντα τελεσφορεῖται γένη, αἱ δὲ τῶν δένδρων φύσεις ἀρχὴν λαμβάνουσιν. Nous trouvons γένη, αἱ dans les manuscrits KZ, les autres portent γενέσεως. Il faut lire τελεσφορεῖται, γενέσεως δὲ <αἱ ?> τῶν δένδρων φύσεις ἀρχὴν λαμβάνουσιν. Chez les arbres, le commencement de naissance prend son départ après l'hiver, quand les semences sont déjà plus avancées. Il faut bien sûr rattacher γενέσεως à ἀρχὴν.

Philon juxtapose les fruits des arbres, mûrs tard dans l'année, et la récolte, par exemple du blé, qu'on fait plus tôt dans l’année, déjà au printemps. Souvent, il juxtapose ces deux espèces de récoltes ; cf. peu avant avant, § 224 : (χώρα) ἀγαθὴ παντοίους καρποὺς ἐνεγκεῖν σπαρτῶν τε καὶ δένδρων, et *Spec*. IV, 208-209 : σπαρτὰ γὰρ δένδροις καὶ δένδρα σπαρτοῖς ἀνοίκεια. παρὸ καὶ ἡ φύσις οὐ τὴν αὐτὴν προθεσμίαν ἀμφοτέροις ὥρισεν εἰς τὴν τῶν ἐτησίων καρπῶν γένεσιν, ἀλλὰ τοῖς μὲν εἰς ἄμητον ὥραν ἀπένειμε τὸ ἔαρ, τοῖς δ’ εἰς συγκομιδὴν ἀκροδρύων λῆγον θέρος.

Mos. I, 278-279. βλάψαι δ' οὐκ ἂν δυναίμην (sc. Balaam) λαόν, ὃς μόνος κατοικήσει, μὴ συναριθμούμενος ἑτέροις ἔθνεσιν, οὐ κατὰ τόπων ἀποκλήρωσιν καὶ χώρας ἀποτομήν, ἀλλὰ κατὰ τὴν τῶν ἐξαιρέτων ἐθῶν ἰδιότητα, μὴ συναναμιγνύμενος ἄλλοις εἰς τὴν τῶν πατρίων ἐκδιαίτησιν. συναναμιγνύμενος est une conjecture ancienne, les manuscrits portent συναναμιγνυμένων. Assurément, on peut regarder συναριθμούμενος et συναναμιγνύμενος comme parallèles, mais un génitif absolu sans un mot principal clairement exprimé n'est pas rare chez Philon, le contexte montrant comment il faut comprendre. Donc, συναναμιγνυμένων n'est pas impossible. Quelques exemples d'une construction sans mot principal sont :

- *Legat*. 337 οὐδὲ γὰρ ἠρεμούντων ὁ Γάιος ἠρέμει ; ἠρεμούντων renvoie aux peuples voisins, ὅμοροι, de la Judée.
- *Opif*. 71 γλιχομένου δ' ἰδεῖν, ἀθρόου φωτὸς ἄκρατοι καὶ ἀμιγεῖς αὐγαὶ χειμάρρου τρόπον ἐκχέονται ; le sujet de γλιχομένου est celui qui s'est élevé de la terre et convoite la substance intelligible (§ 70 ἡ αἰσθητὴ οὐσία).
- *Mos*. I, 244 χρηστὰ γὰρ ἀφ' ἡμέρου γνώμης προτειναμένων πονηρὰ ἀπὸ διανοίας ἀπεκρίναντο κακοήθους, où deux manuscrits ajoutent ἡμῶν avant χρηστὰ.
- *Ibid*. 275 ἀκούσας δ' ὁ βασιλεὺς ἐγγὺς ἤδη γεγονότα μετὰ τῶν δορυφόρων ὑπαντησόμενος ἐξῄει, καὶ ἐντυχόντων, οἷα εἰκός, τὸ μὲν πρῶτον ἦσαν φιλοφροσύναι καὶ δεξιώσεις. À ἐντυχόντων il faut sous-entendre le roi et le devin Balaam ; voir *Nombres* 22.

Mos. I, 323-324. Les tribus de Ruben et de Gad veulent prendre leurs lots en Transjordanie ; Moïse le leur reproche : ἀλλ' οὐ δίκαιον ὑμᾶς μὲν εἰρήνην καὶ τὰ ἐκ τῆς εἰρήνης ἀγαθὰ καρποῦσθαι, τοὺς δ' ἄλλους πολέμοις καὶ κακοῖς ἀμυθήτοις ἐναθλεῖν, οὐδὲ προσθήκην τὸ ὅλον μέρους εἶναι· τοὐναντίον γὰρ ἕνεκα τῶν ὅλων τὰ μέρη κληρονομίας ἀξιοῦται. Tel est le texte des éditions. La tradition est divisée entre προσθήκην et προσθήκης et entre μέρους et μέρος dans des combinaisons différentes.

Je pense que pour commencer, le texte des éditions tient : le tout n'est pas un supplément à une partie, à savoir : tout le pays, la Palestine, n'est pas un accessoire de la petite partie qui se trouve dans la Transjordanie. Mais il faut poursuivre : au contraire, à cause de la totalité, les parties doivent être distribuées, ou : la totalité est la cause de la distribution. Il faut donc lire ἕνεκα τοῦ ὅλου. Le contraste est entre τὸ ὅλον d'un côté et une partie ou des parties de l'autre.

De vita Mosis II (Mos. II)

Les éditions utilisées sont éd. Berlin 4, éd. Loeb 6 et éd. Cerf 22. Les manuscrits dont on se sert dans éd. Berlin sont ceux de *Mos*. I, à savoir BEMVOKAFGHP. L'éditeur Cohn dans éd. Berlin considère FGHP avec la plus grande partie de A (II, 66 suiv.) comme d'une valeur spéciale.

Mos. II, 137 κάτοπτρα γάρ, οἷς εὐμορφίαν εἰώθασι διακοσμεῖσθαι (sc. αἱ γυναῖκες). Tel est le texte des éditeurs. La tradition est partagée entre οἷς εὐμορφίαν … διακοσμεῖσθαι et οἷς εἰς εὐμορφίαν … διακονεῖσθαι. Le verbe διακοσμέω se trouve souvent chez Philon, διακονέω seulement une fois, *Contempl*. 70, où l'agent sont des êtres humains, des esclaves : διακονοῦνται δὲ οὐχ ὑπ' ἀνδραπόδων. La préposition, qui semble nécessaire, disparaît facilement, car οἷς εἰς est à peu près une dittographie. διακοσμεῖσθαι εἰς se trouve dans des autres contextes en *Flacc*. 38 διεκεκόσμητο εἰς βασιλέα, et en *Legat*. 79 διακοσμούμενος εἰς Ἡρακλέα. Il faut donc combiner les deux traditions et écrire οἷς εἰς εὐμορφίαν εἰώθασι διακοσμεῖσθαι.

Mos. II, 145. εἰ γὰρ μὴ οὕτως ἀκριβὴς γεγένητο ἡ στόλισις διὰ τὴν τοῦ μέλλοντος ἀδήλου προφυλακήν, κἂν ἕνεκα τῆς συντόνου περὶ τὰς λειτουργίας ὀξύτητος ἀπεγυμνοῦντο τὸν προσήκοντα ἱεροῖς καὶ ἱερωμένοις κόσμον φυλάττειν ἀδυνατοῦντες. κἂν est une conjecture ; les manuscrits donnent καὶ, sauf M qui omet le mot. Les manuscrits V^2OK ajoutent ἄν après ἀπεγυμνοῦντο.

Je pense que διὰ τὴν τοῦ μέλλοντος ἀδήλου προφυλακήν καὶ ἕνεκα τῆς συντόνου περὶ τὰς λειτουργίας ὀξύτητος sont deux membres coordonnés par καὶ, un membre introduit par διὰ, l'autre par ἕνεκα, deux mots qui sont à peu près synonymes. On a probablement écrit κἂν pour marquer un « irréel du passé » avec ἄν, mais ἄν n'est pas toujours nécessaire. Voir par exemple II, 192 ἔστι δὲ πρῶτος (sc. τόπος), ὃς οὐχ ὅτι Μωυσῆν ὁσιώτατον τῶν πώποτε γενομένων ἀλλὰ καὶ τὸν ἐπὶ βραχὺ γευσάμενον εὐσεβείας ὤργισεν, où les manuscrits portent ὤργισεν (avec des variantes sans conséquence) ou παρώργισεν, mais où on a dans éd. Loeb proposé ὤργισ' ἄν, mis dans le texte dans éd. Cerf. La leçon de V^2OK peut être correcte, mais elle est probablement une correction.

Mos. II, 166. Moïse sur la montagne entend de loin le bruit provenant du camp où l'on fêtait le taureau en or : καὶ ἀναγκασθεὶς πιστεύειν ἀπίστοις πράξεσιν οἷα μεσίτης καὶ διαλλακτὴς οὐκ εὐθὺς ἀπεπήδησεν etc. Le manu-

scrit A porte διαλλακτὴς ; tous les autres ont διαιτητὴς. Le mot διαλλακτής est rare et ne se trouve qu'ici chez Philon, et seulement dans un manuscrit. Il n'existe qu'un passage avec διαιτητής ou διαιτητός, à savoir *Somn*. I, 142 οὐκ ἐπειδὴ τῶν μηνυσόντων (sc. ἀγγέλων) ὁ πάντῃ ἐφθακὼς θεὸς δεῖται, ἀλλ' ὅτι τοῖς ἐπικήροις ἡμῖν συνέφερε μεσίταις καὶ διαιτηταῖς λόγοις χρῆσθαι διὰ τὸ τεθηπέναι καὶ πεφρικέναι τὸν παμπρύτανιν καὶ τὸ μέγιστον ἀρχῆς αὐτοῦ κράτος. Il faut donc préférer διαιτητὴς avec la grande majorité des manuscrits.

Mos. II, 184 οὐ γὰρ ἁβροδιαίτοις καὶ τὴν ψυχὴν ἐκτεθηλυμμένοις … ἀρετὴ πέφυκεν ἐνδιαιτᾶσθαι, κακουμένη δὲ μετανίσταται πρότερον ἀπόλειψιν χρηματίσασα πρὸς τὸν ἄρχοντα τὸν ὀρθὸν λόγον. Une chaîne dans le codex Barberinus IV 56 donne μετανίσταται accepté par les éditions ; tous les manuscrits de *Mos*. II ont μετανίστασθαι. Il faut sous-entendre πέφυκεν dans le second membre et lire μετανίστασθαι.

Mos. II, 239 ὦ δέσποτα, πῶς ἂν σέ τις ὑμνήσειε, ποίῳ στόματι, τίνι γλώττῃ, ποίᾳ φωνῆς ὀργανοποιίᾳ, ποίῳ ψυχῆς ἡγεμονικῷ ; οἱ γὰρ ἀστέρες εἷς γενόμενοι χορὸς ᾄσονταί τι μέλος ἐπάξιον; ὁ δ' οὐρανὸς ὅλος εἰς φωνὴν ἀναλυθεὶς δυνήσεταί τι τῶν σῶν ἀρετῶν διηγήσασθαι μέρος ;

Selon éd. Berlin, les manuscrits écrivent τι sans accent, ce qui pose un problème. Les éditeurs ont compris les deux propositions qui commencent par οἱ γὰρ ἀστέρες et par ὁ δ' οὐρανὸς comme interrogatives sans particules interrogatives. Les manuscrits $V^2OKG^2C^2$ ont une autre solution, en écrivant οὐ γὰρ (οἱ) ἀστέρες. Mais si l'on compare avec la proposition précédente, on trouve ποίῳ στόματι, τίνι γλώττῃ, ποίᾳ ψυχῆς ἡγεμονικῷ. Mieux vaut donc écrire τί μέλος et τί ... μέρος.

De Decalogo (Decal.)

Les éditions utilisées sont éd. Berlin 4, éd. Loeb 7 et éd. Cerf 23. Les manuscrits dont éd. Berlin se sert sont MAPFGH avec la traduction arménienne. L'éditeur Cohn dans éd. Berlin considère M d'une valeur spéciale. Le manuscrit R, Vaticanus Graecus 316, n'a pas été utilisé pour éd. Berlin, mais Cohn en donne une description dans éd. Berlin 5, p. V suiv. Royse 2015 enregistre des leçons d'un intérêt pour le texte, mais ces leçons ne concernent qu'un des passages discutés plus bas, à savoir § 106.

Decal. 39. Philon discute pourquoi les commandements sont proférés comme à une seule personne, tandis que des milliers étaient assemblés dans un même lieu. Une raison est que chaque individu, s'il observe la Loi, vaut une nation populeuse. Il poursuit : δεύτερον δέ, ὅτι κοινῇ μὲν ὡς πλήθει τις ἐκκλησιάζων οὐκ ἐξ ἀνάγκης διαλέγεται ἑνί, ὅτε δὲ προστάττων ἢ ἀπαγορεύων, ἰδίᾳ ὡς ἑνὶ ἑκάστῳ τῶν ἐμφερομένων εὐθὺς ἂν δόξαι τὰ πρακτέα καὶ κοινῇ πᾶσιν ἀθρόοις ὑφηγεῖσθαι. Les variantes sont : ἑνί, ὅτε F et les éditions, ἐνίοτε MAPH, ἑνὶ ἑκάστῳ G ; ἰδία M, ἰδία δ' ou ἰδίᾳ δὲ les autres.

À mon avis, la leçon de la majorité des manuscrits est correcte, si avec les éditeurs, nous interprétons ἐνίοτε comme ἑνί, ὅτε. Il faut retenir le contraste entre κοινῇ μὲν et ἰδίᾳ δὲ. Par ἰδίᾳ δὲ, on évite aussi le hiatus. Je propose de ponctuer : ὅτε δὲ προστάττων ἢ ἀπαγορεύων, ἰδίᾳ δ' ὡς ἑνὶ ἑκάστῳ, τῶν ἐμφερομένων etc.

Cohn 1903[89] discute le passage sans arriver à un autre texte que celui d'éd. Berlin. Il regarde ἰδίᾳ ὡς comme un hiatus qu'on ne peut guère accepter, mais voir plus haut.

Stählin 1902[90] veut suivre G et lire διαλέγεται ἑνὶ ἑκάστῳ, mais autrement, son interprétation est plus proche de celle proposée plus haut, en gardant l'opposition entre κοινῇ μὲν et ἰδίᾳ δὲ.

Des problèmes restent. τῶν ἐμφερομένων est difficile. On a traduit comme si τῶν ἐμφερομένων était ce que l'orateur présente, un génitif partitif à comprendre avec τὰ πρακτέα[91] : éd. Cerf : « les décisions qui ressortent du débat », éd. Loeb : « he practical instructions given in the course of his

89 P. 542.
90 Col. 1194.
91 Ainsi éd. Loeb, p. 24, n. b.

speech ». Est-ce possible ? Nous attendons tout simplement quelque chose comme τῶν παρόντων, à peu près comme Werke Breslau traduit : « zu jedem einzelnen der Beteiligten », pour ἑνὶ ἑκάστῳ τῶν ἐμφερομένων.

Decal. 54-55 καλοῦσι γὰρ οἱ μὲν τὴν γῆν Κόρην …, Ἥραν δὲ τὸν ἀέρα καὶ τὸ πῦρ Ἥφαιστον … καὶ στίλβοντα Ἑρμῆν· καὶ τῶν ἄλλων ἀστέρων ἑκάστου τὰς ἐπωνυμίας μυθογράφοι παρέδοσαν, οἳ πρὸς ἀπάτην ἀκοῆς εὖ τετεχνασμένα πλάσματα συνυφήναντες ἔδοξαν περὶ τὴν τῶν ὀνομάτων θέσιν κεκομψεῦσθαι. Μυθογράφοι est une conjecture, acceptée par les éditions ; la tradition porte μυθογράφοις pour la plupart, mais aussi τοῖς μυθογράφοις et μυθογράφους.

Il faut garder la leçon dominante de la tradition. Les gens (§ 54 : οἱ μὲν) donnent ces noms à des choses terrestres ou célestes ; il laissaient aux mythographes d'inventer d'ingénieuses fictions pour expliquer ces noms et séduire.

Decal. 66 εἶτ' ἀγαλμάτων καὶ ξοάνων καὶ τῶν ἄλλων χειροκμήτων, ὧν πλαστικὴ καὶ ζωγραφία δημιουργοὶ μεγάλα ἔβλαψαν τὸν βίον τὸν ἀνθρώπινον. Tel est le texte des éditions, à mon avis impossible. Les variantes qui nous intéressent sont : πλαστικῆς καὶ ζωγραφίας δημιουργοὶ M, πλαστικὴ καὶ ζωγραφικὴ δημιουργία Arm, πλαστικὴ καὶ ζωγραφία καὶ δημιουργία *ceteri* ; ἔβλαψαν M, ἔβλαψε *ceteri*.

Pourquoi ne pas suivre la traduction arménienne, qui souvent donne un bon texte, et lire : ὧν πλαστικὴ καὶ ζωγραφικὴ δημιουργία μεγάλα ἔβλαψε τὸν βίον τὸν ἀνθρώπινον ? La leçon ζωγραφικὴ peut avoir causé ζωγραφία καὶ. Pour M, il semble qu'on ait essayé d'améliorer le texte.

Decal. 102 ἥδε γάρ ἐστιν ἡ ἐν ἀριθμοῖς παρθένος, ἡ ἀμήτωρ φύσις, ἡ μονάδος οἰκειοτάτη καὶ ἀρχῆς, ἡ ἰδέα τῶν πλανήτων, ἐπεὶ καὶ τῆς ἀπλανοῦς σφαίρας μονάς· ἐκ γὰρ μονάδος καὶ ἑβδομάδος οὐρανὸς ὁ ἀσώματος, τὸ παράδειγμα τοῦ ὁρατοῦ. La variante est que la traduction arménienne a lu ἐπὶ δὲ au lieu de ἐπεὶ καὶ. La conjonction ἐπεὶ est un peu étonnante ; elle doit être causale, mais n'explique guère. Par contre, la traduction arménienne donne le bon sens : l'hebdomade a aussi le caractère de la monade, elle est ἰδέα τῶν πλανήτων (comme hebdomade), mais pour la sphère des fixes, elle sert de monade. Quand on a lu ἐπεὶ, une erreur des plus communes, le δὲ ne fonctionne plus. On a donc changé en καὶ.

Decal. 106. Philon parle des dix commandements divisés en deux séries de cinq : τελευταῖον (sc. παράγγελμα) γὰρ ὂν τῆς προτέρας (sc. πεντάδος), ἐν ᾗ τὰ ἱερώτατα προστάττεται, συνάπτει καὶ τῇ δευτέρᾳ περιεχούσῃ τὰ πρὸς

ἀνθρώπους δίκαια. Tel est le texte des éditions. Il semble que προστάττεται se trouve dans le texte de la traduction arménienne[92], mais si l'on ponctue comme ci-dessous, après ἱερώτατα, le traducteur peut avoir ajouté un verbe pour rendre le texte plus clair. La tradition donne, avec quelques exceptions sans importance : πρὸς τὰ πέντε au lieu de προστάττεται et ensuite συνάπτει καὶ τῇ δευτέρᾳ. Il y a les conjectures πρὸς τὸ θεῖον, ainsi que προστάττεται τὰ πέντε et, dans éd. Loeb, προστεθέν τε au lieu de προστάττεται ; elles sont possibles, mais sont-elles convaincantes ?

La proposition que je fais n'est peut-être pas plus convaincante, mais comme il s'agit de deux périodes de cinq, πεντάδες, mieux vaut garder le nombre cinq : τελευταῖον γὰρ ὂν τῆς προτέρας, ἐν ᾗ τὰ ἱερώτατα, πρὸς τὰ πέντε συνάπτει καὶ τὴν δευτέραν περιέχουσαν τὰ πρὸς ἀνθρώπους δίκαια. La construction πρός τι συνάπτειν existe en *Plant*. 18 τῆς αἰθερίου φύσεως τὸν ἡμέτερον νοῦν μοῖραν εἰπόντες εἶναι συγγένειαν ἀνθρώπῳ πρὸς αἰθέρα συνῆψαν. On s'attend à un datif après συνάπτει, ce qui a pu provoquer τῇ δευτέρᾳ περιεχούσῃ.

Decal. 120 τῶν δ' εὐτολμοτέρων ἀποσεμνύνοντες τὸ γονέων ὄνομά φασί τινες, ὡς ἄρα πατὴρ καὶ μήτηρ ἐμφανεῖς εἰσι θεοί, μιμούμενοι τὸν ἀγένητον ἐν τῷ ζῳοπλαστεῖν. Presque toute la tradition grecque donne ὄνομα, mais pour la traduction arménienne, on a lu ἀξίωμα, qui se trouve aussi dans quelques manuscrits, le plus souvent dans des extraits.

Comme il s'agit maintenant du rang des parents, comparés à Dieu, ἀξίωμα est plus frappant et pourrait bien être correct.

Decal. 140 ἐξ οὗ συμβαίνει, τοὺς μὲν καταμαρτυρουμένους ἀδικεῖσθαι νικᾶν δυναμένους, τοὺς δὲ προσέχοντας δικαστὰς ἀδίκους καὶ παρανόμους ψήφους ἀντὶ νομίμων καὶ δικαίων γράφειν. La leçon ἀδίκους καὶ παρανόμους ou ce qui correspond se trouve dans les *Sacra Parallela* ou dans la traducion arménienne, ailleurs, on lit ἀδίκως καὶ παρανόμως ; ψήφους est la leçon des *Sacra Parallela*, la traduction arménienne a lu γνώμας, ailleurs, ces mots font défaut dans la tradition.

ψῆφος ou γνώμη ne se trouvent pas avec γράφειν chez Philon, et on peut bien s'en passer. C'est probablement une conjecture pour combler ce qu'on a considéré comme une lacune. ἀδίκους καὶ παρανόμους peuvent être corrects, car le contraste est νομίμων καὶ δικαίων. Tous les adjectifs renvoient donc aux δικαστὰς. Aussi bien παράνομος que νόμιμος se trouvent chez Phi-

92 προστάττεται : sic Arm ut vid(etur) éd. Berlin. Royse 2015, p. 141, est assez sûr (there can be little doubt) que le traducteur a vu προστάττεται ou quelque chose très semblable.

lon quand il parle de personnes, pas seulement quand il s'agit d'actions. Mais je me demande s'il ne faut pas lire ἀδίκα καὶ παράνομα ἀντὶ νομίμων καὶ δικαίων γράφειν. Les désinences sont en confusion ; l'accusatif ἀδίκους καὶ παρανόμους s'introduisent à peu près automatiquement après δικαστὰς, les formes ἀδίκως καὶ παρανόμως conviennent bien avec γράφειν.

Une conjecture se trouve dans les *Sacra Parallela* : on a écrit τοὺς δὲ οὐ προσέχοντας δικαστὰς. Le sens doit être que les juges qui prêtent attention (προσέχοντας) aux faux témoignages se comportent mal, mais un lecteur ou un interprète a voulu que ces juges soient négligents, οὐ προσέχοντας.

Decal. 144 ὄνομα δὲ [καὶ] τούτῳ τῷ πάθει λύπη. Les éditions omettent καὶ, qui se trouve dans toute la tradition sauf l'arménienne. Il faut sûrement le laisser. Un καί est si souvent mis d'une manière superflue ou illogique qu'il ne vaut pas la peine d'en donner des exemples. Comme ici, le phénomène est particulièrement fréquent dans toute sorte de comparaisons. Ajoutez que très souvent, Philon donne une description d'un phénomène et ensuit présente le mot propre.[93] Il faut donc lire ὄνομα δὲ καὶ τούτῳ τῷ πάθει, λύπη.

De specialibus legibus I (Spec. I)

Les éditions utilisées sont éd. Berlin 5, éd. Loeb 7 et éd. Cerf 24. Les manuscrits dont on se sert dans éd. Berlin sont RMFAH, avec des fragments transmis par la version arménienne. Cohn, dans éd. Berlin, considère RF comme les représentants de la meilleure tradition.

Spec. I, 3-4. Philon parle de quatre raisons pour observer la pratique de la circoncision : πολλὰ δ' εἶναι τὰ προτρέποντα τὴν εἰσήγησιν τῶν παλαιῶν διατηρεῖν καὶ ἐπιτελεῖν, τὰ δ' ἀνωτάτω τέτταρα· ἓν μὲν χαλεπῆς νόσου καὶ δυσιάτου, ποσθένης, ἀπαλλαγήν, ἣν ἄνθρακα καλοῦσιν, ἀπὸ τοῦ καίειν ἐντυφόμενον, ὡς οἶμαι, ταύτης τῆς προσηγορίας τυχόντα. Tel est le texte des éditions Berlin et Loeb ; éd. Cerf écrit πόσθης pour ποσθένης ; voir plus bas.

Les variantes importantes sont : τὸ ἐκ τῆς au lieu de χαλεπῆς MF ; ποσθένης RMF, πάθους au lieu de ποσθένης AH ; ἀπαλλαγήν om. RMF ; τυ-

93 Cf. par exemple les remarques sur *Opif.* 101.

χόντα RMF, τυχόντος AH. πόσθης au lieu de ποσθένης, mot qui ne semble pas exister, est une conjecture proposée avec hésitation par Cohn 1908[94] et acceptée dans éd. Cerf.

πόσθης est, à mon avis, une proposition réussie. Je propose d'établir le texte comme suit : … ἓν μὲν (à savoir : de ces quatre raisons) τὸ ἐκ τῆς χαλεπῆς νόσου καὶ δυσιάτου πόσθης, ἣν ἄνθρακα καλοῦσιν, ἀπὸ τοῦ καίειν ἐντυφόμενον, ὡς οἶμαι, ταύτης τῆς προσηγορίας τυχόντα. χαλεπῆς est tombé du texte à cause d'homéotéleuton après τῆς. ἀπαλλαγήν n'est pas nécessaire, car la raison de la circoncision n'est pas la guérison (ἀπαλλαγήν) de la maladie sévère du prépuce, mais la conséquence de cette maladie, τὸ ἐκ τῆς χαλεπῆς νόσου … πόσθης, à savoir ce qu'on appelle *anthrax*, ἣν ἄνθρακα καλοῦσιν ; ἀπαλλαγήν fait défaut dans des manuscrits et ne convient pas avec ἣν qui doit se référer à νόσου. ἐκ τῆς χαλεπῆς νόσου καὶ δυσιάτου est un ordre de mots que Philon aime bien ; cf. par exemple I, 55 τῷ παραστάντι μισοπονήρῳ πάθει καὶ φιλοθέῳ καταχρῆσθαι.

Spec. I, 49. Dieu parle : μήτ' οὖν ἐμὲ μήτε τινὰ τῶν ἐμῶν δυνάμεων κατὰ τὴν οὐσίαν ἐλπίσῃς ποτὲ δυνήσεσθαι καταλαβεῖν. τῶν δ' ἐφικτῶν, ὡς εἶπον, ἑτοίμως καὶ προθύμως μεταδίδωμι· ταῦτα δ' ἐστὶν ἐπὶ τὴν τοῦ κόσμου καὶ τῶν ἐν αὐτῷ καλέσαι θέαν. Les manuscrits RAH donnent τῶν δ' ἐφικτῶν, MFN ὧν δ' ἐφικτόν. Je pense qu'il faut lire ὧν δ' ἐφικτῶν, avec l'attraction du pronom relatif ; donc, à comprendre comme τούτων δ' ἃ ἐφικτά[95]. Cf. I, 56 τὸν μὲν ἕνεκα τῆς εὐμαθείας <τῶν> ἃ λυσιτελὲς ἀπομανθάνειν, τὴν δ' ὅτι etc., οὐ <τῶν> ἃ λυσιτελὲς est la leçon des éditeurs, les manuscrits donnant : ἃ λυσιτελὲς RF ἀλυσιτελὲς M ὧν λυσιτελὲς AH. Je pense que cette fois, il faut garder la leçon de AH, manuscrits qui souvent donnent un texte moins bon, et comprendre la construction comme τῆς εὐμαθείας τούτων ἃ λυσιτελὲς ἀπομανθάνειν.

Spec. I, 51 τοὺς δ' ὅτι πρὸς εὐσέβειαν ἠξίωσαν μεθορμίσασθαι. Les manuscrits donnent μεθαρμόσασθαι, qu'il faut garder. Cohn 1908[96] veut que μεθαρμόζεσθαι soit toujours suivi d'un complément à l'accusatif, « transformer quelque chose », et a changé en μεθορμίσασθαι, accepté par les autres éditions. Mais au moins une fois, *Mos*. II, 135 αὐτὸς τρόπον τινὰ πρὸς τὴν τοῦ

94 P. 185. La proposition de Grégoire, p. 318 suiv., ποσθαίνης n'est pas crédible ; le mot n'existe pas et les mots qui ressemblent comme γάγγραινα et φλύκταινα ne sont pas formés d'après la partie attaquée.

95 Voir Index rerum, antécédent.

96 P. 186.

κόσμου φύσιν ἐξ ἀνθρώπου μεθηρμόσθαι, le mot veut dire « se transformer ». Il faut donc laisser μεθαρμόσασθαι, comme le veut Sitzler[97], en présentant un exemple pris à Denys d'Halicarnasse.

Spec. I, 113 τὸν δ' ἀρχιερέα παντὸς πένθους ὑφεξείλετο. Les manuscrits qui font la base de l'édition donnent πάθους, la vulgate (v) porte πένθους. Il s'agit du deuil causé par la mort de proches, et nous trouvons peu après (§ 113) πένθωσί τινες, (§ 115) πένθους et ἄλυπος. Pourtant, je pense qu'on ne doit pas négliger l'idée principale du texte, qui donne un sens acceptable : le grand prêtre doit être loin de toute souffrance.

Spec. I, 144 οἱ δ' ἀπὸ τοῦ ἔθνους [τὰ ἱερατικὰ] γεγηθότες, χαίροντες, τοὺς αἰτοῦντας φθάνοντες, τὰς προθεσμίας ἐπιτέμνοντες, λαμβάνειν ἀλλ' οὐ διδόναι νομίζοντες. Il est vrai que Philon n'utilise ailleurs le mot ἱερατικός que pour désigner la tribu de Lévi, mais ici, je crois qu'on pourrait lui donner un sens plus étendu et parfaitement normal, c'est-à-dire « ce qui revient aux prêtres », et comme souvent sous-entendre un mot de ce qui précède, c'est-à-dire κατατιθέασιν. Philon vient de dire que les prêtres sont comme des rois. Les autres nations s'acquittent de leurs impôts aux rois, κατατιθέασιν, sous la contrainte et contre leur gré, les Juifs paient ce qui revient aux prêtres, κατατιθέασιν, de bon gré. Mangey pensait que κατατιθέασιν manquait.

Spec. I, 151 ἐξ ὧν δῆλόν ἐστιν, ὅτι κλῆρον ἕνα μὴ παρασχὼν τῇ ἱερωμένῃ φυλῇ κατὰ ταὐτὰ ταῖς ἄλλαις τοῦ πασῶν ἔδωκε σεμνότερον πόρον καὶ ἁγιώτερον, κατὰ πρόφασιν ἀπαρχῶν τῶν ἐξ ἅπαντος θυσίας εἴδους. πόρον est une ancienne conjecture pour τρόπον ou τόπον. Elle reçoit un fort appui si l'on compare I, 144 μετὰ δὲ ταῦτα καὶ ἄλλον πόρον οὐ βραχὺν ἐπινέμει τοῖς ἱερεῦσιν.

Spec. I, 172 ἄρτοι δὲ προτίθενται … δυσὶ θέμασιν ἀνὰ ἕξ, [δώδεκα,]. Tout ce passage est difficile et nous ne pouvons pas faire sans supposer quelque lacune dans ce qui suit, mais lisons du moins ἀνὰ ἕξ δώδεκα. Il y a de nombreuses manières de partager 12 en deux, mais ici, ce qui suit montre qu'il est important de faire deux groupes égaux, correspondant aux deux parties égales de l'année.

Spec. I, 179 μετὰ δὲ τῶν ἱερείων σεμίδαλιν ἀναδεδευμένην ἐλαίῳ προσφέρειν καὶ οἶνον εἰς σπονδὰς μέτροις <ὡρισμέν>οις διετάξατο. La conjecture

97 P. 458.

n'est pas nécessaire ; il faut comprendre comme τοῖς μέτροις ἃ.[98]

Spec. I, 188 τὰς μὲν οὖν ὡς ἑορτῆς θυσίας ἰσαρίθμους ἀπέφηνε ταῖς τῶν ἱερομηνιῶν, μόσχον καὶ κριὸν καὶ ἑπτὰ ἄρνας …, τὰς δ' ὡς καθάρσεως <τρεῖς>· προστάττει γὰρ δύο χιμάρους ἀνάγειν καὶ κριόν. Je ne crois pas que l'addition <τρεῖς> soit nécessaire ; on a aussi proposé d'ajouter προσέθηκε ou de ne rien ajouter, mais de rejeter γὰρ après προστάττει. Le sens est : il déclara des sacrifices comme ceux de la fête …, d'autres comme ceux de purification ; suivent les détails sur les sacrifices de purification.

Spec. I, 210 ἔχει δὲ καὶ τὰ ἄλλα ταύτῃ. ὅταν βουληθῇς, ὦ διάνοια, εὐχαριστῆσαι περὶ γενέσεως κόσμου θεῷ, καὶ περὶ τοῦ ὅλου ποιοῦ τὴν εὐχαριστίαν καὶ περὶ τῶν ὁλοσχερεστάτων αὐτοῦ μερῶν ὡς ἂν ζῴου τελειοτάτου μελῶν. Philon vient de dire que chacun des attributs divins est digne de vénération et de louange, considéré séparément ou avec les autres. Je crois qu'il faut ponctuer un peu différemment : ἔχει δὲ καὶ τὰ ἄλλα ταύτῃ, ὅταν βουληθῇς, ὦ διάνοια, εὐχαριστῆσαι περὶ γενέσεως κόσμου θεῷ· καὶ περὶ τοῦ ὅλου ποιοῦ τὴν εὐχαριστίαν καὶ περὶ τῶν ὁλοσχερεστάτων αὐτοῦ μερῶν ὡς ἂν ζῴου τελειοτάτου μελῶν.

Spec. I, 219. Philon dit que le foie a l'apparence d'un miroir bien poli. Il poursuit : ἵν' ἐπειδὰν τῶν ἡμερινῶν φροντίδων ἀναχωρήσας ὁ νοῦς ... ἀνακυκλεῖν αὐτὸν ἄρξηται ... οἷα εἰς κάτοπτρον ἀποβλέπων τὸ ἧπαρ ἕκαστα εἰλικρινῶς καταθεᾶται τῶν νοητῶν καὶ περιβλεπόμενος ἐν κύκλῳ τὰ εἴδωλα, μή τι πρόσεστιν αἶσχος, [ἵνα] τὸ μὲν φύγῃ, τὸ δ'ἐναντίον ἕληται. Les éditions rejettent ἵνα vers la fin de cette longue proposition. La construction est que nous avons une proposition introduite par ἵν', dont le verbe est καταθεᾶται. Dans cette proposition, se trouve insérée une autre proposition, introduite par ἐπειδὰν, dont le verbe est ἄρξηται. De καταθεᾶται dépend μή τι πρόσεστιν αἶσχος ἵνα τὸ μὲν φύγῃ τὸ δ' ἐναντίον ἕληται. Il ne faut donc pas rejeter ἵνα.

Spec. I, 287 τὰ μὲν ῥητὰ ταῦτα [σύμβολα νοητῶν], τὰ δὲ πρὸς διάνοιαν τοῖς τῆς ἀλληγορίας κανόσιν ἐπισκεπτέον. Je pense qu'il faut garder σύμβολα νοητῶν. Les mots conviennent bien au contexte : Philon vient d'expliquer que le feu qui brûle continuellement sur l'autel a une valeur symbolique, ce qui veut dire que le feu lui-même indique quelque chose, à savoir la gratitude des hommes pour les faveurs permanentes de Dieu. Philon a maintenant recours à une autre interprétation allégorique, ce qui veut dire interpréter à un plus

98 Voir Index rerum, antécédent.

haut niveau ; l'autel n'est plus l'autel, chose visible, mais l'âme de l'homme, quelque chose d'invisible, νοητός. L'éditrice S. Daniel dans éd. Cerf[99] explique de la même manière, mais pour autant, elle veut rejeter les mots en question. Cohn 1908[100] défend son omission, mais il ne tient compte que des deux niveaux habituels chez Philon, l'interprétation littérale et l'interprétation allégorique. Ici, nous avons 1. τὰ ῥητὰ, 2. σύμβολα νοητῶν, 3. ἀλληγορία. L'allégorie est un troisième niveau. On arrive à l'allégorie par deux pas.

Spec. I, 297 ἐπιτηδειοτάτη δὲ καὶ προσφυεστάτη νυκτὶ τῆς εὐχαριστίας θυσία – θυσίαν γὰρ αὐτὴν ἄξιον καλεῖν – ἡ τοῦ ἱερωτάτου φέγγους ἐν τοῖς ἀδύτοις αὐγή. Nous trouvons dans la tradition : ἐπιτηδειοτάτη δὲ καὶ προσφυεστάτη νυκτὶ R (Arm ?), ἐπιτηδειότατον δὲ καὶ προσφυέστατον τῇ νυκτὶ AH (v) ; τῆν εὐχαριστίας θυσίαν εἶναι R, *om*. AH (v), τῆς εὐχαριστίας θυσία du texte est une conjecture ; ἡ τοῦ ἱερωτάτου φέγγους ἐν τοῖς ἀδύτοις αὐγή R, τὴν τοῦ ἱερωτάτου φέγγους ἐν τοῖς ἀδύτοις αὐγήν AH (v).

Je propose qu'on lise : ἐπιτηδειότατον δὲ καὶ προσφυέστατον τῇ νυκτὶ τῆν εὐχαριστίας θυσίαν εἶναι … τὴν τοῦ ἱερωτάτου φέγγους ἐν τοῖς ἀδύτοις αὐγήν. Ainsi on peut faire sans changement. Un neutre généralisant (« quelque chose de ») comme ἐπιτηδειότατον etc. est si fréquent chez Philon qu'il ne vaut pas la peine d'en présenter des exemples. Quant à la construction τῆν εὐχαριστίας θυσίαν εἶναι etc., il faut sous-entendre (ὁ νόμος) προστάττει (voir § 296), ce qui survole tout le texte.

Spec. I, 300. Il y a ici un passage venu d'ailleurs, mais pas d'un autre ouvrage que nous connaissons de Philon.[101] Il est clair que Colson, dans éd. Loeb, a raison, en mettant un point d'interrogation après οὐρανός et après μεγέθεσιν. Nous avons là des questions rhétoriques : est-ce que le ciel pourrait être plus parfait, est-ce que les montagnes se soulèvent ? Non, tout reste comme il est (à sous-entendre : créé par Dieu et impeccable et immuable comme Lui). Le texte poursuit : « mais tu seras meilleur, si tu vis de façon irréprochable ». Il est donc clair que l'auteur souligne le caractère immuable de l'univers.

Vers la fin de cette partie nous lisons dans les éditions : ἐπὶ μὲν οὖν τῶν αὐτῶν ὅρων ἕκαστον ἵδρυται ἐφ' οἷς εὐθὺς ἐξ ἀρχῆς ὅτε ἐποίησεν <ὁ θεὸς> ἐτάχθη. L'insertion de ὁ θεὸς est une conjecture ; le manuscrit R omet ἐποίησεν, les autres le placent ou après ou avant ὅτε, mais la position avant n'est guère possible. C'est un cas typique où il faut soupçonner une insertion. Mieux vaut lire seulement ὅτε ἐτάχθη.

---

99 P. 182, n. 1.
100 P. 191.
101 Voir Cohn 1908, p. 191.

De specialibus legibus II (Spec. II)

Les éditions utilisées sont éd. Berlin 5, éd. Loeb 7 et éd. Cerf 24. Les manuscrits dont on se sert dans éd. Berlin sont RMFL, mais seul M contient tout ce livre. Les autres font défaut ; R à § 95, F à § 123, L à § 38. Pour plus de la moitié du livre, nous n'avons donc recours qu'à un manuscrit, mais pour § 41–§ 214, les extraits de Nicétas[102] rendent service.

Spec. II, 22–23 τὰ μὲν δὴ τῶν εὐγενῶν καὶ ὡς ἀληθῶς ἡγεμόνων ἔργα ταῦτα καὶ τὰ τούτοις παραπλήσια. τὰ δὲ τῶν νεοπλούτων ἐκεῖνα πλάνῳ τινὶ τύχης εἰς πολυχρηματίαν περιηκόντων etc. Il faut ponctuer ce parallélisme autrement. Il faut mettre un point en haut ou une virgule après παραπλήσια pour rattacher une phrase à l'autre, et non pas les séparer. Le deuxième membre est beaucoup plus long et élaboré, ce qui ne veut pas dire qu'une autre proposition commence par τὰ δὲ.

Spec. II, 24 Παρθένων δὲ καὶ γυναικῶν τὸ περὶ τὰς εὐχὰς αὐτοκρατὲς ἀφείλετο, τῶν μὲν παρθένων τοὺς πατέρας κυρίους, τῶν δὲ γυναικῶν τοὺς ἄνδρας ἐπιγνώμονας ἀποφήνας εἵς τε βεβαίωσιν τῶν ὅρκων καὶ λύσιν. Les mots παρθένων avant τοὺς πατέρας et ἐπιγνώμονας ne se trouvent que dans le manuscrit R, tandis que MF les omettent.

Je pense qu'il faut suivre MF ; nous avons déjà constaté que Philon aime bien nous faire sous-entendre des mot ; c'est même un trait caractéristique de son style.

Spec. II, 46 γέμοντες οὖν καλοκἀγαθίας καὶ τῶν περὶ σῶμα κακῶν καὶ τῶν ἐκτὸς ἀλογεῖν ἐθιζόμενοι καὶ ἐξαδιαφορεῖν τὰ ἀδιάφορα μελετῶντες. Le texte est celui du manuscrit R, MF(v) donnent τῶν περὶ σῶμα καὶ ἐκτὸς ἀλογεῖν ἐθιζόμενοι etc., donc sans κακῶν et sans le deuxième τῶν.

Le texte de MF doit être correct. Dans tout le contexte, il s'agit du contraste entre ceux qui s'efforcent de vivre une vie moralement élevée, qui dirigent leurs études vers la nature et les choses célestes et qui sont déliés des choses corporelles. Il s'agit des choses corporelles, mais pas des *souffrances* du corps.

Spec. II, 56 μετὰ δὲ τὴν συνεχῆ καὶ ἀδιάστατον καὶ διαιωνίζουσαν ἑορτὴν ἄγεται δευτέρα ἡ δι' ἓξ ἡμερῶν ἱερὰ ἑβδόμη· ἣν οἱ μὲν ὠνόμασαν παρθένον

102 Voir les *Prolegomena* d'éd. Berlin, vol. 5, p. XVI.

εἰς τὴν ὑπερβάλλουσαν ἁγνείαν ἀπιδόντες αὐτῆς, οἱ δὲ αὐτοὶ καὶ ἀμήτορα, σπαρεῖσαν ἐκ μόνου τοῦ πατρὸς τῶν ὅλων. Tel est le texte des manuscrits et des éditions. Il faut lire οἱ δὲ αὐτὴν (pour αὐτοὶ) καὶ ἀμήτορα. Cf. avant ἣν οἱ μὲν ὠνόμασαν παρθένον, et ensuite ἔνιοι δὲ αὐτὴν καιρὸν προσηγόρευσαν.

Spec. II, 56-57 ἔνιοι δὲ αὐτὴν καιρὸν προσηγόρευσαν ἀπὸ τῶν αἰσθητῶν τεκμηράμενοι τὴν νοητὴν αὐτῆς οὐσίαν. ὅσα γὰρ τῶν ἐν αἰσθητοῖς ἄριστα, δι' ὧν αἱ ἐτήσιοι ὧραι καὶ τῶν καιρῶν αἱ περίοδοι τεταγμένως ἀποτελοῦνται, μετέσχηκεν ἑβδομάδος. Le manuscrit R donne μετεσχηκέναι, leçon que l'éd. Berlin accompagne d'un *sic*. De fait, cette variante pourrait bien être correcte ; elle serait un exemple de l'infinitif dans une proposition subordonnée qui présente ce que quelqu'un dit ou pense.

Spec. II, 59-60 καθ' ἣν (sc. τὴν ἑβδομάδα) τὸ τοῦ πατρὸς ἔργον τέλειον ἐκ τελείων μερῶν ἀνεφάνη, ἐν ᾗ προστέτακται πάντων ἀνέχειν ἔργων, οὐκ ἐπειδὴ ῥᾳθυμίας ὁ νόμος εἰσηγητής …, ἀλλ' ἵνα etc. La proposition ἐν ᾗ προστέτακται πάντων ἀνέχειν ἔργων est le texte de Nicétas ; les manuscrits portent προστέτακται πάντων ἀνέχειν ἔργων ἐν αὐτῇ, directement, sans particule. Mais quand ce qui suit est une explication de ce qui précède, une particule n'est pas nécessaire ; Nicétas a « normalisé ».

À mon avis, on doit garder le texte des manuscrits. Nicétas traite le texte assez librement ; voir la note sur II, 56 dans éd. Berlin et comparons II, 61 προστάξας etc. Les manuscrits ont πράξεις ἐπιτελεῖν· αὗται δ' εἰσὶν αἱ διὰ λόγων, Nicétas transforme en πράξεις ἐπιτελεῖν τὰς διὰ λόγων.

Spec. II, 134 ἔδει γὰρ τοὺς μὲν (à savoir : les Égyptiens) βαρυτάτῳ καὶ ἀπαρηγορήτῳ πένθει βαρῦναι, φθορᾷ τῶν πρωτοστατούντων, γεραίρειν δὲ τὸν σωτῆρα θεὸν ἀπαρχαῖς, αἳ τὴν ἐν τέκνοις ἡγεμονίαν ἔλαχον. Il faut lire οἳ τὴν etc. La construction est fréquente, mais ici un peu dur ; le texte correspond à : τὸν σωτῆρα θεὸν ἀπαρχαῖς (τούτων, sc. τῶν τέκνων), οἳ τὴν ἐν τέκνοις ἡγεμονίαν ἔλαχον. αἳ est influencé par le mot précédent.

Spec. II, 163 οἳ τάς τε γαστρὸς ἡδονὰς καὶ ὑπογαστρίους ἔστειλαν καὶ τὸν ὄχλον <τῆς ψυχῆς ἐχαλίνωσαν νοῦν> ταῖς αἰσθήσεσιν ἡνίοχον, ἀλόγοις λόγον, ἐπιστήσαντες. Tel est le texte d'éd. Berlin. Éd. Cerf met des croix sans présenter de proposition, éd. Loeb pense à seulement <αὐτῶν> ou à <αὐτῶν ἐχαλίνωσαν>, Stählin 1907[103] à <τὸν νοῦν>. Je voudrais proposer

103 Col. 1349.

καὶ ὑπογαστρίους (sc. ἡδονὰς) ἔστειλαν καὶ τὸν ὄχλον τῶν αἰσθήσεων, ἡνίοχον ἀλόγοις λόγον ἐπιστήσαντες. On trouve (τῶν) αἰσθήσεων ὄχλος en I, 298 et IV, 188 et quelques fois ailleurs chez Philon. La leçon ταῖς αἰσθήσεσιν dépend, je crois, de ἐπιστήσαντες dans ce qui suit ; on a voulu rattacher un datif à ce verbe.

Spec. II, 164 ὡς μηδὲ θεοὺς τοὺς ἐπὶ τῆς ἀλλοδαπῆς νομίζειν, ἀλλὰ γέλωτα καὶ χλεύην θέσθαι τὰς ἐκείνων ἀποδοχὰς καὶ καταγινώσκειν τῶν τιμώντων πολλὴν ἠλιθιότητα. Tel est le texte des éditions. M, seul manuscrit, lit ὑποθέσθαι et ὑποδοχὰς.

Il faut sans doute lire ὑποθέσθαι, cf. ὑπόθεσις, fréquent chez Philon et ailleurs dans le sens de « opinion ». Nous devons aussi garder ὑποδοχὰς, utilisé par Philon pour l'accueil de Dieu et de personnes divines. Cf. :

- *Abr*. 108 πληρωθεὶς δὲ τὴν ψυχὴν χαρᾶς πάντ' ἐσπούδαζεν εἰς τὸ ἀνυπέρθετον τῆς ὑποδοχῆς.
- *Plant.* 33 ὁ γὰρ κόσμος ἅπας αὐταρκέστατον ἐνδιαίτημα ἂν νομισθείη θεῷ τῷ πανηγεμόνι ; ἢ οὐχὶ μυρίων καὶ ἄλλων δόξαι ἂν ὑστερίζειν, ὡς πρὸς ὑποδοχὴν τοῦ μεγάλου βασιλέως ἀξιόχρεων ὑπολεφθῆναι;

Spec. II, 169 ὅσα λιθώδη καὶ ἀπόκροτα εἶναι δοκεῖ φλεψὶ μαλακαῖς διέζωσται καὶ σφόδρα βαθείαις, αἳ διὰ πιότητα ζῳοφυτεῖν εἰσιν ἀγαθαί. La plus forte tradition, avec M et Nicétas, donne πιότητα, seule la vulgate donne πιστότητα.

Je me demande si πιστότητα n'est pas correct, même si le mot ne semble pas exister ailleurs chez Philon. πιστός ne se rattache pas qu'aux êtres humains ; voir

- *Ebr*. 82 ἵνα ταῦτ' ἐναργῶς ἴδῃ ἃ πρότερον ἀκοῇ παρελάμβανε – πιστοτέρα γὰρ ὄψις ὥτων –.

Les φλέβες sont les sources qui sont très profondes, mais comment peuvent-elles être grasses (πιότητα) ? Je crois que Philon parle de sources en lesquelles on peut avoir confiance (πιστότητα), qui comme le Nil (voir plus bas *Mos*. I) ne tarissent pas. Il y a des fleuves et des sources qui sont αὐθιγενεῖς et ἀέναοι et il y a ποταμοὶ χείμαρροι ; voir :

- *Spec* II, 172 εὔυδρα χωρία πηγαῖς καὶ ποταμοῖς αὐθιγενέσι καὶ χειμάρροις καὶ ἐτησίοις ὄμβροις καταρδόμενα.
- *Abr*. 42 πηγῶν δ' ἀενάων καὶ ποταμῶν αὐθιγενῶν τε καὶ χειμάρρων ἐπάλληλοι φοραὶ.
- *Mos*. I, 6, l. 2 ὁ γὰρ ταύτης (sc. τῆς Αἰγύπτου) ποταμὸς θέρους ἀκμάζοντος, ἡνίκα τοὺς ἄλλους φασὶ μειοῦσθαι χειμάρρους τε καὶ αὐθιγενεῖς.

Spec. II, 175 τὸ δευτερείοις τροφῆς τετιμημένον εἶδος, κριθήν, ἀπάρχεσθαι προσέταξεν ὁ νόμος· ὁ γὰρ τοῦ σίτου <καρπὸς> τὰ πρεσβεῖα ἔλαχεν. Le manuscrit M donne ὁ γὰρ, Nicétas ἡ γὰρ ; καρπὸς est une addition dans éd. Berlin, acceptée par les autres éditions. La leçon ὁ γὰρ a forcé l'addition de <καρπὸς>. Mieux vaut lire ἡ γὰρ sans καρπὸς, ἡ se référant à τροφῆς. Une τροφή a le premier rang, une autre le deuxième. ὁ τοῦ σίτου καρπὸς se trouve deux fois en § 181, mais cela ne dit rien pour notre passage.

Spec. II, 177 θαυμαστὴ καὶ περιμάχητός ἐστιν ἡ φύσις <αὐτῆς> διά τε τἄλλα καὶ ἐπειδὴ συνέστηκεν ἐκ τοῦ στοιχειωδεστάτου καὶ πρεσβυτάτου τῶν ἐν οὐσίαις περιλαμβανομένων, ὥς φασιν οἱ ἀπὸ τῶν μαθημάτων, ὀρθογωνίου τριγώνου. Dans éd. Berlin, on a ajouté αὐτῆς, accepté par les autres éditions. αὐτῆς se référerait au précédent πεντηκοντάς, dont la nature serait admirable et merveilleuse. περιμάχητος se trouve plusieurs fois avec θαυμαστός chez Philon.

Pourtant, il ne s'agit pas de ce nombre, mais de la nature qui est constituée de ce triangle, la source de toute figure et de toute qualité ; Philon montre explicitement le pouvoir de ce triangle dans *Opif*. 97. Assurément, il est influencé par le Timée.

Nous voyons dans ce qui suit que la nature est symbolisée par le nombre douze, par le triangle et par le zodiaque, et que le nombre cinquante est supérieur à douze. Contrairement à la nature inférieure, Dieu, nature supérieure, est symbolisé par le nombre cinquante ; voir § 178 : εἰ δὲ τοῦ ἐλάττονος εἰκών ἐστιν ἡ καλλιστεύουσα τῶν ἐν οὐρανῷ σφαῖρα ἡ ζῳοφόρος, τίνος ἂν εἴη παράδειγμα τὸ κρεῖττον, ἡ πεντηκοντάς, ἢ πάντως ἀμείνονος φύσεως; La fête de la Moisson ou des Semaines a part à cette notion sacrée de la nature. Il ne s'agit pas directement du nombre cinquante. Il faut donc rejeter l'addition αὐτῆς.

Spec. II, 216 τὸ δ' ἑορτώδη τύπον ἔχειν καὶ ἐγγὺς ἵστασθαι πανηγυρικῆς ἰδέας εὐμαρῶς κατίδοι τις ἄν. Le manuscrit porte ἑστιᾶσθαι, où éd. Berlin a conjecturé ἵστασθαι, accepté par les autres éditions. Pour ἀδείας du manuscrit, éd. Berlin propose ἰδέας dans l'apparat critique, mais ne le met pas dans le texte. Les autres éditions mettent tant ἵστασθαι que ἰδέας dans le texte.

J'ai du mal à comprendre pourquoi des mots bien connus comme ἵστασθαι et ἰδέας auraient été changés en ἑστιᾶσθαι et ἀδείας. Il est à mon avis possible de conserver au moins ἀδείας. Dans les fêtes, on a le droit de se réjouir et de le faire sans inquiétude. Voir immédiatement avant notre passage : II, 214 διότι ἐν πανηγύρεσι καὶ ἱλαρῷ βίῳ τέρψεις ἀμέτοχοι συννοίας καὶ κατηφείας συνίστανται σώματα καὶ ψυχὰς ἀναχέουσαι, τὰ μὲν τῷ ἁβροδιαίτῳ, τὰς δὲ τῷ φιλοσοφεῖν.

ἑστιᾶσθαι est un mot qui va très bien avec une fête, mais la phrase ἐγγὺς ἑστιᾶσθαι πανηγυρικῆς ἀδείας ne se comprend guère.

Spec. II, 227-228 ὡς δ' οὐδὲν τούτων κατέψευσται, δῆλον μὲν ἐκ τῆς ἐναργείας· αἱ δ' ἐκ λόγου πίστεις ἔτι μᾶλλον ἐπισφραγιοῦνται τὴν ἀλήθειαν. λέγω τοίνυν, ὅτι τὸ ποιοῦν τοῦ γινομένου καὶ τὸ αἴτιον οὗπέρ ἐστιν αἴτιον ἀεὶ πρεσβύτερόν ἐστιν. M, seul manuscrit, donne ἐνεργείας ; éd. Berlin, suivie par les autres éditions, écrit ἐναργείας.

Il faut lire ἐνεργείας. La confusion entre ἐναργής et ἐνεργής comme entre ἐνάργεια et ἐνέργεια est très fréquente. ἐνέργεια est le contraire du λόγος suivant. Premièrement, Philon montre que les parents sont supérieurs aux enfants par ce qu'il font : ils sont διδάσκαλοι, εὐεργέται, ἄρχοντες. Ensuite, il montre qu'ils le sont aussi par λόγος : le créateur est plus vénérable que la création, comme la cause est plus vénérable que l'effet.

Il y a chez Philon encore deux passages avec ἐκ τῆς ἐναργείας/ἐνεργείας : partout, les éditions ont changé ἐνεργείας des manuscrits en ἐναργείας :

- *Opif*. 56 οἵαν δ' ἕκαστον παρέχεται τῶν εἰρημένων χρείαν τε καὶ ὠφέλειαν, δῆλον μὲν ἐκ τῆς ἐναργείας, πρὸς δ' ἀκριβεστέραν κατάληψιν οὐκ ἄτοπον ἴσως καὶ λόγῳ τἀληθὲς ἰχνηλατῆσαι.
- *Leg*. 38-39 ὥσπερ γὰρ ὁ μὲν ἀνὴρ ἐν τῷ δρᾶσαι θεωρεῖται, ἐν δὲ τῷ πάσχειν ἡ γυνή, οὕτως ἐν μὲν τῷ δρᾶν ὁ νοῦς, ἐν δὲ τῷ πάσχειν γυναικὸς τρόπον ἡ αἴσθησις ἐξετάζεται. μαθεῖν δὲ ἐκ τῆς ἐναργείας ῥᾴδιον· ἡ ὄψις πάσχει ὑπὸ τῶν κινούντων αὐτὴν ὁρατῶν, τοῦ λευκοῦ, τοῦ μέλανος, τῶν ἄλλων, ἡ ἀκοὴ πάλιν ὑπὸ τῶν φωνῶν etc.

En *Opif*., le contraste ἐνέργεια/λόγος est clair. En *Leg*., nous voyons le contraste entre ἀνήρ, δρᾶν, νοῦς d'un côté, et γυνή, πάσχειν, αἴσθησις de l'autre. Ici aussi, il faut donc lire ἐνεργείας.

Dans TLG, il y a plus de cent exemples tant de ἐκ τῆς ἐναργείας que de ἐκ τῆς ἐνεργείας. La confusion doit être extrêmement fréquente.

Spec. II, 231 οὐχ ὥσπερ ἐν ταῖς πόλεσι κατὰ κλῆρον ἢ χειροτονίαν, ὡς αἰτιᾶσθαι δύνασθαι τὸν μὲν ὀλίσθῳ τύχης γενόμενον, οὐ σὺν λογισμῷ, τὴν δὲ ὄχλου, πράγματος ἀνεξετάστου καὶ ἀνεπισκέπτου, φορᾷ. M présente σὺν λογισμῷ, avec un lambda au-dessus de la lettre nu. συλλογισμῷ est une ancienne conjecture.

Philon dit dans ce qui précède que les parents ont de l'autorité sur les enfants, et il poursuit par οὐχ ὥσπερ etc. La proposition συλλογισμῷ est sans doute correcte. Ce qui se passe dans les villes est fait ὀλίσθῳ τύχης ou τὴν ὄχλου φορᾷ, mais pas συλλογισμῷ. Le contraste suit : γνώμῃ δὲ ἀρίστῃ καὶ τελειοτάτῃ. Avec notre passage, συλλογισμός ne se trouve que trois fois chez Philon, toujours précédé par οὐ.

Spec. II, 235 τιμήσεις [ἐπ'] οὐδενὶ μᾶλλον ἢ πειρώμενος ἀγαθός τε εἶναι καὶ δοκεῖν εἶναι. Toutes les éditions rejettent ἐπ'. On se demande pourquoi. C'est le cas normal de ἐπί avec le datif pour dénoter la cause. Je ne trouve pas chez Philon τιμᾶν avec ἐπί dans ce sens, mais cf. II, 258 ἐπὶ τίνι γὰρ δύναιτ' ἄν τις ἡσθῆναι μᾶλλον ἀληθείας ἐρῶν... ἢ … ; et *Prob*. 54 ἐπ' οὐδενὶ μᾶλλον οἰμώξεταί τις ἢ τῷ μὴ πειθαρχεῖν τῷ σοφῷ.

Spec. II, 236 τὴν τῶν παίδων καλοκἀγαθίαν, δι' ἣν καὶ τοῖς προσταττομένοις θελήσουσιν ὑπακούειν ἐκεῖνοι καὶ ἐν ἅπασι καταπειθεῖς εἶναι τοῖς δικαίοις καὶ συμφέρουσιν· οὐδὲν γὰρ ἀλλότριον ἀρετῆς ὁ ταῖς ἀληθείαις ὑφηγήσεται πατὴρ παιδί. Ainsi le manuscrit M et les éditions, mais on a proposé de lire ἐκείνους, ce qui peut bien être correct. Ceux qui ont une intention (θελήσουσιν) sont les parents, ceux qui doivent obéir sont les enfants.

Spec. II, 246 γέλως μέντ' ἂν εἴη τὰ τοιαῦτ' εἰσηγεῖσθαι, <τὰ> ὧν οὐκ ἄνευ κολάζοντας ἢ τιμῶντας, δέον τοὺς αἰτίους. Philon trouve ridicule l'idée de punir les outils pour ce que font les hommes, par exemple de punir une épée de meurtre, mais pas l'homme responsable. L'épée fait partie de ces choses ὧν οὐκ ἄνευ un meurtre est commis. Je ne trouve pas que l'addition de τὰ soit nécessaire. C'est un cas d'attraction ou d'assimilation d'un type commun, correspondant à ταῦτα, ὧν οὐκ ἄνευ.[104]

Spec. II, 259 φρονήσεώς τε γὰρ ἆθλον αὐτὴ ἡ φρόνησις καὶ δικαιοσύνη καὶ ἑκάστη τῶν ἄλλων ἀρετῶν ἑαυτῆς ἐστι γέρας. ἡ δ' ὥσπερ ἐν χορῷ καλλιστεύουσα καὶ κατάρχουσα πασῶν ὁσιότης πολὺ πλέον ἐστὶν ἑαυτῆς καὶ ἀγώνισμα καὶ ἆθλον, παρέχουσα καὶ τοῖς χρωμένοις εὐδαιμονίαν καὶ etc. Pour φρονήσεώς τε γὰρ ἆθλον αὐτὴ ἡ φρόνησις le manuscrit M donne φρονήσεώς τε γὰρ ἆθλον αὕτη· φρόνησις ἆθλον αὐτῆ. Je pense qu'il faut lire φρονήσεώς τε γὰρ ἆθλον αὐτὴ φρόνησις· ἆθλον αὐτὴ καὶ δικαιοσύνη καὶ etc., « le prix de l'intelligence est l'intelligence elle-même ; la justice est aussi elle-même le prix, comme chacune des autres vertus ». Cf. :

- *Spec* II, 253 ἐπί δ' ὀνόματι τῷ καὶ αὐτῆς εὐκλεεστέρῳ σεμνότητος.
- *Sobr*. 3 τότε γὰρ μάλιστα ὀξυωπῆσαν (sc. τὸ ψυχῆς ὄμμα), σύνεσιν καὶ φρόνησιν αὐτὴν ἐμβλέπον.

Pour ὁσιότης des éditions, le manuscrit porte ὁσιοτήτων. Je crois qu'il faut le conserver. ἡ δ' est fortement accentué et renvoie à εὐσέβεια, pas mentionné directement, mais présent à l'esprit dans ce contexte, où Philon sou-

104 Voir Index rerum, antécédent.

ligne qu'il est fondamental d'adorer Dieu seul et de rejeter d'autres dieux. En fait, il y a un passage proche du nôtre :

- *Praem*. 53 πᾶσαι μὲν οὖν αἱ ἀρεταὶ παρθένοι, καλλιστεύει δὲ ὡς ἐν χορῷ παραλαβοῦσα τὴν ἡγεμονίαν ἡ εὐσέβεια.

De specialibus legibus III (Spec. III)

Les éditions utilisées sont éd. Berlin 5, éd. Loeb 7 et éd. Cerf 25. Les manuscrits dont on se sert dans éd. Berlin sont SMFAGHP, avec la version arménienne jusqu'à § 64.

Spec. III, 33 καθαίρει δὲ καὶ ἡ φύσις ἑκάστῳ μηνὶ τὴν μήτραν οἷά τινα θαυμαστὴν ἄρουραν, ἧς τὸν καιρὸν ἀγαθοῦ γεωργοῦ τρόπον ἐπιτηρητέον, ἵν' ἔτι μὲν ἐπικλυζομένης ἐπέχοι τὸν σπόρον – λήσεται γὰρ τῇ φορᾷ κατασυρεὶς ὑπὸ τῆς ὑγρότητος τοὺς σπερματικοὺς τόνους οὐ χαλασθεὶς μόνον ἀλλὰ καὶ εἰς ἅπαν ἐκλυθείς· οὗτοι δ' εἰσὶν οἱ ἐν τῇ μήτρᾳ τῷ τῆς φύσεως ἐργαστηρίῳ ζῳοπλαστοῦντες καὶ τῶν μερῶν ἕκαστον σώματός τε καὶ ψυχῆς ἀκρότητι τέχνης τελεσιουργοῦντες –. Les éditeurs donnent les formes κατασυρεὶς, χαλασθεὶς et ἐκλυθείς d'après la traduction arménienne, tous les manuscrits grecs portant κατασυρεῖσα (un manuscrit : ἐκσυρεῖσα), χαλασθεῖσα, ἐκλυθεῖσα.

Il faut garder les leçons de la tradition grecque. Le mot principal de ces participes n'est pas σπόρος, mais μήτρα. La matrice est comparée à un champ, et ce champ ne doit pas être inondé. Sans qu'on s'en aperçoive, elle peut être détruite par la force de l'inondation (κατασυρεῖσα) : elle peut, quant à ses forces séminales, non seulement être relâchée (οὐ χαλασθεῖσα μόνον), mais devenir totalement dissipée (εἰς ἅπαν ἐκλυθεῖσα).

Spec. III, 83-84 ὄνομα μὲν ἀνδροφονία κατὰ τοῦ κτείναντος ἄνθρωπον ἐπιφημίζεται, τὸ δ' ἀληθὲς ἔργον ἐστὶν ἱεροσυλία καὶ ἱεροσυλιῶν ἡ μεγίστη, διότι τῶν ἐν κόσμῳ κτημάτων καὶ κειμηλίων οὐδὲν οὔτε ἱεροπρεπέστερον οὔτε θεοειδέστερόν ἐστιν ἀνθρώπου· *** παγκάλης εἰκόνος πάγκαλον ἐκμαγεῖον ἀρχετύπου λογικῆς ἰδέας παραδείγματι τυπωθέν. τὸν οὖν ἀνδροφόνον εὐθὺς ἀσεβῆ καὶ ἀνοσιουργὸν ὑποληπτέον … ὃν ἀμείλικτα ἐργασάμενον ἀναιρετέον. Tel est le texte de éd. Berlin et généralement celui des autes édi-

tions[105]. Comme ἀνθρώπου et ἐκμαγεῖον ne conviennent pas, on a voulu voir une lacune avant παγκάλης qu'on a proposé de combler de manières différentes : ἔστι γὰρ ou ὅς ἐστι ou ἀγαλματοφοροῦντος. Par contre, Colson, dans éd. Loeb, pense que Philon a pu penser au nominatif οὐδὲν (ce qui aurait donné ἐκμαγεῖον au lieu de ἐκμαγείου si je comprends bien) et qu'il n'y a pas de lacune. Colson ne met pas cette proposition dans le texte, mais il est, à mon avis, dans la bonne voie ; voir plus bas. En outre, l'apparat critique de éd. Berlin donne : ἀρχέτυπον vel καὶ ἀρχέτυπον *codd*., ἀρχετύπου Turn.[106] ; οὐ μόνον ὅτι *ante* λογικῆς *add*. S ; παραδείγματι *codd*., παράδειγμα Turn. ; νοῦν *pro* οὖν S.

Nicétas, *Catena in Lucam* (Vat. 1611 fol. 245v)[107] donne un texte comme suit :

Φίλωνος· οὐδὲν γὰρ οὕτε ἱεροπρεπέστερον οὔτε θεοειδέστερόν ἐστιν ἀνθρώπου, παγκάλης εἰκόνος πάγκαλον ἐκμάγειον, ἀγνότερον παντὸς κειμηλίου, ἀπεικόνισμα καὶ μίμημα τῆς ἀϊδίου οὐσίας, τὸν νοῦν λαβών. τὸν οὖν ἀνδροφόνον ἀσεβῆ καὶ ἀνοσιοργοῦν ὁ νόμος ὑπολαμβάνων ... εὐθὺς ἀναιρεῖ. Mieux vaut lire λαβόν ; voir plus bas.

Nous voyons que Nicétas suit Philon parfois de près, parfois librement. Je crois que la solution du passage est dans la suite τὸν νοῦν λαβόν τὸν οὖν. Par un saut du même au même, il ne reste dans le texte de Philon que τὸν οὖν ou τὸν νοῦν. Après avoir constaté que l'homicide est le plus grave des crimes, Philon poursuit : διότι … οὐδὲν οὔτε ἱεροπρεπέστερον οὔτε θεοειδέστερόν ἐστιν ἀνθρώπου, παγκάλης εἰκόνος πάγκαλον ἐκμαγεῖον ἀρχετύπῳ (pour ἀρχέτυπον ou καὶ ἀρχέτυπον des manuscrits) λογικῆς ἰδέας παραδείγματι τυπωθέν, τὸν νοῦν, λαβόν, suit la conclusion : τὸν οὖν ἀνδροφόνον εὐθὺς ἀσεβῆ καὶ ἀνοσιουργὸν ὑποληπτέον ... ὃν ἀμείλικτα ἐργασάμενον ἀναιρετέον. La construction est donc que ἐκμαγεῖον et λαβόν renvoient à οὐδὲν οὔτε ἱεροπρεπέστερον οὔτε θεοειδέστερόν ; cf. Colson plus haut. Donc : rien n'est plus semblable à Dieu, recevant (λαβόν) de la très belle image la très belle empreinte (ἐκμαγεῖον), à savoir la raison (τὸν νοῦν), empreinte formée (τυπωθέν) selon le modèle archétype de la raison. La raison de l'homme est une belle empreinte de l'idée de la raison qui est à son tour une belle image (à savoir : de la raison de Dieu). Nous connaissons ces trois échelons de Philon ; cf. les remarques sur *Opif*. 24 et 139 et sur *Somn*. I, 75.

---

105 Éd. Cerf donne les conjectures ἀγαλματοφοροῦντος pour combler la lacune et l'addition de <ἀμειλίκτως> avant ἀναιρετέον.

106 Adrien Turnèbe (Adrianus Turnebus), l'éditeur de l'editio princeps de Philon. Voir éd. Berlin 1, p. LXX.

107 Voir les Prolegomena d'éd. Berlin, vol. 5, p. XVI.

Lire ἀρχετύπῳ … παραδείγματι n'est pas un changement difficile ; ἀρχέτυπος comme adjectif avec παράδειγμα se trouve plusieurs fois chez Philon.[108] ἀρχέτυπον des manuscrits après ἐκμαγεῖον n'étonne pas.

Spec. III, 98 κἂν [εἰ]. Nous trouvons dans le TLG plus de 30 exemples de κἂν εἰ chez Philon, dont cinq dans le *Spec. leg*. : II, 2 ; III, 8 ; III, 9 ; III, 98 ; III, 198. Il faut donc garder εἰ.

Spec. III, 136 ὧν (sc. τῶν ἀναιρεθέντων) ἀφανῶς αὕτη (sc. ἡ φύσις) δικάσασα παρ' ἑαυτῇ θάνατον κατέγνω. αὕτη est une conjecture ; les manuscrits donnent αὐτὴ, qu'il faut garder. Assurément, il est normal de trouver une forme de αὐτός avec une forme de ἑαυτοῦ, ἑαυτῷ etc. ; il y a même un passage assez semblable : *Prov*. II, 27 (Loeb 2, 32)[109] οἱ λίαν εὐτυχεῖς, ἧς (sc. βαρυδαιμονίας) τὰς ὑπερβολὰς αὐτοὶ δικάσαντες παρ' ἑαυτοῖς οὐ στέγουσιν. Éd. Loeb retient αὐτὴ avec la même explication.

Spec. III, 146 ἐὰν δὲ μὴ ἄνθρωπον ἀλλὰ κτῆνος ἀναπείρῃ (sc. ταῦρος), τὸ τεθνηκὸς ὁ τοῦ κτείναντος λαβὼν δεσπότης τὸ ὅμοιον ἀποτισάτω, [διότι τὸ ἀνήμερον τοῦ ἰδίου προαισθανόμενος οὐκ ἐφυλάξατο· κἂν αὐτὸ μέντοι τὸ θρέμμα ἀλλότριον ἀνέλῃ, πάλιν ὅμοιον ἀποτινέτω,] χάριν εἰδὼς ἐπὶ τῷ μὴ πλείονα ζημίαν ὑπομένειν ἄρξας ἐπηρείας. Seuls les manuscrits FL présentent le texte que les éditeurs mettent entre crochets.

Je crois qu'il faut conserver le texte le plus long des manuscrits FL. Il est facile de comprendre que ἀποτισάτω et ἀποτινέτω ont causé un saut du même au même, mais on ne comprend pas pourquoi le texte entre ces deux mots se serait introduit. Le contexte est que premièrement, il s'agit d'un premier coup fatal ; le propriétaire doit payer, parce qu'il a vu que l'animal est dangereux (comme propriétaire, il devait le savoir), mais il ne s'en souciait pas. Si la même bête meurtrière tue une autre bête, donc tue pour la deuxième fois, le propriétaire doit être heureux de ne pas avoir à payer plus que la première fois. Il aurait dû payer plus, parce que la deuxième fois, sa négligence est plus grave. Évidemment, la loi ne dit rien d'une répétition[110], et par conséquent, le propriétaire s'en tire assez à bon marché.

Stählin 1907[111]pense qu'il ne faut pas rejeter le passage. Cohn 1908[112] qui

108 Voir la remarque sur *Somn*. I, 75
109 Pour *Prov*., voir p. 71 avec n. 49.
110 Voir *Exod*. 21, 35-36.
111 Col. 1349.
112 P. 206.

le rejette trouve le grec du passage peu satisfaisant : τοῦ ἰδίου ne serait pas du style de Philon, il aurait dû écrire προαισθόμενος et ἐφύλαξε, αὐτὸ serait du moins superflu. Je pense que le grec est parfaitement normal.

Spec. III, 165-166. Philon décrit l'injustice des législateurs païens : ils ont ordonné d'exécuter non seulement les traîtres et les tyrans détrônés, mais aussi leurs enfants et leurs parents. Il poursuit :
τίνος χάριν ἀναιρεθήσονται; ἢ δι' ἓν τοῦτο μόνον, ὅτι συγγενεῖς εἰσι; γένους γὰρ ἢ παρανομημάτων αἱ τιμωρίαι; χρηστῶν ἴσως ὑμεῖς, ὦ σεμνοὶ νομοθέται, τῶν οἰκείων ἐλάχετε· μοχθηροὶ δ' εἴπερ ἐγένοντο, δοκεῖτέ μοι μηδ' ἂν εἰς νοῦν ποτε βαλέσθαι τὰς τοιαύτας προστάξεις, ἀλλὰ καὶ γράφοντας ἑτέρους δυσχεραῖναι, διὰ τὴν τοῦ μηδὲν ἀνήκεστον παθεῖν προφυλακὴν *** τὸν ἐν ἀσφαλεῖ βίῳ διάγοντα μετὰ τῶν κινδυνευόντων σκοπεῖν καὶ ἐν ταῖς ἴσαις κακοπραγίαις ἐξετάζεσθαι· τὸ μὲν γὰρ ἔχει δέος, ὃ φυλαττόμενός τις οὐδ' ἂν ἕτερον περιΐδοι, τὸ δ' ἐστὶν ἄφοβον, ὑφ' οὗ πολλάκις ἀνεπείσθησάν τινες ἀλογεῖν ἀνθρώπων ἀνυπαιτίων ἀσφαλείας. Comme les variantes sont peu importantes, nous pouvons partir de ce texte.

Dans éd. Berlin, on a indiqué une lacune après προφυλακὴν ; éd. Loeb écrit le même texte, mais avec beaucoup d'hésitation et présente des propositions pour combler la lacune supposée ; éd. Cerf comble la lacune par δεινὸν ποιουμένους. Il y a aussi d'autres propositions ; voir les éditions. Dans les éditions, on regarde σκοπεῖν comme suspect ; voir plus bas.

Premièrement, je propose de lire : τίνος χάριν ἀναιρεθήσονται ἢ δι' ἓν τοῦτο μόνον, ὅτι συγγενεῖς εἰσι; C'est la construction bien connue d'une comparaison[113] où il faut sous-entendre une forme de ἄλλος : « pour quelle autre raison que parce qu'ils sont des parents ? »

Pourtant, je pense qu'on peut faire sans lacune. Le contexte est : vous, législateurs augustes, avez peut-être des parents honnêtes ? Même s'ils avaient été mauvais, vous n'auriez pas accepté de telles prescriptions ; au contraire, vous auriez été mécontents si d'autres avaient proposé, pour prémunir contre une souffrance incurable, des prescriptions qui disent que l'homme dont la vie est sans reproche doit se trouver avec ceux qui courent le risque et qu'il doit être dans la même situation mauvaise.

Je crois donc qu'on ne peut pas garder σκοπεῖν. Certes, ce mot veut souvent dire « étudier », « examiner », mais chez Philon il ne s'agit pas d'examiner des personnes, mais des choses et des circonstances. On se demande comment le mot s'est introduit. Comme souvent, ἐξετάζεσθαι veut dire « se trouver ».

---

113 Voir la remarque sur *Legat*. 111.

Philon poursuit, en déclarant qu'une chose, à savoir soupçonner les mauvais, est raisonnable et qu'il ne faut pas la négliger : τὸ μὲν γὰρ ἔχει δέος etc. En revanche, les autres, les honnêtes, ne sont pas dangereux ; pourquoi donc les soupçonner ? Parce qu'il y a des gens qui regardent tout et tous avec méfiance, même la tranquille vie d'un innocent. La faute de la législation païenne est qu'elle ne fait pas la distinction nécessaire. Au contraire, le législateur des Juifs, voir § 167, sait qu'il ne faut procéder ni avec laisser-aller (ῥᾳθυμίαις), ni avec inhumanité et méchanceté (ἀπανθρωπίαις καὶ κακίαις).

Spec. III, 183 ταυτὶ δέ φαμεν τῶν ἄλλων [οὐχ] ὁμοίως ἐχόντων· οὐ γὰρ ταὐτὸν ἀλλοτρίῳ καὶ πατρὶ πληγὰς ἐμφορῆσαι οὐδὲ etc. Les manuscrits donnent οὐχ, omis par les éditeurs. Il faut le laisser. Philon parle des peines qui doivent être proportionnées et équivalentes aux actions criminelles : si l'on a par exemple lésé le prochain dans ses biens, il faut payer par ses propres biens. Cela, nous l'affirmons, ταυτὶ δέ φαμεν, mais les conditions peuvent être différentes, τῶν ἄλλων οὐχ ὁμοίως ἐχόντων, comme Philon en donne la preuve dans ce qui suit ; le résultat sera que la peine sera plus ou moins grave ; voir plus bas : ὅσα ἄλλα τοιουτότροπα διερευνητέον εἰς συναύξησιν ἢ μείωσιν κολάσεως. τοιουτότροπα renvoie aux circonstances différentes que Philon vient de donner en exemple. Frapper quelqu'un n'est pas puni de la même manière, car frapper le père est autre chose que frapper n'importe qui d'autre, commettre un acte interdit en un lieu profane est autre chose que le faire en un lieu sacré. Il faut donc retenir οὐχ.

De specialibus legibus IV (Spec. IV)

Les éditions utilisées sont éd. Berlin 5, éd. Loeb 8 et éd. Cerf 25. Les seuls manuscrits qui donnent tout le texte sont SM ; des parties du texte se trouvent dans d'autres manuscrits, comme F.

Spec. IV, 2 ὃς ἂν ἄγῃ ἢ φέρῃ τὰ ἑτέρου, μὴ δέον, ἐὰν μὲν βίᾳ καὶ φανερῶς τοῦτο ποιῇ, ..., ἐὰν δὲ κρύφα, λανθάνειν ἐπιχειρῶν φωρὸς τρόπον, <δι'> αἰδῶ προκάλυμμα ποιούμενος τῶν ἁμαρτημάτων τὸ σκότος. Tel est le texte des éditions Berlin et Cerf ; <δι'> est une conjecture pas acceptée par éd. Loeb, qui veut avec Werke Breslau rejeter τὸ σκότος.

En fait, on trouve προκάλυμμα tant avec αἰδῶ qu'avec τὸ σκότος. Cf. :

- *Spec*. III, 54 προκάλυμμα τῶν ἁμαρτημάτων αἰδῶ ποιησαμένη.
- *Spec*. IV, 7 ἐάν τις ... τοιχωρυχῇ νύκτωρ, προκάλυμμα ποιούμενος ὧν ἀδικεῖ τὸ σκότος.

Dans notre passage, il ne s'agit pas de la différence entre jour et nuit, mais entre ce qui se passe par la violence et sans dissimulation et ce qui a lieu clandestinement. Au contraire, en IV, 7 il s'agit clairement d'un vol de nuit. Il semble clair que τὸ σκότος est une insertion, faite d'après § 7.

Spec. IV, 6 ἔοικε δέ πως καὶ αὐτὸς ἑαυτοῦ κατηγορεῖν, ὑπὸ τοῦ συνειδότος ἐλεγχόμενος ἐν οἷς ὑφαιρεῖται λάθρα, πάντως αἰσχυνόμενος ἢ εὐλαβούμενος, ὧν τὸ μέν ἐστι σημεῖον τοῦ τὴν πρᾶξιν αἰσχρὰν ὑπειληφέναι – τὰ γὰρ αἰσχρὰ αἰσχύνην ἐπιφέρει –, τὸ δὲ τοῦ κολάσεως ἄξιον νομίζεσθαι, δέος γὰρ ἐμποιοῦσιν αἱ κολάσεις. Il n'y a pas de variantes importantes, mais je me demande s'il ne faut pas lire νομίζειν. Il s'agit du coupable qui s'accuse lui-même ; cf. ὑπειληφέναι, un parallèle avec le supposé νομίζειν.

Spec. IV, 80 ἐπιτείνει γὰρ καὶ ἐπελαύνει (sc. ἐπιθυμία) μέχρι πορρωτάτω τὴν ψυχὴν εἰς τὸ ἄπειρον. Les manuscrits donnent ἀποτείνειν et ἀπελαύνειν. Il va sans dire qu'on doit garder ἀπελαύνει(ν), mais ἀποτείνει(ν) est aussi parfaitement possible. Le sens est à peu près « faire s'étendre très loin ». Cf. par exemple :

- *Mos*. I, 160 Καὶ μὴν οὐδ' ἐκεῖνό τις ἀγνοεῖ, ὅτι ζηλωταὶ τῶν ἐνδόξων οἱ ἀφανεῖς εἰσι καί, ὧν ἂν ἐκεῖνοι μάλιστ' ὀρέγεσθαι δοκῶσι, πρὸς ταῦτα τὰς αὑτῶν ἀποτείνουσιν ὁρμάς.
- *Virt*.140 ὁ δὲ καὶ προσυπερβάλλων ἔτι ἄχρι καὶ τῶν ἀλόγων ζῴων τὸ ἐπιεικὲς ἀπέτεινεν. Cf. ἄχρι ici avec μέχρι dans notre passage cité plus haut.

Pour garder les infinitifs, on devrait sous-entendre quelque chose comme ὁ νόμος λέγει. Cela ne semble pas possible, car le contexte est une description directe du désir ; il ne s'agit pas de la loi ou de Moïse.

Spec. IV, 86 τρανοτέραν δὲ τοῦ πάθους ἐνάργειαν ληψόμεθα τὸν τρόπον τοῦτον· ὅσων ἂν ἐπιθυμία προσάψηται, μεταβολὴν ἀπεργάζεται τὴν πρὸς τὸ χεῖρον, οἷα τὰ ἰοβόλα ζῷα καὶ τὰ θανάσιμα τῶν φαρμάκων. Tel est le texte des éditions. Les manuscrits présentent ἐνέργειαν, qu'il faut lire. τρανοτέραν … ἐνάργειαν serait une redondance, mais pas impossible. Pourtant, dans le contexte il s'agit de l'action et du résultat funeste du désir (ἐπιθυμία), donc de ἐνέργεια. Ce qui suit immédiatement le montre, observez μεταβολὴν ἀπεργάζεται. Dans les paragraphes précédents et suivants, Philon montre que le désir fait que les hommes commettent des crimes de toute sorte ou

développent des caractères méprisables. La confusion ἐνάργεια et ἐνέργεια est omniprésente, comme entre ἐναργής et ἐνεργής. Seul le contexte décide comment il faut choisir.

Spec. IV, 90 καὶ ἀναφθεγγομένοις ἔπεται τιμωρὸς δίκη καὶ ἐχεμυθοῦσι [καὶ] τοὐναντίον. Les éditions rejettent καὶ. Mais καὶ τοὐναντίον est une expression courante chez Philon (environ 30 occurrences) pour indiquer le contraire. Le contraire de la justice vengeresse doit être l'estime, la bonne réputation.

Spec. IV, 93 θυμῷ δὲ τὰ στέρνα (sc. ἀπένειμαν), τῇ μὲν ἵνα στρατιώτου τρόπον θώρακα ἀμπεχόμενος, εἰ καὶ μὴ ἀπαθὴς ἐν πᾶσιν, ἀλλά τοι δυσάλωτος ᾗ. Tel est le texte des éditions, mais les manuscrits donnent εἰ μὴ καὶ, ce qu'on peut garder : « soit qu'il n'est pas aussi totalement protégé ».

Nous trouvons dans des auteurs une négation placée d'une manière qu'on pourrait considérer peu logique. Une étude approfondie de ce phénomène dépasse mon propos, mais je voudrais donner quelques exemples, trouvés çà et là, au hasard de mes lectures :

- *Spec*. IV 44 προκαλεῖται γὰρ ἡ συναίνεσις ἐφ' ὑγιεῖ μὴ γενομένη τὰ ψευδῆ μαρτυρεῖν. On s'attend peut-être à ἐπὶ μὴ ὑγιεῖ γενομένη, car la phrase renvoie à ἀδίκῳ μηδενὶ συναινεῖν peu avant.
- *Opif*. 81 δῆλον γὰρ ὡς εὐμαρέστερον τοῦ τὰ μὴ ὄντα εἰς τὸ εἶναι παραγαγεῖν τὸ τὴν ἐκ τῶν ὄντων φορὰν ἄνευ τέχνης γεωργικῆς ἐπιδαψιλεύσασθαι. Ce texte est logique ; τὰ μὴ ὄντα correspond à τῶν ὄντων dans ce qui suit. Mais il y a des manuscrits (ABP) qui ont μὴ τὰ ὄντα.
- Clément d'Alexandrie, *Pédagogue* III, XI, 54, 1 (ὁ νόμος) τὸ ποικίλον καὶ πολύστικτον οὐχ ὡς ὅσιον ἀπωθεῖται. ὡς οὐχ ὅσιον serait plus logique, et l'éditeur Sylburg (XVI s.) l' a proposé.
- Origène, *Contre Celse* II, 24 *init*. κατηγορεῖ τῆς εὐαγγελικῆς λέξεως προσεκτραγῳδῶν καὶ τιθεὶς μὴ τὰ ἀναγεγραμμένα· οὐ γὰρ εὑρίσκεται πῶς ὁ Ἰησοῦς ὀδύρεται. On s'attend à τὰ μὴ ἀναγεγραμμένα ; Origène cite peu avant Celse qui demande : τί οὖν ποτνιᾶται καὶ ὀδύρεται … ;
- Origène, *Commentaire sur l'Évangile selon Matthieu* XI, 9[114] ταύτην οὖν ἐλέγχει ὡς οὐχ ὑγίως ἔχουσαν παράδοσιν ὁ σωτήρ. Tel est le texte des éditions, mais le manuscrit M, un des deux manuscrits actuels pour l'édition, donne οὐχ ὡς.

114 GCS 40, p. 49, 1.

Spec. IV, 98 (κελεύει) τὰς ἀπαρχὰς διανέμειν εἵς τε θυσίας καὶ τοὺς ἱερωμένους, τὰς μὲν ἕνεκα εὐχαριστίας τῆς πρὸς θεὸν ὑπὲρ εὐγονίας καὶ εὐφορίας ἁπάντων, τοὺς δ' ἕνεκα τῆς περὶ τὸ ἱερὸν ἁγιστείας, μισθὸν ληψομένους τῶν περὶ τὰς ἱερουργίας ὑπηρεσιῶν. Au lieu de τοὺς δ', le manuscrit S donne τῆς δ', le manuscrit M τὰς δ'.

La leçon peut être τὰς δ'. Dans ce cas, le pronom renvoie à τὰς ἀπαρχὰς, non à τοὺς ἱερωμένους. Mais je me demande si τῆς de l'autre manuscrit n'est pas une erreur pour τοῖς ; alors nous aurons d'un côté τὰς μὲν, sc. θυσίας, et de l'autre τοῖς δ', sc. τοῖς ἱερωμένοις, correspondant comme on s'y attend à εἵς τε θυσίας καὶ τοὺς ἱερωμένους. Mais alors, il faut changer le suivant ληψομένους en ληψομένοις. Je propose ces petits changements qui donnent le seul sens possible et qui ne sont guère des changements.

En outre, il faut bien sûr retrancher la virgule après ἁγιστείας.

Spec. IV, 101 χερσαίων μὲν οὖν τὸ συῶν γένος ἥδιστον ἀνωμολόγηται παρὰ τοῖς χρωμένοις, ἐνύδρων δὲ τὰ γένη τῶν ἀλεπίδων. *** πρὸς γὰρ ἐγκράτειαν, εἰ καί τις ἄλλος, ἱκανὸς ὢν ἀλεῖψαι τοὺς εὐφυῶς ἔχοντας πρὸς ἄσκησιν ἀρετῆς δι' ὀλιγοδεΐας καὶ εὐκολίας γυμνάζει. Éd. Berlin indique une lacune que l'éditeur veut combler par quelque chose comme τούτων δὴ χρήσεως ἀνέχειν κελεύει, proposition acceptée dans le texte d'éd. Cerf. Pour la lacune, Colson dans éd. Loeb reste sceptique, même s'il pense que γὰρ s'explique mieux si l'on accepte une telle restitution. Il s'agit de Moïse, mentionné au début de § 100, ce qui peut sembler assez loin.

Mais tout le contexte est que le législateur a défendu fortement ces chairs particulièrement succulentes, parce qu'elles ont pour conséquence l'insatiabilité (ἀπληστία). Suivent une explication des dangers de l'insatiabilité et l'indication des animaux qui ont le plus de goût (et qui par conséquent poussent à ce vice). πρὸς γὰρ ἐγκράτειαν renvoie à cette défense et indique que Moïse (par sa perspicacité) n'a pas son pareil pour inspirer la maîtrise de soi. À mon avis, le texte ne fait pas de difficulté.

Spec. IV, 126. Voir la remarque sur *Ios*. 165.

Spec. IV, 132 τοσαῦτα καὶ <περὶ> τῶν εἰς ἐπιθυμίαν ἀναφερομένων ἀποχρώντως κατὰ τὴν δύναμιν εἴρηται πρὸς συμπλήρωσιν τῶν δέκα λογίων καὶ τῶν τούτοις ὑποστελλόντων. Je me demande s'il ne faut pas lire κατὰ τῶν εἰς ἐπιθυμίαν ἀναφερομένων pour la leçon καὶ τῶν etc. des manuscrits. On trouve chez Clément d'Alexandrie et chez Origène κατά avec le génitif pour définir ou pour donner des noms, rattaché à des verbes comme τάσσειν et κεῖσθαι, mais aussi avec des mots pour « dire » :

- Clément d'Alexandrie, *Pédagogue* I, VIII, 73, 3 κατὰ τῆς αὐτῆς

δυνάμεως ἄμφω τάσσων τὰ ὀνόματα.
- *Stromates* VI, XVI, 137, 3 τὰ γενητὰ καὶ μάταια, ἃ δὴ οἱ τεχνῖται τῶν ἀνθρώπων πεποιήκασι, καθ' ὧν ὁ ὢν οὐ τάσσεται.
- *Ibid*. VIII, IV, 12, 4 ἐπεὶ σὺ μὴ βούλει λέγειν καθ' ὅτου σημαινομένου λέγεις ὃ προὔβαλες.
- *Ibid*. VIII, VI, 17, 1 τὰ συνώνυμα εὐκρινῶς τακτέον κατὰ τὰς σημασίας. On a conjecturé τὰς, mais le manuscrit porte le correct τῆς.
- *Scholien zum Paedagogus* 189[115] αἰδοῦς ἄξιον ἀποφαίνουσα (sc. σεμνότης) τὸ καθ' οὗ τοῦτα τέθειται.
- Origène, *Contre Celse* 1, 24, l. 12 μιμουμένων τῶν πρώτων φωνῶν τὰ πράγματα, καθ' ὧν τὰ ὀνόματα, cf. l. 15 ἀπορρηξάντων τῶν πρώτων ἀνθρώπων τινὰς φωνὰς κατὰ τῶν πραγμάτων.
- *Commentaire sur l'Évangile selon Matthieu* XVII, 7[116] εἰ κατὰ τοῦ αὐτοῦ κεῖται ὁ ἀμπελὼν σημαινομένου ἐν ἑκατέρῳ τῇ γραφῇ.
- *Philocalie* XXVI, 8 καταλαμβάνων πότε κυρίως κατὰ τῶν πραγμάτων ταῦτα τέτακται.

Philon vient de définir et de nommer les cérémonies qui se rapportent au désir.

De virtutibus (Virt.)

Les éditions utilisées sont éd. Berlin 5, éd. Loeb 8 et éd. Cerf 26. La tradition de ces quatre parties, *De fortitudine*, *De humanitate*, *De paenitentia*, *De nobilitate*, qui sont venues à nous, est compliquée, et il faut dire que la description en éd. Berlin 5, p. XXVI, n'est pas facile à suivre. Généralement, tout ce livre n'est parvenu que dans un seul manuscrit, S, mais des parties sont dispersées dans beaucoup de manuscrits. Pour donner un exemple : pour la première partie, *De fortitudine*, éd. Berlin cite une douzaine de manuscrits.

Les papyrus P. Vindob. G 30531 et P. Vindob. G 60584 sont du même codex et contiennent des fragments des paragraphes 62-70.[117] Les passages discutés plus bas ne concernent pas cette partie du texte.

115 GCS 12, p. 329, 1.
116 GCS 40, p. 598, 12.
117 Voir Hagedorn.

Virt. 4 οὗτοι μὲν οὖν τὴν ἀληθῆ διαπονοῦσιν ἀνδρείαν ἀσκηταὶ σοφίας ὄντες, ἐκεῖνοι δὲ τὴν ψευδώνυμον ἀμαθίᾳ, νόσῳ δυσθεραπεύτῳ, βιοῦντες, ἣν θρασύτητα κυρίως ἄν τις προσαγορεύσειεν. Les éditions avec v, la vulgate, donnent ἀμαθίᾳ, mais ailleurs, les manuscrits portent ἀμαθίαν. Philon parle du vrai courage, qui n'est pas la rage belliqueuse mais le courage fondé sur la connaissance (§ 1). Comme d'habitude, οὗτοι sont ceux qui pensent bien, ἐκεῖνοι les autres, ceux qui ont tort. Cf. la remarque sur *Confus*. 103–104.

On doit suivre les manuscrits et ponctuer autrement : οὗτοι μὲν οὖν τὴν ἀληθῆ διαπονοῦσιν ἀνδρείαν ἀσκηταὶ σοφίας ὄντες, ἐκεῖνοι δὲ τὴν ψευδώνυμον, ἀμαθίαν, νόσῳ δυσθεραπεύτῳ βιοῦντες etc. La construction est : διαπονοῦσιν … τὴν ψευδώνυμον (sc. ἀνδρείαν), suit le mot propre de ce faux courage, à savoir ἀμαθίαν. Nous connaissons cette manière de s'exprimer.

Virt. 31 καθάπερ γὰρ παντευχίας οὐδὲν ὄφελος ἀσθενεῖ σώματι ἢ λελωβημένῳ, ἢν ἀδυνατοῦν ἀπορρίψει, τὸν αὐτὸν τρόπον ἐρρωμένον σῶμα φθερεῖ τι κηραινούσης πάθος ψυχῆς μὴ συνᾷδον τοῖς παροῦσιν. Les éditions écrivent la conjecture φθερεῖ : pour cette leçon, la tradition donne εἰ φέρει, εἰ φέροι, φέρειν, φέρει. Les manuscrits donnent κηραινούση ... ψυχῆ. Colson dans éd. Loeb a déjà donné l'explication de ce texte. Il veut avec raison garder le texte de la tradition. Je voudrais ajouter quelque chose à sa remarque sur le texte.

Chez Philon, on trouve οὐδὲν ὄφελος construit avec un génitif, cf. plus haut παντευχίας οὐδὲν ὄφελος :

- *Leg*. II, 36 τῆς μὲν οὖν προτέρας (sc. αἰσθήσεως) τῆς καθ' ἕξιν ὄφελος οὐδέν.
- *Mutat*. 73 καθάπερ γὰρ δένδρων οὐδὲν ὄφελος, εἰ μὴ καρπῶν οἰστικὰ γένοιτο, τὸν αὐτὸν δὴ τρόπον etc.

Mais on le trouve aussi sans génitif :

- *Aet*. 89 τὰ (sc. βοηθήματα) δ' οὐδὲν ἦν ὄφελος.
- *Spec*. IV, 108 οὐδὲν ὡς ἔοικεν ὄφελος ἡ τῶν νοημάτων βεβαία κατάληψις, εἰ μὴ προσγένοιτο etc.

On peut donc lire avec Colson : καθάπερ γὰρ παντευχίας οὐδὲν ὄφελος ἀσθενεῖ σώματι …, τὸν αὐτὸν τρόπον (sc. οὐδὲν ὄφελος) ἐρρωμένον σῶμα εἰ φέρει τι κηραίνουσα πάθος ψυχή. La leçon κηραινούσης πάθος ψυχῆς semble moins bonne, car dans ce qui suit, c'est l'âme et sa condition qui sont centrales. κηραινούσῃ πάθος ψυχῇ des manuscrits paraît impossible ; cette leçon peut s'expliquer par le fait qu'après φέρει(ν) τι, un datif s'impose facilement.

Philon change donc de construction, donnant premièrement le génitif παντευχίας, ensuite le nominatif ἐρρωμένον σῶμα. Si l'on veut, on pourrait

conjecturer παντευχία pour παντευχίας, ce qui pour Colson est une option. Mais le nominatif n'est pas nécessaire, vu que les deux constructions se trouve chez Philon.

Virt. 61 ὡς γὰρ πρὸς εὔπλοιαν ἀγαθοῦ καὶ τὴν γνώμην καὶ τὴν ἐπιστήμην δεῖ κυβερνήτου, τὸν αὐτὸν τρόπον καὶ πρὸς εὐνομίαν ὑπηκόων τῶν ἑκασταχοῦ χρεία πανσόφου τινὸς ἡγεμόνος. Seul le manuscrit G^1 donne χρεία. Même si τὸν αὐτὸν τρόπον καὶ se trouve seulement dans S, nous avons une comparaison qui a deux membres. Dans le premier membre, nous trouvons δεῖ. Philon aime nous faire sous-entendre un mot pris au premier membre. χρεία doit donc être introduit comme une explication.

Virt. 62 σοφίαν δὲ πρεσβυτέραν οὐ μόνον τῆς ἐμῆς γενέσεως ἀλλὰ καὶ τῆς τοῦ κόσμου παντὸς οὖσαν οὔτε θέμις οὔτε δυνατὸν ἄλλῳ τῳ κρίνειν ἀλλ' ἢ τῷ θεῷ καὶ τοῖς ἀδόλως καὶ καθαρῶς καὶ γνησίως αὐτῆς ἐρῶσιν. La variante importante est τοὺς … ἐρῶντας du manuscript S.

Philon vient de dire qu'un état a besoin d'un chef qui soit très sage, πανσόφου τινὸς ἡγεμόνος. Ensuite, il commente cette sagesse. Les traductions de la citation veulent dire que Dieu et ceux qui aiment la sagesse ont le droit de juger cette sagesse. Mais comment cela serait-il possible, cette sagesse étant plus ancienne que tout ce qu'il y a dans ce monde-ci ? Tout le contexte montre que seul Dieu sait juger. Moïse connaissait très bien Josué comme un homme parfaitement capable, mais il faut que Dieu soit l'arbitre (§§ 60–61). De même, c'est Dieu lui-même qui a ordonné à Moïse de prendre le commandement, et par conséquent, il faut remettre à Dieu l'élection de son successeur, et cela sans que le jugement humain y prenne part (§ 64). Le manuscrit S a une leçon qui est à mon avis correcte : Dieu juge aussi bien la sagesse que ceux qui sont sages.

Virt. 115 ἅμα καὶ τοῦ δεσπότου καινοτέροις φίλτροις ὑπηγμένου καὶ τῶν παλαιοτέρων ἀλογοῦντος. Il s'agit d'une femme esclave, d'abord aimée par le patron mais qui, victime de jalousie, sera dans une position difficile, si le patron introduit une autre femme dans la maison. Les variantes sont : καὶ τῶν παλαιοτέρων ἀλογοῦντος *om*. C, *om. in lacuna* G^1, τῶν παλαιοτέρων ἀλογοῦντος S, τῶν παλαιοτέρων G^2, τοῖς παλαιτέροις A, καταφρονοῦντος τῶν παλαιτέρων F *in marg*. H.

À mon avis, il est clair que ἀλογοῦντος et καταφρονοῦντος sont secondaires ; on a fait des efforts pour rendre le texte lisible. Je me demande s'il ne faudrait pas rejeter le deuxième καὶ et lire καινοτέροις φίλτροις ὑπηγμένου τῶν παλαιοτέρων. Un καί est souvent introduit quand on a perdu le fil. Ici, on a peut-être voulu avoir un καὶ après le premier καὶ pour créer un

parallèle, mais ce καὶ premier est en effet à peu près superflu, car ἅμα καὶ, phrase très fréquente chez Philon, est la même chose que ἅμα seul.

Virt. 122 τοὺς δ' ἐξ ἐφημερινῶν δανείων χρεώστας τὸ τῆς προσβολῆς ὄνομα καὶ πάθος ὑποδύντας ἢ καὶ τοὺς ἀνάγκῃ βιαστικωτέρᾳ γενομένους ἐξ ἐλευθέρων δούλους οὐκ εἰς ἅπαν κακοπραγεῖν ἐᾷ διδοὺς ἐκεχειρίαν τούτοις τὴν εἰς ἅπαν ἐνιαυτῷ ἑβδόμῳ. Les variantes sont : προσβολῆς SA, προβολῆς HP, περιβολῆς CG^2, παραβολῆς F, δουλείας G^1.

Les traductions donnent pour προσβολῆς « ce triste destin » ou quelque chose de ce semblable, mais il est clair que ni προσβολῆς ni les autres leçons qui finissent en -βολῆς ne donnent le sens qui est acceptable. La seule leçon qui convient au contexte est δουλείας. Il s'agit évidemment d'un mot qui dénote l'esclavage ou quelque situation difficile, même honteuse.

Je me demande si à l'origine il y avait vraiment un mot où nous lisons τῆς προσβολῆς et les variantes. Il se peut qu'il faille, comme souvent chez Philon, sous-entendre un mot du contexte. Ce mot doit être δοῦλος. Après avoir légiféré sur les hommes libres, Moïse fait des lois sur les esclaves, περὶ δούλων (§ 121). Il recommande qu'on prenne en considération ceux qui, à cause de leur pauvreté, se sont faits esclaves. Suit la proposition citée : ceux qui ont endossé le nom et le malheur (à savoir : d'esclave), mais aussi ceux qui par suite d'une nécessité plus violente sont devenus des esclaves après avoir été libres, donc les prisonniers de guerre, ne resteront pas toujours dans ce malheur, mais seront libres après sept ans.

δουλείας est donc un bon effort pour clarifier, mais le mot à sous-entendre doit être δούλου, impliquant aussi le πάθος, l'esclavage. Mais on a du mal à expliquer comment les leçons προσβολῆς etc. se sont introduites. Je n'ai pas d'explication.

Virt. 130. ὅσον μὲν γὰρ ὑδατῶδες τοῦ γάλακτος, ποτόν, ὅσον δ' ὑποπαχύνεται, σιτίον – προνοίᾳ τοῦ μὴ κακοπαθεῖν τὸ ἀρτίγονον, ἐφεδρευούσης ἀεὶ χρόνοις διαφέρουσιν ἐνδείας, ἀλλ' ὑπὸ μίαν καὶ τὴν αὐτὴν προσφορὰν ἑκατέρας τροφῆς ἤδη τὰς πικρὰς δεσποίνας, δίψαν τε καὶ πεῖναν, ἐκφεύγειν. Les éditions mettent un tiret qui confond : ce qui suit est étroitement rattaché à cette description du lait qui est à la fois boisson et nourriture et fait que le nouveau-né échappe à la faim et à la soif.

Virt. 144. Philon parle du précepte de Moïse qu'il ne faut pas faire cuire l'agneau dans le lait de sa mère. Le faire est tout à fait condamnable. Il poursuit : εἰ δή τις ἐν γάλακτι κρέα συνέψειν ἀξιοῖ, μὴ σὺν ὠμότητι, χωρὶς δὲ ἀσεβείας ἑψέτω. Là, τις est introduit par conjecture dans éd. Berlin, suivie par les autres éditions. Pour εἰ δή τις, la tradition donne : εἰ δὴ τὰ S, ἐπειδὴ τὰ *ceteri*.

Comparons ce qui suit plus bas : il y a partout du bétail, il y a abondance de lait. Philon conclut : ὥστε ἀφθονίας ὑπαρχούσης τὸν ἀρνῶν ἢ ἐρίφων ἤ τινος ἑτέρου γάλακτι μητρῴῳ κρέα συνέψοντα χαλεπὴν ἐπιδείκνυσθαι τρόπων σκαιότητα. ὥστε ne se trouve que dans le manuscrit A et n'est peut-être pas nécessaire, la conclusion de Philon ressortant aussi clairement, sinon plus, sans ce mot. En outre, dans l'autre passage cité, la tradition porte τῶν pour τὸν.

Je crois qu'il faut lire εἰ δὴ τὰ ou ἐπειδὴ τὰ, sans τις, et ensuite τῶν (selon la tradition) ἀρνῶν … κρέα συνέψοντα. τις n'est pas nécessaire. Philon parle premièrement des hommes qui ne savent pas se maîtriser, dont le contraire est montré par εἰ δὴ τὰ ou ἐπειδὴ τὰ … συνέψειν ἀξιοῖ. Il faut pour ainsi dire tirer un sujet de ce qui précède. Le contexte est : l'homme se comporte mal, mais s'il veut faire la cuisine de cette manière, sans brutalité et sans impiété, il y a partout des moyens ; voir plus haut. Mieux vaut indiquer l'homme moins définitivement sans article et écrire avec la tradition τῶν ἀρνῶν … κρέα συνέψοντα, pas τὸν ἀρνῶν … κρέα συνέψοντα.

Quelques exemples, chez Philon ou ailleurs, où l'on s'attendait à τις sont :

- *Mos*. I, 68 ὁ βάτος ... φυτὸν ἀσθενέστατον αλλ' οὐδὲ ἄκεντρον, ὡς εἰ καὶ μόνον ἐπιψαύσειέ τις τιτρώσκειν. On ne trouve τις que dans un seul manuscrit.
- Clément d'Alexandrie, *Stromates* II, VI, 27, 1 ἐὰν γὰρ μὴ πιστεύσῃ ἁμάρτημα εἶναι ᾧ προκατείχετο, οὐδὲ μεταθήσεται· κἂν μὴ πιστεύσῃ κόλασιν μὲν ἐπηρτῆσθαι τῷ πλημμελοῦντι, σωτηρίαν δὲ τῷ κατὰ τὰς ἐντολὰς βιοῦντι, οὐδ' οὕτως μεταβαλεῖται.
- *NT 1 Cor*. 14, 5 μείζων δὲ ὁ προφητεύων ἢ ὁ λαλῶν γλώσσαις, ἐκτὸς εἰ μὴ διερμηνεύῃ. Après μὴ, il y a τις dans quelques manuscrits.
- *Ibid*. 14, 13 διὸ ὁ λαλῶν γλώσσῃ προσευχέσθω ἵνα διερμηνεύῃ, sans τις dans la tradition. Cf. v. 27 εἴτε γλώσσῃ τις λαλεῖ, κατὰ δύο ἢ τὸ πλεῖστον τρεῖς καὶ ἀνὰ μέρος, καὶ εἷς διερμηνευέτω.

Virt. 154 εἰ μέντοι καὶ μηδὲν ὑπὲρ ἐχθροῦ πρακτέον δι' ἐλπίδα καταλλαγῶν, οὐδὲν ἐχθρὸν φυτόν, ἀλλ' ἔνσπονδα πάντα καὶ ὠφέλιμα, τὰ δ' ἥμερα καὶ διαφερόντως ἀναγκαῖα, ὧν ὁ καρπὸς ἢ τροφή ἐστιν ἢ ἰσότιμον τροφῇ κτῆμα. τί δὴ δεῖ πεπολεμῶσθαι πρὸς τὰ μὴ πολέμια τέμνοντας ἢ καίοντας … ; Je laisse de côté quelques variantes sans importance pour le contexte. Deux manuscrits, AP2, donnent οὐδὲν δὲ ; éd. Berlin commente par *fortasse recte*.

Je pense qu'il faut lire οὐδὲν δὲ et considérer la construction comme εἰ μέντοι …, (εἰ) οὐδὲν δὲ …, τί δὴ δεῖ … ; Comme cela, on aura un meilleur contexte entre (εἰ) οὐδὲν ἐχθρὸν φυτόν et la proposition interrogative τί δὴ δεῖ πεπολεμῶσθαι πρὸς τὰ μὴ πολέμια.

Virt. 155 ἐμέλησε δ’ αὐτῷ καθάπερ ἀγαθῷ προστάτῃ τὴν ἀλειπτικὴν μὴ μόνον ζῴοις ἀλλὰ καὶ φυτοῖς ἰσχύν τε καὶ ῥώμην ἀπεργάσασθαι. Cette proposition se lit dans les éditions, mais la construction n’est pas claire, et les traductions ne correspondent pas bien au texte. Seul C a προστάτῃ, les autres manuscrits portent seulement ἀγαθωτάτην, ἀγαθωτάτω, ἀγαθώτατον, ἀγαθῶ. Seul S porte ἀληπτικὴν, c’est-à-dire ἀλειπτικὴν des éditions, les autres donnent ἄληπτον γῆν ou rien (C). ἀπεργάσασθαι ne se trouve que dans S, mais je ne vois pas comment faire sans ce mot ou un autre qui signifie la même chose. Dans un autre passage, voir plus bas, il y a ἐμφύοντες.

Avec notre passage, nous trouvons ἀλειπτική quatre fois chez Philon, sans ou avec ἐπιστήμη ou avec τέχνη à prendre au contexte immédiat. Cf. pour l’art d’un entraîneur, un passage assez semblable au nôtre, *Somn*. I, 69 (οἱ λόγιοι θεοῦ) τρόπον ἀλειπτῶν ἰσχὺν καὶ δύναμιν καὶ ῥώμην ἀνανταγώνιστον ἐμφύοντες. τὴν ἀλειπτικὴν est donc très probablement correct. Je pense qu’il faut rejeter προστάτῃ, mal documenté dans la tradition, lire seulement ἀγαθῷ et regarder τὴν ἀλειπτικὴν comme un accusatif grec. Colson dans éd. Loeb pense à l’accusatif grec, mais retient προστάτῃ, ce qui rend la construction laborieuse.

Virt. 158 μετὰ δὲ τριετίαν, ὅταν αἱ μὲν ῥίζαι βαθύνωσι προσεχόμεναι τῷ ἐδάφει κραταιότερον, τὸ δὲ στέλεχος ὥσπερ ἀκλινέσι θεμελίοις ἐπερηρεισμένον αὐξήσῃ σὺν εὐτονίᾳ, δυνήσεται τελειογονεῖν ἔτει τετάρτῳ κατὰ τέλειον ἀριθμὸν τετράδα. τετράδι δὲ κελεύει μὴ δρέπεσθαι τὸν καρπὸν πρὸς ἀπόλαυσιν, ἀλλ’ ὅλον αὐτὸν καθιεροῦν ἀπαρχὴν τῷ θεῷ. Tel est le texte de éd. Berlin, accepté par les autres éditions. En fait, les manuscrits ne portent pas le texte et la ponctuation τετράδα. τετράδι δὲ, mais : τετράδα (sans δὲ) S, τετράδι δὲ C, τετράδα δὲ FG2HP, τετράδος δὲ A. La forme τετράδα a la plus forte tradition, même s’il ne faut pas se fier à une désinence.

κατὰ τέλειον ἀριθμὸν τετράδα est sans doute correct, cf. *Opif*. 47 ὁ δ’ οὐρανὸς διεκοσμεῖτο αὖθις ἐν ἀριθμῷ τελείῳ τετράδι et Περὶ ἀριθμῶν sive Ἀριθμητικά (fragmenta) 38[118], qui porte le même texte.

Il faudrait donc comprendre τετράδι dans notre passage comme « la quatrième année », et les traductions vont dans ce sens. Mais cela n’est guère possible. τετράς a 61 exemples chez Philon et ne veut jamais dire autre chose que « le nombre quatre », souvent mentionné avec τριάς et δεκάς. Je propose qu’on lise et ponctue comme suit, en suivant le manuscrit S : μετὰ δὲ τριετίαν … δυνήσεται τελειογονεῖν ἔτει τετάρτῳ. κατὰ τέλειον ἀριθμὸν τετράδα

118 Voir C. H. Roberts, *The Oxyrhynchus papyri*, vol. 18. London: Egypt Exploration Society for the British Academy 1914:3.

κελεύει μὴ δρέπεσθαι τὸν καρπὸν πρὸς ἀπόλαυσιν, ἀλλ' ὅλον αὐτὸν καθιεροῦν ἀπαρχὴν τῷ θεῷ. κατὰ τέλειον ἀριθμὸν etc. forme une asyndète, ce qui n'est pas unique chez Philon, notamment quand il explique ou quand il poursuit un raisonnement. Cf. par exemple § 183 λόγου μὲν <γὰρ> στόμα σύμβολον, où γὰρ est une conjecture, à mon avis pas nécessaire, dans les éditions.

Avec la ponctuation proposée, κατὰ τέλειον ἀριθμὸν τετράδα convient mieux avec ce qui suit : le nombre est parfait, l'action est une consécration.

Virt. 160 ὁρᾷς ὅσον τὸ ἵλεων καὶ χρηστὸν ἐπιδείκνυται καὶ ὡς ἀνακέχυκεν αὐτὸ πρὸς πᾶσαν ἰδέαν ἀνθρώπων τὸ πρῶτον, κἂν ἀλλόφυλός τις ἢ ἐχθρὸς ᾖ, εἶτα ζῴων ἀλόγων, κἂν μὴ τυγχάνῃ καθαρά, ἐπὶ δὲ πᾶσι σπαρτῶν ὁμοῦ καὶ δένδρων. Les variantes qui nous intéressent sont : pour ἐπὶ δὲ, S donne ἔτι δὲ, G1 donne ἔπειτα ; πᾶσι est la leçon de S, πάντων ou πάσης celles des autres manuscrits. Il faut, comme souvent, sous-entendre des mots du contexte : depuis πρὸς πᾶσαν ἰδέαν ἀνθρώπων nous avons (πρὸς πᾶσαν ἰδέαν) ζῴων ἀλόγων, ensuite ἔτι δὲ (πρὸς) πᾶσαν (ἰδέαν) σπαρτῶν ὁμοῦ καὶ δένδρων. Il faut donc lire ἔτι δὲ et πᾶσαν. Notez la séquence τὸ πρῶτον, εἶτα, ἔτι δὲ.

Virt. 165 στέλλειν δ' ἔτι μᾶλλον καὶ καθαιρεῖν ὑπεροψίαν ἀξιῶν τὰς αἰτίας ἐπιλέγει, δι' ἃς ἄληστον ἐχρῆν τὴν τοῦ θεοῦ μνήμην ἀγαλματοφορεῖν. Seul S porte ἐχρὴν (*sic*) τὴν τοῦ. Probablement, il faut le rejeter, considérant la construction comme un infinitif dans une proposition relative après un *verbum dicendi*, manière de s'exprimer assez fréquente.

Virt. 176 δεύτερα[119] δὲ τὰ κατ' ἐπανόρθωσιν συνιστάμενα, ἥ τε ἐκ νόσων ἀνάληψις καὶ ἡ ἐκ τῶν κατὰ πλοῦν κινδύνων εὐκταιοτάτη σωτηρία καὶ ἡ λήθης ἐκγινομένη ἀνάμνησις. Tel est le texte des éditions. Pour λήθης, S et Parisinus gr. 1630[120] donnent ἀληθὴς. Les manuscrits donnent ἐγγενομένη ou ἐγγινομένη ; Mangey a conjecturé ἐκ λήθης ἐγγινομένη.

Chez Philon, ἐκγίγνομαι se trouve 20 fois, 19 fois sous la forme ἐξεγένετο. Le vingtième passage est le nôtre, mais là, ἐκγινομένη est une conjecture. ἐξεγένετο ne se construit pas ailleurs avec le génitif comme dans la citation plus haut ; le sens du mot est « se produire », « résulter ». Dans ce qui précède, il y a ἐκ νόσων dans une forte tradition, même si des manuscrits donnent un texte confus avec la leçon τε κε pour τε ἐκ. Ensuite, il y a ἐκ τῶν

119 δεύτερα par opposition à ἀγαθὰ γὰρ προηγούμενα ἐν μὲν σώμασιν ἡ ἄνοσος ὑγεία etc.
120 Manuscrit qui contient des extraits.

κατὰ πλοῦν κινδύνων. Par conséquent, je pense qu'il faut rejeter la proposition ἐκγινομένη et lire pour la troisième fois ἐκ avec Mangey, donc ἐκ λήθης ἐγγινομένη.

Il semble que la leçon ἀληθὴς soit une conjecture faite après que ἐκ a disparu. Runia[121] pense que ἀληθὴς … ἀνάμνησις reprend ἄληστος γνῶσις qui est la leçon, certes fautive, de S au lieu de ἄληστος μνήμη dans ce qui précède. Il se peut qu'il y ait une influence. En tout cas, ἀληθὴς est une leçon fautive.

Virt. 183 <γὰρ>. Voir la remarque sur *Virt* 158.

Virt. 186 ὡς γὰρ ἐν νηῒ μὲν κυβερνήτης πᾶσι τοῖς ναύταις ἀντίρροπος, ἐν δὲ στρατοπέδῳ στρατηγὸς ἅπασι τοῖς στρατιώταις – διαφθαρέντος γοῦν ἡττᾶσθαι συμβαίνει, καθάπερ ἂν εἰ καὶ πᾶσα δύναμις ἡβηδὸν ἑάλω –, τὸν αὐτὸν τρόπον etc. Tous les manuscrits ont πάσῃ δυνάμει, qu'il faut retenir. On trouve πάσῃ δυνάμει plusieurs fois chez Philon. On a voulu changer, parce qu'on n'a pas trouvé de sujet pour ἑάλω. Mais le sujet est στρατόπεδον, à extraire de στρατοπέδῳ précédent, et πάσῃ δυνάμει est un datif comitatif.

Virt. 197 τούτοις μὲν γὰρ ἀπολογία τὸ μηδὲν οἰκεῖον ἔχειν <παράδειγμα> καλοκἀγαθίας. Le texte des éditions porte l'addition παράδειγμα, ajouté dans éd. Berlin à partir de *Spec*. IV, 182 ἔχων γὰρ οἰκεῖα παραδείγματα καλοκἀγαθίας ἃ μιμήσεται καὶ μηδὲν ἀποματτόμενος εἰς ὑγιαίνοντος βίου κατόρθωσιν ἐπίληπτος, donc dans un contexte identique ; nous trouvons dans *Spec*. ἀποματτόμενος et le même mot dans *Virt*., peu après notre citation : ἀρχετύπων ἀγαθῶν οὐδὲν ἀπομάξασθαι καλὸν.

Cependant, on peut rattacher οἰκεῖον directement à καλοκἀγαθίας. οἰκεῖον avec le génitif est une construction qu'on trouve sans difficulté chez Philon. L'addition <παράδειγμα> est donc superflue.

Virt. 199 αὐτίκα τοὺς ἐκ τοῦ γηγενοῦς φύντας τίς οὐκ ἂν εὐπατρίδας εἴποι καὶ εὐπατριδῶν ἀρχηγέτας; οἳ γένος ἐξαίρετον ἔλαχον παρὰ τοὺς ἔπειτα, βλαστήσαντες ἐκ τῶν πρώτων νυμφίων ἀνδρός τε καὶ γυναικὸς τότε πρῶτον εἰς ὁμιλίαν κοινὴν ἐπὶ σπορᾷ τοῦ ὁμοίου συνελθόντων. Les seules variantes d'un certain intérêt sont βλαστήσαντες H^2, βλαστῶντας S, βλαστήσαντας *ceteri*. Il faut suivre la tradition extrêmement dominante et écrire l'accusatif, βλαστῶντας ou βλαστήσαντας, en ponctuant autrement : αὐτίκα τοὺς ἐκ τοῦ

121 P. 129.

γηγενοῦς φύντας τίς οὐκ ἂν εὐπατρίδας εἴποι καὶ εὐπατριδῶν ἀρχηγέτας, οἳ γένος ἐξαίρετον ἔλαχον παρὰ τοὺς ἔπειτα, βλαστήσαντας (ou βλαστῶντας) … συνελθόντων ; Philon n'a rien contre une longue proposition interrogative, cf. par exemple tout le § 218.

Virt. 201 καὶ γὰρ τῶν ὀρῶν τὰ ὑψηλότατα τῇ συναυξήσει καὶ ἐπιτάσει τῆς περὶ τὴν φορὰν πλημμύρας κατεπίνετο. Tel est le texte de éd. Berlin., suivi dans les autres éditions. La seule variante d'une modeste importance est que S^1 présente τῆς au lieu de τὴν, mais cela a été corrigé en τὴν par S^2.

Chez Philon, on trouve souvent une construction avec περί pour éviter deux génitifs.[122] Voici deux exemples :

- *Confus*. 100 καίτοι τίς οὐκ οἶδεν, ὅτι <τὸ> τῆς περὶ αὐτοὺς (à savoir : le soleil et la lune) φορᾶς τάχος ἀνανταγώνιστόν ἐστιν ;
- *Congr.* 96 ὁρᾷς ὅτι καὶ ἀπὸ τοῦ περὶ ἡμᾶς ὄγκου σωματικοῦ … ... οἴεται δεῖν ἀπάρχεσθαι ;

Je me demande s'il ne faut pas lire τῆς περὶ τὴν πλημμύραν φορᾶς, « la force de l'inondation ». La leçon de S^1 ne plaide pas pour cette proposition, mais elle ne plaide pas contre non plus. Un changement de l'ordre de mots est une variante des plus fréquentes.

Virt. 203 χερσὶ μὲν θείαις <εἰς> ἀνδριάντα τὸν σωματοειδῆ τυπωθεὶς ἀκρότητι τέχνης πλαστικῆς. Les éditions ont l'addition <εἰς>, mais je me demande si elle est nécessaire. Il peut s'agir du cas bien connu que l'accusatif est retenu quand le verbe est mis au passif.[123] Il faudrait donc rejeter l'addition εἰς qui n'a pas d'appui dans la tradition. Un exemple frappant et accepté par les éditions est *2 Cor.* 3, 18 τὴν αὐτὴν εἰκόνα μεταμορφούμεθα ἀπὸ δόξης εἰς δόξαν.

Virt. 203 ἆρ' οὐχ ὑπερβολή τις εὐγενείας μηδεμιᾷ τῶν ἄλλων ὅσαι διωνομάσθησαν εἰς σύγκρισιν ἐλθεῖν δυναμένη; Tel est le texte des éditions. Les variantes importantes et les propositions sont : τις FN, τῆς ceteri ; μηδεμιᾷ Cohn dans éd. Berlin, μὴ δὲ μία S, μηδεμιᾶς *ceteri* ; ὅσαι διωνομάσθησαν Cohn dans éd. Berlin, ὅσα διωνομάσθη S, ἀϊδίων (ἰδίων N) ὀνομασθεῖσαν *ceteri* ; δυναμένη S, δυναμένης *ceteri*.

Je propose de lire : ἆρ' οὐχ ὑπερβολὴ τῆς εὐγενείας μηδὲ μιᾶς (sc. εὐγενείας) τῶν ἄλλων, αἳ διωνομάσθησαν, εἰς σύγκρισιν ἐλθεῖν δυναμένης ; Dans cette proposition, τῶν ἄλλων sont ceux qui, dans ce qui suit, sont

122 Aussi sans génitif, par exemple *Virt*. 216 τῷ περὶ τὴν ψυχὴν μεγέθει.
123 Kühner-Gerth 2:1, p.125 suiv. (§ 378 :7) ; Schwyzer 2, p. 241.

opposés à Adam. διονομάζω se trouve trois fois chez Philon et n'a rien d'exceptionnel.

Virt. 204 τῶν μὲν γὰρ τὸ κλέος ἐκ προγόνων εὐτυχίας – ἄνθρωποι δὲ οἱ πρόγονοι, ζῷα ἐπίκηρα καὶ φθαρτά, καὶ αἱ τούτων ἀβέβαιοι καὶ ἐφήμεροι τὰ πολλὰ εὐπραγίαι –, τοῦ δὲ πατὴρ [μὲν] θνητὸς οὐδείς, ὁ δὲ ἀίδιος θεός. Tel est le texte des éditions, à l'exception d'éd. Cerf qui a rejeté μὲν au début de la proposition, peut-être par erreur. Toutes ont rejeté μὲν avant θνητὸς ; ὁ δὲ ἀίδιος θεός est la leçon de S ; les autres manuscrits donnent οὐδὲ αἴτιος ἀλλ' ἢ θεός.

Il faut suivre le texte de la majorité des manuscrits et lire : τοῦ δὲ πατὴρ μὲν θνητὸς οὐδείς οὐδὲ αἴτιος ἀλλ' ἢ θεός. Le contraste est entre les autres, τῶν μὲν γὰρ τὸ κλέος ἐκ προγόνων εὐτυχίας et τοῦ δὲ, à savoir Adam. Ensuite, il faut garder μὲν qui montre un autre contraste, exprimé par πατὴρ μὲν θνητὸς οὐδείς οὐδὲ αἴτιος d'un côté et ἀλλ' ἢ θεός de l'autre : le père et l'origine n'est pas un mortel mais Dieu. L'idée de πατήρ est chez Philon souvent combinée avec l'idée de αἴτιος et αἰτία : Dieu est le père et la cause de tout.

Virt. 216 κτησάμενος δὲ πίστιν, τὴν τῶν ἀρετῶν βεβαιοτάτην, συνεκτᾶτο καὶ τὰς ἄλλας ἁπάσας. Toute la tradition porte ἐπιστήμην ; les éditions écrivent πίστιν, une conjecture de Mangey qui appuie sa proposition sur *Praem*. 27 (voir plus bas) et *Abr*. 270, οὐ τὴν πρὸς τὸ ὂν πίστιν est présenté comme τὴν βασιλίδα τῶν ἀρετῶν.

Je pense que pour Philon, ἐπιστήμη est une condition nécessaire de πίστις et qu'il faut le garder dans le texte. Cf. peu avant, § 216, διὸ καὶ πιστεῦσαι λέγεται (sc. Abraham) τῷ θεῷ πρῶτος, ἐπειδὴ καὶ πρῶτος ἀκλινῆ καὶ βεβαίαν ἔσχεν ὑπόληψιν, ὡς ἔστιν ἓν αἴτιον τὸ ἀνωτάτω. La foi d'Abraham est fondée sur une ferme conception de Dieu, βεβαίαν … ὑπόληψιν. βέβαιος est souvent mis en contexte avec ἐπιστήμη, comme dans le passage discuté. Cf. aussi *Praem*. 27 διδακτικῇ χρησάμενος ἀρετῇ πρὸς τελείωσιν, ἆθλον αἴρεται τὴν πρὸς θεὸν πίστιν ; premièrement la connaissance, ensuite la foi. Ce passage n'est donc pas un appui de la conjecture πίστιν, acceptée par les éditeurs.

De praemiis et poenis (Praem.)

Les éditions utilisées sont éd. Berlin 5, éd. Loeb 8 et éd. Cerf 27. Les manuscrits dont on se sert dans éd. Berlin sont FAHP ; selon l'éditeur Cohn, F est bien supérieur aux autres. Malheureusement, ce manuscrit fait défaut depuis § 123. De nombreux extraits se trouvent dans *Sacra Parallela* et dans d'autres florilèges.

Praem. 24 πατὴρ γὰρ καὶ υἱὸς καὶ υἱωνὸς ἐπὶ τὸ αὐτὸ τέλος ἔσπευσαν τοῦ βίου <τὸ> τῷ ποιητῇ καὶ πατρὶ τῶν ὅλων εὐαρεστῆσαι. Les éditions acceptent l'addition τὸ ; on a aussi proposé de lire τὸ ποιητῇ etc… au lieu de τῷ ποιητῇ de la tradition.

Je me demande si l'addition est nécessaire. Il y a des passages où l'on s'attend à l'article devant l'infinitif mais où il fait défaut ; voir quelques exemples dans les remarques sur *Deter*. 53, p. 37, et *Poster*. 36, p. 41.

Praem. 69 τί ἂν οὖν παθὼν ἀξίαν ἐδεδώκει δίκην, ὃς διὰ μιᾶς πράξεως οὐδὲν τῶν βιαίων καὶ ἀσεβῶν παρέλιπεν; ἴσως ἂν εἴποι τις· ἀναιρεθείς. Tel est le texte des éditions. ἀναιρεθείς est la leçon du manuscrit F, regardé comme généralement le meilleur ; HP donnent ἀναιρεθείς θάνατον, A ἀναιρεθείς θᾶττον, où θᾶττον est sans doute une détoriation de θάνατον.

Je pense que cette fois, il faut suivre HP avec A, parce que leur leçon convient parfaitement au contexte grammatical : à τί … παθὼν correspond ἀναιρεθείς, à ἀξίαν … δίκην correspond θάνατον.

Praem. 90 φέρει καὶ ποταμὸς ὁ Αἰγύπτιος ὅμοια τοῖς οἰκήτορσι τῆς χώρας ἀνθρωποβόρα ζῷα, τοὺς κροκοδείλους λεγομένους καὶ ποταμίους ἵππους. La leçon de AH^1P est ὅμοια, celle de FH2 est ὅμορα. Il y a les propositions ὅμοια <καὶ βλαβερά>, ὁμοίως βλαβερά et ἥμερα (*sic*). Les éditions Berlin et Cerf écrivent ὅμοια, éd. Cerf non sans hésitation ; éd. Loeb choisit ὅμορα et n'y trouve rien à redire.

Dire que les crocodiles sont semblables aux Égyptiens est très dur, même si la nation a une mauvaise réputation comme oppresseurs des Israélites et comme représentants de la violence et de la vice. Dire que les crocodiles et les hippopotames sont des voisins est peut-être moins contestable, mais je me demande, s'il ne s'agit pas du fleuve qui est dans le voisinage, donc : ποταμὸς ὁ Αἰγύπτιος ὅμορος τοῖς οἰκήτορσι τῆς χώρας. En tout cas, une forme de ὅμορος est préférable, comme une *lectio difficilior*, comparée au très commun ὅμοιος. Ailleurs, Philon utilise le mot ὅμορος pour désigner des régions ou des peuples.

Praem. 91 ὁ δὲ νεώτερος καὶ ἐπιτηδεύσει γενόμενος (sc. πόλεμος) ἐκ πλεονεξίας ῥᾳδίως διαλυθήσεται, τῶν ἀνθρώπων, ὥς γέ μοι δοκεῖ, δυσωπηθέντων, εἰ μελλήσουσιν ἀγριώτεροι ζῴων ἀλόγων ἐξετάζεσθαι, ὅτε τὰς ἀπὸ τῶν ἀλόγων ζημίας καὶ βλάβας ἐκπεφεύγασιν. Tel est le texte des éditions. Le second ἀλόγων est une conjecture pour ἄλλων de la tradition. On a aussi fait la proposition αὐτῶν.

Il y a deux espèces de guerre contre les hommes, celle menée par les animaux sauvages où l'homme s'est déjà montré supérieur et celle menée par les hommes eux-mêmes. II faut laisser ἄλλων, car il y a les hommes et les autres, à savoir les animaux. Dans ce qui suit, Philon souligne la différence entre les deux espèces d'êtres, les animaux dangereux et insociables et l'homme, par nature doux et sociable.

Praem. 96-97 ἐνίους δὲ τῶν ἐχθρῶν ἀναξίους ἔσεσθαί φησιν ἥττης τῶν ἀνθρώπων, οἷς σμήνη σφηκῶν ἀντιτάξειν ἐπ' ὀλέθρῳ αἰσχίστῳ προπολεμοῦντα τῶν ὁσίων. τούτους δ' οὐ μόνον τὴν ἐν πολέμῳ νίκην ἀναιμωτὶ βεβαίως ἕξειν, ἀλλὰ καὶ κράτος ἀρχῆς ἀνανταγώνιστον ἐπ' ὠφελείᾳ τῶν ὑπηκόων. Toute la tradition donne τοῦτο ; les éditions ont accepté la conjecture τούτους.

À mon avis, le neutre τοῦτο résume ce qui précède, à savoir le succès des Israélites dans les guerres. Peu avant, § 95, τοῦτο δ' ἐστὶ θάρσος ψυχῶν ἀκατάπληκτον καὶ σωμάτων ἰσχὺς κραταιοτάτη explique ce qui précède. Mais je me demande s'il faut vraiment lire ἕξειν. L'infinitif ἀντιτάξειν dépendrait de φησιν précédent, suivi d'un infinitif dans une proposition relative ; une telle construction n'est pas rare. Après ἀντιτάξειν, je pense qu'on a automatiquement écrit ἕξειν au lieu de ἕξει. Avec τοῦτο commence une autre proposition qui n'a rien à voir avec ce que l'Écriture dit (φησιν).

Praem. 121 <ὃν> καὶ μύστην γεγονότα τῶν θείων τελετῶν καὶ συμπεριπολοῦντα ταῖς τῶν οὐρανίων χορείαις καὶ περιόδοις ἐγέραρεν ὁ θεὸς ἠρεμίᾳ, βουληθεὶς ἀμέθεκτον εἶναι, κηραίνοντα περὶ μηδὲν πάθος ὧν αἱ τοῦ σώματος γεννῶσιν ἀνάγκαι ἐπιτιθέμεναι κατὰ πλεονεξίαν παθῶν δυναστείας· ἢ γὰρ περιέψυξέ τι ἢ περιέφλεξε[ν οὐρανὸς] καὶ αὐχμηρὸν ἢ τοὐναντίον ῥοῶδες ἀπειργάσατο· Tel est le texte des éditions Berlin et Cerf[124]. Éd. Loeb met la conjecture ἀμέθελκτον pour ἀμέθεκτον dans le texte, écrit αὖον καὶ αὐχμηρὸν pour οὐρανὸς καὶ αὐχμηρὸν et écrit εἰ γὰρ pour ἢ γὰρ.

À l'exception de quelques minuties, les textes des manuscrits sont comme suit : ὃν n'a pas d'appui dans la tradition ; tous les manuscrits ont ἀμέθεκτον ;

124 Éd. Cerf met une virgule après ἀνάγκαι.

γεννῶσι δυνάμεις FHP, ἀνάγκαι sans γεννῶσι A, γεννῶσιν ἀνάγκαι du texte est une conjecture acceptée par les éditions ; toute la tradition a ἢ γὰρ, εἰ γὰρ étant, à ce qu'il semble, une conjecture dans éd. Loeb ; τι A, τις FHP ; περιέφλεξεν οὐρανὸς A, αὖον FHP.

Je propose d'écrire : καὶ μύστην γεγονότα τῶν θείων τελετῶν καὶ συμπεριπολοῦντα ταῖς τῶν οὐρανίων χορείαις καὶ περιόδοις ἐγέραρεν ὁ θεὸς ἠρεμίᾳ, βουληθεὶς ἀμέθεκτον εἶναι, κηραίνοντα περὶ μηδὲν πάθος, ὧν αἱ τοῦ σώματος γεννῶσι δυνάμεις ἐπιτιθέμεναι κατὰ πλεονεξίαν παθῶν δυναστείας· εἰ γὰρ περιέψυξέ τις ἢ περιέφλεξεν, αὖον ἢ τοὐναντίον ῥοῶδες ἀπειργάσατο·

La conjecture <ὂν>, acceptée par les éditions, se réfère à τῷ σπουδαίῳ dans ce qui précède : elle n'est pas nécessaire, car on peut bien faire commencer une autre proposition par καὶ μύστην. Pour ἀμέθεκτον, on a fait les conjectures ἀμέθελκτον, acceptée par éd. Loeb, et <νόσων> ou <νοσημάτων> ou <κακιῶν> ἀμέθεκτον, proposé par Cohn dans éd. Berlin mais pas mis dans le texte. À mon avis, il faut mettre κηραίνοντα περὶ μηδὲν πάθος entre virgules ou tirets, et rattacher ἀμέθεκτον à ὧν αἱ τοῦ σώματος γεννῶσι δυνάμεις. σώματος δυνάμεις ne fait pas de difficulté ; il y a beaucoup de passages chez Philon où δύναμις est combiné avec σῶμα, parfois avec σῶμα et ψυχή. Avec δυνάμεις, il faut lire τις, à savoir δύναμις. εἰ γὰρ convient avec ce qui suit, si l'on accepte le texte proposé, et on ne peut guère regarder εἰ comme une conjecture. οὐρανὸς n'a rien à voir dans ce contexte qui concerne les réactions du corps, même si avant, les cieux sont là comme la place où le myste se trouve mentalement ; je crois que αὖον a été mal interprété comme une forme abrégée de οὐρανὸς ; αὐχμηρὸν est, à mon avis, une glose pour expliquer αὖον, pas le contraire, comme Cohn 1908[125] et Colson dans éd. Loeb pensaient ; avec seulement un adjectif, ou αὖον, ce qui est préférable, ou αὐχμηρὸν, nous avons une correspondance : περιέψυξέ/ῥοῶδες et περιέφλεξεν/αὖον.

Il y a des difficultés dans cette interprétation. C'est un peu dur de rattacher ἀμέθεκτον à la phrase ὧν αἱ τοῦ σώματος γεννῶσι δυνάμεις, en sautant, pour ainsi dire, κηραίνοντα περὶ μηδὲν πάθος, même si Philon aime les insertions. Quant à αὖος, en fait le mot ne se trouve pas ailleurs chez Philon ! Mais cela montre que le mot peut bien avoir besoin d'être expliqué par αὐχμηρὸς qu'on trouve quatre fois chez Philon. La combinaison περιέψυξέ/ῥοῶδες semble étonnante, mais on trouve chez Hippocrate *De natura muliebri* 1 οἱ μὲν γὰρ τῶν τόπων (sc. τῶν γυναικῶν) ψυχροὶ, ῥοώδεες, οἱ δὲ θερμοὶ, ξηροὶ καὶ στάσιμοί εἰσιν ; pareillement *De mulierum affectibus* 111.

125 P. 218.

Praem. 135 ἧττον γὰρ <χαλεπὸν> ἀπαλγήσαντας ἐπιτεμεῖν θανάτῳ τὰς ἀνίας, ὃ τοῖς μὴ λίαν φρενοβλαβέσιν ἔθος δρᾶν. Les éditions portent la conjecture <χαλεπὸν>, mais Colson, dans éd. Loeb, doute sa nécessité, interprétant ἧττον comme « a smaller thing ».

Colson a raison, comme le montre un autre passage chez Philon : *Mos*. II, 198 καίτοι καὶ τὸ κακηγορεῖν ἧττον ἐν συγκρίσει κατάρας.

Quod omnis probus liber sit (Prob.)

Les éditions utilisées sont éd. Berlin 6, éd. Loeb 9 et éd. Cerf 28. Les manuscrits dont on se sert dans éd. Berlin sont MFGAHPQT ; selon l'éditeur Cohn, M est supérieur aux autres.[126]

Prob. 41 Μάθοι δ' ἄν τις τὴν ἐλευθερίαν, ἢ περὶ τὸν σπουδαῖόν ἐστι, καὶ ἐξ ἑτέρων· δοῦλος εὐδαίμων πρὸς ἀλήθειαν οὐδείς· τί γὰρ ἀθλιώτερον ἢ πάντων ἄκυρον εἶναί τινα καὶ ἑαυτοῦ; ὁ δέ γε σοφὸς εὐδαίμων, ἕρμα καὶ πλήρωμα καλοκἀγαθίας ἐπιφερόμενος, ἐν ᾗ τὸ κῦρός ἐστιν ἁπάντων· <ὥστ'> ἀναμφιβόλως καὶ ἐξ ἀνάγκης ὁ σπουδαῖος ἐλεύθερός ἐστι. Tel est le texte des éditions. Les manuscrits ont tous ἀλήθειαν où les éditeurs mettent ἐλευθερίαν avec la vulgate (v) ; ὥστ' est une conjecture acceptée dans les éditions.

À mon avis, nous devons garder les leçons de la tradition la plus importante. Il s'agit d'une argumentation stricte pour prouver la vérité, τὴν ἀλήθειαν. Après les prémisses, δοῦλος εὐδαίμων πρὸς ἀλήθειαν οὐδείς etc. et ὁ δέ γε σοφὸς εὐδαίμων etc., vient la conclusion : ἀναμφιβόλως καὶ ἐξ ἀνάγκης ὁ σπουδαῖος ἐλεύθερός ἐστι.

Prob. 58. Philon part des paradoxes stoïciens, notamment que le vertueux est toujours libre, et poursuit : ἀνάγκη καὶ τοῖς παραδόξοις νομιζομένοις τῶν προβλημάτων διὰ τὸ ἄηθες ἐπάγειν πίστεις ἐπαλλήλους προσεγχρίοντας· μόλις γὰρ ἔνιοι συνεχείᾳ πληττόμενοι τῶν ἀποδείξεων αἰσθάνονται.

126 L'éditrice de éd. Cerf écrit (p. 133) que éd. Berlin s'appuie sur les manuscrits QT, ce qui doit être une erreur : ces manuscrits ne contiennent que *Prob*. parmi les ouvrages de Philon, et ils sont par conséquent présentés spécialement dans éd. Berlin 6.

Quelques manuscrits donnent comme les éditions προσεγχρίοντας, un manuscrit porte προσεγχρίοντας avec πτ écrit au-dessus, d'autres προσεγχρί(μ)πτοντας.

On comprend difficilement προσεγχρίοντας : éd. Loeb écrit « apply » et pense à « ointment » et à « rubbing it in » ; éd. Cerf traduit le passage par « administrer des épreuves que se renforcent les uns les autres ». Par contre, προσεγχρί(μ)πτοντας dans le sens d'« aligner » convient au contexte : il faut aligner des preuves l'une après l'autre pour convaincre ceux que ne sont influencés que par toute une série de preuves, συνεχείᾳ πληττόμενοι τῶν ἀποδείξεων. Pour Werke Breslau[127], on semble avoir lu προσεγχρί(μ)πτοντας, « beilegen und zukommen zu lassen ». Philon fait suivre une telle série, §§ 59–61. Ensuite, § 62, il présente ceux qui sont insensibles à tout raisonnement, λόγων ἀποδεικτικῶν οὐ συνιέντες (cf. τῶν ἀποδείξεων plus haut) et qui demandent des exemples d'hommes vertueux.

Le verbe προσεγχρίμπτω est très rare, et on se demande pourquoi Philon l'a choisi, mais le sens du simple χρίμπτω est clair, à savoir « rapprocher ».

Prob. 128. Théodore l'Athée parle : κἀγὼ διὰ τοῦτο μετανέστην, ὕψει καὶ μεγέθει τῆς ἐμῆς διανοίας τῶν πολιτευομένων Ἀθήνησιν οὐ δυνηθέντων συνδραμεῖν, ἅμα καὶ φθονηθείς. Les manuscrits AQT ont une addition après συνδραμεῖν, à savoir μὴ θελήσας Ἀθηναίοις. Chez Philon, il faut souvent sous-entendre un mot tiré du précédent, et là, μὴ θελήσας Ἀθηναίοις, sc. συνδραμεῖν, donne un sens qui est frappant et convient au contexte. Il faut donc probablement suivre AQT.

Prob. 142 ἄγαμαι καὶ τῶν Ἀργοναυτῶν, οἳ σύμπαν ἀπέφηναν ἐλεύθερον τὸ πλήρωμα μηδένα μηδὲ τῶν εἰς ἀναγκαίας ὑπηρεσίας προσέμενοι δοῦλον. Seuls les manuscrits MH donnent μηδὲ, mais H a été corrigé en μήτε ; tous les autres portent μήτε. Le texte des éditions μηδένα μηδὲ τῶν εἰς ἀναγκαίας ὑπηρεσίας προσέμενοι δοῦλον est le texte de M ; G donne μηδένα μήτε τῶν ἰδίας μήτε τῶν ἀναγκαίας ὑπηρεσίας προσέμενοι δοῦλον ; μηδένα μήτε τῶν ἰδίας (sans εἰς) ἀναγκαίας etc. FP, μηδένα μήτε τῆς ἰδίας (sans εἰς) ἀναγκαίας etc. HAQT.

Je pense que la leçon de G est correcte : « aucun esclave, ni de ceux pour le service personnel, ni de ceux pour le service nécessaire (à savoir : nécessaire pour toute l'équipe du navire) ». Les autres manuscrits ont perdu un des deux membres μήτε τῶν ἰδίας μήτε τῶν ἀναγκαίας ὑπηρεσίας. Pour le manuscrit M on a restitué un texte lisible.

---

127 Ce vol. VII est édité à Berlin, mais je retiens l'abréviation Werke Breslau.

Philon, toujours sévère contre le luxe, fait donc une distinction entre le travail de l'esclave pour la propre personne du maître et le travail nécessaire pour le navire. On s'attend peut-être à un mot comme κοινῆς pour former un contraste avec ἰδίας, mais ἀναγκαίας comme contraste est plus fort : il y a des choses qui sont personnelles, donc de peu de valeur, il y a celles qui sont nécessaires.

De vita contemplativa (Contempl.)

Les éditions utilisées sont éd. Berlin 6, éd. Loeb 9 et éd. Cerf 29. Les manuscrits dont on se sert dans éd. Berlin sont CMFGAHP avec une version arménienne et une partie d'une version latine qui comprend §§ 1–41, éditée par Cohn dans les Prolegomena I de éd. Berlin 6, pp. XVIII–XXIX. Dans éd. Berlin, Cohn regarde le manuscrit C comme supérieur aux autres.

Contempl. 9 οἱ ἥμεροι τὰ ἀνήμερα καὶ ἀτίθασα καὶ οἱ λογικοὶ τὰ ἄλογα καὶ οἱ συγγένειαν ἔχοντες πρὸς τὸ θεῖον τὰ μηδ' ἂν Θερσίτῃσι συγκριθέντα, οἱ ἄρχοντες καὶ δεσπόται τὰ ὑπήκοα φύσει καὶ δοῦλα. Les variantes sont : θερσίτησι C^1 et la version arménienne ; θηρσί τισι *ceteri ; monstris* la version latine.

θηρσί τισι n'est peut-être pas impossible : les animaux vénérés par les Égyptiens, par exemple le crocodile, sont pires que certains animaux. Cependant, la leçon où nous trouvons Thersite est beaucoup plus frappante. On a trouvé la forme Θερσίτῃσι, un pluriel ionien, étrange et peu probable.

Je crois que la solution est que -σι συ- dans Θερσίτῃσι συγκριθέντα est une dittographie ; il faut donc rejeter -σι et lire Θερσίτῃ συγκριθέντα.

Contempl. 39 συνόλως γὰρ ἀσκοῦσιν ἀτυφίαν, εἰδότες τῦφον μὲν τοῦ ψεύδους ἀρχήν, ἀτυφίαν δὲ ἀληθείας, ἑκάτερον δὲ πηγῆς λόγον ἔχον· ῥέουσι γὰρ ἀπὸ μὲν τοῦ ψεύδους αἱ πολύτροποι τῶν κακῶν ἰδέαι, ἀπὸ δὲ τῆς ἀληθείας αἱ περιουσίαι τῶν ἀγαθῶν ἀνθρωπίνων τε καὶ θείων.

Les éditions suivent le texte de la version latine ; après εἰδότες, la tradition grecque porte τύφου μὲν τὸ ψεῦδος ἀρχήν, ἀτυφίας δὲ ἀλήθειαν, correctement. Dans le texte publié, nous trouvons premièrement τῦφος et ἀτυφία comme des débuts, des causes, des sources (ἀρχήν, πηγῆς λόγον ἔχον) ; ensuite, c'est du mensonge et de la vérité, évidemment comme des sources,

que découle tout ce qui est bon et tout ce qui est mauvais. Cela ne tient pas. Début et source sont sûrement le mensonge et la vérité, comme le présente la tradition grecque. Étroitement rattachée à la vérité est la droite raison naturelle, ὁ ὀρθὸς τῆς φύσεως λόγος ; voir *Mos*. I, 48 ἐφιέμενος οὐ τοῦ δοκεῖν ἀλλὰ τῆς ἀληθείας, διὰ τὸ προκεῖσθαι σκοπὸν ἕνα τὸν ὀρθὸν τῆς φύσεως λόγον, ὃς μόνος ἐστὶν ἀρετῶν ἀρχή τε καὶ πηγή, où nous retrouvons tant ἀρχή que πηγή.

Contempl. 46 οἶδα δέ τινας, [οἳ] ἐπειδὰν ἀκροθώρακες γένωνται, πρὶν τελέως βαπτισθῆναι, τὸν εἰς τὴν ὑστεραίαν πότον ἐξ ἐπιδόσεως καὶ συμβολῶν προευτρεπιζομένους, μέρος ὑπολαμβάνοντας τῆς ἐν χερσὶν εὐφροσύνης εἶναι τὴν περὶ τῆς εἰς τὸ μέλλον μέθης ἐλπίδα. τοῦτον τὸν τρόπον διαζῶντες ἄοικοι καὶ ἀνέστιοι διατελοῦσιν. Toutes les éditions rejettent οἳ. Il faut le garder, car οἳ se rapporte à ce qui suit : τοῦτον τὸν τρόπον διαζῶντες ἄοικοι καὶ ἀνέστιοι διατελοῦσιν etc. Il faut donc remplacer le point après ἐλπίδα par une virgule. Comme contexte, cela fonctionne bien, brièvement : je connais ceux qui, quand ils sont gris, en arrangeant une prochaine beuverie, de cette manière vivent loin de la maison.

Contempl. 56 εὔξαιτο γὰρ ἄν τις τὰ ἀπευκταιότατα, πεῖνάν τε καὶ δίψαν, <μᾶλλον> ἢ τὴν ἐν ταῖς τοιαύταις εὐωχίαις ἄφθονον σιτίων καὶ ποτῶν περιουσίαν. L'addition de μᾶλλον dans toutes les éditions n'est pas nécessaire. Dans des propositions qui contiennent une volonté ou une comparaison où une possibilité est plus désirable que l'autre, on peut faire sans ce mot. Cf. la remarque sur *Contre Celse* I, 44 *init*. ὅτι πολλῷ <μᾶλλον> οὗτος ἐκείνων ἄξιός ἐστι τοῦ πιστεύεσθαι τοιαῦτα λέγων ἑωρακέναι dans Alexanderson[128], notamment le passage Clément d'Alexandrie, *Stromates* VII, 103, 1 οὓς ἐλεήσειεν ἄν τις ἢ μισήσειεν τῆς τοιαύτης διαστροφῆς.

Contempl. 69 μή πού τις ὑπολαμβάνει στρωμνάς, εἰ καὶ οὐ πολυτελεῖς, ἀλλ' οὖν μαλακωτέρας ἀνθρώποις εὐγενέσι καὶ ἀστείοις καὶ φιλοσοφίας ἀσκηταῖς εὐτρεπίσθαι; στιβάδες γάρ εἰσιν εἰκαιοτέρας ὕλης etc. Les éditions donnent la conjecture μή πού τις, la tradition portant ἤ πού τις, ἦ πού τις, εἴ πού τις (la plupart des manuscrits). Il faut simplement constater que ἤ est à considérer comme une particule interrogative qui se trouve souvent dans des auteurs comme Origène, Clément d'Alexandrie et Philon, mais aussi dans le Nouveau Testament. La question a souvent un caractère rhétorique. ἦ est bien sûr une particule interrogative, et εἰ peut aussi, on le sait, fonctionner

128 P. 159.

de la même manière. Nous avons donc trois particules interrogatives, dont les nuances nous échappent. En tout cas, la conjecture n'est pas nécessaire.

Contempl. 89 μεθυσθέντες οὖν ἄχρι πρωΐας τὴν καλὴν ταύτην μέθην, οὐ καρηβαροῦντες ἢ καταμύοντες, ἀλλὰ διεγηγερμένοι μᾶλλον ἢ ὅτε παρεγένοντο εἰς τὸ συμπόσιον, τάς τε ὄψεις καὶ ὅλον τὸ σῶμα πρὸς τὴν ἕω στάντες, ἐπὰν θεάσωνται τὸν ἥλιον ἀνίσχοντα, τὰς χεῖρας ἀνατείναντες εἰς οὐρανὸν εὐημερίαν καὶ ἀλήθειαν ἐπεύχονται etc. On a soupçonné στάντες et proposé, sans le mettre dans le texte, καθιστάντες ou σταθέντες. À mon avis, on a commis l'erreur de mettre une virgule après στάντες et de lire d'une traite τάς τε ὄψεις καὶ ὅλον τὸ σῶμα πρὸς τὴν ἕω στάντες. Il faut mettre la virgule après σῶμα et lire ἀλλὰ διεγηγερμένοι … τάς τε ὄψεις καὶ ὅλον τὸ σῶμα, et ensuite πρὸς τὴν ἕω στάντες etc. πρὸς τὴν ἕω ne se trouve pas qu'avec des verbes qui veulent dire quelque chose comme « se tourner vers », mais dénote aussi que quelque chose « se trouve vers l'est ». Les exemples sont nombreux ; en voici quelques-uns.

- *Ios*. 159 τὰς ἑξῆς ἀεὶ πόλεις καὶ χώρας ἐπικαταλαμβάνων (sc. ὁ λιμός) ἄχρι περάτων καὶ τῶν πρὸς ἕω καὶ τῶν πρὸς δυσμὰς ἔφθασε τὴν οἰκουμένην ἐν κύκλῳ πᾶσαν κατασχών.
- Hérodote III, 99 ἄλλοι δὲ τῶν Ἰνδῶν πρὸς ἠῶ οἰκέοντες.
- Plutarque, *Vie de Lucullus* 27, 5 πρὸς ἕω μὲν ἦν τοῦ ποταμοῦ τὸ βαρβαρικὸν στράτευμα.

En lisant comme proposé plus haut, on voit mieux le contexte : cette ivresse qui a duré toute la nuit ne les rend ni appesantis ni somnolents, mais pour les yeux (cf. καταμύοντες) et pour le corps (cf. καρηβαροῦντες), ils sont mieux éveillés qu'avant le banquet.

De aeternitate mundi (Aet.)

Les éditions utilisées sont éd. Berlin 6, éd. Loeb 9, éd. Cerf 29. Les leçons des éditions précédentes de Bernays et de Cumont sont indiquées dans éd. Berlin. Les citations plus bas sont d'après éd. Berlin. Les manuscrits dont se servent les éditions Berlin, Loeb et Cerf sont MUHP(L)[129].

129 Pour L, voir éd. Berlin 1, p. XVI. Bernays s'appuie sur les éditions précédentes, notamment celle de Mangey, et sur le manuscrit M. Cumont se sert des mêmes manuscrits qu'éd. Berlin, sauf L.

Ces manuscrits forment selon l'éditeur Cohn trois groupes, M, U, HP, mais souvent MU sont d'accord contre HP. Un manuscrit E contient des extraits.

Aet. 34. εἰ δὴ φθορᾶς μὲν αἴτιον ἡ παρὰ φύσιν τάξις τῶν ἄλλων [ἔχει] ζῴων. Les éditions rejettent à tort ἔχει. La construction n'a rien de déconcertant : ἡ παρὰ φύσιν τάξις ἔχει αἴτιον φθορᾶς τῶν ἄλλων ζῴων. Stählin 1918[130] veut retenir ἔχει.

Aet. 55 εἰ γέγονεν ὁ κόσμος, ἀνάγκη καὶ τὴν γῆν γεγονέναι· εἰ δὲ ἡ γῆ γενητή, πάντως καὶ τὸ ἀνθρώπων γένος· ἄνθρωπος δὲ ἀγένητον, ἐξ ἀιδίου τοῦ γένους ὑφεστῶτος, ὥσπερ ἐπιδειχθήσεται. Les éditeurs écrivent avec Cumont ὑφεστῶτος contre le manuscrit qui donne ὑφεστώς, mais cela n'est pas nécessaire. ὑφεστώς est une forme neutre[131], correspondant à ἀγένητον. Philon aime bien un neutre généralisant ; voir la remarque sur *Spec*. I, 297.

Aet. 68. La conjecture de Diels εἰς ὅπλισιν est d'une élégance peu ordinaire, les manuscrits portant ἰσόπαις ἦν. Par l'itacisme, εἰς est changé en ἰσ et ιν en ἦν ; la confusion entre alpha et lambda est une erreur majuscule typique, à cause de laquelle ὅπλισ devient ὁπαισ.

Aet. 75 Ἔτι τοίνυν, εἰ μὲν μηδεμία φύσις ἀίδιος ἐωρᾶτο, [ἧττον] ἂν ἐδόκουν οἱ φθορὰν εἰσηγούμενοι τοῦ κόσμου, μηδὲν γὰρ ἔχοντες παράδειγμα ἀιδιότητος, [ἐδόκουν οἱ φθορὰν εἰσηγούμενοι τοῦ κόσμου ἂν] εὐπροφάσιστα ἀδικεῖν. Tel est le texte de éd. Cerf. Les éditions Berlin et Loeb ne mettent pas ἧττον entre crochets ; à part cela, le texte est le même. On a apporté beaucoup de corrections à ce passage ; voir les éditions. Il est clair qu'il faut rejeter tout ce qu'il y a entre les hochets comme une répétition de ce qui précède.

Je pense qu'une solution bien simple est de lire : ἧττον ἂν ἐδόκουν οἱ φθορὰν εἰσηγούμενοι τοῦ κόσμου – μηδὲν γὰρ ἔχοντες παράδειγμα ἀιδιότητος – ἀπροφάσιστα ἀδικεῖν. La confusion entre les préfixes εὐ et ἀ est beaucoup plus fréquente qu'on ne croit.[132] La correcte leçon ἀπροφάσιστα a été changée en εὐπροφάσιστα, puis on l'a corrigée en écrivant ἀ là-dessus, changé pour le pire en ἂν. Ainsi, on peut aussi expliquer l'addition de ἂν.

---

130 Col. 1205.

131 Pour ὑφεστώς comme forme neutre, cf. *Confus*. 103 et *Somn*. I, 184.

132 Quelques exemples chez Philon : *Leg*. I, 75 ἀφροσύνῃ : εὐφροσύνῃ UL ; *Spec*. I, 148 ἀπρεπεστάτῳ : εὐπρεπεστάτω F ; *ibid*. II, 8 ἀσεβείας : εὐσεβείας N.

Aet. 76 Βοηθὸς γοῦν ὁ Σιδώνιος καὶ Παναίτιος, ἄνδρες ἐν τοῖς Στωικοῖς δόγμασιν ἰσχυκότες, ἅτε θεόληπτοι, τὰς ἐκπυρώσεις καὶ παλιγγενεσίας καταλιπόντες πρὸς ὁσιώτερον δόγμα τὸ τῆς ἀφθαρσίας τοῦ κόσμου παντὸς ηὐτομόλησαν. Les éditions Berlin et Cerf acceptent la conjecture ὁσιώτερον pour θειότερον des manuscrits, éd. Loeb avec hésitation. En fait, rien ne plaide en faveur de la conjecture ; on ne trouve pas d'autres passages avec ὅσιος rattaché à δόγμα, mais plusieurs exemples de θεῖος dans cette position ; voir TLG. En outre, θεόληπτοι peu avant convient bien avec θειότερον.

Aet. 87 εἰ κατὰ τὴν ἐκπύρωσιν οὖν τὸν κόσμον ἀναλύεσθαι φαῖμεν, ἄνθραξ μὲν οὐκ ἂν γένοιτο, διότι παμπληθὲς ὑπολείψεται τοῦ γεώδους, ᾧ τὸ πῦρ ἐγκατειλῆφθαι συμβέβηκεν.

Constatons premièrement que chez Philon, παμπληθής veut toujours dire πολύς et παμπληθές, par conséquent, πολύ. Cf. *Souda* π 134 Παμπληθεί· καὶ Πάμπληθες, ἀντὶ τοῦ πολύ ; un seul exemple chez Philon, représente beaucoup de passages : *Mos*. II, 41 εἰς ἦν (sc. τὴν Φάρον νῆσον) οὐκ Ἰουδαῖοι μόνον ἀλλὰ καὶ παμπληθεῖς ἕτεροι διαπλέουσι.

Éd. Loeb traduit ὑπολείψεται par « will be still remaining », Werke Breslau de la même manière. Cette interprétation est rejetée par éd. Cerf qui écrit « se mettra à manque ». Je pense qu'il faut regarder ὑπολείψεται comme une forme moyenne-passive et comparer avec § 90 ὅτι τὸν κόσμον ἐκπυρωθέντα γενέσθαι μὲν ἄνθρακι παραπλήσιον ἀμήχανον, ὡς δέδεικται, γεώδους πολλῆς ἂν ὑπολειφθείσης οὐσίας. La traduction d'éd. Loeb et de Werke Breslau est donc correcte.

Aet. 91 τραπομένη πρὸς σβέσιν ἅπαξ οὐκ ἐξ μέρους ἀλλ' ἀθρόα σβεσθήσεται (sc. φλόξ).

ἀλλ' ἀθρόα est la leçon de *editio princeps* de Turnèbe et de v, la vulgate, à savoir des éditions suivantes qui sont fondées sur le manuscrit L[133]. ἀλλ' ἀθρόα est le contraire de ἐξ μέρους et c'est une leçon décidément meilleure que ἀλλὰ λάθρα des manuscrits sur lesquels les éditions modernes se basent. Pour ἀθρόος dans un contexte pareil ; voir §§ 89 et 92.

Aet. 103 ὅτε μὲν οὖν εἰς τοσοῦτον ἐπιδέδωκε καὶ συνηύξηται (sc. ὁ κόσμος), ὡς μονονουχὶ τῇ ἀορίστῳ τοῦ κενοῦ φύσει τῷ τῆς ἐλάσεως ἀπειρομεγέθει συνδραμεῖν, σπέρματος ἔχει καὶ τοῦτο λόγον, ὅτε δὲ κατὰ τὴν παλιγγενεσίαν ἐκ τελείων τῶν μερῶν τῆς συμπάσης οὐσίας *** στελλομένου μὲν κατὰ τὴν σβέσιν τοῦ πυρὸς εἰς παχὺν ἀέρα, στελλομένου δ' ἀέρος εἰς ὕδωρ καὶ συνί-

133 Voir éd. Berlin 1, p. XVI.

ζοντος, παχυνομένου δ’ ἔτι μᾶλλον ὕδατος κατὰ τὴν εἰς γῆν, τὸ πυκνότατον τῶν στοιχείων, μεταβολήν. ἔστι δὲ ταῦτα παρὰ τὰς κοινὰς ἐννοίας τῶν δυναμένων ἀκολουθίαν πραγμάτων ἐκλογίζεσθαι. Tel est le texte d’éd. Berlin.

Il y a dans ce passage des variantes de peu de conséquence et des propositions qui n'influencent guère le contexte. Ce qui est important est ἐκ τελείων τῶν (τῶν *om*. U) μερῶν des manuscrits et la lacune supposée.

Pour ἐκ τελείων τῶν μερῶν, on a proposé ἐκτελῆ τῶν μερῶν et ἐκτελειοῦται[134] μείων. Si l'on accepte ἐκτελειοῦται μείων, on n'a pas besoin de supposer une lacune. C’est la proposition de Cumont, acceptée par les éditions Loeb et Cerf et par Werke Breslau. Je me demande si dans ἐκ τελείων τῶν μερῶν ne se cache pas στελλομένων τῶν μερῶν, ensuite développé en détail par στελλομένου μὲν … τοῦ πυρὸς, στελλομένου δ’ ἀέρος etc.

Je me demande aussi s’il ne faudrait pas voir un parallélisme dans les propositions ὅτε μὲν et ὅτε δὲ. ὅτε μὲν a des verbes, ἐπιδέδωκε καὶ συνηύξηται, et est suivi par une proposition principale, σπέρματος ἔχει καὶ τοῦτο λόγον. Il semble que ὅτε δὲ etc. n'ait pas de verbe et ne soit pas suivi d’une proposition principale. Je pense qu’il y a une lacune, et qu’il faut supposer par exemple συνῄρηται, contrastant avec ἐπιδέδωκε καὶ συνηύξηται ; cf. §§ 101–102 ἀλλ’ ἔμπαλιν ἐξ ὄγκου μείζονος εἰς ἐλάττονα συναιρεθήσεται (sc. ὁ κόσμος).

La proposition principale de ὅτε δὲ est, à mon avis, ἔστι δὲ ταῦτα etc. On aura ainsi un parallèle entre σπέρματος ἔχει καὶ τοῦτο λόγον, idée acceptable, et ἔστι δὲ ταῦτα, idée impossible. Il est bien connu qu'une telle proposition principale peut bien avoir la particule δέ au début, mais on a aussi conjecturé ἔστι δὴ, ce qui n’est pas nécessaire.

Je voudrais donc lire le deuxième membre de ce texte comme suit, bien sûr provisoirement : ὅτε δὲ κατὰ τὴν παλιγγενεσίαν στελλομένων τῶν μερῶν τῆς συμπάσης οὐσίας <συνῄρηται>, στελλομένου μὲν κατὰ τὴν σβέσιν τοῦ πυρὸς εἰς παχὺν ἀέρα, στελλομένου δ’ ἀέρος εἰς ὕδωρ καὶ συνίζοντος, παχυνομένου δ’ ἔτι μᾶλλον ὕδατος κατὰ τὴν εἰς γῆν, τὸ πυκνότατον τῶν στοιχείων, μεταβολήν, ἔστι δὲ ταῦτα παρὰ τὰς κοινὰς ἐννοίας τῶν δυναμένων ἀκολουθίαν πραγμάτων ἐκλογίζεσθαι.

Aet. 109 καθάπερ γὰρ αἱ ἐτήσιοι ὧραι κύκλον ἀμείβουσιν ἀλλήλας ἀντιπαραδεχόμεναι πρὸς τὰς ἐνιαυτῶν οὐδέποτε ληγόντων περιόδους, [εἰς] τὸν αὐτὸν τρόπον [τίθησι] καὶ τὰ στοιχεῖα τοῦ κόσμου ταῖς εἰς ἄλληλα μεταβολαῖς, τὸ παραδοξότατον, θνήσκειν δοκοῦντα ἀθανατίζεται δολιχεύοντα ἀεὶ καὶ τὴν αὐτὴν ὁδὸν ἄνω καὶ κάτω συνεχῶς ἀμείβοντα. Les éditeurs et lec-

134 Ni ἐκτελής ni ἐκτελειόω ne semblent se trouver chez Philon.

teurs ont voulu rejeter εἰς ou le remplacer par ἀεὶ ; pour τίθησι, on a fait beaucoup de propositions ou on l'a rejeté.

εἰς τὸν αὐτὸν τρόπον avec τίθησι ne semble pas tout à fait impossible. Le sujet de τίθησι doit être ὑπερβάλλουσα ἀντέκτισις peu avant, comme Stählin 1918[135] a vu. Cf. pour la construction :

> - Xénophon, *Cyropédie* VI, 2, 8 καὶ τὰ Μηδικὰ δὲ ἅρματα ἐπεπείκει Κῦρος Κυαξάρην εἰς τὸν αὐτὸν τρόπον τοῦτον μετασκευάσαι ἐκ τῆς Τρωικῆς καὶ Λιβυκῆς διφρείας.
> - Démosthène, *Sur les affaires de Chersonèse* 10 ... ἂν ὑμεῖς ταῦτα πεισθῆτε. εἰ δὲ μή, σκοπεῖθ' ὅτι οὐδὲν ἄλλο ποιοῦσιν ἢ καθιστᾶσι τὴν πόλιν εἰς τὸν αὐτὸν τρόπον δι' οὗ τὰ [παρόντα] πράγμαθ' ἅπαντ' ἀπολώλεκεν.

Pourtant, même si τίθησι avec εἰς est possible, si l'on compare à μετασκευάσαι et καθιστᾶσι de ces passages, je pense que nous avons ici la construction normale et fréquente chez Philon de καθάπερ suivi de τὸν αὐτὸν τρόπον. εἰς est donc inséré faussement.

Je propose de lire et ponctuer ainsi : καθάπερ …, τὸν αὐτὸν τρόπον τίθησι (sc. ὑπερβάλλουσα ἀντέκτισις) καὶ τὰ στοιχεῖα τοῦ κόσμου ταῖς εἰς ἄλληλα μεταβολαῖς· τὸ παραδοξότατον, θνήσκειν δοκοῦντα ἀθανατίζεται δολιχεύοντα ἀεὶ καὶ τὴν αὐτὴν ὁδὸν ἄνω καὶ κάτω συνεχῶς ἀμείβοντα. Après μεταβολαῖς, il faut mettre un point en haut ; le raisonnement est poursuivi et exemplifié par une proposition en forme asyndète, comme souvent ; voir la remarque sur *Virt*. 158.

Aet. 114. Un argument de ceux qui veulent que l'univers (κόσμος) ait toujours existé est qu'on ne peut rien y ajouter et rien y soustraire. Ils ont déjà réfuté l'idée d'une addition ; Philon poursuit leur argumentation : ἀλλ' ἀφαιρεῖσθαι; πρῶτον μὲν τὸ ἀφαιρεθὲν πάλιν κόσμος ἔσται, τοῦ νῦν βραχύτερος· ἔπειτα <δ'> ἀμήχανον ἔξω τι σῶμα τοῦ ὅλου διαρτηθὲν τῆς συμφυίας σκεδασθῆναι. Les traducteurs regardent τὸ ἀφαιρεθὲν comme le corps séparé du tout : éd. Cerf : « l'élément soustrait », pareillement éd. Loeb et Werke Breslau. On traduit πάλιν par « à son tour », « in its turn », « wieder ». Je crois que τὸ ἀφαιρεθὲν veut dire « ce qui a subi la perte », ce qui reste du κόσμος, selon une construction normale.[136] Ce κόσμος diminué est encore, πάλιν, le κόσμος ; πάλιν doit être compris dans ce sens, aussi normal. La question est ce que devient la partie importante du κόσμος, diminuée mais

135 Col. 1205.

136 Cf. par exemple peu après § 125 ψυχὴν ἀφῃρημένον ζῷον ; § 143 ἄκρον ἀποκοπείς τις δάκτυλον.

restante κόσμος, ensuite comment regarder un corps séparé du tout, phénomène qui selon ces philosophes ne peut pas se produire.

La raison pour laquelle on a mal compris est qu'on a regardé τὸ ἀφαιρεθὲν et τι σῶμα τοῦ ὅλου διαρτηθὲν comme la même chose.

Aet. 131 ἴδωμεν οὖν τοὺς ἑκάστων χρόνους ἀλογήσαντες τῶν ἐπιτραγῳδουμένων θεοῖς μύθων *** εἰ <δὲ> μὴ ἀίδιος ἄνθρωπος, οὐδ' ἄλλο τι ζῷον, ὥστ' οὐδ' αἱ δεδεγμέναι ταῦτα χῶραι, γῆ καὶ ὕδωρ καὶ ἀήρ· ἐξ ὧν τὸ φθαρτὸν εἶναι τὸν κόσμον δῆλόν ἐστιν.

On a voulu supposer une lacune, en pensant comme Colson dans éd. Loeb qu'on aurait dû trouver mentionnées quelques inventions de l'homme. En revanche, Bernays[137] pensait que l'auteur (qui, selon lui, n'est pas Philon) aurait choisi de sauter un passage de sa source, contenant des informations sur ce thème.

Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de supposer une lacune. La manière de raisonner est comme suit, § 130 : ceux qui pensent que le monde n'est pas éternel allèguent que si le monde était éternel, les animaux auraient aussi dû exister depuis toujours, et parmi eux l'homme ; mais on sait que l'homme est un tard-venu, et avec lui les arts ; l'homme et les arts sont contemporains, car l'homme ne peut pas vivre sans les arts ; regardons donc le temps de l'homme et des arts, sans tenir compte des fables des poètes. La conclusion n'est pas exprimée à la lettre, mais sous-entendue : on trouvera que l'homme et les arts sont des phénomènes récents. Suit une conséquence de ces réflexions : si l'homme n'existe pas depuis toujours, le monde n'existe pas depuis toujours. Il se peut que la logique ne soit pas irréprochable, mais je crois qu'il faut l'accepter. Nous trouvons une comparaison « abrégée » peu après, § 134 ἐοίκασί γε τὸν τρόπον τῆς γενέσεως αὐτῶν ἀγνοεῖν, ἐπεὶ κἂν ἴσως αἰδεσθέντες ἡσύχασαν, où dans la proposition ἐπεὶ etc., il faut sous-entendre « s'ils avaient su ».

Je me demande si l'addition de la particule δὲ est nécessaire.

Aet. 136 γίνεται γὰρ τοῦ κουφοτάτου καὶ βαρυτάτου τότε, τῶν φύσει ἀντιπάλων, ἀναγκαία συρραξάντων διαμάχη, πρὸς τὴν οἰκείαν ἑκατέρου χώραν ἐπειγομένου καὶ <πρὸς> τὸ βιαζόμενον ἀντιτείνοντος. On a jouté πρὸς, mais cela ne semble pas nécessaire ; cf. *Sacrif*. 117 ἐὰν οὖν ἐμποδοστατῇ πρὸς τὰς ἀμείνους ἐπιδόσεις ἡ φύσις, μὴ ἀνόνητα ἀντιτείνωμεν, συμπραττούσης δὲ ἀπαρχαῖς καὶ τιμαῖς γεραίρωμεν τὸ θεῖον. ἀντιτείνω veut dire qu'on présente quelque chose d'hostile ou d'inutile.

137 P. 969.

Aet. 139 <ἢ> τὴν περὶ τὸν ἱερώτατον Σικελικὸν πορθμὸν ἀδομένην ἱστορίαν ἀγνοεῖτε ; <ἦν μὲν γὰρ> τὸ παλαιὸν ἠπείρῳ Ἰταλίᾳ Σικελία συνάπτουσα. Pour ce passage, on trouve beaucoup de variantes et de conjectures. Les plus importantes sont : ἢ et ἦν μὲν γὰρ sont des conjectures, les manuscrits ne donnant rien ; pour Ἰταλίᾳ, U donne ἰταλίας, H ἰταλίαν ; pour Σικελία, les manuscrits portent σικελίαν ; pour συνάπτουσα (MH(P?), les manuscrits UE donnent προσάπτουσα, v donne συνάπτουσαν.

<ἢ> des éditions peut être nécessaire ou non. Ensuite, je pense qu'il faut lire : τὴν περὶ τὸν ἱερώτατον Σικελικὸν πορθμὸν ἀδομένην ἱστορίαν ἀγνοεῖτε, τὸ παλαιὸν ἠπείρῳ Ἰταλίᾳ Σικελίαν συνάπτουσαν; C'est ni la première ni la seule fois que la vulgate v donne la bonne leçon.[138]

συνάπτω chez Philon est presque toujours à comprendre comme « transitif », dans le sens de « joindre » ; on trouve seulement un exemple, à ce qu'il semble, du sens « intransitif » de « s'unir », à savoir *Abr*. 42 πηγῶν δ' ἀενάων καὶ ποταμῶν αὐθιγενῶν τε καὶ χειμάρρων ἐπάλληλοι φοραὶ συνῆπτον ἀλλήλαις.

Aet. 142 φαίνεται (sc. ἡ θάλαττα) γὰρ ὧν μὲν ἐξαναχωροῦσα, τὰ δ' ἐπικλύζουσα. On a voulu substituer τῶν à ὧν, mais heureusement, les éditeurs n'ont pas accepté cette proposition. Une variation entre pronoms résultant de la confusion entre pronoms relatifs et pronoms démonstratifs se trouve chez Philon, par exemple :

- *Legat*. 132 τὰς μὲν (sc. τὰς προσευχὰς) ἐδενδροτόμησαν, τὰς δὲ αὐτοῖς θεμελίοις κατέσκαψαν, εἰς ἃς δὲ καὶ πῦρ ἐμβαλόντες ἐνέπρησαν.
- *Spec*. II, 49. Philon parle d'un homme qui est περὶ πάντα ἀκαιρευόμενος, γλῶτταν, γαστέρα, τὰ γεννητικά ; il poursuit : δι' ἧς μὲν (sc. τῆς γλώττης) γὰρ ἐκλαλεῖ τὰ ἀπόρρητα καὶ ἡσυχαστέα, τὴν δὲ (sc. γαστέρα) ἀκράτου πολλοῦ καὶ ἐδεσμάτων ἀμέτρων ἀναπίμπλησιν ὑπὸ λαιμαργίας, τοῖς δὲ (sc. γεννητικοῖς) καταχρῆται πρὸς ἐκνομωτάτους οἴστρους καὶ μίξεις ἀθέσμους.

Aet. 142 ὁ νόμιμος δικαστής, πρὶν [παρὰ] τῶν ἀντιδίκων ἀκοῦσαι, γνώμην οὐκ ἀποφανεῖται. Il n'y a pas de raison de rejeter παρὰ, qui se trouve plusieurs fois avec ἀκούειν chez Philon ; voir le TLG.

---

138 Voir par exemple § 148 γειτόνων γὰρ ἅπτεσθαι φιλεῖ τὰ κακὰ πρώτων ἢ καὶ μόνων. Les manuscrits UHPM ont ἡγεμόνων ou ἡγουμένων, qui ne fait pas de sens. ἢ καὶ μόνων est une conujecture acceptée par les éditeurs, mais la leçon de v ἤ γε μόνων est,à mon avis, meilleure, car elle est plus près des manuscrits.

In Flaccum (Flacc.)

Les remarques sur *Flacc*. et *Legat*. ont été publiées dans : Bengt Alexanderson, Critique de texte et interprétations de *In Flaccum et Legatio ad Caium* de Philon d'Alexandrie. (GUPEA > Gothenburg University Library / Göteborgs universitetsbibliotek > E-books / E-böcker.) 2018.[139] Les changements sont le plus souvent de nature formelle, avec quelques corrections.

L'édition fondamentale de ce livre est celle de Siegfried Reiter dans éd. Berlin 6. Les manuscrits sont MAGH(L)[140], décrits dans éd. Berlin 1. Généralement, MAG sont considérés comme présentant un texte meilleur. Les autres éditions utilisées sont éd. Loeb 9, éd. Cerf 31 et l'édition de Box. Pour les événements et la situation historique, le commentaire de Box est riche, mais chez lui comme chez les autres éditeurs après Reiter, la critique textuelle tient une place secondaire.

Flacc. 27 ἵν' ἀποβὰς (à savoir : débarquant ; il s'agit d'Hérode Agrippa) ἤδη τετραμμένων <ἁπάντων> πρὸς ὕπνον, μηδενὸς ὁρῶντος, ἀφίκηται πρὸς τὸν ξενοδόχον. Les manuscrits donnent τετραμμένων, προστετραμμένων et τετραμμένον. L'addition de ἁπάντων n'est pas nécessaire, car il y a des cas où on sous-entend un sujet du génitif absolu, dans notre cas « les gens ». Cf. μηδενὸς ὁρῶντος, qui a aussi un sens général. Quelques exemples d'un génitif absolu sans sujet :

- Justin le Martyr, *Dialogue avec Tryphon* 132, 3 καὶ πραξάντων τοῦτο αἱ δαμάλεις, ὑπὸ μηδενὸς ὁδηγούμεναι ἀνθρώπων, οὐκ ἦλθον μὲν εἰς τὸν τόπον ὁπόθεν εἴληπτο ἡ σκηνή, ἀλλ' εἰς χωρίον τινὸς ἀνδρὸς καλουμένου Αὐσῆ ; on a voulu ajouter un sujet à πραξάντων, quelque chose comme « les gens ».
- Clément d'Alexandrie, *Protreptique* II, 22, 3 νόμος οὖν καὶ ὑπόληψις κενὴ καὶ τοῦ δράκοντος τὰ μυστήρια ἀπάτη τίς ἐστιν θρῃσκευομένη, τὰς ἀμυήτους ὄντως μυήσεις καὶ τὰς ἀνοργιάστους τελετὰς εὐσεβείᾳ νόθῳ προστρεπομένων. On a voulu ajouter ὑπὸ τῶν avant τὰς ἀμυήτους.
- Clément d'Alexandrie, *Stromates* III, II, 7, 3 τό τε ἐμὸν καὶ τὸ σόν φησι διὰ τῶν νόμων παρεισελθεῖν, μηκέτι εἰς κοινότητα[141] καρπουμένων μήτε γῆν μήτε κτήματα, ἀλλὰ μηδὲ γάμον. On a voulu ajouter ἡμῶν.

---

139 http://hdl.handle.net/2077/57503.

140 Pour L, voir n. 129 et n. 147.

141 L'addition κοινά τε γὰρ après κοινότητα doit sans doute être rejetée.

- Basile, *Contre Eunome* I, 7 (525 c) Ὡς οὖν τὸ ἀτελεύτητον τῆς ζωῆς ἄφθαρτον, οὕτω τὸ ἄναρχον αὐτῆς ἀγέννητον ὠνομάσθη, τῇ ἐπινοίᾳ θεωρούντων ἑκάτερα. Dans deux manuscrits (CV), on a ajouté ἡμῶν après θεωρούντων, à mon avis à tort.

Il se peut que ce phénomène ne soit pas fréquent chez Philon, mais en voici un exemple :

- *Abr*. 135 παιδοσποροῦντες ἠλέγχοντο μὲν ἀτελῆ γονὴν σπείροντες, ὁ δ' ἔλεγχος πρὸς οὐδὲν ἦν ὄφελος, ὑπὸ βιαιοτέρας νικωμένων ἐπιθυμίας, où le sujet est pris à ce qui précède, παιδοσποροῦντες … σπείροντες.

Cf. aussi *Abr*. 185, où il s'agit de ceux qui sacrifient leurs enfants : ἐγχρονίζον γὰρ ἔθος ἐξισοῦται φύσει πολλάκις, ὡς καὶ τὰ δυσυπομόνητα καὶ δυσκαρτέρητα ῥᾳδίως ἐπελαφρίζειν, τὰς ὑπερβολὰς τῶν φοβερῶν ἐξευμαρίζον. Les manuscrits grecs ont ἐξευμαριζόντων ; on trouve ἐξευμενιζόντων dans un manuscrit, la traduction arménienne donne ἐξευμαρίζεσθαι. On pourrait peut-être garder ἐξευμαριζόντων, en sous-entendant « eux » ou « ceux qui se comportent ainsi ». Mais la leçon est peu sûre, car après -των suit τῶν. Il peut donc s'agir d'une dittographie.

Flacc. 29 διὰ τὴν παλαιὰν καὶ τρόπον τινὰ <φύσει> γεγενημένην πρὸς Ἰουδαίους ἀπέχθειαν ἤσχαλλον (à savoir : la populace d'Alexandrie) ἐπὶ τῷ γεγενῆσθαί τινα βασιλέα Ἰουδαῖον. Les éditions donnent l'addition φύσει. On a aussi proposé les conjectures συγγεγενημένην, ἐγγεγενημένην[142] et συγγενῆ.

Il est bien connu que γίγνομαι sert souvent comme passif de ποιεῖν ; voir par exemple :

- *Abr*. 121 θέμις γὰρ ἄρχειν καὶ κρατεῖν τὸ πεποιηκὸς τοῦ γενομένου.
- *Opif*. 171 ἐπιμελεῖσθαι γὰρ ἀεὶ τὸ πεποιηκὸς τοῦ γενομένου φύσεως νόμοις καὶ θεσμοῖς ἀναγκαῖον.
- *Spec*. II, 255 τοὺς γεγονότας πρὸ τοῦ πεποιηκότος τιμῶν.
- Origène, *Commentaire sur l'Évangile selon Matthieu* XVI, 14[143] τῶν ὑπὸ τοῦ σωτῆρος γεγενημένων.

Les Alexandrins sont donc pour ainsi dire créés pour la haine des Juifs, et on n'a pas besoin de l'addition φύσει. Il y a beaucoup de passages chez Philon où nous trouvons γίγνομαι πρός τι dans les sens de « être fait pour quelque but » ; voir des exemples sous la remarque plus haut sur *Poster*. 131.

---

142 Acceptée par Werke Breslau.
143 GCS 40, p. 519, 21.

Flacc. 48 οἱ δέ – οὐ γὰρ ἔμελλον ἄχρι παντὸς ἡσυχάζειν καίτοι πεφυκότες εὖ πρὸς εἰρήνην, οὐ μόνον ὅτι παρὰ πᾶσιν ἀνθρώποις οἱ περὶ τῶν ἐθῶν ἀγῶνες καὶ τοὺς περὶ ψυχῆς κινδύνους ὑπερβάλλουσιν, ἀλλ' ὅτι καὶ μόνοι τῶν ὑφ' ἥλιον ἅμα ταῖς προσευχαῖς ἀπεστεροῦντο τὴν εἰς τοὺς εὐεργέτας εὐσέβειαν, ὃ μυρίων θανάτων ἐτετίμηντο ἄν – οὐκ ἔχοντες ἱεροὺς περιβόλους, οἷς ἐνδιαθήσονται τὸ εὐχάριστον, καὶ τοῖς ἐναντιουμένοις εἶπον ἄν ... Il n'y a pas de variantes importantes, sauf peut-être que le manuscrit A ne donne pas καὶ (vers la fin), avant τοῖς ἐναντιουμένοις.

La proposition est difficile ; Colson dans éd. Loeb a voulu la comprendre comme une anacoluthe ou la corriger, notamment par une autre ponctuation : pas de tirets et point ou deux points après εὐχάριστον. Je crois qu'une solution assez simple est de laisser la parenthèse continuer jusqu'à et inclusivement τὸ εὐχάριστον. Ensuite, je serais d'avis, avec le manuscrit A, de rejeter καὶ[144], quelle que soit l'explication de cette absence dans ce manuscrit. Le mot a peut-être été introduit par un copiste qui a perdu le fil. Mais ne se peut-il pas que ce soit Philon lui-même qui se soit fourvoyé dans son propre texte ?

Flacc. 50 εἰ μὲν γὰρ ἐφιέντων τῶν ἐθῶν ὀλιγωροῦμεν (sc. τῆς τιμῆς, l'honneur à l'empereur), τῆς ἀνωτάτω τιμωρίας δίκαιοι τυγχάνειν ἐσμὲν μὴ παρέχοντες ἀρτίους καὶ πλήρεις τὰς ἀμοιβάς. Les manuscrits présentent ἀφιέντων (ἀφεθέντων A). Je pense qu'on peut garder ἀφιέντων des manuscrits. Le mot a souvent le sens de « laisser libre », « permettre », comme par exemple :

- *Quaest. Ex*. QE II. 3 a[145] οὐδένα μὲν οὐδὲ τῶν ἄλλων, οὔτε ἄρρενα οὔτε θήλειαν, ἀφίησιν ἀδικεῖν [ὁ νόμος].
- *Sobr*. 57 μόνος ἐλεύθερος, ἀφειμένος ἀργαλεωτάτης δεσποίνης, κενῆς δόξης.

Flacc. 51-52 ἐκεῖνοι δ', οἷς ἐχαρίζετο, τίνα γνώμην εἶχον; ἆρά γε τὴν τῶν τιμᾶν ἐθελόντων; εἶτα σπάνις ἦν ἱερῶν κατὰ τὴν πόλιν, ἧς τὰ πλεῖστα καὶ ἀναγκαιότατα μέρη τετεμένισται, πρὸς ἀνάθεσιν ὧν ἐβούλοντο; τὴν μὲν οὖν τῶν φιλαπεχθημόνων καὶ μετὰ τέχνης ἐπιβουλευόντων ὁρμὴν ἔφαμεν, δι' ἣν οἱ μὲν ἐπηρεάζοντες οὐ δόξουσιν ἀδικεῖν, τοῖς δ' ἐπηρεαζομένοις οὐκ ἀσφαλὲς ἐναντιοῦσθαι. La seule variante importante est que ὁρμὴν ἔφαμεν du texte ne se trouve que dans le manuscrit A, mais sous la forme ὁρμὴν ἔφημεν.

---

144 Voir Index verborum, καί « intrusif ».

145 P. 240. Voir Bibliographie, Éd. Cerf 33.

Évidemment, l'addition n'est pas correcte. Philon se demande : τίνα γνώμην εἶχον ? Il pouvait s'agir de l'idée, τὴν γνώμην, de ceux qui voulaient honorer l'empereur, τὴν τῶν τιμᾶν ἐθελόντων, mais en vérité, c'est celle de ceux qui aimaient la haine et qui complotaient adroitement. ὁρμὴν ἔφαμεν est donc une addition explicative qui s'est introduite dans A. Il y a une longue phrase insérée en forme de question : εἶτα σπάνις … ἐβούλοντο; Mais nous savons que Philon aime les insertions.

Flacc. 57 ὡς διχόθεν κατεσκευάσθαι πενίαν, ἔκ τε τῆς ἁρπαγῆς, ἐξουσίων μιᾷ ἡμέρᾳ γενομένων καὶ περισεσυλημένων τὰ ἴδια, κἀκ τοῦ μὴ δεδυνῆσθαι πορίζειν ἐκ τῶν συνήθων ἐπιτηδευμάτων. Seul A donne μὴ δεδυνῆσθαι, les autres portent σεσυλῆσθαι. Je me demande s'il ne faut pas lire σεσυλῆσθαι, construit comme une forme d' un verbe comme κωλύειν. Pas très loin de notre passage se trouve *Leg*. III, 20 φεύγων ἀπὸ τῆσδε τῆς δόξης (à savoir : les idées de Laban) ἐσύλησάς μου καὶ τὸ φρονεῖν, Λείαν τε καὶ Ῥαχήλ. On peut regarder μὴ δεδυνῆσθαι comme une *lectio facilior* évidente et σεσυλῆσθαι comme un exemple d'un jeu de mots qu'on trouve souvent chez Philon : il aime présenter un mot qui fait penser à un mot précédent, ici περισεσυλημένων.

Flacc. 75 καὶ στάντας ἀντικρὺ ἐχθρῶν καθεζομένων πρὸς ἐπίδειξιν αἰσχύνης προστάττει πάντας περιδυθέντας αἰκισθῆναι μάστιξιν. Seul A donne στάντας, les autres manuscrits portent στὰς. Je propose de lire ἱστὰς, cf. *Spec*. III, 160 ἱστὰς ἐν ὑπαίθρῳ κατὰ μέσην ἀγοράν, où il s'agit, comme dans notre passage, d'une manière cruelle de maltraiter publiquement des victimes d'une injustice. Après καὶ, le iota de ἱστὰς disparaît facilement.

Flacc. 94 διὰ τί οὖν οὐχὶ καὶ τὰ παρὰ τούτοις ἠρεύνησέ τις, τοῖς εἰ καὶ μὴ ἴδια ὅπλα, ὅσα γοῦν ἥρπασαν, ἔχουσιν; Le texte des éditeurs donne ὅπλα, ὅσα, mais seul le manuscrit G donne ὅπλα, les autres seulement ὅσα. On peut bien lire εἰ καὶ μὴ ἴδια, ὅσα γοῦν ἥρπασαν, ἔχουσιν. Partant du contexte, nous sous-entendons facilement ὅπλα.

Flacc. 101 ταῦτ' οὐ διηγρυπνηκότος ἦν ἐκ πολλοῦ καὶ περιεσκεμμένου τὴν καθ' ἡμῶν ἐπιβουλήν, ἀλλὰ μὴ κατ' ἀπόνοιαν αὐτοσχεδιάζοντος ἀκαίρῳ φορᾷ καὶ παραγωγῇ τινὶ λογισμοῦ; Tous les manuscrits portent κατ' ἐπίνοιαν ; on a conjecturé κατ' ἀπόνοιαν, mais aussi κατ' ἄνοιαν.

κατ' ἐπίνοιαν ne se trouve pas ailleurs chez Philon, mais dans la tradition grecque les exemples sont légion. On ne trouve qu'un exemple de κατ' ἀπόνοιαν, cela chez Origène. κατ' ἐπίνοιαν est souvent mis comme un contraste avec la vérité ou à l'expérience, donc « (seulement) par la pensée », « théo-

riquement ». À mon avis, Philon veut dire que ce n'était pas une idée venue à Flaccus (κατ' ἐπίνοιαν) qu'il avait hâte de réaliser (αὐτοσχεδιάζοντος), mais quelque chose qu'il avait prémédité longtemps et avec soin. Il faut donc avec Werke Breslau garder κατ' ἐπίνοιαν.

Flacc. 141 αἰσθόμενοι δὲ τῆς παραγγελίας οὐχ οἱ ἐν τέλει μόνον ἦκον, ἀλλὰ καὶ ἡ σύμπασα πόλις, ἔξω τοῦ μέλλοντος ἀπελέγχεσθαι μέρους ἐπὶ τῷ μεμισθοδοτῆσθαι. On traduit ἔξω τοῦ μέλλοντος etc. par « excepté la fraction de ceux qu'on devait convaincre d'avoir été soudoyés », et les autres traductions que j'ai vues disent la même chose. Mais il faut traduire par « sans compter ceux qui » ; ces gens étaient déjà là ; c'étaient les gens qui avaient été les meneurs de la révolte contre Flaccus et qui avaient distribué de l'argent. On les avait déjà arrêtés, et maintenant ils devaient confesser en public.

Flacc. 153 ἀεὶ καινουμένης καὶ ζωπυρουμένης αὐτῷ τῆς συμφορᾶς νεωτέρων <κακῶν> προσθήκαις. L'addition de κακῶν n'est peut-être pas nécessaire. Toute la tradition donne κινουμένης. καινουμένης est une conjecture qui convient bien au contexte, cf. νεωτέρων. Mais je me demande s'il faut la mettre dans le texte. κινεῖν n'est pas rare quand il s'agit des mouvement de l'âme. Voir par exemple :

- *Leg*. III, 160 τὸ πάθος ἐν τῇ ψυχῇ κινούμενον ἠρεμεῖν αὐτὴν οὐκ ἐᾷ.
- *Sobr*. 45 ὅλης τῆς ψυχῆς ἀρρώστημά ἐστι κακία. ἀλλ' ὁτὲ μὲν ἠρεμεῖ, ὁτὲ δὲ κινεῖται.
- *Quaest. Gen*. QG 22a[146] κινεῖ γὰρ τὰς ἡδονὰς ἡ σὰρξ καὶ κινεῖται ὑπὸ τῶν ἡδονῶν.

Ni κινέω ni καινέω ne se retrouvent avec ζωπυρέω chez Philon. Je pense qu'il faut mettre κινουμένης dans le texte et καινουμένης dans l'apparat critique, même si l'on compare *Flacc*. 162 τῷ δὲ Φλάκκῳ μηδεμίαν ὄψιν οἰκείαν ἔτι θεωμένῳ τὸ πάθος ἐκαινοῦτο τρανότερον φαντασίαις ἐναργεστέραις.

Flacc. 183 φασὶν οὖν, ὅτι νύκτωρ ποτὲ διαγρυπνῶν εἰς ἔννοιαν ἦλθε τῶν ἐν τέλει φυγάδων, ὀνόματι μὲν ὑποπτευομένων ἀτυχεῖν, βίον δ' ἀπράγμονα καὶ ἡσυχάζοντα καὶ ἐλεύθερον ὄντως περιπεποιημένων. ὑποπτευομένων se trouve dans le manuscrit A, les autres (MGH) donnent ὑποστελλόντων. A se comporte souvent assez librement avec le texte, et je crois que ὑποπτευομένων en est un exemple. ὑποστέλλω intransitif avec le datif veut dire quelque chose comme « chercher un refuge dans ». Le sens est donc : il met-

146 P. 99. Voir Bibliographie, Éd. Cerf 33.

taient en avant leur « malheur », mais en réalité, ils menaient une vie agréable. Cf. :

- *Flacc*. 50 εἰ δ’ οὐκ ἐξὸν, τοῖς ἰδίοις ὑποστέλλομεν νομίμοις.
- *Spec*. II, 207 τὰ λάσια τῶν δενδρῶν, οἷς ὑποστείλας τὴν ἀφ' ἑκατέρου (sc. κρύμου καὶ θάλπους) δυνήσῃ βλάβην εὐμαρῶς ἐκφυγεῖν.
- *Ibid*. IV, 77 ὥστε μηδεὶς μοχθηρὸς ἄπορος ὑπείλλων καὶ ὑποστέλλων ἀχρηματίας οἴκτῳ τὸ δίκην δοῦναι παρακρουέσθω.

Flacc. 191 τοιαῦτα καὶ Φλάκκος ἔπαθε γενόμενος ἀψευδεστάτη πίστις τοῦ μὴ ἀπεστερῆσθαι τὸ Ἰουδαίων ἔθνος ἐπικουρίας τῆς ἐκ θεοῦ. ἀπεστερῆσθαι est une conjecture ; on a aussi proposé ἐστερῆσθαι et ὑστερεῖσθαι. Les manuscrits donnent tous ὑπερορᾶσθαι. Il se peut que l’une ou l’autre de ces propositions convienne, mais je me demande si nous n’avons pas ici une manière de s’exprimer fréquente chez Philon : premièrement une description assez vague, ensuite, le mot propre. Donc : Flaccus est la preuve que Dieu ne néglige pas le peuple juif : il est la preuve d’une aide venant de Dieu. πίστις τοῦ μὴ ὑπερορᾶσθαι veut dire πίστις ἐπικουρίας τῆς ἐκ θεοῦ. Cf. *Flacc*. 176 ἅτε τοῦ μόνου παρηγορεῖν τὸν ἀνθρώπινον βίον ἐκ φύσεως δυναμένου στερόμενος, χρηστῆς ἐλπίδος.

Legatio ad Caium (Legat.)

Voir l’introduction à In Flaccum (*Flacc*.) plus haut. Comme pour *Flacc*., les changements sont le plus souvent de nature formelle, avec quelques corrections. Pourtant, la remarque sur *Legat*. 107 a été refaite.

L’édition principale de ce livre est celle de Siegfried Reiter dans éd. Berlin 6. La tradition est présentée dans éd. Berlin 6, p. LVIII suiv., avec la description de O, manuscrit jamais utilisé auparavant. Les manuscrits sont CGOMAH(L)[147], formant deux groupes, CGO et MAH. Ils sont, à l'exception de O, présentés dans les Prolegomena, éd. Berlin 1 et 4. Généralement, le groupe CGO est considéré comme présentant un texte meilleur, mais cela ne veut pas dire que l'autre groupe soit négligeable. En fait, aucun de ces manuscrits ne doit être négligé.

147 Le manuscrit L, de date tardive, est copié d'un manuscrit proche du manuscrit H. Seules les leçons différentes de celles de H sont indiquées ; voir éd. Berlin 1, p. XVI.

Les autres éditions utilisées sont éd. Loeb 10[148], éd. Cerf 32 et l'édition de Smallwood. Ces éditeurs donnent généralement le texte de Reiter, indiquant si l'on s'en écarte et expliquant les difficultés linguistiques et historiques les plus frappantes. Les notes de Colson dans éd. Loeb sont rares, celles de Pelletier dans éd. Cerf et celles de Smallwood sont riches. Ces éditeurs s'intéressent avant tout à l'histoire, à la philosophie de Philon et à la situation contemporaine ; la critique du texte n'y tient pas une place importante. Les passages difficiles abordés par les critiques de ces éditions ne sont pas très nombreux. Je cite leurs annotations si elles sont d'intérêt pour les passages traités ci-dessous. La traduction dans Werke Breslau[149] est composée par Friedrich Wilhelm Kohnke, souvent mentionné dans ce qui suit.

Legat. 5 πόσον τι νομίζομεν ἀρετῆς ἔρμα καὶ καλοκαγαθίας ἀνευρήσειν ἐν ψυχαῖς, αἳ τὸ γενητὸν πᾶν ὑπερκύψασαι τὸ ἀγένητον καὶ θεῖον ὁρᾶν πεπαίδευνται. Les manuscrits portent ἀνεύρεσιν. Ce mot ne se trouve qu'une fois chez Philon, à savoir *Deus* 86, où Philon définit le mot et explique ce qu'il veut dire, à savoir qu'on retrouve ce qu'on a perdu. Par contre, le verbe ἀνευρίσκω se trouve environ 60 fois chez Philon, et il est clair qu'il signifie à peu près la même chose que le simple εὑρίσκω. ἀνεύρεσις est une formation parfaitement normale, et il faut le garder, en constatant un parallèle : ἀρετῆς ἔρμα καὶ καλοκαγαθίας ἀνεύρεσιν.

Legat. 19 μέμνηται γὰρ οὐδεὶς τοσαύτην μιᾶς χώρας ἢ ἑνὸς ἔθνους γενέσθαι χαρὰν ἐπὶ σωτηρίᾳ καὶ καταστάσει ἡγεμόνος, ὅσην ἐπὶ Γαΐῳ συμπάσης τῆς οἰκουμένης καὶ παραλαβόντι τὴν ἀρχὴν καὶ ῥωσθέντι ἐκ τῆς ἀσθενείας. Dans la tradition, la leçon καὶ παραλαβόντι n'existe que dans le manuscrit A, tous les autres donnant καίπερ ἀλύοντος. A seul porte ῥωσθέντι pour ῥωσθέντος de tout le reste de la tradition.

καὶ παραλαβόντι indique sans doute le texte correct, que ce soit une bonne leçon conservée par A ou une conjecture. La confusion entre παρ et περ est très fréquente, et -αλαβ- peut bien devenir -αλαυ- et puis -αλυ-. Mais la plus grande partie de la tradition plaide en faveur de παραλαβόντος et ῥωσθέντος. Je pense qu'il faut accepter ces génitifs, notamment si l'on fait une pause après συμπάσης τῆς οἰκουμένης. Premièrement, Philon présente d'une manière générale une joie qui n'est pas limitée, mais qui embrasse le monde

148 L'édition est presqu'en entier faite par Colson, mort avant la publication. W. D. H. Rouse et J. W. Earp ont contribué à la publication.

149 Voir n. 127.

entier ; ensuite il explique en détail et précise l'idée. Pour la tradition de A, il semble que quelqu'un, se penchant sur le texte, soit arrivé à une restitution qui est à la fois bonne et mauvaise.

Il n'est pas rare de trouver un génitif absolu où l'on s'attend à un participe qui se rattache à un mot principal qui n'est pas un génitif[150], mais ce phénomène n'est guère fréquent chez Philon. Un parallèle serait :

> - *Sacrif*. 77 πρεσβύτερος δὲ ὁ τιμῆς καὶ γέρως καὶ πρεσβείων ἐπάξιος ὤν, ὃν Μωυσῆ τῷ θεοφιλεῖ δοκιμάζειν ἐπιτέτραπται· « οὓς γὰρ σὺ οἶδας », φησίν « οὗτοί εἰσι πρεσβύτεροι » (*Num*. 11, 16), ὡς ἂν μηδεμίαν ἀποδεχομένου νεωτεροποιίαν, ἀλλὰ πρεσβυτέρων καὶ τῆς ἀνωτάτω τιμῆς ἀξίων δογμάτων εἰωθότος ἐρᾶν. On a proposé les conjectures ἀποδεχόμενοι et εἰωθότες, mais elles ne sont pas nécessaires ; ces génitifs renvoient au datif Μωυσῆ τῷ θεοφιλεῖ.

Legat. 38 καὶ συνόλως δὲ ἱκανὸς ἦν (sc. Macron) ἐν τοῖς εἰς Γάιον ἐπαίνοις, εἰ δεῖ καλεῖν ἀξίως ἐπαίνους τὰς ἀπολογίας, αἳ πρὸς τὰς ἐξ ὑπονοιῶν αἰτίας καὶ κατηγορίας ἀδήλους καὶ ἀσαφεῖς ἐγίνοντο. Tel est le texte des éditions. La tradition lit ἀξίας ἐπαίνου. Si Macron était habile (ἱκανὸς) dans ses éloges, ses apologies aussi, n'étaient-elles pas dignes d'éloge ? Il ne faut pas chercher des difficultés là où il n'y en a pas. Retenons le texte des manuscrits.

Legat. 42 ἐπὶ μίμοις αἰσχρῶν καὶ σκωμμάτων μὴ ὑπομειδιῶντα σεμνότερον. Je voudrais bien rejeter καὶ[151]. Cf. § 44 νικᾶσθαι πρὸς ᾠδῆς ἢ ὀρχήσεως ἢ χλευαστικοῦ σκώμματος. Il semble que dans Werke Breslau, Kohnke soit parti d'un texte sans καὶ : « Darsteller schmutziger Zoten ».

Legat. 46 τέρψιν δὲ καὶ ἡδονὴν αὐτὸ μόνον παρέχοντα θεαταῖς, ἐκπονοῦσιν οὕτω τινές, ὡς ἐπαινεῖσθαί τε καὶ θαυμάζεσθαι καὶ γέρα καὶ τιμὰς καὶ στεφάνους μετὰ κηρυγμάτων λαμβάνειν. Un seul manuscrit, O, écrit λαμπροὺς avant λαμβάνειν. Comme λαμπροὺς λαμβάνειν provoque facilement un saut du même au même, je pense que O a raison. Perdre un mot est facile, introduire un mot qui commence de la même manière que le mot suivant est possible, mais peu probable. Dans une tradition inextricable comme celle de *Legat*., un manuscrit peut très bien seul conserver la leçon correcte ; voir par exemple la remarque sur *Legat*. 150.

---

150 Par exemple, Thucydide I, 114, 1 ἐς αὐτὴν (sc. τὴν Εὔβοιαν) διαβεβηκότος ἤδη Περικλέους ... ἠγγέλθη αὐτῷ ὅτι etc.

151 Voir Index verborum, καί « intrusif ».

Legat. 63 καὶ γὰρ ἡ θυγάτηρ οὐ πρὸ πολλῶν ἐτεθνήκει χρόνων, ὡς ἀμαυρωθῆναι τὰ δίκαια τῶν κηδεστῶν, ἀλλὰ μόνον οὐκ ἤσπαιρεν, ἔτι λειψάνων τινῶν ὑστάτων τοῦ ψυχικοῦ πνεύματος ἐνυπαρχόντων καὶ ἐγκατειλημμένων τῷ σώματι. Il n'y a pas de variantes considérables.

Voici la traduction de Pelletier dans éd. Cerf : « … il y avait encore trop peu de temps pour que les droits de la belle famille se fussent estompés ; elle palpitait encore, pour ainsi dire : des restes de son dernier soupir étaient là, retenus dans son corps ». Smallwood et Werke Breslau traduisent de la même manière. En revanche, Colson veut que τὰ δίκαια soit le sujet de ἤσπαιρεν : « … although some last remnant of their vitality (à savoir : de la famille) still existed, enclosed in their body ». Cette interprétation ne semble pas possible, vu que τοῦ ψυχικοῦ πνεύματος et τῷ σώματι se réfèrent sans doute à la mort de cette femme et à son propre corps. Probablement Colson a traduit ainsi, parce qu'il n'a pas accepté l'idée absurde, absolument étrangère à Philon, que quelque reste de l'âme demeure dans un corps mort. La solution est, à mon avis, qu'il faut rejeter la virgule après ἤσπαιρεν et lire ἀλλὰ … σώματι d'une traite : « mais il y a peu de temps, elle palpitait avec quelques derniers restes de son souffle dans le corps ». Elle n'est plus là, mais peu de temps s'était écoulé depuis sa mort.[152]

Legat. 85 θαυμαστὴν ἐμεγαλούργησεν ἀντίδοσιν ἀνακερασάμενος αὐτῷ μὲν τὸ θνητόν, τῷ δὲ ἀδελφῷ τὸ ἄφθαρτον, καὶ ἀνισότητα, τὴν ἀδικίας ἀρχήν, ἐνηφάνισεν ἰσότητι, ἥτις ἐστὶ πηγὴ δικαιοσύνης. Pour la conjecture ἐνηφάνισεν, les manuscrits présentent des formes avec ἀν- et ἐν- et avec -κοιν- et -καιν-. Les manuscrits GH^2L portent la forme ἀνεκοίνωσεν, qui est, à mon avis, la forme juste. Cf. *Legat*. 84 πάλιν Διοσκούρους λόγος ἔχει κοινώσασθαι τὴν ἀθανασίαν. ἐπειδὴ γὰρ ὁ μὲν θνητὸς ὁ δὲ ἀθάνατος ἦν etc. Le sens est donc : « il (sc. Polydeukês) faisait en sorte que l'inégalité eût communauté avec égalité », c'est-à-dire : en sorte que le frère inférieur eût communauté avec le supérieur, eût la même position que lui. ἀνακοινόω n'existe pas ailleurs chez Philon, mais c'est un mot « normal ».

Legat. 107 ὁ δὲ ἔμπαλιν νόσους μὲν τοῖς ὑγιαίνουσι, πηρώσεις δὲ τοῖς ὁλοκλήροις, καὶ συνόλως θανάτους τοῖς ζῶσι χειροποιήτους πρὸ τοῦ μοιριδίου χαλεποὺς ἐπέφερε, πάντα τὰ φθοροποιὰ χορηγίαις ἀφθόνοις παρεσκευασμένος, οἷς, εἰ μὴ ἔφθασε προαναιρεθεὶς ὑπὸ τῆς δίκης [χρήσασθαι], κἂν τὸ ἐν ἑκάστῃ πόλει δοκιμώτατον ἤδη διέφθαρτο. Tel est le texte des éditions. Pour μὴ ἔφθασε, les manuscrits donnent ἔφθασε μὴ.

---

152 Kohnke, p. 353, rejette avec raison la traduction de Colson.

Je pense qu'il faut retenir l'ordre des mots des manuscrits et ne pas rejeter χρήσασθαι. Le sens est : s'il avait eu le temps d'utiliser ces moyens (ἔφθασε χρήσασθαι) sans avoir été supprimé avant (μὴ προαναιρεθεὶς), tout ce qui est honorable eût déjà disparu.

Le verbe avec l'infinitif se trouve chez Philon :

- *Flacc*. 93 ἵν' ἢ μὴ κατασκευάζεσθαι φθάνωσιν ἢ ἀντὶ πολλῶν ὀλίγα (sc. ὅπλα).
- *Spec*. I, 272 ὧν (sc. τῶν διεξόδων καὶ ἐκβοήσεων) ἓν μόνον οὗς ἀντιλαμβάνεται τὸ θεῖον· αἱ γὰρ τῶν ἀνθρώπων οὐ φθάνουσιν ἀκοαὶ συναισθέσθαι.

Legat. 111 πάντα γε μὴν ἐλπίσειεν ἄν τις <μᾶλλον> ἢ τοιοῦτον σῶμα καὶ ψυχήν, ἄμφω μαλακὰ καὶ κατεαγότα, τῇ περὶ ἑκάτερον Ἄρεως ἀλκῇ δυνηθῆναί ποτε ἐξομοιωθῆναι. L'addition de μᾶλλον est superflue.[153] On sait que dans des comparaisons, on peut faire sans μᾶλλον ou quelque forme de ἄλλος. Il est vrai que dans de tels passages, on trouve le plus souvent dans la phrase précédente un mot interrogatif, comme τίς, πόθεν, ποῖος, comme *Leg*. III, 91 τί οὖν χρὴ λέγειν ἢ τοῦτο, ὅτι, ou une négation, comme *Spec*. IV, 73 παραπλήσιον οὐδὲν ἄνθρωποι θεῷ δρῶσιν ἢ χαριζόμενοι. Pourtant, on peut dire que dans la phrase πάντα γε μὴν ἐλπίσειεν ἄν τις, il y a une notion négative : c'est comme dire : jamais, on ne s'attend pas, etc. Proche de la manière de s'exprimer de notre passage est l'expression de Clément d'Alexandrie, *Stromates* VII, XVI, 103, 1 οὓς ἐλεήσειεν ἄν τις ἢ μισήσειεν τῆς τοιαύτης διαστροφῆς.

Legat. 113. Philon vient de dire que le nom d'Arès a rapport avec le mot ἀρήγειν, « porter secours ». Il poursuit : κατὰ γλῶτταν Ἄρης ὠνομάσθαι μοι δοκεῖ, καθαιρετικὸς πολέμων, δημιουργὸς εἰρήνης, ἧς ἐχθρὸς μὲν ἦν [ἕτερος], ἑταῖρος δὲ πολέμων, <ὁ> τὴν εὐστάθειαν εἰς ταραχὰς καὶ στάσεις μεθαρμοζόμενος. Tel est le texte de Pelletier dans éd. Cerf et, à ce qu'il semble, celui de la traduction de Kohnke dans Werke Breslau. Certains manuscrits portent ἕτερος, d'autres ἑταῖρος, aucun n'a les deux. Les éditeurs donnent les deux mots, sauf Pelletier, qui seul ajoute ὁ, à mon avis une addition superflue.

Un des mots peut être tombé du texte par un saut du même au même, mais il est aussi possible qu'un mot ait été introduit comme une correction de l'autre ; la confusion entre ces deux mots est des plus fréquentes. Je pense que le parallèle ou l'opposition entre d'un côté ἧς, à savoir εἰρήνης, et πολέμων, et d'un autre côté entre ἐχθρὸς et ἑταῖρος, montrent que Pelletier a raison.

153 Stählin 1918, col. 1205, est du même avis.

Le vrai Arès, pas celui de la mythologie, est donc, comme montre son nom, καθαιρετικὸς πολέμων, δημιουργὸς εἰρήνης, mais l'empereur est εἰρήνης ἐχθρὸς et ἑταῖρος πολέμων.

Legat. 116 ἔνιοι δὲ καὶ τὸ βαρβαρικὸν ἔθος εἰς Ἰταλίαν ἤγαγον, τὴν προσκύνησιν, τὸ εὐγενὲς τῆς Ῥωμαϊκῆς ἐλευθερίας παραχαράττοντες. Toute la tradition donne τὸ συγγενὲς, qu'il faut garder. On avait perdu ce qui était inné dans la liberté romaine. Cf. par exemple *Poster*. 136 … τῆς ἀνελλιποῦς πηγῆς, εἰς ἣν κατιοῦσα ἀναβαίνει κατά τι συγγενὲς σπουδαίου μαθητοῦ et *Migr*. 3 αἴσθησις δὲ συγγενὲς καὶ ἀδελφόν ἐστι διανοίας.

Legat. 119 ἡμεῖς δὲ οὐ μόνον ἐν δούλοις ἀλλὰ καὶ δούλων τοῖς ἀτιμοτάτοις ἐγραφόμεθα τοῦ ἄρχοντος τρέποντος εἰς δεσπότην. La leçon τοῦ ἄρχοντος se trouve seulement dans A, les autres manuscrits portant τὸν ἄρχοντα ; τρέποντος doit être la leçon de MAH(L), car τρέποντες est indiqué comme la leçon de CGO[154]. Il y a aussi la conjecture τραπέντος.

On a voulu comprendre τρέποντος comme le seul exemple de τρέπω intransitif. Je propose de lire, avec un bon appui dans la tradition, τὸν ἄρχοντα τρέποντες εἰς δεσπότην.

Legat. 121. La populace d'Alexandrie se jetait sur les Juifs : ἐκμανέσι καὶ θηριωδεστάταις ὀργαῖς κατειργάζοντο (à savoir : les Juifs), ταῖς οἰκίαις ἐπιτρέχοντες, τοὺς δεσπότας αὐταῖς γυναιξὶ καὶ τέκνοις ἐλαύνοντες, ὡς κενὰς οἰκητόρων ἀποφῆναι. ἔπιπλα καὶ κειμήλια οὐκέτι ὡς λῃσταὶ νύκτα καὶ σκότος ἐπιτηροῦντες διὰ φόβον ἁλώσεως ἔκλεπτον. Les manuscrits CGO donnent ὡς, les autres ἃς. Seul O donne la leçon ἀποφῆναι, les autres manuscrits ont ἀπέφηναν.

On suit mieux la tradition en ponctuant et lisant : … κατειργάζοντο· ταῖς οἰκίαις ἐπιτρέχοντες, τοὺς δεσπότας αὐταῖς γυναιξὶ καὶ τέκνοις ἐλαύνοντες ὡς κενὰς οἰκητόρων ἀπέφηναν, ἔπιπλα καὶ κειμήλια … ἔκλεπτον.

Legat. 135. On voulait dresser une statue de Caius monté sur un quadrige, ἐποχούμενον τεθρίππῳ. Philon poursuit : καὶ τοσοῦτον ἦν τὸ τάχος καὶ τὸ σύντονον τῆς σπουδῆς, ὥστε οὐκ ἔχοντες ἐν ἑτοίμῳ καινὸν τέθριππον ἐκ τοῦ γυμνασίου παλαιότατον <ἐκόμιζον> ἰοῦ γέμον. On a voulu ajouter ἐκόμιζον, accepté par les éditeurs, ou ἐπορίσαντο, mais je crois que nous devons faire sans addition : « … un quadrige ; telle était la hâte et l'urgence extrême que, n'ayant pas sous la main de quadrige neuf, du gymnase un vétuste, plein

154 Là, l'apparat critique est négatif.

de rouille ! ». L'émotion de Philon apparaît plus clairement sans le verbe.

Une autre phrase qu'on dirait abrégé ou elliptique se trouve peu après, en *Legat*. 139. Philon a dit que les Alexandrins n'avaient jamais placé d'images des rois de la famille des Lagides dans des synagogues ; il poursuit : τί δὲ οὐκ ἔμελλον ἀνθρώπους γε ὄντας οἱ κύνας καὶ λύκους … θεοπλαστοῦντες, ὑπὲρ ὧν βωμοὶ καὶ ἱερὰ … κατὰ πᾶσαν Αἴγυπτον ἵδρυνται; Le sens est donc : pourquoi pas (à savoir : adorer) ceux qui étaient du moins des hommes (et donc plus dignes de culte que les animaux, adorés par les Égyptiens). En fait, dans ce qui précède, Philon parle de dédicace d'images et il n'y a pas de verbe comme « adorer », mais il faut le sous-entendre d'après le contexte. L'ellipse est donc un peu hardie. Philon se sert aussi de la construction elliptique εἰ μή[155] ; voir par exemple *Legat*. 144 : ὡς μικροῦ σύμπαν τὸ ἀνθρώπων γένος ἀναλωθὲν ταῖς ἀλληλοκτονίαις εἰς τὸ παντελὲς ἀφανισθῆναι, εἰ μὴ δι' ἕνα ἄνδρα καὶ ἡγεμόνα, τὸν Σεβαστόν : « sinon par un seul homme et chef », à savoir : tout était sauvé.

Legat. 150 καὶ μαρτυροῦσι ναοί, προπύλαια, προτεμενίσματα, στοαί, ὡς ὅσαι τῶν πόλεων, ἢ νέα ἢ παλαιά, ἔργα φέρουσι μεγαλοπρεπῆ, τῷ κάλλει καὶ μεγέθει τῶν Καισαρείων παρευημερεῖσθαι. A donne ἢ νέαι ἢ παλαιαὶ ; ἔργα φέρουσι μεγαλοπρεπῆ se trouve seulement dans A ; *éditio princeps* de Turnèbe écrit ὅσα.

ὅσα doit être la leçon correcte. Ce qui est intéressant n'est certes pas l'âge des villes, mais l'âge des monuments ; les empereurs sont honorés par des monuments qui surpassent aussi bien les nouveaux que les anciens. Il faut comprendre φέρουσι comme « on dit », pas comme « porter », « avoir » etc. C'est du grec normal, même si φέρειν dans ce sens-là ne se trouve pas ailleurs chez Philon. Donc, avec une autre ponctuation, sans la virgule après μεγαλοπρεπῆ et avec la leçon de A : ὡς ὅσα τῶν πόλεων ἢ νέα ἢ παλαιά ἔργα φέρουσι μεγαλοπρεπῆ τῷ κάλλει καὶ μεγέθει τῶν Καισαρείων παρευημερεῖσθαι.

Mais la leçon sans ἔργα φέρουσι μεγαλοπρεπῆ fonctionne bien, et on est méfiant à l'égard de A qui souvent essaie d'améliorer le texte, mais qui peut aussi donner la bonne leçon. Dans ce contexte, on ne peut pas faire sans μαρτυροῦσι, présent seulement dans A. Pour le fait qu'un seul manuscrit peut garder la bonne leçon, voir la remarque sur *Legat*. 46.

Legat. 208 ἵνα θυσίαις ἐναγέσι πρώταις καθιερωθῇ τὸ ἀφίδρυμα, σφαγαῖς ἀθλίων ἀνδρῶν ὁμοῦ καὶ γυναικῶν. Toute la tradition porte εὐαγέσι, qu'il

155 Pour d'autres exemples ; voir Prolegomena II, éd. Berlin 6, p. LXX.

faut garder. L'ironie de Philon est parfois lourde et pas du meilleur goût. Autres phrases ironiques : *Legat*. 352 ὁ δὲ (sc. Caius) οὕτως ἐπιεικῶς καὶ φιλανθρώπως ἀντιπροσηγόρευσεν, ὡς μὴ μόνον τὴν ὑπόθεσιν ἀλλὰ καὶ τὸ ζῆν ἀπογνῶναι ; *ibid*. 361 μέγιστον καὶ σεμνὸν ἐρώτημα ἠρώτα· « διὰ τί χοιρείων κρεῶν ἀπέχεσθε; ».

Legat. 218. Pétronius parle : ἐπικρέμαται δή μοι κίνδυνος ὁ περὶ ψυχῆς καὶ ἐναντιωθέντι καὶ εἴξαντι, ἀλλ' εἴξαντι μὲν μετὰ πολέμου καὶ τάχα ἀμφίβολος καὶ οὐ πάντως ἀποβησόμενος, ἐναντιωθέντι δὲ ἀπαραίτητος καὶ ὁμολογούμενος ἐκ Γαΐου. Parmi les traductions, celle de Smallwood est correcte, Kohnke dans Werke Breslau traduisant de la même manière : « if I give way, the danger is one of war and is perhaps an uncertain danger …, whereas if I oppose, the danger comes from Gaius and is unavoidable … ». La proposition de Colson, dans éd. Loeb, de lire ἀμφιβόλου et ἀποβησομένου n'est donc pas bonne, car le mot principal est κίνδυνος.[156] La traduction de ὁμολογούμενος ἐκ Γαΐου chez Pelletier est erronée : « conforme aux désirs de Caius ». Il s'agit d'un péril qui est reconnu, confirmé, et qui vient de Caius.

Legat. 250 διεγνώκει μὲν γάρ, ὡς λόγος, πλεῖν εἰς Ἀλεξάνδρειαν τὴν πρὸς Αἰγύπτῳ, πελάγει δὲ οὐκ ἀξιώσει (sc. πλεῖν) τοσοῦτος ἡγεμὼν διά τε τοὺς κινδύνους καὶ διὰ τὸ πλῆθος τοῦ παραπέμποντος στόλου. διεγνώκει μὲν est une conjecture, les manuscrits donnent διεγνώκαμεν, la vulgate διέγνωκε μὲν ; ἀξιώσει est la leçon de C, mais cette leçon est une correction de ἄξιος εἰσ, GO donnent ἄξιος εἶς, MAH écrivent ἀξιώσεις.

Il s'agit de ce qui traverse l'esprit de Pétronius ébauchant une lettre à Caligula. On peut observer que premièrement, depuis *Legat*. 246, Philon se sert du discours indirect, mais qu'il passe au discours direct, au moins depuis § 251, pour finalement, § 253, parler directement de « nous », ἡμᾶς. Je pense que ce discours direct commence déjà au § 250, et qu'il faut lire : διεγνώκας μὲν γάρ, ὡς λόγος, πλεῖν εἰς Ἀλεξάνδρειαν τὴν πρὸς Αἰγύπτῳ, πελάγει δὲ οὐκ ἀξιώσεις τοσοῦτος ἡγεμὼν etc. Smallwood considère, je pense à tort, ἡμᾶς comme une maladresse (« a slip ») de la part de Philon et qu'il n'y a pas de discours direct dans ces passages.

Legat. 290 τοσαῦτα δικαιολογηθεὶς καὶ δεηθεὶς ἅμα περὶ τῆς πατρίδος εἶμι τὸ τελευταῖον ἐπὶ τὴν <περὶ> τοῦ ἱεροῦ δέησιν. La conjecture περὶ a été acceptée par les éditeurs, mais je me demande s'ils ont raison. Après une première préposition, on s'attend à la même préposition répétée, mais elle peut

156 Cette proposition est aussi rejetée par Vretska, col. 89.

bien être omise. C'est souvent le cas avant un pronom relatif, comme dans le passage typique de Clément d'Alexandrie, *Pédagogue* II, II, 29, 1 μὴ μεθύσκεσθε ἐν οἴνῳ, ᾧ ἐστιν ἀσωτία πολλή, cf. *Épitre aux Éphésiens* 5, 18 μὴ μεθύσκεσθε οἴνῳ ἐν ᾧ ἐστιν ἀσωτία. Des exemples d'une préposition omise chez Philon sont :

- *Legat*. 335 ἔμελλον γὰρ οἱ μὲν κατὰ τὴν πρὸς Ἰουδαίους φιλονεικίαν μᾶλλον ἢ τὸ πρὸς Γάιον εὐσεβὲς καταπλήσειν τὴν χώραν ἀναθημάτων, pour ἢ κατὰ τὸ πρὸς Γάιον εὐσεβὲς.
- *Mos*. I, 328 οὐκ ἐπ' ὀνείδει, σωφρονισμῷ δὲ τῶν βελτιοῦσθαι δυναμένων.
- *Spec*. IV, 126 οἷς οὐκ ἀπέχρη κατὰ πόλεις αὐτὸ μόνον τρυφᾶν, ἐν αἷς αἱ χορηγίαι καὶ παρασκευαὶ τῶν ἐπιτηδείων ἄφθονοι, ἀλλὰ καὶ <ἐν> ἐρημίαις ἀβάτοις καὶ ἀτριβέσιν, mais on se demande si ἐν, ajouté contre toute la tradition, est nécessaire.

Ces passages ne forment pas des parallèles très proches de *Legat*. 290 plus haut, mais ils font douter de ce περὶ ajouté.

Pour d'autres exemples d'une préposition omise ; voir la remarque sur *Ios*. 165, p. 117.

Legat. 291 Ἀγρίππας ἐτίμησε τὸ ἱερὸν ἐλθών, ὁ πάππος σου, καὶ ὁ Σεβαστὸς διὰ τοῦ κελεῦσαι τὰς πανταχόθεν ἀπαρχὰς ἐπιστολαῖς πέμπειν ἐκεῖσε καὶ διὰ τῆς ἐντελεχοῦς θυσίας. Tel est le texte d'éd. Berlin, d'éd. Loeb et de Smallwood. ; Pelletier écrit dans éd. Cerf : … καὶ ὁ Σεβαστὸς [διὰ τοῦ κελεῦσαι] τὰς πανταχόθεν ἀπαρχὰς ἐπιστείλας (pro ἐπιστολαῖς) πέμπειν etc., d'après une proposition de Kohnke[157]. La raison en est que la position de ἐπιστολαῖς est étrange, peut-être impossible (ainsi éd. Loeb), et que ἐπιστέλλειν peut avoir le sens de « décréter » (ainsi Kohnke et Pelletier).

Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de changer. Philon rappelle différentes manières d'honorer le temple, celle d'Agrippa en le visitant personnellement, celle d'Auguste en décrétant par écrit ce qui concerne les Juifs partout et en payant de ses propres revenus pour des sacrifices perpétuels. La position de ἐπιστολαῖς ne me semble pas impossible : quant au prémices, Auguste a décrété, par écrit, ce qu'il faut observer. Ce qui est le plus important de sa décision, les prémices, est placé au début, suit une explication, à savoir « par écrit ». Ainsi, il a honoré le temple, mais sans le visiter en personne. De prime abord, le texte est sûrement composé oralement et Philon peut se permettre de placer les mots librement ; la manière d'accentuer montre comment il faut comprendre le texte.

157 P. 354 et dans Werke Breslau.

Legat. 312. Agrippa écrit dans une lettre à Caius qu'Auguste avait permis aux Juifs de se rassembler dans les synagogues : μὴ γὰρ εἶναι ταῦτα συνόδους ἐκ μέθης καὶ παροινίας ἐπισυστάσας, ὡς λυμαίνεσθαι τὰ τῆς εἰρήνης. Tel est le texte d'éd Berlin, avec la leçon ἐπισυστάσας, proposée par Cohn. Smallwood présente le même texte ; Colson écrit dans éd. Loeb, avec les manuscrits MAH, ἐπὶ συστάσει (« to promote conspiracy ») au lieu de la conjecture ἐπισυστάσας ; Pelletier dans éd. Cerf suit la proposition de Kohnke[158] et lit μὴ γὰρ εἶναι ταῦτα [συνόδους] ἐκ μέθης καὶ παροινίας ἐπισυστάσεις etc. : συνόδους serait donc une glose pour expliquer ἐπισυστάσεις. Pour ἐπὶ συστάσει de MAH, il y a ἐπὶ συστάσεως GO et ἐπισυστάντα C.

Je crois qu'il faut suivre MAH et Colson, sans rejeter συνόδους. Il est vrai que σύστασις chez Philon, le plus souvent, veut dire « composition », par exemple la composition du corps (σῶμα) ou de l'univers (κόσμος), mais il y a aussi *Praem*. 75 προστησάμενοι δὲ τῆς συστάσεως ἡγεμόνα τὸν πρεσβύτατον, ὃς καὶ τοῦ τολμήματος μετ' ὀλίγων τῶν συναπονοηθέντων εἰσηγητὴς ἐγένετο. Pourtant, les manuscrits sont divisés entre συστάσεως et στάσεως. Si συστάσεως est correct, évidemment le sens en est quelque chose comme « conspiration ». La notion de « réunion » n'est pas loin de celle de « conspiration » ; voir par exemple Plutarque, *Vie de Coriolan* 29, 2 τὰ δὲ τῶν Ῥωμαίων οὐδένα κόσμον εἶχε, μάχεσθαι μὲν ἀπεγνωκότων, ἐν δὲ συστάσεσι καὶ λόγοις στασιαστικοῖς ὁσημέραι πρὸς ἀλλήλους ὄντων. ἐπί avec datif pour dénoter une intention est parfaitement normal.

Legat. 320 ἡ δέ γε καθάπερ ἐν τοῖς ἄλλοις ὅλον τὸ γένος κἀν τούτῳ διήνεγκεν, ὑπὸ παιδείας ἀκράτου φύσει καὶ μελέτῃ περιγεγενημένη, ἀρρενωθεῖσα τὸν λογισμόν, ὃς οὕτως ὀξυδερκὴς ἐγεγένητο, ὡς etc.

La vulgate porte ὅλου τοῦ γένους, contre tous les manuscrits utilisés pour les éditions et contre les éditions. Je pense que le génitif est une conjecture réussie. Le sens doit être, comme les traductions le présentent : elle, Julia Augusta, surpassait tout son sexe. Dans le sens de « diverger de », je ne trouve pas chez Philon d'autre construction que celle avec le génitif.

Les éditions et les manuscrits divergent, en donnant ou περιγεγενημένη (CGOM, éd. Berlin et Smallwood) ou περιγεγενημένης (AH, éd. Loeb et éd. Cerf, aussi Kohnke[159]). Je crois que tout le temps, le sujet est cette femme, supérieure à son sexe et devenue comme un homme à force de sa raison.

Ensuite, ὃς n'existe pas dans CGO. Il ne faut pas le mettre, car nous avons

158 P. 354.
159 P. 355.

là une construction très fréquente, à savoir καθάπερ … οὕτως. Encore un exemple d'un copiste ou lecteur qui a perdu le fil de la phrase.

Legat. 344 οἱ δ' εὐπάρυφοι καὶ σφόδρ' εὐδοκιμεῖν οἰόμενοι τρόπον ἕτερον τὸν σὺν ἡδονῇ μετὰ προσποιήσεως φιλικῆς ἐβλάπτοντο. Les manuscrits CGO portent παρ' αὐτῷ après σφόδρ', H^2 l'ajoute au-dessus de la ligne après εὐδοκιμεῖν. Les mots sont donc bien documentés et nous pouvons les accepter. παρά avec le datif dénote souvent un agent, comme dans *Épître aux Galates* 3, 11 ὅτι δὲ ἐν νόμῳ οὐδεὶς δικαιοῦται παρὰ τῷ θεῷ δῆλον, ou *Legat*. 164 νομίζεσθαι παρ' Ἀλεξανδρεῦσι θεός. Chez Philon, on trouve plusieurs fois εὐδοκιμεῖν avec παρά, comme *Decal*. 91 παρ' ἀνθρώποις εὐδοκιμεῖν et *Spec*. II, 244 παρὰ τοῖς εἰκαιοτέροις καὶ ἀνεξετάστοις εὐδοκιμῆσαι.

Legat. 356 καὶ γὰρ ἐθύσαμεν καὶ ἑκατόμβας ἐθύσαμεν, οὐ τὸ μὲν αἷμα τῷ βωμῷ περισπείσαντες τὰ δὲ κρέα εἰς θοίνην καὶ εὐωχίαν οἴκαδε κομίσαντες, ὡς ἔθος ἐνίοις ποιεῖν, ἀλλ' ὁλόκαυτα τὰ ἱερεῖα παραδόντες τῇ ἱερᾷ φλογί. Tel est le texte des éditions, conforme à celui des manuscrits MAH. Les manuscrits CGO offrent, sauf de minimes variantes, le texte suivant : …, ὧν τὸ αἷμα τῷ βωμῷ περισπείσαντες τὰ κρέα οὐκ εἰς θοίνην καὶ εὐωχίαν οἴκαδε ἐκομίσαμεν, … On écrit donc ὧν au lieu de οὐ ; l'opposition μὲν … δὲ n'existe pas ; il y a une négation avant εἰς θοίνην ; nous trouvons ἐκομίσαμεν pour κομίσαντες.

Je crois que cette fois, le texte de MAH est plus acceptable. Il se peut que οὐ ait été changé en οὗ, confusion très fréquente, et que après ἑκατόμβας, οὗ ait été « corrigé » en ὧν. Ensuite, par manque d'une négation, on a ajouté οὐ.

Hypothetica (Hypoth.)

Hypothetica n'existe que sous la forme d'extraits dans *Préparation évangélique* VIII d'Eusèbe. Le texte n'est pas édité dans éd. Berlin, seulement dans *editio minor* 1915, sans apparat critique. Éd. Cerf ne contient pas cet ouvrage non plus. Colson dans éd. Loeb 9 a publié le texte, en comparant avec les éditions précédentes et avec Eusèbe. Dans ce qui suit, je pars d'éd. Loeb.

Hypoth. 6. 8–9. Il faut ponctuer cette longue proposition comme suit : ἀλλὰ τὸν μὲν ἄνδρα ἐκεῖνον, ὅστις ποτὲ ἦν ὁ τοὺς νόμους αὐτοῖς θείς, οὕτω σφό-

δρα ἐθαύμασαν, ὡς ὅ τι δήποτε ἔδοξεν ἐκείνῳ καὶ αὐτοῖς – εἴτε οὖν λελογισμένος αὐτὸς εἴτε ἀκούων παρὰ δαίμονος ἔφρασε –, τοῦτο ἅπαν εἰς τὸν θεὸν ἀνάγειν, καὶ πλειόνων ἐτῶν διεληλυθότων – τὸ μὲν ἀκριβὲς οὐκ ἔχω λέγειν ὁπόσα, πλείω δ' οὖν ἢ δισχίλιά ἐστι – μηδὲ ῥῆμά γε αὐτὸ μόνον τῶν ὑπ' αὐτοῦ γεγραμμένων κινῆσαι, ἀλλὰ κἂν μυριάκις αὐτοὺς ἀποθανεῖν ὑπομεῖναι θᾶττον ἢ τοῖς ἐκείνου νόμοις καὶ ἔθεσιν ἐναντία πεισθῆναι.

Hypothet. 7. 4 μή μοι τὰ τῶν θεῶν ἁρπάζειν μηδ' ἀποσυλᾶν ἑτέρων ἀναθέντων· ἀλλὰ καὶ τῶν οἰκείων, ὥσπερ ἔφην, προσπεσόν τι καὶ λαθὸν αὐτὸν ῥῆμα ἐπ' ἀναθέσει, εἰπόντα δὲ πάντων στέρεσθαι· μεταγινώσκοντι δὲ ἢ ἀπαρνουμένῳ τὰ λελεγμένα καὶ τὴν ψυχὴν προσαφαιρεῖσθαι. Mangey avait déjà rejeté δὲ après εἰπόντα dans son édition, et Colson, dans éd. Loeb, soutient que la particule est contraire à la grammaire. En fait, la particule indique une opposition avec ce qui précède : il a proféré quelque chose sans beaucoup réfléchir (προσπεσόν τι καὶ λαθὸν αὐτὸν ῥῆμα), mais quand même, il l'a dit, εἰπόντα δὲ. Cf. *Mutat*. 229 διὸ εἰ καὶ μὴ παντελῶς ἐξερρύψαντο καὶ ἀπελούσαντο τὸ ἀδικεῖν φαιδρυνόμενοι δέ, ἀλλὰ μετρίως γοῦν καὶ μέσως ἐρρύψαντο : ils ne se sont pas totalement nettoyés, mais quand même épurés, φαιδρυνόμενοι δέ.

De providentia (Prov.)

Du texte grec de *Prov*. il y a des extraits chez Eusèbe, *Préparation évangélique* VII et VIII et des extraits dans des florilèges. Une version arménienne existe ; elle a été traduite en latin au début du 19e siècle, mais la traduction, basée sur trois manuscrits, est souvent peu satisfaisante.[160] Pourtant, elle peut porter secours ; voir plus bas. On cite la version latine, car le texte arménien n'a pas été édité.[161] Les publications moderne du texte grec sont éd. Cerf 35 et éd. Loeb 9. Je pars dans ce qui suit d'éd. Cerf, en indiquant aussi le numérotage d'éd. Loeb.

160 Voir éd. Cerf, p. 18-20.

161 Dans Werke Breslau, vol. VII, Ludwig Früchtel donne une traduction du texte latin. Un texte grec n'a été publié ni dans éd. Berlin, ni dans *editio minor* de cette édition.

Prov. II, 51 (Loeb I, p. 456) ὁ δὲ βουλόμενος ἄλλως ὑθλεῖν οὐκ ἂν φθάνοι καὶ τὰ πάντων ἔργα τῶν τεχνιτῶν ἀντία τιθέμενος, ὡς ἀμείνον<ος> (ἄμεινον Loeb) τῆς κατασκευῆς ἐπιλαχόντα προσθέσει τινὸς ἢ μειώσει τῶν ἐν ὕλαις. Tel est le texte d'édition Cerf. ἀντία est une ancienne conjecture pour αἴτια qui se trouve dans toute la tradition, y compris la version arménienne (*cunctorum opera artificum accusabit* dans la tradition latine) ; Colson, dans éd. Loeb, préfère sans motivation la leçon de la tradition mais donne ἀντία dans son texte. Une autre conjecture est ἀμείνον<ος>, à mon avis correcte ; l'artisan veut arriver à une meilleure construction. La conjecture est dans une certaine mesure appuyée par la tradition arménienne (*opificium nactus bonum*).

αἴτια est sans doute correct. Celui qui veut dire des balivernes se demande comment Dieu a pu utiliser exactement la correcte mesure de matière (ὕλη) pour la création ; il présente comme argument, comme raison, αἴτια, de sa manière de penser que l'artisan doit toujours ajouter ou soustraire un peu pour rendre son œuvre parfaite.

Prov. II, 100 (Loeb 2, 48) παρακολουθεῖ δέ τι καὶ ἕτερον, ὃ μὴ τῇ γνώμῃ τοῦ κατεσκευακότος ἐπιγίνεται. τί δὲ τοῦτ' ἔστιν; αἱ ἀπὸ τῶν ποδῶν ἐκπίπτουσαι σκιαὶ τὰ τῆς ἡμέρας μέτρα διασημαίνουσι ταῖς ὥραις. Tel est le texte d'éd. Cerf. Colson, dans éd. Loeb, présente un texte assez différent, fondé sur des éditions précédentes et avec peu d'appui dans la tradition, mais dans une remarque sur § II, 48, p. 545, il préfère un texte proche de celui cité plus haut.

Philon vient de discuter ἐπακολουθήματα, des phénomènes concomitants, des effets secondaires non prévus par un constructeur. Le sens est, à mon avis, clair et montré par le texte cité plus haut, bien qu'on ne puisse guère accepter la traduction « les bases des piliers » pour τῶν ποδῶν. Philon prend une colonnade comme exemple : une conséquence non prévue est qu'on peut mesurer le temps à l'aide de l'ombre jetée par les colonnes. Mais le texte est peu sûr. Pour l'impossible τῶν ποδῶν on a conjecturé τῶν κιόνων ou τῶν παστάδων d'après la tradition arménienne (*de columnis*) ; τὰ τῆς ἡμέρας μέτρα est une conjecture basée sur la tradition arménienne (*diei mensuras notant* (sc. *umbrae*) *et horas*) pour τὰ ἡμέτερα μέτρα de la tradition grecque ; comparez ταῖς ὥραις avec *et horas* de la tradition arménienne.

τὰ ἡμέτερα μέτρα donne un sens, mais un sens tellement vague qu'il est presque inexistant. τὰ ἡμέτερα ? Bien sûr nos mesures, à qui d'autre pourraient-elles appartenir ? τὰ τῆς ἡμέρας μέτρα a un appui dans la traduction arménienne ; voir plus haut, et donne un sens bien meilleur. Finalement, je me demande s'il ne faut pas lire τὰ τῆς ἡμέρας μέτρα διασημαίνουσι, τὰς ὥρας ; cf. l'arménien *et horas*. Ce n'est pas trop dire que Philon aime cette

manière de s'exprimer ; une circonlocution, τὰ τῆς ἡμέρας μέτρα, suivie par le mot propre, τὰς ὥρας. Les exemples sont légion.

τῶν ποδῶν reste un problème. Paléographiquement, on a du mal à trouver un mot qui ressemble à τῶν ποδῶν et qui veut dire « colonne », mot qui est nécessaire dans le contexte.

Prov. II, 110 (Loeb 2, 68) νοῦν δ' ἥδε (sc. ἡ βάρβαρος γῆ) ἥκιστα γεννᾷ, διότι τὸ ὑψωθῆναι ἐξ ἀέρος αἰτίου αἱ γῆς καὶ ὕδατος ἐπάλληλοι καὶ συνεχεῖς ἀναθυμιάσεις κατεκράτησαν.Telle est la tradition grecque, à l'exception qu'il y a là aussi bien δ' ἥδε que seulement δ', le dernier préféré par éd. Loeb.

La tradition arménienne a dans la traduction latine *mens tamen nusquam nascitur ob frigefactionem gelationemque, quoniam aer, terra et aquae in causa sunt, et frequentes exhalationes densatae supereminent*. Il est donc clair qu'on a lu ψυχωθῆναι, pas ὑψωθῆναι, et on l'a compris comme « refroidir », pas comme « inspirer ».

Premièrement, revenons à § 109 (II, 66 éd. Loeb), où Philon constate ce que seulement la Grèce peut faire : ἠκριβωμένον[162] λογισμὸν ἀποτίκτουσα οἰκειούμενον ἐπιστήμῃ. τὸ δ'αἴτιον· λεπτότητι ἀέρος ἡ διάνοια πέφυκεν ἀκονᾶσθαι. Nous voyons là que la subtilité de l'air est la raison d'une faculté intellectuelle supérieure. Je pense qu'il est clair que dans notre passage, il s'agit de la subtilité de l'air, non pas de l'inspiration qu'il peut donner.[163] Il faut donc lire ὑψωθῆναι plutôt que ψυχωθῆναι : la subtilité donne la faculté de s'élever, mais les émanations lourdes des éléments lourds, de la terre et de l'eau, l'empêchent. On a voulu changer αἰτίου, mais nous avons vu le lien étroit entre air et raison.

Une proposition qui peut donner la manière de penser de Philon dans ce contexte serait : διότι τοῦ (pour τὸ) ὑψωθῆναι ἐξ ἀέρος αἰτίου αἱ γῆς καὶ ὕδατος … ἀναθυμιάσεις κατεκράτησαν : les émanations de terre et d'eau l'emportent sur la cause d'une élévation par l'air. ἐξ joue le rôle d'une préposition qui indique l'agent, comme le font toutes les prépositions avec le génitif.

---

162 Je préfère rattacher ἠκριβωμένον à λογισμὸν, non à ce qui précède : βλάστημα θεῖον.
163 Pour l'air comme principe animateur, voir éd. Cerf, p. 347, n. 3

Bibliographie

Remarques préliminaires

Les éditions bien connues d'autres auteurs que Philon ne sont pas enregistrées, mais l'ouvrage de Théodore de Mopsueste est peut-être moins accessible : Theodori Mopsuesteni Commentarius in XII prophetas. Einleitung und Ausgabe von Hans Norbert Sprenger. (Göttinger Orientforschungen, V. Reihe, Band 1.) Wiesbaden 1977.

GCS veut dire : Die griechischen christlichen Schriftsteller der ersten drei Jahrhunderte.

TLG veut dire : Thesaurus linguae graecae. A Digital Library of Greek Literature

v veut dire la vulgate, les leçons de l'editio princeps de Turnèbe et des éditions suivantes qui sont fondées sur le manuscrit L. Voir éd. Berlin 1, p. XVI.

Philon, Éditions et traductions : Œuvres complètes

Φίλωνος τοῦ Ἰουδαίου τὰ εὑρισκόμενα ἅπαντα. Philonis Judaei opera quae reperiri potuerunt omnia. Textum cum MSS contulit … Thomas Mangey. Vol. 1–2. 1742.

Éd. Berlin : Philonis Alexandrini Opera quae supersunt. Ediderunt Leopoldus Cohn et Paulus Wendland. Vol. 1–7:2, Berolini 1896-1930. Siegfried Reiter a aussi collaboré à cette édition ; voir l' introduction aux remarques sur *Legatio ad Gaium*. Les volumes 7:1–2 contiennent les indices, composés par Johann (Ioannes) Leisegang.
1 1896 ; 2 1897 ; 3 1898 ; 4 1902 ; 5 1900 ; 6 1915 ; 7:1 1926 : 7:2 1930.

Éd. Loeb : Philo with an English translation by F. H. Colson and G. H. Whitaker. In ten volumes. The Loeb Classical Library. London, New York 1929–1942 :
1 1929 ; 2 1929 ; 3 1930 ; 4 1932 ; 5 1934 ; 6 1935 ; 7 1937 ; 8 1939 ; 9 1941 ; 10 1942.

Éd. Cerf : Les Œuvres de Philon d'Alexandrie publiées sous le patronage de l'Université de Lyon. T. 1-. Paris 1961– :
1 Introduction générale par Roger Arnaldez. *De opificio mundi*. Introduction, traduction et notes par R. Arnaldez. 1961 ; 3 *De Cherubim*. Introduction … notes par Jean Gorez. 1963 ; 4 *De sacrificiis Abelis et Caini*. Introduction … notes par Anita Méasson. 1966 ; 5 *Quod deterior potiori insidiari soleat*. Introduction … notes par Irène Feuer. 1965 ; 6 *De posteritate Caini*. Introduction … notes par R. Arnaldez. 1972 ; 7–8 *De gigantibus, Quod Deus sit immutabilis*. Introduction … notes par A. Mosès. 1963 ; 9 *De agricultura*. Introduction … notes par Jean Pouilloux. 1961 ; 10 *De plantatione*. Introduction … notes par Jean Pouilloux. 1963 ; 11–12 De ebrietate, *De sobrietate*. Traduit par Jean Gorez. 1962 ; 13 *De confusione linguarum*. Introduction … notes par J. G. Kahn. 1963 ; 14 *De migratione Abrahami*. Introduction … notes par Jacques Cazeaux. 1965 ; 15 *Quis rerum divinarum heres sit*. Introduction … notes par Marguerite Harl. 1966 ; 16 *De congressu eruditionis causa*. Introduction … notes par Monique Alexandre. 1967 ; 17 *De fuga et inventione*. Introduction, texte, traduction et commentaire par Esther Starobinski-Safran. (Thèse Faculté des lettres Genève no 194.) 1970 ; 18 *De mutatione nominum*. Introduction … notes par R. Arnaldez.

1964 ; 19 *De somniis* I–II. Introduction … notes par Pierre Savinel. 1962 ; 22 *De Abrahamo*. Introduction … notes par Jean Gorez. 1966 ; 21 *De Iosepho*. Par Jean Laporte. 1964 ; 22 *De vita Mosis*. Introduction … notes par Roger Arnaldez, Claude Mondésert, Jean Pouilloux, Pierre Savinel. 1967 ; 23 *De Decalogo*. Introduction … notes par Valentin Nikiprowetzky. 1965 ; 24 *De specialibus legibus*, I et II. Introduction … notes par Suzanne Daniel. 1975 ; 25 *De specialibus legibus*, III et IV. Introduction … notes par André Mosès. 1970 ; 26 *De virtutibus*. Introduction et notes de R. Arnaldez. Traduction de P. Delobre, M.-R. Servel, A.-M. Verilhac. 1962 ; 27 *De praemiis et poenis, De exsecrationibus*. Introduction … notes par A.Beckaert. 1961 ; 28 *Quod omnis probus liber sit*. Introduction … notes par Madeleine Petit. 1974 ; 29 *De vita contemplativa*. Introduction et notes de F. Daumas, traduction de P. Miquel. 1963 ; 30 *De aeternitate mundi*. Introduction et notes par R. Arnaldez, traduction par J. Pouilloux. 1969 ; 31 *In Flaccum*. Introduction … notes par André Pelletier. 1967 ; 32 *Legatio ad Caium*. Introduction … notes par André Pelletier, 1972 ; 33 *Questiones in Genesim et in Exodum, fragmenta graeca*. Introduction … notes par Françoise Petit. 1978 ; 35 *De providentia I et II*. Introduction … notes par Mireille Hadas-Lebel. 1973.

Werke Breslau : Die Werke Philos von Alexandria in deutscher Übersetzung. Herausgegeben von Leopold Cohn (1–3), I. Heinemann (4–5), I. Heinemann, M. Adler (6), Leopold Cohn, Isaak Heinemann, Maximilian Adler und Willy Theiler (7). 1–6 Breslau, 7 Berlin 1909–1964.
1 1909 ; 2 1910 ; 3 1919, 4 1923 ; 5 1929 ; 6 1938 ; 7 1964.

Philon : Éditions spéciales

Die unter Philon's Werken stehende Schrift Ueber die Unzerstörbarkeit des Weltalls nach ihrer ursprünglichen Anordnung wiederhergestellt und ins Deutsche übertragen von Jacob Bernays. (Abhandlungen der königlichen Akademie der Wissenschaften zu Berlin 1876. Philosophisch-historische Klasse. Pp. 209–278.) Berlin 1877.

Philonis De aeternitate mundi. Edidit et prolegomenis instruxit Franciscus Cumont. Berolini 1891.

Philonis Alexandrini *In Flaccum*. Edited with an introduction, translation and commentary by Herbert Box. London, New York, Toronto 1939.

Philonis Alexandrini Legatio ad Gaium. Edited with an introduction, translation and commentary by E. Mary Smallwood. Leiden 1961, second edition ('substantially identical with the first') 1970.

Papyrus

Le Par. suppl. gr. 1120 contient *Her*. et *Sacr*. ; voir éd. Berlin 1, p. XLI suiv. et éd. Berlin 3, p. III suiv. L'édition de Scheil : Mémoirs publiés par les Membres de la Mission archéologique française au Caire. T. 9, fasc. 2 : Φίλωνος περὶ τοῦ τίς ὁ τῶν θείων ἐστὶν κληρονόμος ἢ περὶ εἰς τὰ ἴσα καὶ ἐναντία τομῆς, Φίλωνος περὶ γενέσεως Ἄβελ καὶ ὧν αὐτός τε καὶ ὁ ἀδελφὸς ἱεροργοῦσι. Traités réédités, d'après un papyrus du siècle VI^{e} environ par V. Scheil. Paris 1893. Un fragment d'une feuille avec le titre de l'Évangile de s. Matthieu et des fragments de l'Évangile de s. Luc se trouvent après la

dernière feuille. Le papyrus Oxyrhynchus 1356 contient des fragments de *Leg., Ebr., Poster., Deter*. et d'un ou deux travaux perdus ; voir J. R. Royse, The Oxyrhynchus Papyrus of Philo, *Bulletin of the American Society of Papyrologists* 17, 1980, pp. 155–165 et plus bas Royse 2000. Pour P. Vindob. G 30531 + 60584, voir plus bas Hagedorn.

Études

Adler Bemerkungen 1 : Maximilian Adler, Bemerkungen zu Philos Schrift Περὶ μέθης. Wiener Studien 43, 1922/23, 92–96.

Adler Bemerkungen 2 : Maximilian Adler, Bemerkungen zu Philos Schrift Περὶ μέθης. Wiener Studien 44, 1924/25, 220–223.

Adler Epitymbion : Maximilian Adler, Zu Philo Alexandrinus. Epitymbion, Heinrich Swoboda dargebracht. Reichenberg 1927. Pp. 15–17.

Adler Studien : Maximilian Adler, Studien zu Philon von Alexandreia. Breslau 1929.

Alexanderson : Bengt Alexanderson, Critique de texte et interprétations d'ouvrages de Clément d'Alexandrie et d'Origène. (Acta Regiae Societatis Scientiarum et Litterarum Gothoburgensis. Humaniora. 49.) Göteborg 2017.

Asmus 1899 : J. R. Asmus, Critique de *Philonis Alexandrini opera quae supersunt*. Vol. III. Wochenschrift für klassische Philologie 16, 1899, 708-714.

Cohn 1897 : Leopold Cohn, Kritisch-exegetische Beitraege zu Philo. Hermes 32:1, 1897, 107-148.

Cohn 1903 : Leopold Cohn, Beitraege zur Textgeschichte und Kritik der philonischen Schriften. Hermes 38:3, 1903, 498–545.

Cohn 1908 : Leopold Cohn, Neue Beiträge zur Textgeschichte und Kritik der philonischen Schriften. Hermes 43:2, 1908, 177–219.

Glucker : Ιωαννου ΓΚλουκερ (John Glucker), Κριτικαὶ παρατηρήσεις εἰς κείμενα τοῦ Φίλωνος. Πλάτων 42, 1990, 128–135.

Grégoire : Henri Grégoire, Zur Textkritk Philons. Hermes 44:2, 1909, 318-320.

Hagedorn : Ursula und Dieter Hagedorn, P. Vindob. G 30531 + 60584 : Fragmente eines Philon-Codex (*De virtutibus*). Archiv für Papyrusforschung und verwandte Gebiete 55, 2009, 279-288.

Henrici 1900 : G. Henrici, Critique de *Philonis Alexandrini opera quae supersunt*. Vol. III. Theologische Literaturzeitung 1900:24, 657–662.

Kohnke : Friedrich Wilhelm Kohnke, Critique de *Philo, with an english translation by F. H. Colson*. Vol. 10. Gnomon 36, 1964, 352–356.

Kühner-Gerth 2:1-2 : Ausführliche Grammatik der griechischen Sprache von Raphael Kühner. 2:1-2 Satzlehre … besorgt von Bernhard Gerth. 3. Auflage. 1898–1904.

Royse 2000 : James R. Royse, The Text of Philo's Legum allegoriae. The Studia Philonica Annual Studies in Hellenistic Judaism 12, 2000, 1-28.

Royse 2015 : James R. Royse, The Text of Philo's *De Decalogo* in Vaticanus Gr. 316. The Studia Philonica Annual 27, 2015, 133–142.

Runia : David T. Runia, Underneath Cohn and Colson : The Text of Philo's *De virtutibus*. Society of Biblical Literature Seminar Papers 30, 1991, 116–134.

Schwyzer 2 : Griechische Grammatik auf der Grundlage von Karl Brugmanns Griechische Grammatik von Eduard Schwyzer. Bd. 2. Syntax und syntaktische Stylistik … von Albert Debrunner. 2. unveränderte Auflage 1959.

Stahlschmidt : K. Stahlschmidt, Eine unbekannte Schrift Philons von Alexandrien (oder eines ihm nahestehenden Verfassers). Aegyptus 22, 1942, 161–176.

Stählin 1902 : Otto Stählin, Critique de *Philonis Alexandrini opera quae supersunt*. Vol. IV. Berliner philologische Wochenschrift 22, 1902, 1191–1194.

Stählin 1907 : Otto Stählin, Critique de *Philonis Alexandrini opera quae supersunt*. Vol. V. Berliner philologische Wochenschrift 27, 1907, 1345–1350.

Stählin 1918 : Otto Stählin, Critique de *Philonis Alexandrini opera quae supersunt*. Vol. VI. Berliner philologische Wochenschrift 38, 1918, 1201–1205.

Vretska : Karl Vretska, Critique de *Philo, with an English Translation by F .H. Colson and J. W. Earp*. Vol. X. Anzeiger für die Altertumswissenschaft 16, 1963, 89–90.

Wendland 1897 : Paul Wendland, Kritische und exegetische Bemerkungen zu Philo. I. Rheinisches Museum 52, 1897, 465–504.

Wendland 1898 : Paul Wendland, Kritische und exegetische Bemerkungen zu Philo. II. Rheinisches Museum 53, 1898, 1–36.

Wendland Poster. : Paul Wendland, Zu Philos *Schrift de posteritate Caini*. Philologus 57, 1898, 248–288.

Abréviations des ouvrages de Philon et localisation des remarques

Abr.	De Abrahamo, (Abr.) p. 107.
Aet.	De aeternitate mundi, (Aet.) p. 165.
Agric.	De agricultura, (Agric.) p. 55.
Cher.	De cherubim, (Cher.) p. 27.
Confus.	De confusione linguarum, (Confus.) p. 73.
Congr.	De congressu eruditionis gratia, (Congr.) p. 87.
Contempl.	De vita contemplativa, (Contemp.) p. 163.
Decal.	De Decalogo, (Decal.) p. 126.
Deter.	Quod deterius potiori insidiari soleat, (Deter.) p. 36.
Deus	Quod Deus sit immutabilis, (Deus) p. 49.
Ebr.	De ebrietate, (Ebr.) p. 67.
Flacc.	In Flaccum, (Flacc.) p. 172.
Fug.	De fuga et inventione, (Fug.) p. 90.
Gig.	De gigantibus.
Her.	Quis rerum divinarum heres sit, (Her.) p. 81.
Hypoth.	Hypothetica (Apologia pro Iudaeis), (Hypoth.) p. 187.
Ios.	De Iosepho, (Ios.) p. 114.
Legat.	Legatio ad Caium, (Legat.) p. 177.
Leg. I	Legum allegoriae I, (Leg. I) p. 19.

Leg. II	Legum allegoriae II, (Leg. II) p. 21.
Leg. III	Legum allegoriae III, (Leg. III) p. 23.
Migr.	De migratione Abrahami, (Migr.) p. 78.
Mos. I	De vita Mosis I, (Mos. I) p. 120.
Mos. II	De vita Mosis II, (Mos. II) p. 124.
Mutat.	De mutatione nominum, (Mutat.) p. 91.
Opif.	De opificio mundi, (Opif.) p. 9.
Plant.	De plantatione, (Plant.) p. 61.
Poster.	De posteritate Caini, (Poster.) p. 40.
Praem.	De premiis et poenis, de exsecrationibus, (Praem.) p. 158.
Prob.	Quod omnis probus liber sit, (Prob.) p. 161.
Prov.	De providentia, (Prov.) p. 188.
Quaest. Gen.	Quaestiones et solutiones in Genesim
Quaest. Ex.	Quaestiones et solutiones in Exodum
Sacrif.	De sacrificiis Abeli et Caini, (Sacrif.) p. 32.
Sobr.	De sobrietate, (Sobr.) p. 71.
Somn. I	De somniis I, (Somn. I) p. 97.
Somn. II	De somniis II, (Somn. II) p. 101.
Spec. I	De specialibus legibus I, (Spec. I) p. 129.
Spec. II	De specialibus legibus II, (Spec. II) p. 134.
Spec. III	De specialibus legibus III, (Spec. III) p. 140.
Spec. IV	De specialibus legibus IV, (Spec. IV) p. 144
Virt.	De virtutibus, (Virt.) p. 148.

Indices

Index rerum

accomodation à un mot voisin *Opif*. 78 ; *Poster*. 165 ; *Agr*. 6 ; *Plant*. 23–24 ; *Congr*. 26 ; *Somn*. II, 57

accusatif, voir datif suivi d'accusatif

accusatif (par exemple τὸν ἄτρεπτον ἐμφαίνων, « se montrer comme ») *Mutat*. 54

adaptation, voir accomodation à un mot voisin

adverbe pour adjectif *Plant*. 65

allégorie *Plant*. 33 ; *Confus*. 25 ; *Spec*. I, 287

antécédent *Cher*. 56 ; *Congr*. 36 ; *Somn*. I, 82 ; *Abr*. 29 ; *Spec*. I, 49 ; *Spec*. I, 179 ; *Spec*. II, 246

arménienne, traduction Introduction à *Abr*. ; *Abr*. 160 ; *Decal*. 66 ; Introduction à *Prov*.

asyndète, voir explication sans particule

circonlocution, voir mot propre

comparaison *Mos* .I, 21 ; *Spec*. III, 165–166 ; *Contempl*. 56 ; *Aet*. 131 ; *Legat*. 111

comparatif, superlatif, confusion *Opif*. 129 ; *Abr*. 35

concentré, phrase concentrée *Somn*. II, 76 ; *Somn*. II, 133

création du monde *Opif*. 24

datif suivi d'accusatif *Abr*. 169

dativus agentis *Agr*. 85

débit oral *Sacrif*. 20

définition, voir αὐτός

description, voir mot propre

Dieu, puissances de Dieu *Somn*. I, 69

ellipse *Legat*. 135

Eusèbe, texte corrompu *Agr*. 51

explication sans particule *Mutat*. 61 ; *Mutat*. 79 ; *Mutat*. 163 ; *Abr*. 161 ; *Virt*. 158 ; *Aet*. 109

génitif absolu « libre », se rapportant au sujet ou à un complément *Ios*. 185 ; *Legat*. 19

génitif absolu sans mot principal *Mos*. I, 278–279 ; *Flacc*. 27

génitif « du rapport » *Confus*. 23

homme image de Dieu *Spec*. III, 83–84

infinitif dépendant d'un *verbum dicendi*, précédent ou sous-entendu *Opif*. 61 ; *Deus* 2 ; *Somn*. I, 9 ; *Somn*. I, 125 ; *Abr*. 169 ; *Spec*. II, 56–57 ; *Virt*. 165 ; *Praem*. 96–97

infinitif précédé par τοῦ *Sacrif*. 123 ; *Poster*. 104

infinitif sans article *Deter*. 53 ; *Poster*. 36 ; *Praem*. 24

influence, voir accomodation à un mot voisin

inséré, mot inséré *Spec*. I, 300

insertion longue *Plant*. 33 ; *Flacc*. 51–52

intrusion, voir δέ intrusif et καί intrusif

ironie *Plant*. 33 ; *Legat*. 208

irréel *Mos*. II, 145

jeu de mots *Poster*. 104 ; *Confus*. 103-104 ; *Flacc*. 57

mot propre *Opf*. 101 ; *Opif*. 129 ; *Leg*. I, 22 n. 9 ; *Sacrif*. 60 ; *Sobr*. 52 ; *Mutat*. 22 ; *Ios.* 69 ; *Decal.* 144 ; *Virt.* 4 ; *Flacc.* 191 ; *Prov.* II, 100

négation, position *Spec.* IV, 93

négative, phrase négative : voir positif, phrase positive, phrase négative

neutre généralisant *Plant.* 22 ; *Mutat*. 247 ; *Spec*. I, 297 ; *Praem*. 96-97 ; *Aet*. 55

nominatif présentant un mot (par exemple τῆς ἀνάστασις φωνῆς) *Leg*. III, 217 ; *Abr*. 54

ordre de mots *Spec.* I, 3–4 ; *Virt.* 201

particule, omission voir explication sans particule

papyrus, mauvaise leçon *Her.* 52 ; *Her.* 70 ; *Her.* 102 ; *Her.* 172 ; *Her*. 277

parenthèse *Plant.* 33 ; *Flacc.* 51–52

passif, construction *Abr*. 262

périphrase, voir mot propre

positif, phrase positive, phrase négative *Somn.* II, 90

précédent, mot précédent, voir accomodation à un mot voisin

préposition, omission *Plant*. 90 ; *Ios*. 165 ; *Legat*. 290

pronom relatif pour pronom déterminatif *Aet*. 142

pronom relatif pour pronom interrogatif *Poster*. 90

proposition interrogative *Virt*. 199

propre, voir mot propre

récolte *Mos*. I, 226

recentiores *Opif*. 31

sous-entendre des mots *Opif*. 91 ; *Leg*. I, 22 ; *Leg*. II, 20 ; *Leg*. III, 201 ; *Cher*. 56 ; *Cher*. 94 ; *Deter*. 49 ; *Poster*. 169 ; *Deus* 87 ; *Deus* 173 ; *Agr*. 101 ; *Agr*. 129 : *Plant*. 130 ; *Plant*. 136 ; *Confus*. 23 ; *Confus*. 96–97 ; *Confus*. 189 ; *Mutat*. 73 ; *Somn*. II, 90 ; *Mos*. II, 184 ; *Spec*. I, 144 ; *Spec*. I, 297 ; *Spec*. II, 24 : *Virt*. 61 ; *Virt*. 122 ; *Virt*. 144 ; *Virt*. 160 ; *Virt*. 186 ; *Prob*. 128 ; *Legat*. 135 ; *Flacc*. 94

superlatif, voir comparatif, superlatif, confusion

vulgate *Leg*. III, 134 ; *Confus*. 62 ; *Spec*. I, 113 ; *Spec*. II, 169 ; *Aet*. 139 ; *Legat*. 320

Index verborum

ἀ-, εὐ-, εὖ, confusion *Deter*. 29 ; *Poster*. 81 ; *Agr*. 160 ; *Aet*. 75

αἴσθησις *Migr*. 99 ; *Her*. 52

αἴτιος *Virt*. 204

ἀλήθεια, πρὸς ἀλήθειαν *Mos*. I, 75

ἀλλά γε *Poster*. 159

ἀντιτείνειν *Aet*. 136

ἀπόδοσις *Abr*. 200

ἀποτέμνειν *Spec*. IV, 80

ἄρα, position *Plant*. 41–42

ἀρχή, τὴν ἀρχήν *Ios*. 87

-ασθαι -εσθαι, confusion *Mutat*. 229

ἄσμενος *Sacrif*. 123

αὐτὸ μόνον *Somn*. I, 124

αὐτός *Cher*. 5 ; *Agr*. 134 ; *Sobr*. 52 ; *Mutat*. 146 ; *Spec*. II, 259 : *Spec*. III, 136

ἀφιέναι *Flacc*. 50

βαλ-, λαβ-, confusion *Deus* 66

βάλλειν *Deus* 66

γάρ *Mutat*. 61 ; *Mutat*. 79 ; *Mutat*. 163

γίγνεσθαι, « arriver » *Opif*. 86 ; *Agr*. 134

γίγνεσθαι, passif de ποιεῖν *Leg*. II, 87 ; *Flacc*. 29

γίγνεσθαι πρός τι, « être fait pour » *Poster*. 131 ; *Flacc*. 29

δέ dans une proposition principale *Aet*. 103

δέ indiquant une opposition forte *Hypoth*. 7.4

δέ intrusif *Abr*. 115

δήπου *Plant*. 33

διά *Mos*. II, 145

ἑαυτῷ *Poster*. 6

εἰ pour ὅτι *Deus* 26

εἴ τι *Her*. 118

εἰς *Deus* 55

ἐκεῖνος *Confus*. 103–104 ; *Virt*. 4

ἔλεγχος *Abr*. 35

ἐναντίον, voir τοὐναντίον

ἐνάργεια, ἐνέργεια, confusion *Opif*. 56 ; *Spec*. II, 227–228 ; *Spec*. IV, 86

ἕνεκα *Mos*. II, 145

ἐξετάζειν *Spec*. III, 165–166

ἐξίστασθαι *Ios*. 34

ἐπεί, ἐπί, confusion *Decal*. 102

ἐπί *Cher*. 121 ; *Mutat*. 146 ; *Somn*. I, 43 ; *Somn*. II, 85

ἐπίβουλος *Migr*. 223

ἐπίδοσις *Poster*. 174

ἐπίνοια *Flacc*. 101

ἐπιστήμη *Virt*. 216

ἐπίτασις *Poster*. 174

ἕτερος *Deus* 96

ἕτερος, ἑταῖρος, confusion *Legat*. 113

εὐ-, voir ἀ-, εὐ-, confusion

ἤ, comparison *Mos*. I, 21

ἤ, particule interrogative *Contempl*. 69

ἤ, voir καί, ἤ, confusion

θεῖος *Aet*. 76

ἵνα *Somn*. II, 86 ; *Spec*. I, 219

καί, ἤ, confusion *Leg*. II, 15

καί, κατά, confusion *Opif*. 171 ; *Confus*. 68 ; *Ios*. 67

καί « intrusif » *Deter*. 49 : *Poster*. 178 ; *Deus* 131 ; *Ebr*. 70 ; *Migr*. 223 ; *Her*. 48 ; *Her*. 161 ; *Somn*. I, 124 ; *Flacc*. 48 ; *Legat*. 42

καί « superflu » *Decal*. 144

καινεῖν, voir κινεῖν, καινεῖν, confusion

καιρός *Her*. 145

κἂν εἰ *Spec*. III, 98

κατά, avec des *verba dicendi Spec*. IV, 132

κατά, remplaçant un génitif *Confus*. 52 ; *Confus*. 68 ; *Somn*. II, 185

κατά, voir καί, κατά, confusion

κινεῖν, καινεῖν, confusion *Abr*. 253 ; *Flacc*. 153

κομιδῇ *Cher*. 73

κόσμος *Opif*. 129

λαβ-, voir βαλ-, λαβ-, confusion

λέγειν, τὸ λεγόμενον *Ebr*. 103

λογισμός *Migr*. 99

λόγος *Sacrif*. 63

μᾶλλον *Mos*. I, 21 ; *Contempl*. 139 : *Legat*. 111

μόνον οὐ *Poster*. 113

νήπιος *Cher*. 73

νοητῶς *Her*. 76

νοῦς *Confus*. 179 ; *Her*. 52

ὅδε *Abr*. 118

οἰκεῖος *Virt*. 197

ὅσιος *Aet*. 76

ὅσος *Agr*. 160

ὅτι μή *Leg*. II, 7 ; *Abr*. 71

οὐ dans le sens de *nonne Plant*. 2

οὗτος *Mutat*. 206 ; Virt. 4

παμπληθής *Aet*. 87

παρά *Opif*. 1 ; *Sacrif*. 123 ; *Legat*. 344

πατήρ *Virt*. 204

περί *Her*. 145 ; *Virt*. 201

περιβάλλειν *Mos*. I, 43

πίστις *Virt*. 216

ποιεῖν *Leg*. III, 69 ; *Somn*. I, 46

πρός *Contempl*. 89

προσβάλλειν *Mos*. I, 43

πρᾶγμα *Sacrif*. 102

προ-, προσ-, confusion *Deter*. 127 : *Poster*. 163 ; *Ios*. 264 ; *Mos*. I, 21 ; *Mos*. I, 73

συγγενής *Legat*. 116

συλᾶν *Flacc*. 57

συλλογισμός *Spec*. II, 231

συνάπτειν *Aet*. 139

τις, omission *Virt*. 144

τοὐναντίον *Spec*. IV, 90

ὑπαίτιος *Deter*. 96

ὑποδοχή *Spec*. II, 164

ὑπόθεσις *Abr*. 200 ; *Spec*. II, 164

ὑπολείπειν *Aet*. 87

ὑποστέλλειν *Flacc*. 183

ὑποτίθεσθαι *Spec*. II, 164

ὕποχος *Deter*. 96

φθάνειν *Legat*. 113

φύσις *Opif*. 129 ; *Leg*. III, 61

ψυχή *Confus*. 179 ; *Somn*. II, 153

ὡς ἀληθῶς *Migr*. 99

ὡς ἄν *Cher*. 109

Kungl. Vetenskaps- och Vitterhets-Samhället i Göteborg
www.kvvs.se

ISBN 978-91-4647-2-3
ISSN 0072-4823